



M-6 [illegible]

[illegible]

LETTRES JUIVES,

TOME CINQUIEME.

LETTRES JUIVES,

OU

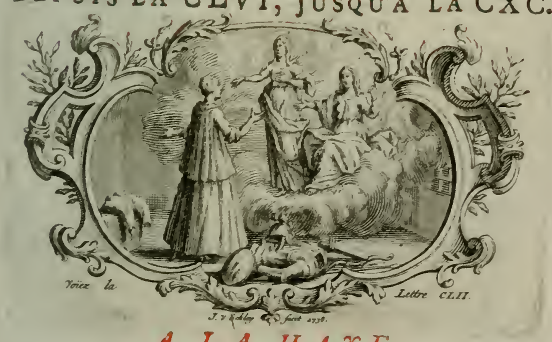
CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voïageur en différens Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers Endroits.

NOUVELLE EDITION AUGMENTE'E de XX Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME CINQUIEME.

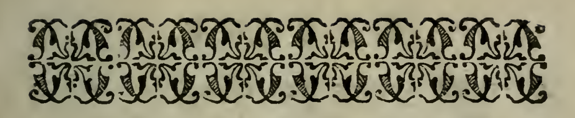
DEPUIS LA CLVI, JUSQU'A' LA CXC.



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. XXXVIII.

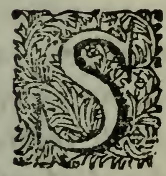


AU NAIF ET INIMITABLE

SANCHO PANÇA,

LE VRAI MODELLE DES BONS ET FIDELES ECUYERS,

GOUVERNEUR DE L'ILE DE BARATARIA, &c. &c. &c.

EIGNEUR SANCHO,

APRÈS *avoir dédié un Volume des* Lettres Juives *à votre illustre Maître le Héros de la Manche, je manquerois à ce que je vous dois, si je*

ne vous offrois pas celui-ci. Vous ne méritez guére moins d'Attention que le grand Dom Quichotte *: & votre Perſonnage a preſque autant fait valoir que le ſien l'Ouvrage de votre fidelé Hiſtorien l'ingénieux Cervantes. Agréez donc, que je vous faſſe ce petit Préſent; & que, pour vous donner une parfaite Marque de mon Eſtime, je vous apprenne une Nouvelle qui vous ſurprendra infailliblement.*

ON *a oſé uſurper depuis peu, non ſeulement votre Emploi, mais encore votre Caractere: vous vous trouvez double aujourd'hui; &, tout ainſi qu'il y eut autrefois deux* Amphitrions & *deux* Soſies, *il y a actuellement deux* Doms Quichottes & *deux* Panças. *En effet, de même*

que

que certain Perſonnage aſſez riſible s'eſt aviſé de s'emparer du Nom, de la Profeſſion, & des Titres, de votre illuſtre Maitre, certain autre Quidam non moins comique a cru devoir ſe revêtir auſſi de tous vos Talens, & ſe placer en Qualité d'Ecuyer auprès de ce Dom Quichotte *de la Littérature. Il eſt le Copiſte à Gages, & le Compilateur aſſidu, de ſes prétendues Découvertes: & vous n'étiés pas plus attentif à porter le Biſſac, la Bouteille au Beaume de Fierabras, & l'Armet de Mambrin, qu'il l'eſt à tranſcrire & mettre en Place les Recherches hatives & précipitées de ſon Maitre. Enfin, il vous reſſemble parfaitement, par le Genie, & par la Figure. Il eſt, ainſi que vous, petit, gros, &*

ventru : il a l'Air ſournois & peſant ; & ſon Langage n'eſt guére plus pur que le vôtre. Ses Tours d'Eſpiéglerie, ſes Menſonges, ſes Faux-Rapports, ſont aſſez dignes de la Berne des Hotelleries & des Coups de Pierre des Yangois, & pourroient bien l'expoſer un jour au juſte Chatiment de quelques Grenailles dans le Derriere. A votre Imitation, il eſt fort avide d'obtenir quelque Gouvernement. Il en couchoit un en joue dans une Ile du Nord, & il ſe flattoit d'aller y rendre des Arrêts auſſi ſages que ceux que vous prononciés autrefois dans celle de Barataria : mais, ſon Eſpérance a éte auſſi courte que le fut votre Commandement.

VOUS *voïez,* SEIGNEUR PANÇA*, qu'on ne peut vous reſſembler*

d'avan-

d'avantage. Je vous ſerois donc obligé, ſi, pour votre Intérêt, & pour celui de bien des Gens, vous vouliés ne point ſouffrir qu'on uſurpât ainſi votre Eſprit & votre Figure. Dans un Livre, vous êtes un excellent Perſonnage: vos Naïvetez malicieuſes, & vos Impertinences groteſques, font rire; mais, dès que vous ſubſiſtez en Chair & en Os dans la République des Lettres, vous ne pouvez qu'y cauſer du Dommage, en deshonorant le Nom de Savant, qui ne vous convient pas plus qu'à votre Griſon. Ne ſouffrez donc point qu'un autre, revétu de votre Figure, porte le même Préjudice aux Belles-Lettres. Entrez en Lice contre lui: & forcez-le à renoncer à une Profeſſion qui ne lui convient point, & dans la-

quelle il ne doit être regardé que comme un Etranger & comme un Intrus.

En *attendant le Plaisir de vous voir aux Mains avec votre Portrait original, continuez à estropier, vous l'Espagnol, & lui le François; & me croïez avec beaucoup d'Estime & de Sincérité,*

Inimitable Sancho,

Votre très humble & très-obéïssant Serviteur,

Le Traducteur des
Lettres Juives.



PREFACE

DU

TRADUCTEUR.

J'AVOIS résolu de ne plus répondre aux Injures des Ennemis de cet Ouvrage; l'Accueil favorable, qu'il trouve auprès pu Public, me récompensant assez de leurs impuissantes Invectives. Mais, l'Approbation de ce même Public me force à dévoiler leur Mauvaise-Foi. Aprés avoir reconnu, qu'ils tentoient vainement de nuire aux *Lettres Juives*, ils ont voulu répandre leur Venin sur le Traducteur; & il n'est aucune Calomnie, qu'ils n'inventent continuellement dans cette Vûe.

Je ſai que le Moien de les faire ceſſer ſeroit de diſcontinuer l'Impreſſion de ce Livre: & je veux bien leur avouër, que je leur aurois donné cette Satisfaction, ſi cela avoit uniquement dépendu de ma Volonté. Ce n'eſt point à moi, qu'ils doivent attribuer la Durée d'un Ouvrage qui les bleſſe ſi fort: c'eſt à des Cauſes, qui m'ont déterminé malgré moi. L'Approbation de trois Nations différentes, qui l'ont trouvé aſſez bon pour vouloir ſe l'approprier par des Traductions, & les Eloges flatteurs de pluſieurs Savans de la prémiere Volée, m'ont fait Violence. J'avoue, que le Plaiſir de me voir applaudi par des Hommes illuſtres l'a emporté ſur le Chagrin & l'Ennui d'être obſédé par les Criailleries impertinentes des Ignorans, des Moines, & de quelques miſérables Barbouilleurs de Papier.

Je conſultai, il y a quelque tems, un des plus grands Génies de l'Europe; j'oſe ajouter, & le Favori d'Apollon. *Apprenez-*

nez-

nez-moi, lui dis-je, *ce que je dois faire. Parlez-moi ſans me flatter.* Voici ce qu'il m'écrivit: *Si les* Lettres Juives *me plaiſent, mon cher Aaron! Eh ne vous l'ai je pas écrit trente fois? Continuez: je vous le demande au Nom de tous les Philoſophes, au Nom de tous les Gens qui penſent, au Nom enfin de de l'Humanité. C'eſt rendre à tous les Hommes un Service conſidérable, que de leur donner deux fois par Semaine des Inſtructions auſſi ſalutaires.* Je connois trop le peu d'Etendue de mes Lumieres, pour me laiſſer ſéduire par un Eloge que je mérite ſi peu. Je l'attribue uniquement à l'Amitié, & point du tout à la Bonté de mes Ecrits. Celui d'un Savant de la prémiere Claſſe, que je n'ai l'Honneur de connoitre que par la juſte Réputation qu'il s'eſt aquiſe, doit me flatter d'avantage. Il a trouvé les *Lettres Juives* aſſez paſſables, pour vouloir jetter les Yeux deſſus: &, dans le fond de l'Allemagne, il a eu la Complaiſance de les

honorer de ſon Approbation *. J'ai trouvé en Angleterre des Hommes illuſtres, qui ont eu pour moi la même Complaiſance que ceux de France & de Berlin. Pouvois-je réſiſter à des Eloges auſſi flatteurs? Que ceux, dont la Réüſſite de mes Ouvrages excite la mauvaiſe Humeur, ſe mettent à ma Place: qu'ils ſe dépouillent pour un moment de leurs Préjugés; & qu'ils jugent ce que j'ai dû faire.

Au-reste, je ne trouve point mauvais que les Jéſuites aïent condamné les *Lettres Juives*. Si j'étois à leur Place, j'aurois agi ainſi qu'eux, à la Différence près, qu'en les décriant, je n'aurois point ſongé à déchirer le Traducteur par des Calomnies. Qu'ils parcourent tout l'Ouvrage dont ils ſe plaignent ſi fort: ils n'y trouveront aucune Perſonnalité odieuſe. Si leur

* Défenſe de l'Hſtoire critique de Manichée & du Manichéïſme, par Mr. de Beauſobre, *inſerée dans le Tome XXXVII de la* Bibliotheque Germanique, *pag.* 12.

leur Société y eſt blâmée, ſes Membres particuliers y ſont louëz. Le Pere Girard lui-même y eſt ménagé. Que dis-je *ménagé?* Il y eſt à demi innocenté. Ils peuvent donc blamer mon Ouvrage. Il ſeroit abſurde d'éxiger qu'une Perſonne approuvât des Ecrits qui condamnent ſes Sentimens. Mais, il n'eſt, ni du Chrétien, ni du Philoſophe, de calomnier ſon Prochain & de ſe venger des Ouvrages d'un Auteur ſur l'Auteur même. Je trouve très mauvais, par éxemple, qu'on me prête un *Libertinage d'Eſprit*, qui n'eſt que dans l'Imagination de mes Cenſeurs. Je n'ai jamais eu d'autre But, que de condamner le Vice, & de faire aimer la Vertu; & je crois avoir toujours très ſincérement reſpecté ce qui eſt véritablement reſpectable. Il eſt vrai, que je ne fais aucun Quartier aux Fourbes & aux Hipocrites. Mais, je ſoutiens, que c'eſt ce que tous les Honnêtes-Gens devroient faire impitoïablement par-tout, afin de purger toutes les Sociétez par-là des Malhon-

honnêtes-Gens qui les deshonnorent, ſoit par leurs mauvaiſes Mœurs, ſoit par leur mauvaiſe Doctrine. Si c'eſt-là ce qu'on traitte de *Plaiſanteries ſur toute la Religion Chretienne en général*, on agit avec trés peu de Bonne-Foi: & ſi c'eſt-là le *Déiſme* qu'on m'impute, je le ſoutiens incomparablement meilleur, que la prétendue Religion de mes Cenſeurs, dont les Maximes relachées & corrompues ne ſont que trop généralement autoriſées.

Les Janſéniſtes devroient moins ſe déchainer contre moi, que les Jéſuites, ſi, par les Janſéniſtes, on entendoit les véritables Eleves qui reſtent encore aujourd'hui des Arnaulds & des Paſcals. Mais, le Nombre en eſt ſi petit, qu'à peine peut-on en trouver un parmi dix mille Fourbes & Extravagans, dont les uns font ſemblant de croire aux Miracles de l'Abbé Paris, & les autres ſont aſſez imbécilles pour les regarder comme des Prodignes céleſtes, de la Réalité deſquels on ne ſauroit douter.

L'Ap-

L'Approbation de pareils Perſonnages eſt auſſi nuiſible, que l'Eſtime des Savans, des Sages, & des Honnêtes-Gens, eſt utile & honnorable. Je les prie donc de continuer à décrier mes Ouvrages: &, pour reconnoître ce Service, je m'engage de ſoutenir perpétuellement, que les Jéſuites ſont auſſi fins, auſſi politiques, & auſſi ambitieux, que les Janſéniſtes ſont fous, inſenſez, & ridicules. Je leur paſſe encore de vomir contre moi autant de Calomnies qu'ils en inventent tous les jours contre les Evêques, & même contre le Pape. Ne dois-je pas en effet me féliciter de ce qu'ils veulent bien me donner des Compagnons d'un Rang auſſi diſtingué, & auſſi elevé?

Quant aux Ecrivains ſubalternes, vils Inſectes du Parnaſſe, je leur promets de les laiſſer croaſſer d'ores-en-avant. Leurs Cris impuiſſans me divertiront: & les Contes, qu'ils débiteront, me réjouïront autant que l'a fait celui que je vais apprendre à mes Lecteurs. Il y a quelques Mois, qu'un

Savant,

Savant, qui m'honore de ſon Amitié, & j'ôſe dire de ſon Eſtime, paſſa en Hollande, où il reſta quelque Tems. L'Homme, dont je parle, eſt un Héros dans la Littérature: toutes les Sciences ſont réünies en lui. Il eſt Rival de Virgile, Diſciple éclairé de Newton, & Hiſtorien renommé. Les Gens de Lettres, qui ſe trouvent à Amſterdam, furent charmez de le connoitre. Dans un Repas, qui ſe donnoit à ſon occaſion, & dans lequel ſe trouvoient des Savans de toute Eſpece, on vint à parler des *Lettres Juives*. Mon Ami crut devoir laiſſer ignorer aux Convives, qu'il en connoiſſoit le Traducteur. Ce qui acheva de l'y déterminer, c'eſt qu'elles furent aſſez applaudies; & que ceux, qui étoient en Droit de décider de leur Valeur, eurent plus d'Indulgence, que de Sévérité. Certain petit Grimaud de Correcteur d'Imprimerie, jaloux apparemment de leur Succès, ne put ſouffrir des Louanges qui le bleſſoient ſi fort. Il n'oſa pourtant critiquer

quer les Lettres; mais, il prit sa Revange sur l'Auteur. *Il n'est pas surprenant*, dit-il, *que cét Ecrivain soit instruit des Mœurs & de la Religion des Turcs. Il a pris le Turban, dans un Voïage qu'il a fait à Constantinople.* Mon Ami, étonné de ce qu'il entendoit, n'ôsoit embrasser ouvertement ma Deffense. Après avoir affecté de ne me point connoitre, il craignoit que trop de Vivacité à prendre mes Intérêts ne découvrît son Secret. Il se contenta de représenter, qu'il y avoit peu d'Apparence à une semblable Accusation. Quoiqu'il pût dire, il lui fut impossible de garantir mon Prépuce: le Maculateur d'Epreuves voulut impitoïablement me circoncire; &, sans doute, j'aurois passé pour Mahométan dans l'Esprit de tous les Assistans, si deux autres Personnes, de qui je suis aussi connu, n'avoient offert de subir la même Opération, s'il étoit vrai que je l'eusse soufferte. *Nous connoissons*, disoient-ils, *l'Auteur dont vous parlez. Peut-être ne*

savez-

ſavez-vous pas même ſon Nom. Pourquoi voulez-vous donc le ranger au Nombre des Circoncis? On eut bien de la Peine à faire changer d'Opinion à l'entêté Ignorant; & ce ne fut qu'après avoir diſputé une Heure entiere, qu'il avoua enfin, qu'il n'y avoit aucune Apparence que j'euſſe eſſuïé la Circonciſion. Sa derniere Reſſource fut de dire, qu'on lui avoit aſſuré le Fait.

Mon Ami, charmé de me voir démahométiſé, ne put réſiſter au Deſir de m'apprendre lui-même une auſſi plaiſante Scene. Quoique je fuſſe aſſez éloigné de la Hollande, il ſuſpendit ſes Affaires, partit d'Amſterdam, & vint m'annoncer en riant, qu'il falloit ſonger à me juſtifier d'une Accuſation très grave. *Et de quoi s'agit-il?* lui demandai-je. *M'auroit-on accuſé d'avoir dit que la Pantoufle de l'Abbé Paris renferme autant de Vertu, que celle du Pape? Non*, me répondit-il. *C'eſt quelque-choſe de bien pis: on aſſûre, que*

vous

vous êtes circoncis. Circoncis! m'écriai-je. *Oui, circoncis*, repliqua mon Ami. *C'est à vous à vous deffendre. Le Trait*, repris-je, *est cruel, & part d'une Main bien politique. En effet, me voilà dans l'Impuissance de pouvoir me justifier; car, les Piéces nécessaires à mon Apologie sont aussi peu montrables, que celle de l'Hémorrhoïsse des Jansénistes. Et moi, qui me suis si souvent mocqué de ce prétendu Miracle, j'éprouve aujourd'hui, que ma Justification est aussi difficile que la sienne. Consolez-vous*, me dit mon Ami. *Vous en serez quitte cette fois-ci pour la Peur. Nous avons entiérement réhabilité votre Réputation: quoique, dans le fonds, il n'y eut pas eu de Mal, que le Traducteur des* Lettres Juives *eut été circoncis, ou du moins eut passé pour l'être.*

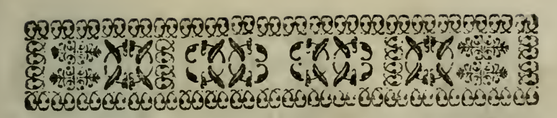
Aprés une semblable Calomnie, je crois que je suis en Droit de prier ceux, à qui mon Ouvrage a le Bonheur de plaire, de vouloir bien faire ces Questions à ceux qui pourroient leur parler à mon Desavan-

tage. *Dites-moi, je vous prie, Monſieur; tenez-vous par quelque Endroit à la Secte Ignacienne? Le Zêle Jéſuitique influe-t-il dans vos Diſcours? Le Traducteur des* Lettres Juives *vous a déclaré ſuſpect ſur ce qui le regarde perſonnellement. Si vous ſuivez un Parti opposé à celui de la Société, & que vous ſoïés un Partiſan de l'Abbé Paris, ou un Danſeur & Cabriolleur du Théatre de Saint Médard, vos Contes ſont de ces Calomnies, qui ne doivent abſolument trouver aucune Créance. Si vous n'êtes qu'un Barbouilleur de Papier, ſi vous travaillez pour les Beurrieres & pour les Epiciers, votre Emploi eſt de médire & de déchirer les Auteurs qui ont quelque Réputation.* Je crois que ces Queſtions ſont néceſſaires, pour me conſerver l'Eſtime de ceux, qui, ne me connoiſſant point, pourroient ſe laiſſer prévenir contre mon Caractere & contre mes Mœurs. Pour ce qui regarde mes Ouvrages, je leur demande de vouloir bien s'en rapporter à eux-mêmes, ou au Jugement

ment des véritables Savans, au Gout desquels je me ſoumettrai toujours avec un Reſpect infini. Si jamais les *La-Croſes*, les *Beauſobres*, les *Voltaires*, les *Monteſquious*, les *Fontenelles*, les *Popes*, les *Gordons*, &c. les condamnent, leurs Déciſions ſeront pour moi des Arrêts ſouverains. Je n'éxaminerai point ce qui peut les avoir dictez; ſûr, que, ni la Superſtition, ni la Haine, ni la Jalouſie, n'y auront aucune Part.

QUELQUES-UNS de mes Cenſeurs ſe ſont crûs aſſez éclairez, pour pouvoir décider de tout mon Livre ſur ſon ſimple Titre; & voici la Déciſion magiſtrale d'un d'entre eux. *Vous devinez aiſément à ce ſeul Titre de* Lettres Juives, *que ces Lettres ſont une Imitation des* Lettres Perſanes, *ou de l'*Eſpion Turc. *Je ne ſai ſi c'eſt bien entendre les Intérêts de ſon Amour-propre, que de vouloir imiter des Ouvrages qui paſſent pour parfaits en leur Genre; car, il eſt difficile de ne pas échouër.* Les Lecteurs de mon Ouvrage verront aiſément la

Fausseté de cette Critique. Je ne crois pas qu'il y ait de Livre qui ressemble moins que le mien à ceux dont on le taxe d'être une Imitation. Je n'ai jamais eu Dessein de faire des Panégiriques indirects, visiblement tendans au Païement & à la Récompense, tels que ceux que prostitue très souvent le prétendu *Espion Turc:* & je n'ai jamais eu Intention de ne faire que des Portraits ingénieux des Malversations continuelles du Siécle, tels que ceux du feint *Espion Persan.* Mon unique But, je le répete, a été de condamner le Vice, de faire aimer la Vertu, de détruire, s'il étoit possible, la Superstition, & d'inspirer de l'Amour pour les Sciences, de la Vénération pour les Grands-Hommes, de l'Horreur pour les Fourbes & les Imposteurs, & du Respect pour les Princes & les Magistrats. Bien loin donc de me regarder comme Copiste d'autrui, je crois avoir ouvert une nouvelle Carriere à divers Imitateurs; & je ne doute nullement de voir éclorre au prémier jour quelques mauvaises Copies de mon Ouvrage.



LETTRES JUIVES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Juif Voyageur en differens Etats de l'Europe, & ses Correspondans en divers Endroits.

LETTRE CENT-CINQUANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

LES Egaremens, mon cher Isaac, dans lesquels j'ai vû les Nations, que j'ai parcourues, les Erreurs & Préjugés qui aveuglent généralement les Hommes, m'ont fait réfléchir sur le triste Etat où se trouve la Morale chés les Eu-

ropéens. Ils font prévenus, qu'ils fuivent des Maximes bien plus conformes à la Raifon & à la Droiture, que les Afriquains & les Afiatiques. Cependant, lorfqu'on vient à éxaminer plufieurs de leurs Sentimens, fur-tout ceux qui ne font fondez que fur l'Autorité de certains Théologiens, on les trouve prefque auffi éloignés de la Juftice & de l'Equité, que ceux des Caraïbes & des Cannibales.

ON ne doit pas s'étonner que les Peuples ne s'apperçoivent point des Erreurs qu'on leur a perfuadées, & qu'on fomente tous les jours parmi eux. On les leur couvre du Voile de la Religion & de la Piété, on les leur rend ainfi refpectables. Ils croïent fervir la Divinité, en s'éloignant des Regles de la bonne Morale. Comment penferoient-ils à les fuivre?

LES prémiers Docteurs Nazaréens * ont préché une Doctrine fi conforme à l'Equité, & fi utile à la Société, que leurs plus grands Adverfaires conviennent aujourd'hui, que leurs Préceptes Moraux font infiniment au deffus de tous ceux des plus fages Philofophes de l'Antiquité. Nos Rabbins avouent eux-mêmes, que fi les Nazaréens fuivoient éxactement les Principes fondamentaux de leur Morale, ils feroient forcés de les eftimer & de les regarder comme des Gens à qui Socrate ne pourroit être comparé. Mais, malheureufement pour eux, & encor plus pour nous qui en fouffrons infiniment, ils ont entiérement abbandonné les Sentimens de leurs prémiers Docteurs; & leur Morale n'eft plus qu'une Politique platrée & fardée, qui

* Les Apôtres.

qui tache de conſerver encor quelque Reſſemblance avec l'ancienne Morale.

IL ſemble, mon cher Iſaac, que le Sort des Hommes ſoit d'être les Dupes de tous ceux qui veulent s'en ſervir pour les faire agir ſelon les Vûes d'Intérêt qu'ils ont. Deux cens Ans après ces prémiers Docteurs Nazaréens, qui avoient ouvert les Yeux à leurs Diſciples, & qui leur avoient fait connoître les Regles de l'éxacte Equité, il commença à s'élever pluſieurs Théologiens, qui entreprirent de détruire ce que les autres avoient fait *. Un d'entre eux, nommé Origene, Homme d'un Tempérament ſombre & mélancolique, voulut pouſſer les Choſes à l'Extrême. Auſſi porta-t-il le prémier la Peine de la Bizarrerie de ſes Idées : car, dans la Violence d'un de ſes Enthouſiaſmes, il ſe mutila lui-même, afin de pouvoir apprendre la Religion aux Femmes, ſans courrir le Riſque de ſuccomber à quelque Tentation.

TERTULLIEN s'éloigna encor plus des Regles de la ſaine Morale. Il publia & ſoutint des Opinions, qui renverſoient abſolument l'Ordre & la Regle dans les Etats. Il prétendit, qu'un Nazaréen ne pouvoit éxercer en Conſcience l'Office de Juge ; damnant tous les Magiſtrats, & inſinuant qu'on ne pouvoit être Empereur & Nazaréen.

CES prémieres Erreurs, ſi contraires à la ſaine Morale, furent bientôt augmentées par de nouvelles qu'inventérent & publiérent d'autres

* *Voïez la II Partie ou Lettre des* Mémoires Secrets de la République des Lettres, *dans laquelle il eſt parlé amplement des* Peres de l'Egliſe.

Docteurs. Chaque Siécle produisoit quelque Ecrivain, qui sappoit quelque Point essentiel des Principes équitables qu'avoient établis les prémiers Docteurs Nazaréens. Quoique ces Ecrivains eussent du Génie, de la Science, & même du Mérite, cependant, ils se laissoient emporter à leurs Mouvemens impétueux, & devenoient les prémiers les Duppes de leurs Passions. Dans le Tems que les Ariens avoient l'Empereur de leur Côté, Gregoire de Nazianze déclamoit contre toutes les Perfécutions: il prêchoit vivement la Tolérance; & il soutenoit qu'on ne devoit persuader les Esprits que par la Douceur. Mais, dès que cet Empereur fut mort, son Successeur n'étant point du Parti des Ariens, le même Grégoire écrivit à Nectaire, pour l'exhorter à représenter à l'Empereur, que la Piété & la Religion demandoient, qu'on ne permît point à ces Hérétiques de s'assembler, & qu'on ne devoit avoir aucun Egard aux Privileges qu'on leur avoit accordez. Ainsi, loin que ce Docteur Nazaréen enseignât une Morale qui se ressentît de la Pureté de celle des prémiers Fondateurs de sa Religion, elle étoit infiniment au dessous de celles des Philosophes Païens, qui reconnoissoient, que la Fidélité, qui consiste à être sincere, & à tenir sa Parole, est le Fondement de la Justice *.

CE Grégoire n'est pas le seul parmi ceux que les Nazaréens appellent *les Peres*, qui ait soutenu des Erreurs directement contraires à la Tran-

* *Fundamentum est autem Justitiæ Fides; id est Dictorum Conventorumque Constantia & Veritas.* Cicero de Officiis, *Libr. I, Cap. VII.*

quilité publique & à la Raiſon. Auguſtin, Homme véritablement illuſtre, & d'un Eſprit vif & élevé, mais vain, fier, & emporté, écrivit d'abord avec aſſez de Modération & de Sageſſe contre ſes Adverſaires, qu'on appelloit les Donatiſtes. Mais, enfin, ſon Génie ardent l'emporta. Le Philoſophe s'évanouït: il ne reſta plus que le Controverſiſte; alors, il ſoutint ſi hautement, qu'il falloit perſécuter, détruire, annéantir, & exterminer ceux qu'on nommoit Hérétiques, qu'il en a juſtement mérité le Titre de Patriarche des Perſécuteurs. Il ôſa avancer, qu'on n'étoit point obligé de garder la Foi qu'on avoit promiſe aux Hérétiques; parce que, par le Droit Divin, tout eſt aux véritables Fidelles, & que les Hérétiques ne poſſedent rien légitimement. Ainſi, ſelon ce bouillant Africain, les Contracts, que les Nazaréens font avec des Hommes d'une différente Religion, ne doivent durer qu'autant qu'ils n'ont pas la Puiſſance de les violer. Combien la Morale de Cicéron eſt-elle plus pure? *La Fraude*, dit-ce Philoſophe Romain, *bien loin d'empécher qu'on ne viole le Serment*, *ne fait que rendre le Parjure plus criminel* †.

CE n'eſt pas dans leurs ſeules Diſputes de Religion, que les *Peres* ou Théologiens Nazaréens ont renverſé les vrais Principes Moraux. Ils ont abuſé quelques-fois de certains Paſſages de nos Livres Saints, pour autoriſer leurs Opinions erronées Ambroiſe, en expliquant le Pſeaume où David reconnoit qu'il a péché contre Dieu

† *Fraus enim adſtringit*, *non diſſolvit*, *Perjurium*. Cicero de Officiis, *Libr. III*, *Cap. XXXII*.

ſeul *, ſe ſert de cette Occaſion, pour établir le Principe le plus abſurde & le plus contraire à l'Humanité. Il dit en Termes formels, que *David ne pécha point envers Urie, lorſqu'il le fit mourrir; parce que les Rois, étant Maitres de la Vie & des Biens de leurs Sujets, ils peuvent les leur ôter, lorſqu'ils le jugent à propos, ſans qu'ils ſoien coupables auprès des Hommes de leurs Cruautez & de leurs Caprices* †. Accorde, ſi tu peus, un pareil Principe avec le Procedé impérieux & altier, que ce même Docteur tint envers l'Empereur Théodoſe, & que les Nazaréens ont ſi démeſurément loué depuis; ou bien avec les Injures atroces dont il ne fit aucune difficulté d'accabler Magnence. Cela étoit bien éloigné de ce Pouvoir exceſſif, qu'il accorde ſi libéralément aux Rois. N'eſt-il pas affreux, extravagant, & digne de Punition, de ſoutenir qu'un Prince, qui enleve la Femme de ſon Sujet, & qui le fait mourir tout innocent qu'il eſt, ne pêche que contre Dieu, & qu'il ne commet pas une véritable Injuſtice envers celui ſur qui tombe ſa Cruauté? Pour ſentir tout ce qu'il y a de pernicieux dans une ſemblable Opinion, on n'a qu'a réfléchir aux Deſordres qu'elle entraine néceſſairement après elle. *Il y a un Com-*

* *Tibi ſoli peccavi, & malum coram te feci; &c.* Pſalm. L. *Verſ.* 6.

† *Rex utique erat, nullis Legibus tenebatur, quia liberi ſunt Reges à Vinculis Delictorum. Neque enim ullis ad Pœnam vocantur Legibus, tuti Imperii Poteſtate. Homini ergo non peccavit, cui non tenebatur obnoxius. Sed quamvis tutus Imperio, Devotione tamen ac Fide erat Deo ſubditus.* Ambroſii Apologia Davidis, *Cap.* X.

Commerce, dit le sage la Bruyere *, *ou un Retour des Devoirs du Souverain à ses Sujets, & de ceux-ci au Souverain. Quels sont les plus assujetissans & les plus pénibles, je ne le déciderai pas. Il s'agit de juger, d'un côté, entre les étroits Engagemens du Respect, des Secours, des Services, de l'Obéissance, de la Dépendance; &, d'un autre, les Obligations indispensables de Bonté & de Justice, dont le Prince est dépositaire. Ajouter, qu'il est Maitre absolu de tous les Biens de ses Sujets, sans Egard, sans Compte, sans Discussion, c'est l'Opinion d'un Favori, qui se dédira à l'Agonie.*

VOILA`, mon cher Isaac, une Morale bien différente de celle d'Ambroise. Il est d'autant plus surprenant, qu'elle ne lui ait pas été connue, qu'elle l'a été des Païens les plus dévouez au Despotisme. Bien loin qu'ils aient crû, que les Rois étoient les Maitres de prendre injustement les Biens de leurs Sujets, & de leur ôter la Vie, Hérodote nous apprend †, que les Perses, si soumis à leurs Souverains, avoient chés eux une Loi, par laquelle il n'étoit pas permis aux Rois de faire mourir un Homme qui n'avoit commis qu'un seul Crime. La même Loi défendoit à tous les grands Seigneurs de traitter rigoureusement leurs Esclaves pour une seule Faute. Il leur étoit ordonné de considérer si les Fautes, que leurs Domestiques avoient commises, étoient plus grandes que les Services qu'ils en avoient reçus; alors, il leur étoit

 permis

* Caracteres ou Mœurs du Siecle, *Tom. I, pag.* 479.

† Herodot. *Libr. I, pag. 67.*

permis de contenter leur Colere & de punir les Coupables.

QUELLE Différence, mon cher Isaac, n'y a-t-il pas entre des Loix aussi sages & les Opinions de certains Docteurs Nazaréens! N'est-il pas surprenant, que des Gens, qui n'étoient éclairez que d'une foible Raison, d'une Clarté obscurcie par les Ténébres du Paganisme, aïent eu des Idées d'une Morale beaucoup plus sage & plus équitable, que celle qu'ont enseignée des Savans & des Prêtres, qui reconnoissoient la Spiritualité & l'Unité de la Divinité?

QUELQUES-UNS d'entre eux ont même paru ignorer les Bienséances les plus simples, & n'ont point été retenus par les Liens les plus sacrez de la Société. Ils ont violé les Devoirs de l'Amitié. Leur Passion & leurs Emportemens les ont si fort aveuglez, qu'ils ont déchiré, par les Médisances & les Calomnies les plus atroces, des Personnes, qui leur avoient été très cheres, & avec lesquelles ils n'avoient eu d'autre Sujet de Dispute, que la Diversité & l'Opposition de Sentiment sur quelques Points de Doctrine. Jérome, Génie hardi, & Auteur véhement, dont le Stile aproche assez de la Pureté de celui de Cicéron, écrivit de la Maniére la plus vive & la plus forte contre son Ami Ruffin, parce qu'il avoit embrassé les Opinions d'Origene. L'Union, qui avoit régné pendant très long tems entre eux deux, ne put arrêter sa Fureur: il fallut qu'il exhalât sa Bile par un Libelle Heureux, s'il eut pû profiter des Leçons qu'un Auteur Païen avoit données à l'Univers, & qu'il eut pratiqué les sages Maximes

du

du *Traité de l'Amitié* de Cicéron ! Sans doute alors, bien loin de ſonger à décrier Ruffin, il eut tâché de le convaincre par la Douceur, & par de bonnes Manieres.

LA véritable Tendreſſe ne goute de Plaiſir, de Satisfaction, & de Gloire, qu'autant que les Perſonnes pour qui elle s'intéreſſe y prenent part*. Ce Sentiment délicat eſt ignoré depuis longtems des Théologiens, & ſur-tout des Controverſiſtes. Il n'eſt rien qu'ils ne ſacrifient à leurs Paſſions: &, dès qu'un de leurs Amis ceſſe d'être le Partiſan de leurs Opinions, leur Tendreſſe ceſſe de même. Leur Amitié ſe change en Haine. Ils oublient juſqu'aux moindres Regles de la Bienſéance & de l'Equité. Il ne tient pas à eux, qu'on n'extermine par le Fer & par le Feu ceux qui n'ont fait d'autre Crime, que de ne point continuer d'être leurs Eſclaves §. Triſ-

* *Nec fas eſſe ullâ me Voluptate frui*
Decrevi tantiſper, dum ille abeſt meus
Particeps.

Terent. Heaut. *Act. I. Scen. II.*

§ Dans tous les Tems, les Eccléſiaſtiques ont couvert d'un beau Nom les Perſécutions affreuſes qu'ils ont faites à leurs Ennemis, ou, pour mieux dire, aux Gens qu'ils n'aimoient pas. *Je paſſe ſous Silence*, dit un Evêque du cinquieme Siécle perſécuté pour le Neſtorianiſme *les Chaines, les Confiſcations de Biens, les Notes d'Infamie, les Maſſacres dignes de Compaſſion, & dont l'Enormité eſt telle, que ceux mêmes qui ont le Malheur d'en être les Témoins ont peine à les croire véritables. Toutes ces Tragédies ſont jouées par des Evêques . . . . Parmi eux, l'Effronterie paſſe pour une Marque de Courage: ils apellent Zéle leur Cruauté; & leur Fourberie*

Triste Suite de la Foiblesse des Principes d'une Morale également fausse & pernicieuse, qui colore du Nom de Vertu les Défauts les plus contraires au Bien public, & à la Tranquilité de la Societé civile.

SI la véritable & saine Morale est connue chés les Nazaréens, c'est aux Laïques à qui ils en sont redevables. Grotius & Puffendorff, ont plus fait de Bien au Genre-Humain, que tous les Ecrits des Théologiens anciens & modernes. Ces sages Jurisconsultes ont remonté à la Source. Ils ont éxaminé avec soin les Mouvemens qu'inspiroit la Loi Naturelle. Ils se sont apuïés des Autoritez des premiers Législateurs Nazaréens dont je t'ai déjà fait l'Eloge. En corrigeant les Abus, & détruisant les Erreurs, qu'avoient introduits ceux qui avoient faits des Points de Morale de leurs Caprices, de leur Haine, & de leur Ambition, ils ont montré aux Hommes la Vérité toute nue, qu'on leur cachoit avec tant de soin. Cependant, quelques Efforts qu'ils aïent faits pour être utiles à l'Univers, ils n'ont pû faire jusques ici qu'une Partie du Bien qu'ils s'étoient proposé; plusieurs Théologiens, ardents à soutenir leurs Erreurs & celles de leurs Prédécesseurs, aïant fait

berie est honorée du Nom de Sagesse. Σιωπῶ τὰ δεσμὰ, τὰ δεσμοτήρια, τὰς ζημίας, τὰς ἀτιμίας, τὰς μάστιγας, τὰ τῶν φόνων ἐλέεινα θεάματα, καὶ μετὰ τὴν πεῖραν ἀντὴν δὲ ὑπερβολὴν ἀπίστευνα, καὶ ταῦτα δραματουργεῖται διὰ πολλῶν Ἱερέων . . . . ἡ θρασύτης, ἀνδρεία νενόμισται, ἡ ὠμότης ζῆλος ὠνομάσται ὁ δόλος σοφία λελογίσται. Etherius, Tyrannorum Episcopus, *inter* Opera Theodoreti, *Tom, V, pag.* 688 *&* 689.

fait ce qu'ils ont pu, & agiſſant encor de toutes leurs Forces, pour décrier tous les Ouvrages qui enſeignent une Morale pure, ſimple, humaine, & qui deſapprouve toutes les Violences qu'on veut conſacrer ſous le Prétexte de la Réligion. *Lorque l'admirable* Traité du Droit de la Guerre & de la Paix *eut paru*, dit Puffendorff *, *les Eccléſiaſtiques, au lieu d'en remercier l'Auteur, ſe ſoulevérent contre lui; & il fut, non ſeulement mis dans l'*Indice Expurgatoire *des Inquiſiteurs Catholiques-Romains, (je n'en ſuis pas ſurpris,) mais encor pluſieurs Théologiens Proteſtans tâcherent de le décrier. La même Choſe eſt arrivée au Livre* du Droit de la Nature & des Gens. *Les Jeſuites de Vienne le firent deffendre.*

CROI-MOI, mon cher Iſaac. La Haine des Théologiens outrez contre ceux qui veulent ſoutenir les Droits de l'Humanité, & en faire connoitre les Devoirs à leurs Concitoïens, eſt l'Obſtacle le plus fort que trouve la bonne Morale. Auſſi peut-on dire, qu'on doit bien plûtôt en étudier les Préceptes dans les Ouvrages des Païens, que dans ceux de certains Docteurs, qui paſſent cependant pour les Arbitres du Sort & de la Deſtinée des Hommes Malheur aux Nations chés leſquelles on ne connoit d'autres Principes de Morale, que ceux qu'on trouve dans les Livres approuvez pas les Inquiſiteurs Eſpagnols, Italiens, & Portugais

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac, & fais

* Traité du Droit des Gens, *Préface de Barbeyrac, pag. xxij.*

fais des Veux pour qu'il plaiſe à la Divinité d'éclairer les Yeux de tous les Hommes. Quoique nous ſoïons Juifs, nous devons cependant ſouhaiter, que les Nazaréens ſuivent les Principes d'une Morale équitable. Si les Eſpagnols & les Portugais penſoient comme Grotius & Puffendorff, ils n'égorgeroient point nos Freres auſſi iniquement qu'ils font. Que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

De Londres, ce. . . .

LETTRE CENT-CINQUANTE-SEPTIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople, à* Aaron Monceca.

TU auras ſans doute été ſurpris, mon cher Monceca, de mon Silence; & tu m'auras accuſé de Pareſſe & de Négligence. Mais, tu changeras de Penſée, en apprenant que j'ai été faire un Voïage de quelques Jours à Jéruſalem. La Proximité de la Sainte Cité de David, le Deſir de voir cette illuſtre Capitale du Roïaume de nos Ancêtres, la Facilité de ſatisfaire ma Curioſité, m'ont fait profiter de l'Occaſion d'un Vaiſſeau qui partoit d'Aléxandrie pour ſe rendre à Saint Jean d'Acre.

JE

JE ne puis, mon cher Monceca, t'exprimer les Mouvemens dont j'ai été agité, entrant dans la Palestine. La Joie, la Douleur, la Piété, la Fureur, le Respect, le Dépit, toutes ces Passions se succédoient dans mon Cœur, & quelquefois elles sembloient y agir toutes ensemble. *Heureux Séjour*, disois-je, *où le Dieu d'Israel fut autrefois servi par son Peuple, avec la Splendeur que demande son Culte, se peut-il que mes Yeux aient la Douceur de te contempler? Mais, hélas! dans quel Etat leur offres-tu les Villes & les Palais, dont tu étois rempli? Je ne vois que des Ruines, Restes infortunez, échappez à la Cruauté, à la Rage, & à la Fureur de nos Ennemis. Dieu juste! Dieu vangeur! Souvien-toi de ton Peuple!*

A CES Mots, mon cher Monceca, mes Yeux se sont remplis des Pleurs: &, quoique je desaprouve la Vengeance que nos Freres desirent, une sainte Fureur, dont je n'étois point le Maitre, l'a emporté sur mes Réfléxions Philosophiques. Je me suis prosterné à terre; &, me tournant du côté des Ruines du Temple, dont je n'étois éloigné que de quinze Lieues, j'ai fait la Priere que nos Freres font plusieurs fois l'Année dans leurs Sinagogues. *Regarde, Seigneur, les Maux que nous ont fait nos Ennemis. Rappelle-toi les Cruautez de Nabucodonosor, & celles de Titus; mais, souvien-toi sur-tout d'Adrien, le plus cruel des Destructeurs de notre Nation, qui éleva sur ton Autel des Statues infames, qui souilla ta Ville par l'Idolatrie, qui rasa & saccagea neuf cent quatre-*

vint Bourgs, & brula quatre cent quatre-vint Sinagogues.*

MA Douleur, mon cher Monceca, a pris de nouvelles Forces en arrivant à Jerusalem. J'ai senti mon Cœur percé de mille Coups mortels, lorsque j'ai éxaminé les Ruines du Temple. Les Turcs ont bâti une Mosquée dans l'ancien Parvis. Il est encor pavé de Marbre blanc & noir. Au milieu, & dans le même Endroit où se trouvoit autrefois le Saint des Saints, est aujourd'hui le Temple Mahométan, couvert d'un grand Dome, soutenu par deux Rangs de Colonnes de Marbre. Au milieu de ce Dome, on voit une grosse Pierre, sur laquelle les Turcs assurent que Mahomet se plaça, lors qu'il monta dans le Ciel.

JUGE, mon cher Monceca, du Desespoir d'un Israélite à la Vûe de cet infame Edifice construit sur les Fondemens du Temple élevé par Salomon. La Douleur, dont j'en été pénétré, ne m'a pas permis de faire un long Séjour à Jérusalem. Content d'avoir baisé cette Terre chérie, & dans laquelle nos Descendans purifieront un jour toutes les Impiétez & les Abominations que nos Ennemis y ont commises, je suis retourné au Caire, où j'ai emporté dans une

* Il y a dans le Rituel des Juifs une Himne pour le neuvieme Jour du Mois *Ab*, dans laquelle on lit ces Mots: *Recordare, Domine, qualis fuerit Adrianus, Crudelitatis Consilia amplexus, consuluit Idola se prevertentia, & sustulit combussitque quadringinta & octoginta Synagogas.* Tractatus Talmudicus, *Giffin* dictus, *apud* Joan. à Lent, de Judæorum Pseudo-Messis. *pag.* 18.

une Boëte de la précieuse Terre sur laquelle le Temple avoit été bâti. Ce n'est pas, qu'imitant la Superstition des Nazaréens, qui ont pour certains Lieux de Jérusalem un Respect infini, je pense qu'il y ait une Vertu plus efficace dans cette Terre, que dans aucune autre. Mais, j'ai été bien aise d'en avoir avec moi, pour me rappeller plus fortement les Maux où nos Crimes ont plongé notre Patrie, & m'exciter par-là à devenir plus vertueux.

LORSQUE je pense, mon cher Monceca, aux Maux que nos Peres ont soufferts, je suis tenté de croire, qu'ils s'étoient rendus coupables de quelques grands Crimes, dont la Connoissance n'est pas venue jusques à nous: & il faut que je t'avoue, que, si je n'étois point aussi assuré que je le suis de la Vérité de ma Religion, quand j'éxamine les Maux qui nous ont accablez depuis la Naissance du Nazaréïsme, je croïrois volontiers que les Prophéties ont été accomplies; & que le Dieu d'Israël, aïant abandonné son Peuple, en auroit choisi un autre.

SANS m'arréter à la prémiere Destruction de Jérusalem par Titus, je parcours, avec Etonnement & avec Fraïeur, les Malheurs dont les Juifs ont été accablez par Adrien. Après que ce cruel Empereur eut fait mourrir Barcokebas, & pris la Ville de Bitter derniere Ressource d'Israël, il ordonna qu'on plaçât un Pourceau de Marbre sur la Porte de Jérusalem par laquelle on alloit à Bethléhem. Il fit servir à la Construction d'un Théatre, & de plusieurs Temples de ses faux Dieux, les Pierres du Temple de Salomon: il fit élever la Statue de Jupi-

ter

ter dans le Lieu où se trouvoit autrefois le Sanctuaire. Il deffendit, sous peine de la Vie, à tous les Juifs, de pouvoir entrer dans Jérusalem : il ordonna, qu'on coupât les Oreilles à un grand Nombre d'entre eux qu'il fit transporter en divers Païs.

SI les Maux, que nous avons soufferts en Espagne & en Portugal, ne nous montroient évidemment jusqu'où peut aller la Dureté des Hommes, ce seroit avec peine que nous ajouterions Foi aux Cruautez que nos Auteurs assûrent avoir été éxercées sur nous, par Adrien, & par ses Soldats. Ils disent, qu'*après la Prise de Bitter, le Carnage fut si grand, & que le Sang couloit avec tant de Force, qu'il entrainoit avec lui des Pierres de la Pesanteur de quatre Livres, & qu'il entra bien avant dans la Mer**. Ils ajoutent, que, *lorsque les Romains furent Maitres de la Ville, ils assemblérent tous les Ecoliers, & les brulérent avec leurs Livres; parce que ces jeunes Gens, dans les Commencemens du Siege, voulant se rendre utiles à leur Patrie, s'étoient servis de leurs Poinçons, ou de leurs Canifs, pour tuër les Ennemis* §. On leur fit un Crime énorme d'avoir ôsé se défendre lors qu'on les attaquoit. La Perte de Bitter fut suivie de l'entiere Dispersion de notre Nation.

Les

* *Quinimo Sanguis rapiebat secum Petras Magnitudinis quadraginta Mediorum donec ad quadraginta Milliaria usque in Oceanum fluerit.* Lent, *pag.* 18

§ *Ista Pubes principio Hostes Impetum facientes Graphiis suis confodiebat. Cum vero hi prævalerent, Urbemque cepissent, involverunt Puerulos illos cum Libris suis, eosque Igne sic cremarunt.* Joan à Lent, *pag.* 13.

Les Maux, que nous avions essuïés sous Titus, n'étoient que de legeres Plaies, eu égard au Coup que nous porta Adrien. Il fit vendre un Nombre infini des Juifs, dans des Foires, au même Prix que les Chevaux; & il en fit conduire beaucoup en Egipte, qui moururent de Faim, de Soif, & de Fatigue.

EST-IL possible, mon cher Monceca, que la Divinité expose un Peuple à des Maux aussi grands, s'il ne les a méritez par des Crimes qui demandent des Chatimens aussi rudes? Je crois être fondé à soutenir, que nos Auteurs ne nous ont point dit les véritables Causes qui peuvent avoir obligé le Seigneur d'abandonner ainsi son Peuple à la Cruauté de ses Ennemis. Sans doute, il falloit que les Juifs eussent commis quelques Offenses contre les Romains, dont la Divinité étoit justement irritée. Sous le Prétexte de la Religion, peut-être avoient-ils fait plusieurs Meurtres, & s'étoient-ils souillés du Sang des Innocens. On doit même penser, que les Soupçons sont bien fondez, si l'on veut ajouter Foi aux Ecrits d'un ancien Docteur Nazaréen, qui vivoit environ deux Siécles après Adrien. Il a laissé par écrit, que le fameux Barcokebas, Auteur de la Guerre des Juifs contre les Romains, étoit un célebre Imposteur, qui plongea la Nation dans un Abîme des Maux dont elle n'a pu sortir. Ce Malheureux, qui se disoit le Messie, se servoit d'une Ruse, par laquelle il paroissoit vomir des Flammes, & jetter des Etincelles de Feu par la Bouche * Il excita

* *Ut ille Barcokebas, Auctor Seditionis Judaicæ, Sti-*

excita les Juifs à la Révolte ; &, par un Excès d'un Fanatisme qui tenoit de la Rage & du Desespoir, il exigea de tous les Juifs, qui entrérent au Nombre de ses Soldats, & qui se montoient à deux cent mille, qu'ils se coupassent un Doit, pour donner une Preuve de leur Courage. Ce Monstre, né pour la Destruction de ses Freres, vint à bout de séduire presque toute la Nation. Elle entra dans ses Vûes : elle secoua pour un tems le Joug des Romains, en égorgea plusieurs, & prit, pour le Sujet de sa Révolte, & des Meurtres qu'elle commit, le Prétexte le plus frivole. Nos Auteurs en conviennent ; &, par les Raisons qu'ils apportent de la Prise d'Armes des Juifs, ils semblent justifier tous les Maux que leur firent les Romains.

Si nous croïons ce que raconte le *Talmud*, la Guerre contre Adrien fut occasionnée par la Mort de plusieurs Romains, qu'on égorgea très injustement. Ce Livre nous dit §, que les Juifs avoient la Coutume de planter un Cedre, lors qu'il leur naissoit un Fils ; & un Pin, lors qu'il leur

Stipulam in Ore succensam, Anhelitu ventilabat, ut Flammas evomere videretur. Hieronimi Apologia II adversus Ruffinum.

§ *In More fuit ut cum nasceretur Infans plantarent Cedrum, cum Infantula Pinum: cumque Nati contraherent Matrimonium, ex iis conficerent Thalamum. Die quâdam transiliit Fila Cæsaris, & confractum est ei Crus Carpenti Cedrum istiusmodi exciderunt, atque eam attulerunt. Insurrexerunt in eos Judæi, atque eos ceciderunt. Relatum est Cæsari rebellare Judæos. Profectus ille in eos iracundus excidit totum Cornu Israelis.* Tractatus Talmudico-Babyl. *Giffin* dictus, *folio* 57, *apud* Joh. à Lent de Judæorum Pseudo-Messiis, *pag.* 7.

leur naissoit une Fille. Ils se servoient du Bois de ces Arbres, pour faire le Lit Nuptial, lors qu'ils venoient à établir les Enfans à la Naissance desquels ils les avoient plantez. La Fille de l'Empereur Adrien, traversant la Judée, son Char vint à se briser. Pour le racommoder, les Romains, qui accompagnoient cette Princesse, ignorant l'Usage & la Destination des ces Arbres, en coupérent un. Les Juifs se soulevérent dans l'Instant, & tuérent ces Romains, qui avoient ôsé détruire une Chose qu'ils regardoient comme sacrée.

IL n'est rien de si ridicule, & de si faux, que cette Histoire; car, il est très certain, que l'Empereur Adrien n'eut jamais de Fille. Mais, en supposant la Réalité de ce Conte fabuleux; nos Peres ne méritoient-ils pas d'être punis rigoureusement, de s'être revoltez pour un pareil Sujet? Et n'étoit-ce pas une Barbarie affreuse, que d'avoir égorgé les Gardes d'une Princesse, pour avoir commis une Faute dont ils ne connoissoient point des Conséquences?

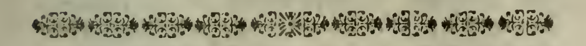
SANS recourrir à toutes les chimériques Visions du *Talmud*, convenons, mon cher Monceca, que l'Imposteur Barcokebas, & l'Esprit remuant de nos Peres, toujours prêts à la Révolte, leur attirérent les Maux dont ils furent accablez. Au lieu de se souvenir de ceux qu'ils avoient essuïés sous Titus, pour éviter d'en essuïer de nouveau de semblables, ils irritérent les Romains, par leur Desobéïssance; &, par leurs Cruautez & leurs Meurtres, ils offensérent griévement de la Divinité, dans laquelle seule ils devoient avoir leur Recours. Il faut avouër de

bonne-foi, que s'il n'eſt point de Peuple au Monde, qui ait été traité auſſi durement que nous, il n'en eſt point non plus, dont l'Orgueil, l'Obſtination, & la Cruauté, ait plus mérité le total Abbandon de Dieu. Et ce qu'il y a de plus douloureux pour nous, c'eſt que la plûpart des Crimes de notre Nation ont été occaſionnez par des Gens qui l'ont abuſée ſous le Prétexte de deffendre la Religion.

NOS Malheurs paſſez doivent être éternellement preſens à nos Yeux, & nous empécher d'être de nouveau la Duppe de quelque Impoſteur. Lorſque le Meſſie viendra finir notre Eſclavage, & rompre nos Fers, il n'aura pas beſoin de nous ordonner de tremper nos Mains dans le Sang. Sa ſeule Puiſſance domptera les Cœurs les plus rebelles; &, pour en venir à bout, il n'aura qu'à le vouloir. Rien ne lui ſera impoſſible. Il n'y a que les faux Prophetes, & les Impoſteurs, qui veulent fonder la Doctrine qu'ils annoncent ſur la Deſtruction d'une Partie du Genre-Humain. N'y a-t-il pas de la Folie & de l'Extravagance à ſoutenir, que Dieu ne nous enverra un Libérateur, que pour nous autoriſer à commettre toutes Sortes de Cruautez? Ceux, qui ſe forment cette Idée du Meſſie, ſe figurent apparemment, qu'il y aura peu de Différence entre lui & un Inquiſiteur Eſpagnol. Rejettons, mon cher Monceca, ces fauſſes Notions; & ſoïons certains, que notre Libérateur, loin de mettre en Feu l'Univers, ramenera le Calme & la Paix dans les quatre Parties du Monde.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & ne conçois que des Efpérances auffi fages que falutaires de notre Libérateur à venir.

Du Caire, ce . . . .



LETTRE CENT CINQUANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Ifaac Onis, *Caraïte autrefois Rabbin de Conftantinople.*

LES Nazaréens, mon cher Ifaac, me paroiffent fondez, dans les Reproches qu'ils font à la plus grande Partie des Ecrivains de notre Nation. Ils les accufent d'avoir inventé mille Contes odieux, pour flétrir leur Légiflateur, & d'avoir falfifié l'ancienne Hiftoire, avec autant d'Ignorance que de Malice. On ne fauroit nier, que les Auteurs Juifs n'aïent donné à nos Ennemis un jufte Sujet de fe plaindre. Car, fans parler des Fables groffieres, qu'on a inférées dans le *Talmud*, pour rendre odieufe la Mémoire de Jéfus de Nazareth, dont la Morale fut fi pure, & qu'un Ifraélite véritablement Philofophe ne peut s'empécher d'admirer, quels Ecrits calomnieux n'ont pas débité les Rabbins, dans tous les Tems, depuis la Naiffance du Nazaréïfme? Je ne fçai, mon cher Ifaac, fi tu connois un

Livre dont l'Auteur vivoit il y a environ quatre ou cinq cens Ans, quoiqu'il ait tâché de ſe déguiſer le plus qu'il lui a été poſſible, dans le Deſſein que ſon Ouvrage paſſât pour avoir été compoſé peu de tems après la Mort du Légiſlateur des Nazaréens. Cependant, on découvert aiſément la Suppoſition de ce prétendu Manuſcrit; & les Nazaréens, loin d'en craindre les Suites, ont pris eux-mêmes le Soin de le publier. Ils l'ont fait imprimer, & ont accompagné le Texte de ſavantes Notes, qui couvrent de Confuſion, non ſeulement l'Auteur de cet Ecrit fabuleux, mais encore toute notre Nation, avide des Faits qui peuvent nuire aux Nazaréens, & incapable de vouloir diſtinguer le Vrai du Faux *. Ceux, qui adoptent ſans Examen toutes les Calomnies qu'on publie contre nos Adverſaires, ne prenent pas garde, qu'ils leur fourniſſent des Armes pour les combattre. Les Gens, qui font Uſage de leur Raiſon, & qui ne ſont point aveuglez par les Préjugés, ſont indignés de voir qu'on ſuppoſe des Faits notoirement faux, & n'ajoutent plus aucune Croïance à tous ceux qu'ils trouvent dans les Ouvrages d'un Ecrivain, qui ne rougit point d'avancer un Menſonge, dont il connoit lui

* *Voici le Titre de cet Ouvrage*: ספר תולדות ישוע הנוצרי. Hiſtoria Jeſchuæ Nazareni, à Judæis blaſphemè corrupta, ex Manuſcripto hactenus inedito nunc demum edita, ac Verſione & Notis (quibus Judæorum Nequitiæ propius deteguntur, & Authoris Aſſerta Ineptiæ ac Impietatis convincuntur,) illuſtrata, à Joh. Jac. Huldrico Tigurino. *Lugduni Batavorum*, 1705, *in* 8.

lui même toute la Noirceur. Cela fait, que la Vérité ne peut se faire jour, & qu'elle est entiérement obscurcie & avilie par les Faussetez dont elle est accompagnée.

IL n'est rien de si affreux, mon cher Isaac, que les Impostures qui sont insérées dans l'Ouvrage dont je viens de te parler. Que nos Rabbins soutiennent avec Force, que le Législateur des Nazaréens ne fut point le Messie, je trouve qu'ils agissent conformement aux Principes de leur Religion ; mais, qu'ils inventent les Faussetez les plus atroces, rien ne sauroit les excuser. Il est de Notoriété publique, que Jésus de Nazareth nacquit d'une Femme, dont les Mœurs furent très pures. Ses Sectateurs disent, que cette Femme conçut Jésus par l'Opération de l'Esprit de Dieu. Les Juifs, qui ne sont point outrez dans leurs Ecrits, assûrent qu'il nacquit du Mariage de Marie & de Joseph. Mais, l'Auteur du Manuscrit débite sur cette Naissance la Fable la plus absurde.

Selon lui*: Sous le Regne d'Hérode, un nommé Papus, Fils de Jeh., épousa une Femme apellée Miriam, Fille de Kalphus, Sœur de Rabbin Simeon Hakalph. Cette Miriam étoit fort belle, & Papus son Mari fort jaloux. Aussi avoit-il soin de

* *Ecce, Tempore Regni Herodis Proseliti, erat Vir quispiam cui Nomen Papus F. Jeh. Huic Uxor erat nomine Miriam, Filia Kalphus, Soror R Simeonis Hakalph Erat autem illa Miriam (celebris illa) antequam in Matrimonium duceretur, Comtrix Capillorum muliebrium. Nupta illa erat Papo, juxta Legem Mosis & Israëlis, Formæque Speciositate supra alias eminebat. Orianda ex Tribu Ben-*

de la tenir renfermée. Cependant, ses Précautions furent inutiles. Un Jour de Fête, où cet Epoux soupçonneux ne se trouvoit point au Logis, un certain Joseph Pandira, Nazaréen, passa sous les Fenetres de Miriam, & lui tint ce Discours sé-

Benjamin. Nec Maritus ejus Papus ei permittebat ex Ædibus egredi in publicum, sed Fores eum in finem clausas habebat: suspicabatur enim lascivos Homines (Formæ Praestantiâ illectos) Rem forte cum illâ habituros. Factum verô est, ut Die unô, quo Jejunium Expiationum agitabatur, Fenestras ejus transiret improbus ille Joseph Pandira, Nazarenus, qui Formæ etiam Pulchritudine insignis erat. Is, cum animadverteret, Virum in Ædibus tunc nullum esse, elatâ Voce inclamat: Miriam, Miriam, quo usque sedebis seclusa? *Prospectat illa de Fenestrâ, eique respondet:* Joseph, Joseph, liberam me fac, sodes! *It ergo Josephus, & adducit secum Scalam, Miriam è Fenestrâ descendit, & fugiunt ambo Hierosolymâ Bethlehemam, ipso Expiationis Die Jejunio, ibique degunt Diebus multis nemini cogniti. Concubuit autem Josephus cum Miriam ipsâ Exp. Die, Feria esuriali. Concepit illa, eique parit Anno vertente Jeschuam Nazarenum. Concepit rursus, & perperit Filios Filiasque* †.

Hist. Jeschuæ, *pagg.* 4. & 5.

† *Filios Filiasque.*] Secundum Literam Nebulo intelligere petulanter voluit quæ in Evangelio memorantur de Christi Fratribus & Sororibus. *Math.* XII. 46. XIII. 55. 56. &c. Cum tamen nosse facilè potuisset recutitus „ Phrasi Hebr *Fratres* denotare quosvis *propinquâ Cognatione conjunctos*, &c.

Huldrici Notæ in Hist. Jeschuæ, *pag.* 10.

féducteur : *Miriam, Miriam, jufques à quand demeurerez-vous enfermée ?* A ces douces Paroles, Miriam fe mit à la Fenêtre, & répondit : *Jofeph, Jofeph, délivre-moi de ma Prifon, & je deviendrai ta Compagne.* Jofeph alla chercher un Echelle, & Miriam defcendit par la Fenêtre. Ces deux Amans s'en allérent à Bethléem ; & de leur Concubinage nacquit, au bout d'un An, Jéfus de Nazareth, & , dans la fuite, plufieurs Enfans, tant Fils que Filles.

EST-IL rien de plus abfurde, mon cher Ifaac, que ce Conte odieux, démenti par la plus grande Partie de nos propres Auteurs? C'eft ce que l'habille Ecrivain; qui a fait des Notes fur ce Texte fabuleux a fait fentir avec beaucoup de Force. Il a encore démontré, d'une Maniere évidente, que l'Auteur Juif, pour donner un Air de Vérité aux Fables qu'ils racontoit, avoit puifé dans les Ecritures de Nazaréens plufieurs Chofes qu'il avoit entiérement défigurées. Telle eft la Fin du Paffage que je viens de te citer, où il donne, à Jefus de Nazareth, *plufieurs Freres*, & *plufieurs Sœurs*; prenant au Pied de la Lettre quelques Expreffions, qui fignifioient plutôt une Fraternité d'Amitié, qu'une véritable Parenté formée par les Liens du Sang.

LA Haine de l'Ecrivain Juif n'a point été affouvie en donnant au Légiflateur des Nazaréens la Naiffance la plus infame. Il a voulu encore le faire paffer pour un Parricide, afin que fes Crimes furpaffaffent ceux des plus grands Criminels; & il a débité une feconde Fable encore plus groffiere & plus ridicule que la premiere*.

re*. *Jesus*, dit-il, *aiant connu qu'il étoit né d'un Adultere, & se voiant méprisé par les Sages, s'en alla à Nazareth. Lorsqu'il fut arrivé chez sa Mere, il feignit d'être très incommodé d'un Mal aux Dents.* J'ai appris, *lui dit-il*, quand je faisois mes Etudes, un Remede certain contre la Douleur qui me tourmente; & si vous voulez mettre vos Mamelles dans ma Bouche, je serai guéri dans peu de tems. *Miriam consentit à ce que souhaitoit son Fils. Mais celui-ci, lui aiant serré*

* *Accidit autem ut Jeschua, his visis, cognitoque spurium se esse, ac idcirca Notâ (Calvitii) à Sapientibus dehonestatum, abierit Nazaretham, conveneritque Matrem suam, ibique* Ὀδονταλγίᾳ *se graviter affligi simulans, Matri asseruerit, se cum Academicis Studiis incumberet, probatum contra Dentium Dolores Remedium audivisse; illudque hoc esse, si Mater Afflicti Mammas immittat inter Januam Cardinesque medias, Dentibusque laborans eas exsugat, eum revaliturum. Respondit Mater (indulgentissimè, Malique nihil suspicata)* Agedum, Fili mî, ponam ego Mammas meas inter Cardines medias: tu eas exsuge. *Mater itaque Mammarum alteram interponit: sed Jeschua Fores claudens, Mammas Maternas gravissimè affligit, Matremque ita alloquitur:* Non te priùs dimitto, quà mihi edixeris, quâ ratione in Lucem editus ego sim, & quæ Studia olim tua fuerint. *Respondit ergo Mater*: Spurius tu es. Maritus enim alter etiam mihi est, cui nomen Papus. Progenitor autem tuus Joseph in Matrimonium me accepit, non accepto à legitimo Marito Divortii Libello. Omnes itidem Liberi mei reliqui spurii sunt. *Hæc cum percepisset Jeschua Irâ excandescit, & abiens Patrem Josephum occidit: postea verò in Galilæam Judææ aufugit.*

Hist. Jeschuæ, *pagg.* 32 & 33.

ſerré les Mamelles, l'aſſûra, qu'il ne lacheroit point Priſe, qu'elle ne lui avouât de qui il étoit Fils, & qu'elle ne lui fit un Récit de ſes Avantures. Je vous avoûrai tout, *répondit Miriam.* Papus fut mon légitime Mari. Mais, vous, & tous mes autres Enfans, êtes nez du Commerce criminel que j'ai eu avec Joſeph. *Ces Paroles enflammérent Jéſus de Colere. Il aſſaſſina ſon Pere Joſeph, & ſe ſauva enſuite en Galilée.*

EST-IL poſſible, mon cher Iſaac, que nos Freres les Juifs n'aïent pas ſupprimé, pour leur Honneur, un Livre rempli de Fauſſetez auſſi évidentes? Et comment n'ont-ils pas compris, qu'elles autoriſoient les Reproches que nous font les Nazaréens de n'avoir reſpecté, ni les Bienſéances, ni même la Vraiſemblance, dès qu'il a été queſtion de pouvoir leur nuire? Lorsqu'un Philoſophe lit des Abſurditez pareilles à celle que je viens de te rapporter, & qu'il réfléchit qu'elles ſont, non ſeulement approuvées des Juifs, mais encore ſoutenues comme des Véritez inconteſtables, n'eſt-il pas en Droit de conclurre, qu'il y a apparence que tous les Ecrivains Juifs, depuis près de ſeize Siécles, ont été des Fourbes; & que ceux, qui ont ajouté quelque Confiance à leurs Ouvrages, n'avoient pas le Sens commun? Peut-on voir un Conte plus pitoïable, que ce Mal aux Dents, dont Jéſus feint d'être tourmenté, & que l'Expédient dont il ſe ſert pour apprendre de qui il eſt né? Je ne dis rien du prétendu Aſſaſſinat de ſon Pere Joſeph. C'eſt là un Fait démenti, non-ſeulement pas tous les Auteurs Nazaréens, mais encore par les Ecrits de pluſieurs Rabbins, qui, quoi

quoi qu'ils aïent publié tout ce qu'ils ont crû de plus propre à rendre odieux le Légiſlateur des Nazaréens, ne l'ont cependant jamais accuſé de ce Parricide.

JE ne m'étonne point, mon cher Iſaac, de la Haine des Nazaréens envers tous ceux qui profeſſent le Judaïſme. Les Excès, où ſe ſont portez pluſieurs de nos Ecrivains, ſemblent la mériter juſtement: & je ne ſçai comment ils ont encore autant d'Egard pour nous, vû la Maniere indigne, dont nous agiſſons à leur Egard. Je croirois volontiers, que le Mépris, qu'ils font des Contes odieux que nous débitons, les vangent aſſez des fades Plaiſanteries de nos Auteurs.

AVANT que je finiſſe ma Lettre, permets, que je t'aprenne celle que l'Auteur de ce mauvais Ouvrage a faite ſur un Miracle que les Nazaréens aſſûrent avoir été fait par leur Légiſlateur*. *Jéſus, avec deux de ſes Diſciples*, dit-il, arriva

* *Venerunt itaque inde in Diverſorium Quærit ibi Jeſus ex Hoſpite*: Eſt-ne tibi unde hi edant? *Reſpondit Hoſpe*: Non mihi ſuppetit, niſi Anſerculus unus aſſatus. *Sumit ergo Jeſus Anserem, illisque apponit, aiens*: Anſer hic exiguus nimis eſt, quàm ut à tribus comedi debeat Dormitum eamus: & ille, qui ſomniarit Sommium optimum comedet Anſerem ſolus. *Decumbunt igitur. Tempeſtâ verò Nocte ſurgit Jehuda, & Anſerem devorat. Manè itaque illis ſurgentibus, Petrus ait*: Somnio mihi viſus fui aſſidere Solio Filii Dei Schaddai: *Jeſus ait*, Ego ſum Filius ille Dei Schaddai, & ſomniavi te prope me ſedere. Ecce ergo me præſtantius quid ſomniaſſe te. Quare meum erit Anſerem comedere. *Jehuda tandem aiebat*:

arriva dans une Habitation Il demanda à ſon Hôte, s'il n'avoit rien à lui donner à manger? Il ne me reſte *lui répondit cet Hôte*, qu'un Oiſon. *Jeſus le prit; &, l'aiant mis dans un Plat*, Cet Oiſon, *dit-il*, eſt trop petit pour être partagé en trois Portions. Allons-nous en dormir; & celui, qui fera le plus beau Songe, le mangera à ſon Réveil. *Les Diſciples obéirent. Mais, pendant la Nuit, Jehuda ſe leva, & mangea lui ſeul l'Oiſon. Lorſque le Jour fut venu, Pierre dit, qu'il avoit ſongé, qu'il étoit aſſis à la Droite du Fils de Dieu. Jéſus repondit:* C'eſt moi, qui ſuis le Fils de Dieu, & j'ai auſſi ſongé que tu étois aſſis à mon Côté. Je dois donc manger l'Oiſon; car, mon Rêve eſt beaucoup plus beau que le tien. *Mais Jehuda leur dit:* Et moi, j'ai révé, que je mangeois l'Oiſon. *Jéſus, entendant cela, le chercha vainement, puiſque Jehuda l'avoit réellement mangé.*

UNE Nourice fait-elle à ſon Enfant des Contes auſſi pitoïables; & les Nazaréens n'ont-ils pas Raiſon d'avoir plus de Pitié, & de Mépris, pour les Ouvrages que nous écrivons contre eux, que de Colere & de Dépit! Prions l'Etre Souverain, mon cher Iſaac, qu'il éclaire les Iſraélites, & qu'il les empêche d'affoiblir leurs bonnes Raiſons par des Fables & des Impoſtures.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: & vi content & heureux.

De Londres, ce . . . .

bat: Ego quidem ipſemet in Somnio comedi Anſerem. *Quærit ergo Anſerem Jeſus, ſed fruſtrà; Jehuda enim devorabat illum.*

Hiſt. Jeſchuæ, *pag.* 51.

LETTRE CENT CINQUANTE-NEUVIEME.

Isaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Constantinople*, *à* Aaron Monceca.

JE connois parfaitement, mon cher Monceca, le Livre dont tu m'as parlé dans ta derniere Lettre. C'est un de ces misérables Ouvrages, enfantez par les Rabbins, & qui deshonorent autant le Judaïsme, que le Ramas de Visions que contient le *Talmud*. En embrassant les Sentimens des sages Caraïtes, j'ai acquis le Droit de rejetter tous ces Ecrits imposteurs, dictez par la Haine, & que la Passion & les Préjugés ont consacrez sous le Voile de la Religion.

LES Endroits, que tu m'as citez de la prétendue *Histoire de Jesus de Nazareth*, ne sont pas les plus ridicules de ceux qu'on y trouve en grand Nombre. En voici un, qui me paroit surpasser tout ce qu'on a écrit de plus absurde *.

Jebu-

* *Jehuda verò clanculum se ad Regem confert, eique nunciat, Jesum cum suis esse in Ædibus Puræ. Mittit ergo Rex juvenes Sacerdotes in Ædes Purae, qui cum illuc venissent ad Jesum aïunt*: Homines nauci non sumus, et in te ac Verba tua credimus Tantum nobis da, ut coram Facie nostrâ Miracula patres. *Patravit itaque Jesus coram iis Mira, per Nomen immensum, Ederunt autem Jesus & Discipuli ejus ipsâ Die Ex-*

Jehuda, dit cet Auteur, *alla trouver le Roi, & lui apprit, que Jésus étoit arrivé. Ce Prince envoia les jeunes Prêtres vers lui, & ils dirent à Jesus:* Nous ne sommes point des Trompeurs, ni des Méchans. Nous ajoutons Foi à vos Discours. Nous vous demandons seulement, que vous fassiés devant nous quelque Miracle. *Jesus consentit à leur Demande; &, par la Vertu du Nom tout-puissant, il opéra plusieurs Prodiges. Or, Jesus, ainsi que ses Disciples, n'observérent point les Jeunes établis les*
Jours

Expiationum, Feriâ Esuriali, nec jejunarunt. Biberunt etiam de Vino, quod miscuum erat Aquis Oblivionis, cubitumque postea iverunt. Circa tempestam verò Noctem, Satellites Regis ad ejus Mandatum Ædes Purae Corona circumdant. Aperit Pura Januam: ingrediuntur Satellites Conclave Jesu & Assectarum ejus, eosque Compedibus constringunt. Jesus itaque intendebat Animum in Nomen immensum, sed non valebat illud assequi, omnium enim ejus Connexionum oblitus erat. Tunc dixit Jesus: De me dictum est; *Vinum & Mustum &c.* (*Hos. IV*, 11.) *Satellites autem Jesum & Asseclas abducunt in Carcer, dictum* Domus Blasphemantis, *quia Probris & Blasphemiis affecit Deum. Manè itaque Regi nunciabatur Jesum & Sequaces ejus captos esse, & Carceri inclusos. Praecepit verò Rex, custodire eos usque ad Festum Tabernaculorum. Veniebat tunc omnis Populus Domini, ad se prosternandum coram Domino in Festo, juxtà id quod praeceperat Moses. Jussit ergo Rex lapidare Jesu Discipulos extra Hierosolymam, & viderunt omnes Israelitae, & Lapidibus obruerunt Sequaces Jesu. Universus autem Israel Cantica & Laudes deferebat Deo Israeli, quod Viros hosce Belial in Manus eorum tradiderit.*

Hist. Jeschuæ, *pag.* 67, 68, & 69.

Jours d'Expiation. Ils burent du Vin dans lequel on avoit mélé de l'Eau d'Oubli. Ensuite, ils allérent se coucher. Mais, pendant la Nuit, des Soldats entourrérent la Maison dans laquelle ils étoient, & les garottérent. Jesus faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se ressouvenir du Nom tout-puissant, sans que cela lui fût possible, parce qu'il l'avoit oublié. . . . Les Soldats le conduisirent donc, lui & tous ses Satellites, dans une Prison appellée la Maison de Blaiphême, *parce qu'il avoit blasphémé contre Dieu. Cependant, le Matin, on apprit au Roi, que Jésus & ses Disciples avoient été arrétez. Le Roi ordonna de les garder en Prison, jusqu'à la Fête des Tabernacles, durant laquelle les Peuples accouroient de toutes Parts pour se prosterner devant le Seigneur, ainsi que Moise l'avoit ordonné. Le Roi ordonna donc, qu'on conduisit les Disciples de Jésus hors de Jérusalem, & qu'on les lapidat; ce qui fut éxécuté aux Yeux de tous les Israélites, qui chantoient des Cantiques, & rendoient Grace à Dieu de leur avoir donné le Moien de punir ces méchans Hommes.*

EN ne faisant point Attention, mon cher Monceca, aux Faussetez & aux Mensonges qui sont dans ce Récit, & qu'on voit si évidemment démentis & détruits par toutes les Histoires les plus autentiques, il s'ensuit une Absurdité qui saute aux Yeux des Lecteurs les plus ignorans. Si tous les Disciples de Jésus périrent à la Fête des Tabernacles, & si Jésus lui-même fut crucifié quelque-tems après, & ne sortit plus de sa Prison depuis le Jour qu'il fut arrété, comment est-ce que le Nazaréisme a pû s'établir

&

& devenir si puissant? Qui furent ceux, qui allérent le précher dans les Climats les plus éloignés? Comment, après avoir été éteint dès sa Naissance, pût-il renaitre de ses Cendres? L'Historien Rabbiniste a prévû une Partie de ces Difficultés, & il les sauvées, ou du moins il a tâché de les sauver; mais, d'une Maniere si pitoïable, que ce qu'il dit ensuite est cent fois plus fou & plus insensé, que cette Eau d'Oubli qu'il fait méler si à propos avec du Vin, pour faire perdre la Mémoire à Jésus, & l'empécher de pouvoir se ressouvenir du Nom tout-puissant. N'est-ce pas fonder un Fait sur des Preuves bien incontestables, que de l'établir sur un Conte puisé dans les Ecrits des Poëtes Païens, & dans ceux des Cabalistes, les plus incurables de tous les Fous? Ce sont là, mon cher Monceca, les Sources de cette Eau d'Oubli qui n'éxista jamais davantage que le Fleuve Lethé, & de cette Puissance surprenante du Nom tout-pissant, dont les *Connéxions cachées* n'eurent jamais d'autre Pouvoir, que de déranger le Bon-Sens, & de renverser la Cervelle, d'un grand Nombre de Rabbins.

CELUI, dont tu méprises si fort l'Ouvrage, mérite de tenir un Rang distingué parmi ces Insensez; & je ne pense pas, qu'aucun de ses Confreres ait jamais rien écrit d'aussi fou que ce qu'il raconte de l'Etablissement du Nazaréïsme, après la Mort de Jésus *. „Il arriva„, dit-il, „que les „Habitans d'Aï, aïant apris que Jesus avoit été „cru-

* *Factum verò est, cum inaudirent Aïtae suspensum esse Jeschu, ut Litem indicerent acerbam Israeli. Quando*

„ crucifié, eurent une vive Dispute avec les „ Israélites. Ils tuoient tous ceux qu'ils rencon-
„ troient

do ergo offenderunt Aitae Israelitam, eum Neci dederunt; & occisa ita sunt Israelitarum bina millia Virorum. Nec poterant Israelitae adscendere in Festum, propter Viros Ai: Bellum igitur gerebat Rex cum Aitis. Sed eosdem subigere non valebat. Nam ipsis etiam Hierosolimis increscebat Numerus Hominum improbissimorum coram Rege. Quidam autem illorum Hominum Propudia Ai ibant, Mendaciaque Aitis referebant, scilicet triduo postquam suspensus fuisset Jeschu Ignem dè Cœlo cecidisse, Jeschu circumcinxisse, indeque illum e Vestigio revixisse, posteaque in Cœlum ascendisse. Fidem vero adhibebant Aitae Verbis Scelestorum illorum, & Jurisjurandi Fide interpositâ conspirabant se Crimen ulturos in Israelitis, cujus Reatum sibi consciverant Jeschu suspendendo. Jehuda autem cum videret horrenda Aitas Facinora moliri, ad eos Literas in hunc Sensum dedit. Non est Pax, aït Dominus, Impiis. Quare conspirant Gentes, & Nationes meditantur Vanitatem? Venite, quæso, Hierosolimam, & conspicite Pseudo-Prophetam vestrum. Ecce enim ille est Cadaver protritum, Canis mortuus & fœtidus, quem deposui ego in Reconditorio Stercorum. *Inutiles ergo ille Homines, cum haec perciperent, Hierosolimam pergunt, ibique vident Jesum depositum in Loco Sordibus & Stercoribus inquinatissimo. Recipientes autem se in Ai, divulgant ibi pura Mendacia esse, quae transcripserit Jehuda.* Nam ecce (*aiebant*) venimus nos Hierosolimam, & plures ibi sunt qui contra Regem insurrexerunt, eumque expulerunt, quòd noluerit credere in Jesum: multi quoque Sapientum occisi sunt ob ipsam etiam Infidelitatem in Jesum. *Aitae itaque credebant Verbis mendacibus Hominum nauci, Bellumque indicebant Israel.*

Hist. Jeschuæ, *pag*, 95, 96, 97.

„ troient. Ils en massacrérent deux mille; & „ les Israélites n'ôsoient plus venir à Jérusa- „ lem les Jours de Fête. Le Roi avoit bien „ déclaré la Guerre aux Aïtains. Mais, il „ lui étoit impossible de les soumettre. Il y „ avoit d'ailleurs dans la Ville plusieurs Esprits „ séditieux, & Amateurs de Nouveautez. Quel- „ ques-uns d'entre eux alloient trouver les Gens „ d'Aï, & leur racontoient mille Fables. Ils „ disoient, que trois Jours après la Mort de „ Jesus, il étoit tombé un Feu du Ciel, qui „ avoit entouré son Corps; & qu'il étoit revenu „ à la Vie, & monté ensuite dans les Cieux. Les „ Habitans d'Aï ajoutoient Foi à ces Discours „ séducteurs, & formoient toujours d'avanta- „ ge la Résolution de vanger sur les Israélites la „ Mort de Jésus de Nazareth, qu'ils croïoient „ avoir été mis à Mort injustement Jehuda, „ aïant connu les Crimes que méditoient les „ Aïtains, leur écrivit dans ces Termes: *La „ Paix du Seigneur n'est point avec les Impies. „ Pourquoi donc les Peuples se laissent-ils sé- „ duire par des Mensonges? Venez à Jérusalem „ & vous y verrez votre prétendu Prophete. Il „ est enterré dans des Latrines, où je l'ai moi- „ même inhumé. Il est à demi pourri, & ré- „ pand une Odeur aussi puante qu'un Chien mort.* „ Les Habitans d'Aï, aiant reçu cette Lettre, „ envoiérent quelques-uns d'entre eux à Jérusa- „ lem, qui virent Jésus dans les Latrines où il „ étoit enterré. Mais, lorsqu'ils furent de re- „ tour chés leurs Concitoïens, loin de rendre „ Gloire à la Vérité, ils dirent, que la Lettre „ de Jehuda étoit remplie de Mensonges; & que

 „ beau-

„ beaucoup de Gens, dans Jérusalem même,
„ avoient pris le Parti de Jésus, & s'étoient
„ révolté contre le Roi. A ces Nouvelles,
„ les Gens d'Aï égorgérent plusieurs sages Per-
„ sonnages, qui s'étoient déclarez contre Jésus,
„ & continuérent à faire la Guerre aux Israéli-
„ tes. „

VOILA', mon cher Monceca, des Faits, dont aucun Historien, soit Païen, soit Nazaréen, n'a jamais fait aucune Mention. Il est surprenant, qu'un Homme, quelque accoûtumé qu'il soit au Mensonge, n'ait pas Honte de donner un Roman odieux comme une Histoire véritable. Du moins, le Rabbin devoit-il donner nn Air de Vraisemblance à ses Impostures. Est il rien de plus contraire, & qui se détruise davantage, que de dire, que tous les Disciples de Jésus furent lapidez, que le Peuple entier applaudit à leur Mort; que les Aïtains vinrent être temoins de la Corruption du Corps de Jésus; & s'assurer en même tems, que ces mêmes Aïtains sont les prémiers à soutenir les Intérêts & la Mémoire de ce même Jésus? Les Nazaréens n'ont-ils pas Raison de traiter en général tous les Rabbins comme des Imposteurs, & de décrier le Judaïsme, puisqu'il s'autorise de leurs Ecrits, & qu'il fonde sa Défense sur un Tissu d'Injures & de Mensonges?

SI tous les Israélites suivoient les sages Opinions des Caraïtes, ils ne craindroient point ces Reproches. Nous n'établissons notre Croïance, que sur les Livres Divins. Les Oracles, qui nous instruisent, sont infaillibles; & nous ne saurions nous tromper. Pour défendre nos

Sen-

Sentimens contre les Nazaréens, nous n'avons point recours à des Rufes indignes d'un Honnête-Homme. Ils nous attaquent par les Ecritures. C'eft par ces mêmes Ecritures, que nous nous deffendons. S'ils pouvoient nous montrer, qu'elles ont été accomplis, fans héfiter un feul moment, nous nous foumetrions à recevoir leur Croïance Mais, c'eft ce qui n'arrivera jamais; puifqu'il eft vifible, que cette Lampe, promife à Ifraël, n'a point encore lui. Dès que fa Clarté paroitra, tous les Cœurs feront éclairez. C'eft vainement qu'on voudroit fermer les Yeux. Ses Raïons pénétrans perceroient les Voiles les plus épaïs; &, puifque le Meffie viendra, pour rendre parfaitement heureux tous les Juifs, il feroit ridicule de prétendre qu'il les laiffera prefque tous dans l'Aveuglement.

C'EST-LA', mon cher Monceca, un des grands Argumens contre les Nazaréens. Ils difent, que le Meffie eft arrivé. Quel Bien a-t-il donc fait aux Juifs? Car, c'eft à eux, & pour eux, qu'il eft dit dans l'Ecriture, qu'il doit venir fur la Terre Cependant, tous les Maux femblent vouloir accabler notre Nation. Elle eft chaffée & bannie de Jerufalem. Le Temple du Dieu vivant eft détruit Elle ne peut plus offrir de Sacrifices. Elle eft en Proïe à l'Avarice, à la Haine, & à la Cruauté de tous les Peuples. Sont-ce-là les Bonheurs, qui nous font promis par la Venue du Meffie? Eft-ce-là cette Etoille brillante, qui devoit luire fur Ifrael, & la combler de toutes les Profpéritez? Nos Infortunes, mon cher Monceca, font des

Preuves évidentes, que notre Libérateur n'est point encore arrivé. Lorsqu'il paroitra, les Nazaréens pourront aisément le reconnoitre aux Biens dont il nous comblera. Il nous tirera de leur Esclavage: & notre Liberté, notre Gloire, notre Bonheur, seront des Marques auxquelles les plus entêtez de nos Ennemis seront forcés de se rendre.

PORTE-TOI bien, mon cher Moneca: vi content & heureux; & compte que dans ma premiere Lettre je te parlerai plus au long de l'impertinent Ouvrage du Rabbin Imposteur.

Du Caire, ce . . .



LETTRE CENT-SOIXANTIEME.

Isaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Constantinople, à* Aaron Monceca.

JE t'ai promis, mon cher Monceca, de te parler encore des Absurditez & des Mensonges, que les Rabbins ont inserées dans la Vie du Législateur des Nazaréens. Je commencerai par l'Endroit, qui suit celui où je me suis arreté dans ma derniere Lettre, & où le prétendu & ridicule Historien continue en ces Termes *.

 „ LE

* *Rex ergo & Sapientes perspicientes, Aitas Israelitis superiores evadere, & adaugeri etiam Agmen Hominum impiissimorum, (erant hi Fratres & Cognati Jesu,) Consilia invicem ineunt Jehudamque rogant, quid optimum Factu in Re difficili sibi videretur? Respondit Jehuda:* Ecce Avunculus Jesu est Simeon Hakkalpasi, qui itidem est Senex venerabilis admodum. Tradite, stultis, ei Nomen Immensum, & ablegate illum Aï, ibi ut patret Miracula, Civibusque edicat, omnia illa se facere על ריעת ישו. Aïtæ vero opiniabuntur, dicere illum velle בשם ישו, in Nomine Iesu; cum Explicatio tamen Vocularum על ריעת ambigua sit, atque adeo apta nata ad decipiendos illa Aitas: nam על ריעת (quod notare etiam potest *ex Mente Jesu, in Nomine Jesu,*) Stylo Rabbinico est לשון אנום, Phrasis

„ LE Roi & les Sages, voïant que les Aïrains
„ devenoient tous les jours plus puiſſans, & que le
„ Nom-

Phraſis quæ exprimit Actum, quem coactusquis & invitus ob urgentem Neceſſitatem ſuſcipit. Viri verò Aitæ credent Verbis Simeonis, Avunculus Jeſu cum ſit. Oportet autem perſuadeat Simeon illis, in Mandatis ei dediſſe Jeſum edicere iis ne belligerarent cum Iſraelitis, cum Jeſus ipſemet Vindictam de illis ſumturus eſſet. *Approbabat ſe h c Conſilium Regi & Sapientibus. Accerſunt itaque Simeonem, illique Rem totam enarrant. Reſpondit Simeon*: Jurate mihi ſanctè, Hæredem me futurum Seculi venturi. Tunc ibo ego lubens, illisque proponam Statuta non bona, atque ceſſare faciam Bellum ab Iſraele. *Jurant proinde Sapientes & Seniores Simeoni, eique committunt Nominis Immenſi Arcanum ſacratiſſimum.*

Abiit ergo Simeon, & cum prope jam Ai eſſet, effinxit Nubeculam aliquam minorem, Tonitrubusque & Fulgetris inde emiſſis, ipſe Nubeculæ inſedit, Mugituque Tonitru, quo Aitas percelleret, edito, in hæc Verba fari cœpit: Audite, viri Aïtæ. Convenite ad Turrim Aïticam, & ibi præſcribam vobis Statuta Jeſchu. *Aitæ, Voce hac auditâ perterrefacti, undique ad Turrim iſtam concurrunt. Et ecce Simeon fertur ſupra Nubem. Deſcendit vero poſtea de Nube in Turrim; & viri Aitæ ſe coram eo proſternunt. Dicit autem Simeon*: Ego ſum Simeon Hakkalph, Avunculus Jeſchu. Jeſus vero convenit me, meque ad vos amandavit, ut edocerem vos Statuta ejus; nam Jeſus Filius Dei eſt. Ego porro Simeon edocebo vos Legem Jeſu, Statuta nova. *Edidit vero Simeon in Conſpectu eorum Signa & Portenta magna. Aitæ proin Verbis Simeonis Fidem adhibuerunt, eique dixerunt*: Faciemus, & obſequemur omni, quod præcepturus es nobis. *Simeon ait*:
Re-

„ Nombre des Impies & des Novateurs augmen
„ toit, parmi lesquels les Freres & les Parens de
C 5 „ Jésus

Recipite vos in Ædes vestras. *Omnes ergo Aitæ Ædes suas repetunt. Simeon autem in Turri Aitica residebat, & conscribebat Statuta illa, prout ei edixerant Rex & Sapientes. Immutabat etiam Alphabetum, aliisque Literas Nominibus insigniebat, ad dandum tacitè Indicium, omnia quæ præcepturus erat Mendacia fore. Hoc vero Alphabetum est quod ille cudit*: a, be, ce, de, e, ef, cha, i, ke, el, em, en, o, pe, ku, er, es. te, w, icx, etzet, zet. *Et hæc est Explicatio ejus.* אבא Pater meus est Esaü. ציד ויעף Venator, & lassus ille erat: & ecce Filii ejus credunt in Jesum, qui חי כאל vivit ut Deus. Suffocetur Anima illorum; quia Deo אם אין non est Mater, Jesus vero habebat Matrem: sed אפיקורס תצו ומיעקש ומזיר Epicureus, Seductor, &c.

Conscripsit in super in Usum illorum Libros mendacissimos, eosque vocavit עון בליון, Iniquitatem Consumtionis. *Putaverunt vero illi, eum dicere* אבן גליון *q. d.* Pater, & Filius, & manifestatus Spiritus S. *Et conscripsit illis etiam Libros Nomine Discipulorum Jesu, & speciatim* Johannis: *dixit vero Jesum omnia illa sibi tradidisse. Nec absque Intentione singulari concinnavit Librum* Johannis. *Illi proin putabant Misteria ea esse, cum tamen omnia illa non sint nisi Vanitas, & Figmentum Cordis: uti quæ (v. g.) scripsit in illo Libro* Johannis, *Cap.* XIII. Johannem vidisse Bestiam aliquam, cui fuerunt septem Capita, & decem Cornua, cum decem etiam Coronis; Nomenque Bestiæ est Nomen blasphemiæ, & Numerum Nominis Bestiæ esse 666. *Hic Verborum Sensus est*: Bestia hæc est Jeschu Nazarenus: *ei sunt septem Capita, tot nimirum Literæ sunt in binis Vocabulis hisce* ישו נצרי. *&c.*

Hist. Jeschuæ, *pag.* 100-115.

„ Jésus tenoient un Rang distingué, délibérérent sur le Parti qu'ils devoient prendre, & „ priérent Jéhuda de vouloir leur apprendre „ comment ils devoient se conduire dans une „ Situation aussi épineuse. Jéhuda leur répondit: „ *Voici Simeon Hakkalpasi, Oncle de Jésus.* „ *C'est un Vieillard respectable. Découvrez-lui* „ *les Misteres & les Decrets du Nom tout-* „ *puissant. Envoies-le ensuite chés les Aitains,* „ *afin qu'il fasse plusieurs Miracles à leurs* „ *Yeux, & qu'il dise, que c'est par la Vertu* „ *d'un autre. Les Aitains croiront sans doute,* „ *que c'est par celle de Jésus; cette Façon de* „ *parler étant très obscure, & fort propre à les* „ *tromper. Car, ces Termes,* par la Vertu „ d'un autre, *peuvent être facilement attribuez à* „ *Jésus, & sont une Phrase, qui, dans le Stile* „ *Rabbinique, signifie, qu'on est contraint par* „ *la Puissance d'un autre, & déterminé pas son* „ *Pouvoir. Les Aitains croiront donc aux Dis-* „ *cours de Simeon Oncle de Jésus, & il faut qu'il* „ *leur persuade, que Jésus leur ordonne de ces-* „ *ser de faire la Guerre aux Israélites, s'étant* „ *réservé à lui-même la Vengeance.* Le Roi, „ & les Sages, approuvérent fort l'Avis de Jé- „ huda. Ils envoiérent chercher Simeon, & lui „ déclarérent ce qu'ils avoient résolu: *Jurez-* „ *moi*, leur répondit-il, *que je ne serai point* „ *réprouvé dans tous les Siécles à venir; &,* „ *pour lors, je vous obéirai avec plaisir. J'é-* „ *tablirai des Opinions criminelles parmi vos* „ *Ennemis, & leur ordonnerai de cesser de vous* „ *faire la Guerre.* Les Sages jurérent ainsi que „ le demandoit Siméon, & ils lui découvri-

„ rent

,, rent les Mistéres du Nom tout-puissant.

,, IL partit ensuite; &, lorsqu'il fut près des ,, Aïtains, il fit former une Nuée, de laquelle ,, sortoient des Eclairs. Il monta dessus, & ,, leur parla de la sorte: *Ecoutez-moi, Habitans d'Ai. Assemblez-vous au Pied de la ,, Tour, & là je vous apprendrai les Ordres de ,, Jésus.* Les Aïtains, saisis de Fraïeur, s'y ,, rendirent en foule. Siméon s'y transporta, ,, assis sur son Nuage, & descendit ensuite sur la ,, Tour. Les Aïtains se prosternérent devant lui, ,, & il leur tint ce Discours: *Je suis Siméon ,, Hakkalph, Oncle de Jésus, qui m'est venu ,, trouver, & m'a envoié vers vous, afin que ,, je vous annonçasse ses Ordres; car, Jésus est ,, le Fils de Dieu: & moi je vous enseignerai ,, sa Loi.* Alors, Simeon fit plusieurs Miracles, ,, dont ceux qui l'écoutoient furent les Témoins. ,, Aussi crurent-ils à ses Discours, & il lui dirent: *Nous obéirons à tout ce que vous nous ,, ordonnerez, & nous suivrons éxactement les ,, Regles que vous nous prescrirez.* Simeon ,, leur ordonna de se retirer dans leurs Maisons. ,, Quant à lui, il resta dans la Tour, & il y ,, travailloit à faire des Réglemens mauvais & ,, criminels, ainsi qu'il l'avoit promis au Roi ,, & aux Sages; & il changeoit l'Alphabet, & ,, donnoit d'autres Noms aux Lettres, pour ,, servir d'Indice secret, que tout ce qu'il prescrivoit n'étoit que des Mensonges & des Impostures. Voici l'Alphabet qu'il inventa: *a, ,, be, ce, de, e, ef, cha, i, ke, el, em, en, o, pe, cu, ,, er, es, te, u, icx, etzet, zet,* dont telle est l'Explication: *Mon Pere Esaü, Chasseur, étoit*

,, *fort*

„ *fort las, & ses Enfans croioient en Jésus, qui* „ *dit être Dieu. Que leurs Ames perissent;* „ *par ce que Dieu n'a point de Mere, & Jésus* „ *en a eu une. C'est un Epicurien, un Seducteur,* „ *un Trompeur, &c.*

„ SIMEON composa ensuite plusieurs Livres, „ remplis de Mensonges, & il les appella *le* „ *Comble de l'Iniquité.* Mais, les Aïtains cru- „ rent, qu'il vouloit dire, *le Pere, le Fils, &* „ *l'Esprit Saint.* Il écrivit aussi plusieurs Ou- „ vrages au Nom des Disciples de Jésus, & „ particuliérement à celui de *Jean.* Il assûra, „ que tout cela lui avoit été révélé par Jésus. „ Et ce ne fut pas sans un Dessein formé, qu'il „ fit le Livre qu'il publia sous le Nom de *Jean*: „ car, les Aïtains pensoient, qu'il contenoit „ les plus grands Misteres, quoiqu'il n'y eut „ mis que des Contes & des Visions ridicules, „ & chimériques. Il dit, par exemple, qu'il „ *vit une Bête, qui avoit sept Têtes, dix Cornes,* „ *& dix Couronnes; que le nom de la Bête étoit* „ *un Nom de Blaspheme, & que le Nombre de* „ *ce Nom étoit 666.* Voici quel est le Sens „ de ces Paroles: *La Bête est Jésus de Naza-* „ *reth*; y aïant, dans ces deux Mots Hébreu, „ ישו נצרי, sept Lettres, dix Cornes, & dix „ Couronnes. „

PENSES-TU, mon cher Monceca, qu'il y ait des Contes des Fées aussi ridicules que celui de Simeon Hakkalpati? Peut-on rien dire d'aussi extravagant, que cette Loi donnée sur le Haut d'une Tour, par un Homme qui s'y transporte dans une Nuée? Le Serment, qu'il éxige des Sages, qu'en trompant les Aïtains, il ne

ne nuira point à son Salut, & l'Assûrance que lui en donnent ces mêmes Sages, n'est-elle pas la Chose du Monde la plus contraire à la bonne Morale? Quel est, je ne dis pas l'Honnête-Homme, mais le Scélérat, qui ôsât soutenir, qu'il doit être permis, par un Principe de Religion, d'abuser de la Crédulité de tout un Peuple, & de l'induire dans les plus grands Crimes, sous le Prétexte de lui révéler les Ordres du Ciel?

Le Rabbin Historien avoit des Sentimens tout aussi eloignés de la Droiture & de l'Equité, que de la Vérité. Il falloit, qu'il fût aussi Fourbe que Menteur: car, il paroît, qu'il aprouvoit fort toutes les Ruses qui pouvoient être utiles. En voici la Preuve dans se propres Termes *.

„ Le

* *R. AK. igitur Nazaretham it, exque Incolis Urbis inquirit, ubinam habitet Mezaria, Conjugio juncta cum Karchat. Monstrant Indigenae Rabbino Ædes, quas cum adiisset R. AK. non offendit ibi Maritum, sed Uxorem solam; illam itaque ita affatur:* Filia mea, singulari Domini Providentiâ effectum est quòd Maritus tuus Domi non sit. Ego itaque te per Dominum Deum Cælorum adjuro, ut edicas mihi, quæ Studia tua, & sint, & fuerint olim; tibique (fideliter Gesta narranti) spondeo Seculum futurum. *Respondit ei Uxor:* Jura, quæso, mihi per Nomen Domini. *Jusjurandum confestim praestat R. AK., Ore suo, sed Corde illud nullum facit. Tunc Uxorità ad eum loquitur:* Miriam ego sum, Soror Simeonis Hakkalph, Uxor Papi. Aufugi verò cum Josepho Pandira, & procreavit ille ex me Liberos spurios Bethlehemæ. Eo autem Tempore, quo Herodes illûc venit nos lapidaturus, in Ægiptum fugimus, Ibi cum ingravesceret Annona, hûc revertimur,

No-

„ Le Rabbin AK. alla à Nazareth, & s'informa „ de l'Endroit où demeuroit Mezaria, Epouse „ de Karchat. Lorsqu'on le lui eut appris, il „ s'y transporta, & trouva Miriam toute seule, „ son Mari étant sorti. *Ma Fille*, lui dit-il, „ *c'est par une Faveur singuliere du Ciel, que* „ *je vous rencontre ici sans votre Mari. Je vous* „ *conjure, par le Dieu du Ciel, de m'apprendre* „ *quelles furent vos Amours: &, si vous me* „ *dites la Verité, je vous promets un Bonheur* „ *éternel.* Miriam répondit. *Jurez, je vous prie,* „ *par le Nom du Seigneur, que ce que vous me* „ *promettez est véritable.* Le Rabbin AK jura sur „ le Champ: mais, la Bouche seule prononça „ son Serment, & le Cœur n'y eut point de „ Part. Alors, la Femme, qu'il interrogeoit, „ lui dit: *Je suis Miriam, Sœur de Simeon Hak-* „ *kalph. Papus fut mon Epoux. Je le quittai* „ *pour suivre Joseph qui m'enleva, & dont j'eus* „ *plusieurs Enfans à Bethléem. Dans le Tems* „ *qu'Herode vouloit nous faire lapider, nous nous* „ *enfuîmes en Egipte. La Famine y étant, nous* „ *fumes obligés d'en sortir. Nous retourname ici,* „ *après avoir changé nos Noms, dans la Crain-* „ *te d'en être reconnus.* Rabbi AK., aïant ouï „ ce Discours, déchira ses Habits, &c. „

VOILA' un Homme bien singulier, mon cher Monceca, que ce Rabbi AK! Il ne s'embarasse pas de faire un faux Serment, ni de prendre le Nom de Dieu pour Garand de ses Mensonges; mais, il déchire ses Habits, & fait plusieurs

„ au-

Nominaque nostra immutamus, ne noscerent nos Homines. *Haec cum audisset R. AK. Vestes laceravit eique ita edixit, &c.* Hist. Jeschuæ, *pag.* 24. & 25.

autres Extravagances, au Récit d'un Adultere: comme si le prémier Péché étoit moins criminel que le second. Mais, un Homme, aussi peu sensé que cet Historien, n'éxaminoit pas de fort près les Choses qu'il écrivoit. Et que peut-on attendre de bon, & de sage, d'un Homme aussi fou, & aussi ignorant, que lui?

JE finirai ma Lettre, mon cher Monceca, par l'extravagant & comique Récit, qu'il fait d'une Avanture qu'il dit être arrivée à plusieurs Disciples de Jésus. ,, Siméon Hakkalph ,, , dit-il, ,, alla trouver le Roi, & lui demanda, qu'il ,, le laissât agir à sa Fantaisie, & qu'il détruiroit tous les Impies, & les Sectateurs de Jésus, qui se trouvoient dans Jérusalem. Le ,, Roi lui répondit: *Je consens à votre Demande. Allez, que le Seigneur soit avec vous.* ,, Alors, Simeon se rendit en secret auprès ,, des Novateurs, & leur dit: *Allons à Aï; & là, vous verrez les Miracles que jai operez au Nom de Jésus, & ceux que je dois encor faire.* Plusieurs de ces Impies prirent donc ,, le Chemin d'Aï, & plusieurs autres montérent avec Simeon sur un Nuage. Mais, en ,, Chemin, les aïant précipité de ce Nuage, ils ,, tombérent sur la Terre, & moururent de leur ,, Chûte. Siméon retourna alors à Jerusalem, ,, raconta cette Avanture au Roi, à qui elle ,, causa beaucoup de Joie: &, depuis ce Jour-là, ,, Siméon ne quitta plus la Cour de ce Prince *.,,

JE

* *Tum Simeon Hakkalph adit Regem, aitque:* Domine Rex, concede mihi, & removebo ego nequissimos

JE te demande, mon cher Monceca: Aï-je eu Tort d'embrasser les sages Sentimens des Caraïtes, & peut-on rester dans une Secte, dont les principaux Docteurs enseignent des Impertinences aussi absurdes? Si l'on vouloit inventer une Fable, qui pût rendre ridicule un Ouvrage, pouroit-on mieux réüssir que ne l'a fait ce Rabbin? Je ne crois pas, qu'on trouve dans l'Arioste aucune Vision aussi comique, que celle de faire monter des Hommes, dont on veut se débarrasser, sur un Nuage, & de les en faire tomber sur la Terre. Une Personne, qui avoit un Pouvoir aussi grand, qui savoit s'ouvrir des Routes nouvelles au travers des Airs, avoit-elle besoin d'un Expédient aussi extraordinaire, pour punir des Criminels qui méritoient la Mort? Il dépendoit sans doute de lui de les faire périr par une Voie ordinaire, puisqu'il avoit le Don d'éxécuter de si grandes Cho-

simos hos Homines ex Hierosolimis. *Respondet Rex Simeon*: Vade; Dominustecum sit *Simeon ergo, clanculum se ad Nebulones conferens, iis ait*: Surgite; ascendamus Aï, & ibi videbitis Prodigia, quæ ego edidi על ריעה Jesu, quæque insuper facturus ibi sum. *Quidam igitur Hominum turpissimorum Aï eunt. Quidam etiam Nubi juxta Simeonem impositi Hierosolimam linquunt. In Itinere vero contigit ut Simeon Nube vectus decerneret in Terram illos dejicere; & ciderunt Homines illi nullius Frugi de Nube, ac moriuntur. Simeon vero, Hierosolimam repetens, Regi Negotium enarrat, Rexque de eo gavisus est. Ex eâ vero Die, & postea, non recessit Simeon ex Aulâ Regis usque ad Mortem suam.* Hist. Jeschuæ, *pag.* 125, 126.

Chofes. A quoi fervoit-il donc de les faire monter fur un Nuage, & de rifquer d'eftropier, en les jettant fur la Terre, quelque Honnête-Homme, qui auroit pû fe trouver au deffous du Nuage? Envérité, mon cher Monceca, il n'y a que des Rabbins, qui foient affez vifionnaires pour faire plevoir des Hommes.

PORTE-TOI bien: vi content & heureux; & que le Ciel te comble de Profpérité, te donne une Santé parfaite, & te rende Vainqueur de tes Ennemis.

Du Caire, ce. . . .

LETTRE CENT-SOIXANTE & UNIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

JE fuis arrivé, mon cher Monceca, depuis huit Jours en Afrique. Mon Paffage de Lisbonne à Alger été très heureux; & les Vents, après m'avoir retenu pendant long-tems en Portugal, ont enfin favorifé mon Envie.

CETTE Ville eft bâtie en Amphitéatre fur le Bas d'un Montagne. La Vûe en eft agréable, lofqu'on la regarde étant fur la Mer; mais, dès qu'on a mis Pied à Terre, on revient bientôt de l'Idée qu'on en avoit conçue. On ne trouve guére que des Maifons baffes & mal conf-

truites, non plus que des Rues étroites & mal-propres. Alger, à ſa Grandeur près, reſſemble parfaitement à ces mauvais Villages, qu'on trouve ſur la Route de Turin à Lion. Je ne ſçai ſur quel Fondement Moréri a écrit, qu'on voit dans cette Ville des Palais magnifiques. Les plus belles Maiſons ont moins d'Apparence, que les plus médiocres Bâtimens en Europe. Pour avoir une Idée juſte du Palais du Dei, il faut ſe repréſenter quatre ou cinq grands Cabarets à demi ruinez, dont on auroit fait une ſeule Maiſon. Le Mole eſt l'unique Edifice, qui mérite quelque Attention. On a bati au bout une Tour magnifique, qui ſert de Phare. Elle eſt d'une Hauteur conſidérable, & bien munie de Canons. Les Turcs ont travaillé à perfectionner cet Ouvrage depuis le dernier Bomdardement. Ils ſe flattent, que, par le Moïen de cette Tour, ils ſont aujourd'hui à couvert d'une pareille Inſulte; les Vaiſſeaux ne pouvant mouiller aſſez proche de la Ville pour pouvoir la bombarder, ſans courir le Riſque d'être coulez à fond par les Batteries du Mole. Les Européens, qui ſont ici, prétendent, que les Algériens comptent ſur une vaine Sûreté, & que les Travaux qu'ils ont faits n'ont ſervi qu'à rendre l'Exécution d'un Bombardement un peu plus difficile.

Ce ne ſont point les Africains, qui commandent dans Alger. Ils ſont, au contraire, très ſoumis, & proprement les Eſclaves des Turcs Européens. Les anciens Habitans du Païs gémiſſent ſous la Domination la plus dure & la plus cruelle; & il y a une Différence infinie

entre les Algériens qu'on nomme les *Maures*, & ceux qu'on appelle simplement les *Turcs*. Peut-être ne seras tu pas fâché que je t'apprenne ce qu'on m'a raconté ici sur la Cause de cette Distinction parmi des Gens, nez dans le même Païs, & professant la même Religion.

LORSQUE l'Afrique devint entiérement Mahométane, ceux, qu'on appelle Maures, & qui en étoient pour lors les seuls Habitans, en changeant de Religion restérent les Maitres dans leur Patrie: &, loin d'être soumis à des Etrangers, ils firent de vastes Conquêtes dans les Païs Européens, & envahirent même presque toute l'Espagne. Longues Années après ces Conquêtes, plusieurs Turcs Levantins vinrent s'établir sur les Côtes de Barbarie; & ils y furent d'autant plus gracieusement reçus, que les Maures, qui avoient passé en Espagne, aïant excessivement diminué le Nombre des Soldats, on étoit bien aise de supléer à cette Perte par l'Arrivée de ces nouveaux Habitans. Peu-à-peu leur Nombre s'accrut beaucoup; &, lorsqu'ils virent qu'ils étoient assez puissans pour se rendre les Maitres du Gouvernement, ils se révolterent, se saisirent de toute l'Autorité, firent un Dei ou un Roi de leur Nation, & ne laissérent aux anciens Africains qu'une Ombre de Liberté. Ils joignirent le Mépris à la Dureté, & publiérent une Loi, par laquelle il est ordonné qu'un Maure, qui ôsera menacer un Turc, aura la Main coupée, & sera puni de Mort. Les Levantins croiroient se deshonorer, s'il s'allioient avec des Maures; l'on peut dire, qu'ils af-

fectent autant d'Eloignement pour eux, que les Nazaréens en ont pour notre Nation.

LORSQUE les Africains furent entiérement chassés de l'Espagne, & contraints de se retirer dans leur ancienne Patrie, ils demandérent un Asile aux Turcs qui s'en étoient emparez: ils subirent les mêmes Conditions que leurs Compatriotes, qui avoient été subjugués; & ils s'estimérent heureux de pouvoir trouver une Retraite sûre, en se chargeant des Fers qu'on leur présentoit. L'Autorité des Turcs n'a point diminué depuis ce Changement. Ils ont toujours le même Pouvoir: ils possedent toutes les principales Charges; ils sont les Maitres absolus du Gouvernement. Comme le Nombre des Maures est beaucoup plus grand que le leur, ils font très souvent venir des Recrues considérables du Levant, pour remplacer les Familles Turques qui viennent à s'éteindre: & il ne reste aucun Espoir aux anciens Habitans du Païs de pouvoir rentrer dans leurs anciens Droits. Il semble même, qu'ils en ont perdu la Mémoire, & paroissent accoutumez à leur Esclavage. Ils sont d'ailleurs si peu courageux, qu'ils n'ôseroient entreprendre d'emploïer la Force pour recouvrer leur Liberté. Cent Turcs battroient deux mille Maures, & ne balanceroient pas un instant à les attaquer. En sorte que la forte Prévention, où sont les Turcs du peu de Courage des Maures, & où sont les Maures de la Valeur des Turcs, fait le plus ferme Soutien de la Puissance de ces derniers.

QUOIQUE que tous les Habitans du Roïaume d'Alger, soit Turcs ou Maures, se disent Su-

Sujets du Grand-Seigneur, cependant on doit regarder ce Païs comme une République libre, & qui se gouverne elle-même. Les Turcs sont les Maitres d'élire leur Dei ; quelque Protection que lui accorde le Grand-Seigneur, elle ne les empêche point de le détroner, & même de le faire étrangler, lorsqu'ils en ont la Fantaisie, ou qu'ils pensent en avoir quelque Sujet. Ce Dei n'est point entiérement souverain: &, dans les Choses essentielles qui regardent l'Etat, il est obligé d'agir conformement aux Décisions du Divan, qui regle les principales Affaires. Ce Conseil est composé des principaux Habitans de la Ville.

LE Pouvoir des Deis n'est point borné pour ce qui concerne la Personne des Particuliers. Ils peuvent, sans aucune Formalité, faire couper le Cou aux prémiers du Roïaume: il s'en trouve très souvent, qui usent assez cavaliérement de ce Privilege; sur-tout, lorsqu'ils craignent quelque Sédition, ou qu'ils veulent s'emparer des Richesses quelqu'un. Malgré ces cruelles Exécutions, il est peu de Deis à qui tôt ou tard il n'arrive quelque facheuse Catastrophe. Le Gouvernement des Etats Africains ressemble à celui de l'ancienne Rome: les Soldats y sont aussi insolens & inconstans, que les Légions; & presque tous les Souverains y imitent les Caligulas, les Nérons, & les Dioclétiens.

COMME c'est le Crime, qui met ordinairement les Deis sur le Trone, c'est aussi le Crime qui les en fait descendre. Un Prince ne regne en Afrique, que jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un, qui, au Risque de sa Vie, veuille

entreprendre de le tuër. On a vû souvent trois ou quatre Personnes caballer contre le Souverain, l'assassiner au milieu de son Armée, sans qu'elle en fût prévenue, ni qu'elle dût s'attendre à cette Conspiration. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on a vû cette même Armée reconnoitre un des Meurtriers pour son Souverain; & ce Changement arriver avec autant de Tranquilité, que si l'on eut ôté la Vie au plus misérable Particulier.

AMURATH, Bei de Tunis, avoit exercé dans son Roïaume les Cruautez les plus inouïes; &, par un Sort malheureux pour ses Sujets, il avoit toujours été assez fortuné pour découvrir les Conspirations qu'on faisoit contre lui. Ces Découvertes étoient suivies de sanglantes Exécutions, dans lesquelles l'Innocent se trouvoit souvent enveloppé avec le Coupable. Il sacrifioit à ses Soupçons tous ceux qu'il croïoit ne lui être pas entiérement dévouëz. Ibrahim, Aga des Spahis, résolut de mettre fin lui seul à une Entreprise qui avoit si souvent échoué, & ne communiqua son Dessein à personne. Le Bei étant parti de Tunis avec son Armée, pour aller combattre les Maures des Montagnes, après deux Journées de Marche, Ibrahim choisit le Moment où ce Prince étoit renfermé dans son Carosse, & arrêté au Passage d'une petite Riviere. Il tira sur lui un Coup de Fusil chargé à plusieurs Balles. Mahomet, Favori du Bei, qui étoit dans le Carosse, en fut tué, mais lui ne fut blessé qu'à la Cuisse. Aïant voulu se jetter précipitamment à terre pour se vanger, & sa Veste, s'étant accrochée à la Portiere, le fit

fit tomber, & donna Moïen à Ibrahim de lui emporter la Tête d'un Coup de Sabre. Pendant cette Action, dont la Durée fut au moins d'un demi Quart-d'Heure, la Garde du Bei, qui n'étoit point prévenue de ce qui devoit arriver, demeura tranquile Spectatrice. Un seul Turc, lorsque tous les autres abbandonnoient leur Prince, se mit en devoir de le défendre. Il tira un Coup de Pistolet à Ibrahim. Mais, dès qu'il vit le Bei mort, il prit la Fuite, & songea à se garantir du Couroux du nouveau Bei, qui ne manque jamais d'accorder sa Protection à ceux qui ont tué son Prédécesseur, puisque c'est par leur Moïen qu'il monte sur le Trone.

Il arrive même très souvent, que le Meurtrier est celui qui obtient la Couronne, ainsi qu'il arriva dans l'Occasion dont je viens de te parler. Ibrahim fut reconnu Bei, & jouït ainsi du Fruit de son Crime. Le Sort de celui auquel il succédoit lui fit connoitre combien le sien étoit incertain. L'Expérience lui apprenoit, que le même Forfait, qui lui donnoit le Trone, pouvoit le lui ôter avec autant de Facilité. C'est pourquoi il voulut engager les Turcs à prendre des Idées différentes, & leur faire connoitre, que la Gloire & la Vertu éxigent que les Sujets s'intéressent à la Conservation des Jours de leur Souverain. On lui amena le Turc, qui lui avoit tiré un Coup de Pistolet, & l'on ne doutoit point qu'il ne le fit punir du Supplice le plus cruel. Mais, bien loin d'ordonner qu'on lui donnât la Mort, il le reçut avec un Visage riant, & lui dit, qu'il ne jugeoit pas des Cho-

les comme les autres; qu'il l'estimoit infiniment d'avoir défendu son Bien-faiteur ; qu'il le prioit de vouloir devenir son Ami ; & qu'il lui donnoit la Charge d'Aga du Quef*.

Si nous lisions, mon cher Monceca, une Action aussi généreuse chés les Auteurs Latins, nous lui donnerions les Louanges qu'elle mérite : l'Europe entiere en auroit Connoissance ; on la proposeroit pour Modelle dans les Livres qu'on écriroit pour l'Education des Princes. Elle est arrivée dans dans un Païs barbare : c'est un Roi presque inconnu qui l'a faite ; elle demeurera éternellement dans l'Oubli, si quelqu'un, vrai Sectateur du Mérite en quelque Endroit qu'il se rencontre, ne la transmet à la Postérité. Je conviens, mon cher Monceca, que la Grandeur d'Ame eut peut-être moins de Part au généreux Pardon d'Ibrahim, que la Politique de s'acquérir le Cœur de ses nouveaux Sujets, & de se préparer une Défense contre ceux qui pourroient attenter à ses Jours. Mais, quelle que soit la Raison qui ait occasionné une Action aussi héroïque, on doit toujours avouër qu'il y a en elle quelque-chose de grand & d'admirable. Si nous allions fouiller dans les Causes secretes des Démarches des plus illustres Princes, il n'en est presque aucune, qu'on ne pût attribuer à la Politique. La Clémence d'Auguste envers Cinna passe pour le plus beau Trait de la Vie de cet Empereur. L'intérêt personnel

* Cette Histoire est arrivée peu de Jours après que le Duc d'Etrees eut été renouveller les Traités a Tunis.

nei ne le conduisit-il pas? Il n'avoit pû mettre ses Jours en Sureté par les plus sanglantes Proscriptions: il voulut essaïer la Voie de la Douceur; & elle lui réüssit heureusement.

JE ne doute pas, mon cher Monceca, que si les Princes Africains imitoient les Souverains Européens dans la Façon de gouverner leurs Sujets, ils ne vinssent enfin à bout de leur inspirer des Sentimens d'Amour & de Vénération pour ceux qui les gouvernent. Mais, comment peuvent-ils se flatter d'avoir quelque Place dans leurs Cœurs, s'ils sont plûtôt leurs Boureaux que leurs Peres? Le Dei d'Alger est l'Ennemi de tous les Particuliers: il ne cherche qu'à trouver des Prétextes, pour les dépouiller de leurs Biens, & pour les faire mourir. Ceux-ci, en revange, ne lui obéïssent que parce qu'ils y sont forcés, & attendent avec impatience le Moment où ils seront délivrez de sa Tirannie. A quels Bouleversemens, & à quelles Tempêtes, ne doit-on pas s'attendre dans un Etat où les Sujets sont les Ennemis du Prince, & le Prince le Destructeur des Sujets? Je regarde les Deis d'Alger comme des Sangsues, qui se remplissent de Sang jusques à ce qu'elles crevent. Le Souverain, dans ce Païs, pille, vole, tue, massacre, pendant quelques Années. Dès qu'il commence à s'imaginer, qu'il va jouïr de ses Rapines, il subit la Peine de son Crime, & il en est puni par quelqu'un, qui tombe dans les mêmes Défauts, & que l'Exemple de ses Prédécesseurs ne peut rendre plus vertueux, & par conséquent plus heureux, & plus stable sur le Trone.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; & vi content, heureux, & tranquille.

D'Alger ce . . . .

LETTRE CENT SOIXANTE-DEUXIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LES Femmes, mon cher Monceca, ont beaucoup plus de Liberté dans toute la Barbarie, que dans le Levant; celles d'Alger sont encor moins gênées, que les autres Africaines. Elles sortent lorsqu'elles veulent, sous le Prétexte d'aller au Bain. Elles ne sont ordinairement accompagnées que de quelques Esclaves Chrétiennes, qui leur tiennent lieu de Suivantes. Celles, dont les Maris sont fort riches, se font précéder par un Homme qui leur sert de Conducteur. Cet Homme est toujours un Esclave, sur la Fidélité duquel le Mari compte beaucoup: mais, il est souvent trompé par la Personne même à qui il accorde sa Confiance. Les Eunuques étant très chers dans ce Païs, & ne pouvant être emploïés qu'à la Garde des Femmes, parce que leur Etat & leur Foiblesse les rendent incapables d'un Travail pénible, les Algériens ne s'en chargent point. Ils aiment

mieux les Efclaves Nazaréens, qui leur font d'une grande Utilité, & qu'ils emploïent à toutes fortes d'Ouvrages. Il eft vrai, que, de la Liberté qu'ont les Efclaves de voir les Femmes, & même de leur parler, il s'enfuit très fouvent des Engagemens dangereux pour l'Honneur le Repos des Maris.

LE Beau-Sexe eft encor plus fufceptible de Galanterie dans ce Païs, qu'il ne l'eft à Conftantinople. Le Climat infpire la Tendreffe; & l'Air brulant communique aux Cœurs un Feu violent, que rien ne peut éteindre. Il n'eft point de Péril, qu'une Femme Africaine n'affronte, point de Rifque qu'elle ne courre, pour contenter fa Paffion: la Crainte de la Mort ne peut l'intimider. Il y a ici une Loi obfervée à la Rigueur, par laquelle il eft ordonné qu'une Fille, convaincue d'avoir eu Commerce avec un Nazaréen, doit être noïée dans la Mer, la Tête liée dans un Sac, fi fon Amant ne fe fait point Mahométan. Il arrive très fouvent des Exemples d'une Punition auffi rigoureufe. Malgré cela, les Femmes & les Filles ont un Penchant invincible pour les Nazaréens; il y a peut-être autant d'Intrigues galantes dans Alger, que dans aucune Ville Nazaréene. Le peu d'Amour, qu'elles ont pour leurs Maris, & la Contrainte qu'on leur impofe, les excitent à devenir infidelles. L'Oifiveté, d'ailleurs, dans laquelle elles paffent leurs Jours, étant renfermées dans des Maifons où elles ne font occupées qu'à trouver l'Occafion de tromper leurs Tirans; & les longs Voïages, que la plûpart des Algériens font ordinairement; favorifent

beau-

beaucoup les Intrigues amoureuſes. Ils paſſent quelques fois des huit ou neuf Mois ſur la Mer; &, pendant qu'ils ſont occupez à voler & à détruire les Nazaréens, ceux, qui ſont Eſclaves à Alger, vangent une partie des Maux qu'on fait à leurs Compatriotes.

LORSQUE ces Pirates font leurs Courſes, ils tiennent ordinairement leurs Femmes dans la Ville. Dès qu'ils ſont revenus, ils les conduiſent dans leurs Maiſons de Campagne, où ils vont ſe délaſſer des Fatigues qu'ils ont eſſuïées ſur la Mer. La Liberté, qu'ils leur accordent de ſe promener dans les Jardins, leur donne le Moïen de continuer les Intrigues, qu'elles ont formées. Si elles ne peuvent parler à leurs Amans qu'à la dérobée, elles entendent par l'Arrangement de certains Pots de Fleurs ce qu'ils veulent dire.

L'INDUSTRIE & l'Amour ont inventé un Langage dans ce Païs inconnu à toutes les autres Nations. Un Eſclave, amoureux & aimé de ſa Patrone, ſçait lui expliquer tous les Mouvemens de ſon Cœur, par l'Aſſemblage de pluſieurs Fleurs, & par l'Ordre qu'il met dans un Parterre. Un Bouquet, fait d'une certaine Maniere, contient autant de Choſes tendres & paſſionnées, qu'on pourroit en mettre dans une Lettre de huit Pages. L'*Amarante* auprès de la *Violette* ſignifie qu'on eſpere, qu'après le Départ du Mari, on ſe refera des Maux que cauſe ſa Préſence. La *Fleur d'Orange* marque l'*Eſperance.* Le *Souci* exprime le *Deſeſpoir.* L'*Immortelle* témoigne la *Conſtance.* La *Tulippe* reproche l'*Infidélité.* La *Roſe* célebre & loue la *Beauté.*

DES

DES Attributs particuliers qu'ont toutes ces Fleurs, on en forme un Langage parfait. Si je veux, par éxemple, apprendre à ma Maitresse, que les Tourmens que je souffre me jetteroient dans un Desespoir mortel, si je n'attendois d'être plus heureux par l'Absence de mon Rival; je forme un Bouquet composé d'un *Souci*, d'une *Fleur d'Orange*, d'une *Amarante*, & d'une *Violette*. Les Esclaves ne sont point embarassés pour donner ces Billets doux à leurs Maitresses. Il y a quelque Endroit caché dans les Jardins où elles savent qu'on a soin de les placer. Elles répondent de la même Maniere; &, en ramassant quelques Fleurs, elle forment leurs Lettres, sans qu'on puisse s'appercevoir de cette Maniere d'écrire, dont quelque-fois la Signification des principaux Caracteres n'est connue que de deux Personnes, qui ont soin de changer plusieurs Choses au Langage ordinaire, afin de prévenir toute sorte de Surprise.

AVOUE, mon cher Monceca, que le seul Amour a pû être assez industrieux, pour inventer une Façon aussi ingénieuse de tromper la Prévoiance des Jaloux. De quoi ne viennent point à bout deux Amans, que la Nécessité force à recourir aux Stratagêmes? On m'a raconté, il y a quelques jours, une Histoire aussi intéressante qu'elle paroit surprenante à ceux qui ne connoissent point à quel Excès les Femmes Africaines portent leur Passion.

LA Fille unique d'un des plus riches Maures du Pais devint sensible pour un Esclave Portugais. Elle suivit l'Usage établi en Afrique, & fit les prémieres Avances. Les grands Biens

qu'elle

qu'elle espéroit, ni l'Etat humiliant & servile de son Amant, ne pûrent la détourner du Dessein qu'elle conçut d'en faire son Epoux : quelques Oppositions qu'elle prévit de trouver à l'Exécution de ses Projets, elle ne perdit point l'Espérance de les faire réüssir. Le Portugais, vivement touché de sa Bonne-Fortune, offrit à sa Maitresse, dès qu'elle lui eut appris ses Sentimens, de l'enlever, & de la conduire à Lisbonne. La Chose auroit été très facile; & ce Nazaréen eut aisément pû se sauver, par les Moiens que lui eut fournis Zulima. C'étoit ainsi qu'on appelloit cette belle Africaine. Elle sentoit, que le Parti, que lui proposoit son Amant, étoit le plus raisonnable, & le seul qui pût pour ainsi dire la rendre heureuse. Mais, comme elle étoit Mahométane zélée, & fortement persuadée de sa Religion, elle ne voulut point consentir à se retirer dans un Païs où elle eut été forcée de l'abandonner. *Je vous aime*, *Sébastiano*, dit-elle à son Amant, *beaucoup plus que moi-même. Je mourrai de Douleur, si je ne suis point votre Femme. Cependant, je ne puis me résoudre d'acheter mon Bonheur par le Prix de ma Croiance. Sans risquer d'être découverts dans notre Fuite, il n'est point impossible que nous puissions devenir heureux dans ce Païs. Changez de Religion. Détruisez, en vous faisant Mahométan, le principal Obstacle qui nous sépare; & laissez-moi le Soin de votre Sort.* Le Nazaréen étoit beaucoup moins ferme dans sa Religion, que ne l'étoit la Musulmane. D'ailleurs, la Crainte de perdre entiérement sa Maitresse, l'Envie d'avoir la Li-

Liberté, & l'Efpérance de devenir très riche, l'ébranlérent entiérement. Il promit de devenir tout ce qu'on voudroit: &, fur la Parole qu'il donna d'abandonner le Nazaréïfme lorfqu'il en feroit requis, la belle Maure lui prodigua fes plus cheres Faveurs.

CES Faveurs ne firent qu'augmenter l'Amour de Sebaftiano: la Crainte de perdre fa chere Zulma lui donnoit tous les jours de nouvelles Ardeurs; fa Belle n'étoit pas dans un Etat plus tranquille. Elle étoit uniquement occupée de la Réüffite du Deffein qu'elle méditoit: mais, elle rencontroit tous les jours de nouvelles Difficultez; & fon Pere lui apprit, dans le tems qu'elle s'y attendoit le moins, qu'il avoit réfolu de la marier à un des prémiers du Païs. Cette Nouvelle fut pour elle un Coup de Foudre. Elle penfa d'abord fe jetter aux Pieds de fon Pere, & lui avouër ce qui fe paffoit dans fon Cœur. Elle n'ôfa néanmoins fuivre fon prémier Mouvement, dans la Crainte d'expofer fon cher Sebaftiano à la Colere d'un Patron irrité, & capable de fe porter aux plus grandes Extrémitez.

DANS cet Embarras, Zulima réfolut d'emploïer un Moïen auffi extraordinaire qu'il étoit infaillible, pour faire réüffir ce qu'elle méditoit. Elle ordonna à fon Amant de venir la trouver dans un Endroit, où elle fe rendit fous le Prétexte d'aller au Bain, & où elle ne fut accompagnée que d'une feule Femme. Sebaftiano, étant arrivé au Rendez-vous, penfa mourir de Douleur, lorfqu'il apprit que fa Maitreffe étoit à la Veille de paffer au Pouvoir d'un

Epoux

Epoux. Zulima le rassûra, & lui dit, qu'elle espéroit que leur Fortune changeroit bien-tôt de Face. Elle ordonna ensuite à la Femme, qui l'avoit suivie, & qui étoit dans sa Confidence, d'aller déclarer au Cadis, que sa Maitresse étoit dans un tel Endroit entre les Bras d'un Nazaréen. Cette Suivante aiant obéi, le Juge vint, accompagné de ses Gardes, surprit les deux Amans au milieu de leurs Transports les plus vifs. On les conduisit à l'Instant dans la Maison où l'on juge les Criminels. Le Pere de Zulima, averti de l'Accident arrivé à sa Fille, en pensa mourrir de Desespoir. Il courut à la Prison pour la voir. On lui dit, qu'il ne pourroit lui parler, que lorsque son Sort auroit été décidé; qu'on alloit savoir si l'Esclave Nazaréen vouloit se faire Mahométan; qu'en ce Cas-là, ces deux Amans seroient mariez ensemble, ainsi que l'ordonoient les Loix; mais que si, au contraire, il n'acceptoit point cette Condition, il seroit empalé, & sa Fille noiée dans la Mer.

MUSTAPHA, c'étoit ainsi qu'on appelloit le Pere de Zulima, savoit bien quelle devoit être la Punition de sa Fille, si le Portugais ne se faisoit pas Musulman. Aussi étoit-ce pour lui offrir son Bien, & l'engager à changer de Religion, qu'il demandoit qu'on lui fit voir ces Amans. Il n'eut pas besoin de les exhorter à vouloir vivre: car, à la prémiere Demande qu'on fit à Sébastiano, il déclara, qu'il vouloit bien embrasser la Religion de Zulima, & l'épouser; son Pere s'estima très heureux de pouvoir par ce Moïen conserver sa Fille unique.

IL est peu de Femmes en Europe, mon cher Monceca, qui voulussent recourir à des Expédients pareils pour avoir la Satisfaction d'obtenir leur Amant. Elles aiment, en général, beaucoup moins que les Africaines; mais aussi sont-elles beaucoup plus constantes dans leurs Passions. Les Feux les plus vifs chés les Africaines viennent quelquefois à s'éteindre tout-à-coup. Elles passent successivement d'une Inclination à une autre; & sont aussi légéres, aussi volages, qu'elles sont emportées, tendres, & passionées, dans les Momens où leur Amour est dans toute sa Force.

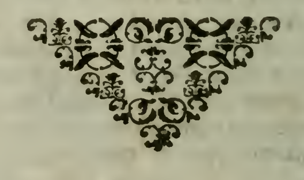
IL est certain, mon cher Monceca, que les Inclinations & les Tendresses, qui produisent les Démarches les plus extraordinaires, ne sont point ordinairement les plus durables. On voit communément en Europe un grand Nombre de jeunes Gens faire pour leurs Maîtresses des Folies étonnantes, deux Mois après abandonner ces mêmes Maitresses, & devenir fous & insensez pour quelques autres, dont le Regne n'est pas d'une plus longue Durée: au lieu que les Personnes d'un certain Age, qui semblent mettre un Frein à leurs Passions, & les réduire sous le Joug, forment des Inclinations dont le Cours est quelquefois aussi long que celui de leur Vie.

L'ESCLAVAGE, dans lequel gémissent les Femmes Africaines, est encor une des principales Causes de leur Inconstance. Elles trouvent, dans la Violation de la Contrainte qu'on leur impose, une Satisfaction secrete. A force de vouloir les empêcher d'être infidelles, on

leur fait naitre l'Envie de le devenir: & elles cherchent avec Avidité un Plaisir qu'on leur interdit sévérement. L'Exemple de leurs Maris, qui leur donnent des Preuves journalieres, que le Changement en Amour est un Bien dans lequel le Cœur trouve toujours de nouvelles Satisfactions, excite leurs Desirs: il est très naturel, qu'elles pensent, que l'Inconstance fournit des Plaisirs bien vifs & bien charmans.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; & que le Dieu de nos Peres te comble de Biens & de Prosperitez, & te donne une Femme fidelle, de laquelle tu puisses voir naitre une nombreuse Postérité.

D'Alger, ce. . .



LETTRE CENT SOIXANTE-TROISIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte autrefois Rabbin de Constantinople.*

LES Disputes de Religion, mon cher Isaac, sont plus communes dans ce Païs, que dans aucun autre. La Liberté, qu'ont les Anglois de pouvoir soutenir leurs Opinions publiquement, est la Source d'un Nombre d'Ecrits que l'on voit paroitre tous les Jours. Les Anglicans écrivent contre les Papistes, les Papistes contre les Presbitériens, les Presbitériens contre les Luthériens, les Luthériens contre les Sociniens, les Sociniens contre les Anabatistes, qui publient aussi des Ouvrages de Controverse: L'on est surpris, lorsqu'on éxamine d'un Oeil de Philosophe toutes ces différentes Disputes, du peu de Fondement que l'on doit faire sur les Sentimens particuliers de quelques Docteurs, qui veulent s'ériger en Juges souverains de la Croïance des Hommes. Je pense, mon cher Isaac, que si, dans toutes les Religions, il avoit été deffendu de disputer sur les Matieres qu'on n'entendoit pas, & qu'on eut ordonné que les Théologiens ne travailleroient point à éclaircir ce qu'ils ne pouvoient pénétrer, il n'y eut ja-

mais eu cette Multitude d'Opinions diverses, qui divisent les Hommes, qui ont produit un Nombre infini de Religions différentes, & qui en feront naitre à leur tour un grand Nombre d'autres: & si l'on ne cesse toutes ces vaines Disputes, sur tout parmi les Nazaréens, il arrivera enfin, qu'à force de Division & de Séparation de Communion, chaque Personne aura sa Croiance particuliere.

CONSIDERE, mon cher Isaac, combien les Ecrits des Rabbins ont été pernicieux aux Juifs. Le *Talmud* est la principale Cause de la Différence des Rabbinistes & des Caraïtes. Les Ouvrages de quelques-uns des nos Auteurs modernes ont divisé les Rabbinistes en deux Sectes différentes. Les Juifs Portugais regardent les Juifs Allemands comme des Gens éloignés de l'Observation des véritables Préceptes de la Loi: & les Allemands pensent, que les Portugais sont des Hérétiques, dont les Mœurs & les Coutumes se ressentent trop du Nazaréïsme.

LES Mahométans sont encor plus divisés entre eux, que ne le sont les Juifs. Outre les Sectes d'Omar & d'Ali, on compte dans la seule Ville de Constantinople quatre-vint sept différentes Croïances, qui se haïssent presque autant que les Jésuites & les Jansénistes.

LES Nazaréens sont si desunis, qu'on voit naitre presque tous les jours chés eux quelque nouvelle Religion. Dès qu'un Théologien acquiert quelque Réputation, il s'en éleve plusieurs, qui prétendent diminuer sa Gloire. Ils attaquent ses Opinions, & les declarent hérétiques. Les Partisans du Docteur condamné ne man-

manquent guéres de se ranger du Parti de leur Maitre, & de former ainsi une nouvelle Communion. Alors, les Ecrits paroissent en foule des deux Côtez: on s'injurie, on se calomnie, on s'accuse mutuellement d'Ignorance & de Mauvaise-Foi; l'on donne à ses Adversaires, aussi bien qu'à leurs Sentimens, les Noms les plus insultans & les plus odieux. Dans les Disputes de Religion, ceux, qui ne peuvent point aporter de Réponses aux Objections qu'on leur fait, pensent qu'il suffit, pour soutenir leurs Opinions, de traitter avec beaucoup de Mépris ceux qui les combattent

J'AI lû, il y a quelques jours, l'Ouvrage d'un Socinien *. Il affecte de donner le Nom odieux de *Trithéisme* à la Doctrine de ses Adversaires, quoiqu'ils nient formellement, qu'ils reconnoissent trois Dieux: Il faut avouër, mon cher Isaac, qu'on ne peut, sans une Mauvaise-Foi digne de Mépris, imputer aux Sectes Nazaréenes d'admettre plusieurs Divinitez. Toute leur Religion, au contraire, n'est fondée que sur l'Unité d'un seul Etre, Créateur de l'Univers. Aussi je t'avoûrai, que je n'ai vû qu'avec Indignation l'Ecrit de ce Socinien.

IL faut de la Sincérité, & de la Candeur, dans toutes les Actions de la Vie, & même dans les Différens qu'on peut avoir avec ses plus cruels Ennemis. Mais, n'est-il pas surprenant, qu'on injurie, & qu'on accable d'Outrages, des

* *Letter to a Friend, with Remarks on two Pamphleths lately published in Defense of the Tritheism; viz a brief Enquiry by I. T. and the Socinian Stain by J. H.*

Gens qu'on protefle de vouloir éclairer & conduire dans le Chemin de la Vérité? Ne voilà-t-il pas un beau Moïen pour les prévenir en faveur des Sentimens qu'on veut leur perfuader; & cette Façon de préparer leur Efprit à fe préter aux Raifons qu'on peut leur donner n'eft-elle pas tout-à-fait particuliere?

J'AI remarqué, mon cher Ifaac, que la Paffion de ceux qui difputent fur des Matieres de Religion, eft fi outrée, qu'ils font inconfidérement à leurs Adverfaires des Reproches fanglans, que ceux-ci font en Droit de rétorquer contre eux. Les Nazaréens, en général, tombent fouvent dans ce Défaut; & plufieurs de leurs plus illuftres Docteurs n'en ont point été exemts. Quelques-uns même de ces Peres, qui ont écrit contre les Païens, ont emploïé des Argumens, qui prétoient des Armes à leurs Ennemis. Arnobe a réfuté avec beaucoup de Feu la Pluralité des Divinitez du Paganifme §. Il a folidement fait voir le Ridicule qu'il y avoit de fuppofer des Dieux directement oppofez les uns aux utres, & qui prenoient le Parti de certains Peuples perfécutez par quelques autres Divini-

§ *Quid fi Populi rurfus duo, hoftilibus diffidentes Armis, Sacrificiis paribus Superorum locupletaverint Aras, alterque in alterum poftulent Vires fibique ad Auxiliam commendari, nonne iterum neceffe eft credi, fi Pramiis follicitantur, ut profint, eos Partes inter utrafque debere hafitare, defigi, nec reperire quid faciant, cum fuas intelligunt Gratias Sacrorum Acceptionibus obligatas? Aut enim Auxilia hinc & inde praftabunt; id quod fieri non poftet, pugnabant enim contra ipfos fe ipfis contra fuas* Gra-

vinitez. Pallas haïssoit les Troiens, pendant qu'Apollon & Venus les favorisoient *. Quelque malheureux que fût un Homme, pourvû qu'il pût faire un petit Présent à un Dieu parmi le grand Nombre qu'il y en avoit, il étoit assuré d'obtenir la Protection de quelqu'un d'entre eux.

IL n'est rien de si absurde, qu'une pareille Religion. Mais, les Païens n'auroient-ils pas été en Droit de répondre aux Nazaréens: *Ces mêmes Difficultez, que vous nous objectez, se rencontrent dans vos Sentimens. Quand un de vous autres choisit Saint Antoine pour son Protecteur, & que son Ennemi prend St. Pacome pour le sien, quel Embarras ne produit point cette Diversité de Protecteurs? Il faut alors, que ces Saints combattent entre eux dans les Cieux, pendant que ceux qu'ils favorisent combattent sur la Terre, & qu'ils renouvellent les Disputes de Vénus & de Junon. S'ils se tiennent neutres, & qu'ils laissent décider les Choses au Hasard, ne méritent-ils pas le Reproche d'Ingratitude, qu'Arnobe fait aux faux Dieux, d'abandonner lâchement ceux qui les ont honorez, & accablez d'Offrandes*

Gratias, Voluntatesque nitentur: aut ambobus Populis Opem subministrare cessabunt, id quod Sceleris magni est post impensam acceptamque Mercedem, Arnobius contra Gentes, *Libr. VII, pag. 219. & seqq.*

* *Sæpe premente Deo, fert Deus alter Opem.*
Mulciber in Trojam, pro Trojâ stabat Apollo.
Æqua Venus Teucris, Pallas iniqua fuit.
Oderat Æneam propior Saturnia Turno:
Ille tamen Veneris Numine tutus erat.
Ovidius, Tristium *Libr. I, Eleg. II.*

frandes & de Présens? N'est-ce pas à une pareille Conduite, qu'on peut justement appliquer le Passage de cet Auteur: Operam administrare cessabunt, id quod Sceleris magni est post acceptam Mercedem *?

N'Y-a t'il pas en effect une Espece de Ressemblance entre les Offrandes que les Nazaréens font à leurs Saints, & celles que les Grecs & les Romains donnoient à leurs Dieux? Ne leur présentent-ils pas des Vases d'Or & d'Argent? Ne leur batissent-ils pas des Edifices? Ne comblent-ils pas de Biens les Prêtres destinez à chanter leurs Louanges? Pourquoi donc ces Saints doivent-ils être moins obligés à la Reconnoissance, que ne l'étoient les Divinitez Païennes? La seule Chapelle dédiée à St. Ignace, dans l'Eglise de Jésuites à Rome, contient presque autant de Richesses, qu'il en y avoit dans le Temple de Delphes. Ne seroit-ce pas une Ingratitude infinie à ce Saint, d'avoir acquis ces Trésors, & d'abandonner ceux qui les lui ont donnez? D'un autre côté, les Jansénistes sacrifient leurs Biens & leurs Vies, pour la Mémoire de St. Augustin: ils deffendent ses Ecrits, & ils soutiennent sa Gloire. Est-il moins obligé de les protéger: & peut-il les livrer à la Fureur de leurs Adversaires, sans pécher contre les Regles de la saine Morale? Quelle n'est donc pas la Division de ces deux Bienheureux dans le Ciel, si l'on en juge par la Haine extrême qui regne ici bas entre leurs Partisans? Ne doivent-ils pas troubler le célêste Séjour par les Caballes qu'ils y forment? Je me figure donc, mon cher Isaac,

* Arnob. contra Gentes, *Libr. VII. pag.* 219.

Isaac, qu'un Païen, qui répondroit à Arnobe, auroit beau Jeu pour excuser la Division des Dieux au Siege de Troie; qu'il ne manqueroit pas de représenter tous les Saints Nazaréens aux Prises les uns avec les autres, & embrassant selon leur Fantaisie le Parti des Jansénistes, ou celui des Molinistes. Il peindroit Saint Ignace,

Une Bulle à la Main, allant au Vatican
Porter la Rage au Sein du Pontife Clément *.

LES Nazaréens, qui voudront agir de bonne-foi, avoûront que les Reproches d'Arnobe n'avoient point autant de Force qu'il pensoit, & que ses Adversaires eussent pu l'attaquer par l'Endroit où il prétendoit les insulter. La Foiblesse des Reproches de ce Docteur est donc sensible, dès qu'on admet le Culte des Saints tel que le paratiquent aujourd'hui plusieurs Nazaréens: mais, d'un autre côté, sa Science, son Esprit, & son Eloquence, me feroient croire volontiers, que, dans le Tems qu'il écrivoit, on n'avoit point encore introduit dans le Nazaréïsme la Coutume d'offrir des Vœux aux Morts, quel-

* Aaron Monceca fait Allusion à ces Vers de Virgile.

Respice ad hæc. Adsum Dirarum ab Sede Sororum:
Bella manu Letumque gero. - - - - - -
Sic effata, Facem Juveni conjecit, & atro
Lumine fumantes fixit sub Pectore Tædas.
Olli Somnum ingens rumpit Pavor; Ossaque & Artus
Perfudit toto proruptus Corpore Sudor.
Arma amens fremit, Arma Toro Tectisque requirit.
Virgil. Æneid. *Libr. VII.*

quelque Gloire qu'ils se fussent acquise pendant leur Vie, & quelque Estime qu'on eût conçue pour eux. Si cela étoit ainsi, comme le prétendent aujourd'hui plusieurs Sectes Nazaréenes, il est bien certain, que l'Objection contre les Païens avoit un grand Poids, & qu'il leur étoit impossible de pouvoir répondre rien de passable au Reproche de la Division des Dieux, & de leur Ingratitude s'ils n'entroient pas dans les Querelles de ceux qui les combloient de Bienfaits.

LES Nazaréens, qui rejettent le Culte des Morts, appuient leur Sentiment sur les Ecrits de leurs prémiers Docteurs, dans lesquels il n'est fait aucune Mention des Honneurs qu'on doit leur rendre. Il paroit naturel, que, si ces Honneurs avoient été un Point fondamental de la Religion, ils ne l'eussent point laissé dans un entier Oubli; & que ceux, qui leur succédérent dans leurs Emplois, & qui travaillérent à l'Instruction des Peuples, n'eussent point insulté les Païens sur une Chose qu'ils pratiquoient eux-mêmes. S'ils avoient tenu cette Conduite, ils se seroient exposez à être tournez cruellement en ridicule; & ils auroient essuïé le Sort de bien des Docteurs qui écrivent aujourd'hui, & auxquels on reproche tous les jours les mêmes Choses dont ils accusent leurs Adversaires. Les Molinistes publient sans cesse, que les Jansénistes font un Tiran de la Divinité; qu'ils la rendent cruelle, bisarre, & la font si odieuse, qu'il est impossible qu'elle puisse être chérie des Hommes. Ceux-ci, à leur tour, accusent leurs Adversaires de dispenser la Créature de l'Amour qu'elle doit

avoir

avoir pour ſon Créateur, & les combattent avec les mêmes Armes dont on croit les bleſſer.

CE que je trouve encore, mon cher Iſaac, de plus extraordinaire dans les Diſputes de Religion, ce ſont les Sentimens que les Théologiens prêtent à leurs Adverſaires, & ſur leſquels ils les inſulent griévement, quoiqu'ils nient fornellement de ſoutenir les Opinions dont-ils les accuſent. Les Jéſuites ſe plaignent, qu'on les calomnie, lorſqu'on leur reproche de ſoutenir qu'il eſt permis de ne point aimer la Divinité. Ils condamnent ce Dogme dans les Termes les plus forts *. Cependant, leurs Ennemis retournent toûjours à la charge. Les Nazaréens Réformez regardent comme des Hérétiques éxécrables ceux qui font Dieu Auteur du Péché. Le prémier de leurs Docteurs s'exprime là-deſſus d'une Maniere préciſe §. Malgré cela, ſes

* *Pour en être convaincu, on n'a qu'a lire les* Sermons de Bourdaloue.

§ *Temulenti iſti adeo fieri omnia perſtrepentes, cum enim Mali Auctorem conſtituunt. Deinde quaſi immutetur Mali Natura, cum ſub hoc Nominis Dei Velo tegitur, Bonum eſſe affirmant: in quo atrociore & ſceleratiore Contumeliâ Deum afficiunt, quàm ſi Poteſtatem aut Juſtitiam ipſius alio transferrent. Cum enim Deo nihil magis proprium ſit quàm ſua Bonitas, ipſum à ſe abnegari oporteret, & in Diabolum tranſmutari, ut Malum efficeret quod ei ab iſtis tribuitur. Ac certè iſtorum Deus Idolum eſt, quod nobis execrabilius eſſe debet omnibus Gentium Idolis.* Calvini Inſtitutio, adverſus Libert. *Cap. XIV, pag.* 447.

Voici la fin de ce Paſſage en François, en faveur de ceux qui n'entendent pas le Latin. *Dieu n'aïant aucune*

ſes Adverſaires lui ont cent & cent fois reproché, que ſes Sentimens ſont plus pernicieux que ceux des Athées *Il eſt moins criminel de nier l'Exiſtence de Dieu, que de le faire Auteur du Péché. Quel eſt donc le plus condamnable d'un Athée, ou d'un Calviniſte? Ils ſont tous les deux criminels: mais, l'Athée me paroit moins coupable.* Voilà une Déciſion terriblement outrée. Auſſi eſt-elle d'un Jéſuite, dont voici les propres Termes. *Amplius dico: tolerabilius negare Deum, quàm Peccati Autorem Deum aſſerere. . . . . . Quid ergo ſuadeo, Atheum potiùs quàm Calviniſtam eſſe? Neutrum quidem bonum: hoc tamen deterius apparet* ‡.

EN-VÉRITÉ, mon cher Iſaac, ſi la Mauvaiſe-Foi regne toujours dans les Diſputes, on peut dire qu'elle eſt portée au ſuprême Dégré par les Controverſiſtes. Ne ſeroit-il pas tems, qu'après avoir bouleverſé depuis tant d'Années le Monde entier, les Rabbins, les Prêtres, & les Mouftis, voaluſſent enfin ramener la Paix & la Tranquilité parmi les Hommes?

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac, vi content & heureux; & éloigne de toi tout vain Deſir de diſputer.

De Londres, ce . . .

aucune Qualité qui lui ſoit plus eſſentielle que ſa Bonté, il faudroit qu'il ceſſât d'Etre lui même, & ſe transformât en Diable, s'il étoit l'Auteur du Mal, comme le diſent les Libertins; le Dieu, qu'ils croient, étant une Idole plus execrable qu'aucune de celles des Païens.

‡ Becanus, Opuſcul, Theolog *Tom. I, pag* 178.

LETTRE CENT SOIXANTE-QUATRIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LES Histoires, mon cher Monceca, que les Nazaréens racontent sur le Sort des Esclaves, sont quelquefois très outrées. Ils assûrent, que les Turcs font souffrir aux Captifs les Tourmens les plus durs. Ils en débitent les Choses du Monde les plus extraordinaires. Cependant, lorsqu'on vient à les éxaminer de près, elles paroissent bien différentes.

IL est certain, que l'Etat des Captifs en général est dur & pénible: mais, les Nazaréens ne sont pas traités avec plus de Rigueur, que le sont les Turcs Esclaves des Princes Européens. Un Algérien en France est condamné à passer sa Vie aux Galeres: en Espagne & en Italie, il a le même Sort. Peut-on lui imposer une Peine plus dure? On lui fait souffrir les Supplices destinez aux Mal-faiteurs, qui souvent n'ont évité la Mort, que par le Bonheur d'avoir trouvé un de ces heureux Momens où la Pitié des Juges l'emporte sur l'Exactitude de la Justice.

UNE Partie des Esclaves Nazaréens est destinée aux Ouvrages publics. Ceux, qui sont de ce Nombre, travaillent à tirer de la Pierre des Carrieres, & à les transporter où l'on en a be-

foin. Ils essuient sans doute par-là beaucoup de Maux. Ils sont cependant moins malheureux que les Forçats des Galeres. Ils se retirent le Soir dans des Bagnes ou Cazernes, dans lesquelles on les enferme. Ils ne sont point enchainez, au lieu que les Turcs ne quittent la Chaine, & le Banc où ils sont attachés, que lorsqu'ils sont assez heureux pour trouver quelqu'un qui réponde du Prix de leur Rançon, au cas qu'ils viennent à se sauver.

LES Nazaréens, qui ne sont pas destinez aux Travaux publics, & qui apartiennent à des Particuliers, sont cent fois moins malheureux, que ne le sont les Turcs captifs. On les nourrit assez bien, au lieu que les autres n'ont que les mêmes Alimens qu'on donne anx Forçats, qui consistent dans une Livre de Pain excessivement bis, & que Demi-Livre de Feves. On ajoute, à ces Mets délicieux, une Livre de Graisse, à peu près aussi ragoutante, que celle dont on fait les Chandelles, & qui sert à faire cuire les Feves de vint-cinq Forçats.

JE ne puis comprendre, mon cher Monceca, sur quel Fondement les Nazaréens, traittant avec de tant Dureté leurs Captifs, se récrient si fort sur la Maniere dont les Turcs en agissent avec les leurs. Si les Africains avoient des Orateurs qui sussent émouvoir les Cœurs par des Discours touchans & patétiques, je suis bien assuré, qu'ils feroient, sur le Sort des Esclaves de leur Nation, des Déclamations aussi pompeuses, & aussi touchantes, que celles des Nazaréens.

JE ne desaprouve cependant pas, mon cher Monceca, que les Ecrivains, & sur-tout certains

tains Moines, chargés par leur Institut du Rachat des Captifs, empoulent un peu leurs Récits, & grossissent les Maux qu'on souffre dans l'Esclavage. Cela sert à exciter la Charité des Nazaréens, qui, touchés du triste Sort de leurs Freres, s'empressent à le soulager. Il est peu d'Aumone plus louable & plus nécessaire, que celle qu'on fait pour délivrer ses Freres d'un Etat douloureux, dans lequel le seul Caprice de la Fortune les a mis, le Crime n'aïant aucune part à leur Malheur. L'Intérêt public se joint dans cette Occasion à la Pitié & à la Charité. Si l'on ne favorise pas ceux qui s'exposent pour faire fleurir le Commerce, si l'on ne les secourt pas dans leurs Disgraces, il est à craindre qu'on ne dégoute les autres, qui seroient tentez de les imiter, mais que la Crainte d'un même Sort retiendra dans l'Inaction. *J'aime beaucoup mieux*, dira un Espagnol, *avoir moins de Biens*, *que de risquer de perdre la Liberté*, *sans Espoir de la recouvrer jamais.*

L'USAGE de soulager les Captifs est aussi ancien chés les Nazaréens, que l'Etablissement de leur Religion. Leurs prémiers Docteurs, qui étoient des Hommes charitables, & dont les Soins étoient toujours emploïés à soulager les Malheureux, établirent les Collectes. Elles servoient à l'Usage de ceux que les Païens persécutoient, éxiloient, bruloient, & massacroient. Dès que ceux, qui étoient chargés de distribuer les Aumones, apprenoient qu'un de leurs Freres étoit dans les Prisons, aussi-tôt ils songeoient à le secourir : ils croïoient, qu'il y alloit de la Gloire du Nom Nazaréen d'être sensible à l'O-

pression

preſſion de ceux avec qui ce Nom leur étoit commun.

UNE Coutume auſſi louable s'eſt perpetuée parmi pluſieurs Peuples Européens. Les François, les Italiens, les Eſpagnols, & les Portugais, ont des Moines, qui ramaſſent les Aumones deſtinées au Rachat des Captifs, & qui les emploïent à cet Uſage. Il leur eſt très difficile de pouvoir diſtraire beaucoup des Sommes qu'on leur confie, parce qu'elles ſont controllées par des Laïques, qui ne voudroient point entrer dans aucune Friponnerie. Il arrive cependant, quelque Précaution qu'on prenne, bien de petites Fraudes, dont les Quêteurs profitent: mais, elles ne ſont point conſidérables; & ils en réparent les Dommages, par le Fruit qu'operent leurs Prédications, où ils ne parlent que d'Eſclaves brulez, empalez, coupez en Piéces, &c. Ils en font périr beaucoup plus dans une ſeule Période, qu'on n'en a tué, & qu'on n'en tuera, juſqu'à la Fin du Monde, dans tous les Etats Mahométans. Il échappe pourtant quelquefois à ces Prédicateurs des Traits où la Vérité perce au travers des Nuages dont ils l'obſcurciſſent: ceux, qui veulent démêler le Vrai du Faux, & voir juſqu'où vont les Cruautez des Turcs, comprennent alors à quel véritable Point ils les portent.

JE t'ai dit, mon cher Monceca, que le Sort des Nazaréens, qui ſont eſclaves des Particuliers, eſt beaucoup plus doux que celui des Turcs captifs chés les Eſpagnols & les François. Un Moine, qui a fait la Relation de ſon Voiage à Tripoli, n'a pu ſe réſoudre à éxagérer les

les Souffrances de ces Esclaves ; & voici la Tournure qu'il a donnée à la Liberté dont les Turcs les laissent jouïr. *Pour ceux d'entre les Esclaves qu'on emploie dans leurs Jardins, ils fatiguent beaucoup moins, mais aussi ils sont privez de tous les Secours spirituels : beaucoup y meurent sans Sacrement. C'est-là où ils souffrent une Persécution, qui, pour ne pas paroître si dure, est beaucoup plus dangereuse. Car, comme le Vice y regne impunément, que tout y conspire à échauffer & à satisfaire les plus infames Passions, les Turcs, profitans du peu de Secours que les Chrétiens y ont, emploient les Attraits des Femmes, qui s'y portent assez d'elles-mêmes, pour les corrompre : & s'ils sont assez malheureux pour se laisser séduire, ils sont contraints, ou d'embrasser l'*Alcoran, *ou de subir le Supplice du Feu. Ces Barbares les sollicitent souvent aux plus noires Brutalitez, & font leur possible pour les engager dans une infernale Servitude, par le Péché abominable qui y est si commun. De sorte qu'un Chrétien à Tripoli souffre autant des Caresses des Infidelles, qu'ailleurs de la Cruauté des Barbares* *.

ON ne pourroit trouver un Prétexte plus spécieux, pour rendre odieuse la Complaisance des Maitres Turcs, qu'en la supposant directement contraire à la Religion Nazaréene : & ceux, qui croïent les Choses sans les approfondir, regar-

* Etat des Roïaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis, & Alger, contenant l'Histoire Naturelle & Politique de ces Païs, & la Maniere dont les Turcs y traittent les Esclaves, comme on les rachette, &c., *pag.* 76.

garderont le Sort des Esclaves des Particuliers comme plus triste que ne l'est celui de ceux qui appartiennent à la République. Il n'y a cependant rien de si faux, que les prétendus Secours que les Patrons empruntent des Femmes pour faire changer de Religion leurs Esclaves. Ils sont très fachés, au contraire, lorsque cela arrive; parce qu'ils sont forcés de les affranchir après un certain Tems: &, bien loin que les Captifs soient contraints d'*embrasser l'Alcoran, ou de subir le Supplice du Feu*, quand ils sont surpris avec des Mahométanes, ils en sont quittes ordinairement pour quelque Centaine de Coups de Bâtons sur la Plante des Pieds. Il est vrai, qu'il y a une Loi générale dans toute la Barbarie, qui ordonne qu'un Nazaréen, qui aura eu Commerce avec une Turque, sera empalé, & la Femme noïée: mais, cette Loi ne s'éxécute jamais à la Rigueur qu'envers les Personnes libres, quand elles ne sont point assez riches pour rachetter leur Vie par une Somme considérable; & les Esclaves y sont rarement soumis. L'Intérêt personnel des Turcs a donné occasion à cette Distinction. Il en est peu d'entre eux, qui jugent à propos de sacrifier leurs Domestiques à la Gloire de Mahomet. Quant aux Femmes, on les punit rigoureusement; ou leurs Amans changent de Religion, ou elles sont noïées; il n'y a pour elles aucune Alternative. Tu vois, mon cher Monceca, combien peu de Fonds l'on doit faire sur les Relations écrites par des Gens intéressés à déguiser la Vérité. Mais, comme je te l'ai déjà dit, cela est excusable, dès qu'il en doit arriver un Bien considérable.

IL

IL paroit ſupprenant, que les Princes Européens, qui ont eu tant d'Occaſions de ſe plaindre des Pirates Algériens, Tuniſiens, & Tripolitains, qui les ont même punis quelquesfois avec Rigueur, & toujours inutilement, n'aïent point pris la Réſolution de les détruire, & de les annéantir entiérement. La Choſe leur eut été très facile, ils euſſent pû délivrer toute cette Côte de la Méditerrannée d'une Peſte fatale à tous les Commerçans. Ils doivent d'autant moins compter ſur les Alliances qu'ils forment avec ces Barbares, que, dès qu'ils trouvent leur Intérêt à les violer, ils ne balancent pas un moment à le faire. Ils ſont même néceſſitez, pour pouvoir ſubſiſter, de rompre la Paix avec quelque Prince, dès qu'ils terminent la Guerre avec quelque autre. Vivent-ils bien avec les François & les Anglois, il faut qu'ils pillent les Hollandois & les Eſpagnols. S'accommodent-ils avec les Hollandois, leur Traité avec les François ne peut plus ſubſiſter. C'eſt-là une Vérité, dont toute l'Europe eſt perſuadée, & à laquelle tous les Princes ſont intéreſſés. Cependant, loin de s'unir enſemble contre leurs communs Ennemis, ils les favoriſent, & leur donnent les Secours dont ils ont beſoin.

LA Politique des Souverains Nazaréens eſt le plus ferme Soutien des Pirates de la Barbarie: Lorſqu'on éxamine les Choſes attentivement, on reconnoit qu'il eſt impoſſible, que l'Intérêt des différentes Couronnes leur permette jamais de ſe réünir pour d'étruire les Algériens, les Tuniſiens, & les Tripolitains. Les

Anglois ſont intéreſſés à ne point ſouffrir que les Eſpagnols, les François, & les Hollandois, s'emparent des Ports de la Barbarie. Dès qu'ils auroient la Guerre avec eux, ils ne pourroient plus relacher dans toute la Côte d'Afrique, & le Tiers des Rivages de la Mer Méditerannée leur ſeroit interdit. Les Anglois ſont ſi perſuadez, qu'il eſt contre leurs Avantages, que les Eſpagnols s'aggrandiſſent en Barbarie, qu'il n'a pas tenu à eux que les Turcs ne repriſſent Oran. La même Raiſon, qui ne ſauroit permettre que les Eſpagnols aïent les Ports de la Barbarie, ne ſouffre guéres que les autres Couronnes favoriſent celle qui voudroit s'en emparer.

L'INTERET du Commerce empêche encore l'Union des Princes contre les Algériens. Plus les Eſpagnols & les Hollandois trouvent d'Obſtacles dans leur Navigation, & plus les Vaiſſeaux Anglois jouïſſent d'un grand Avantage. Je ſuppoſe qu'il y ait dans le Port de Cadix trois Batimens, qui doivent partir pour Marſeille, le prémier Eſpagnol, le ſecond François, & le troiſieme Anglois. Si je ſuis le Maitre d'embarquer des Marchandiſes ſur lequel de ces trois Bâtimens je voudrai, je me garderai bien de les mettre ſur l'Eſpagnol; aïant à craindre les Algériens, les Tuniſiens, les Tripolitains, les Turcs du Levant, & les Maroquins. Je cours beaucoup moins de Riſque ſur le Bâtiment François, n'aïant à appréhender que les Saletins. Cependant, je me détermine en faveur de l'Anglois, puiſque je n'ai aucun Ennemi à redouter.

L'A-

L'AVANTAGE de ne rien craindre des Pirate eſt ſi conſidérable, qu'il n'eſt aucun Négociant Eſpagnol, ſi cela étoit permis, qui ne fit porter le Pavillon François ou Anglois à ſon Batiment. Les Conſuls de France, établis dans les Ports d'Italie, ſavent aſſez le Profit qu'ils retirent des Permiſſions qu'ils font avoir de l'Amiral de France à pluſieurs Marchands, qui, pour prévenir tous les facheux Accidens, négotient ſous le Pavillon François. Si ceux de toutes les autres Nations jouïſſoient des mêmes Droits, ſes Privileges ſeroient anéantis.

TEL eſt, mon cher Monceca, le biſarre Deſtin des Hommes. Les uns ne peuvent être grands, que par l'Abaiſſement des autres. S'ils penſoient tous d'une Maniere juſte, ſans doute alors ils reconnoitroient, que leur prémier Devoir eſt de ſacrifier un vil Intérêt à la Tranquilité de leurs Freres. Mais, la Politique des Etats, fondée uniquement ſur des Vûes de Grandeur & de Richeſſe, s'oppoſe aux Sentimens que dicte l'Humanité. Un Anglois ne s'embaraſſe guére qu'on faſſe eſclaves cent Eſpagnols, pourvû que ſon Commerce proſpére, & que ſon Vaiſſeau arrive à bon Port.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & ſouvien-toi toujours, qu'un Philoſophe ne doit jamais agir par Intérêt.

D'Alger, ce. . . .

LETTRE CENT SOIXANTE-CINQUIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LES Sciences, mon cher Monceca, sont entiérement inconnues à Alger. On y ignore tout ce qui a quelque Rapport avec la Philosophie & les Belles-Lettres. Il y a seulement dans ce Païs quelques misérables Astrologues, qui abusent de la Crédulité du Peuple; & quelques Faiseurs de Chansons, dont les Poësies n'approchent pas de celles que chantent en France les Aveugles aux Coins de Rues.

LA même Ignorance regne dans toute l'Afrique, si l'on en excepte le Roïaume de Maroc. Il y a, dans la Ville capitale de cet Empire, une Académie dont le fameux Averroës fut autrefois Professeur. Cette Académie est composée de plusieurs savans Arabes, attachés fortement aux Sentimens d'Aristote, dont ils ont les Ouvrages traduits par le même Averroës.

LES Maures sont aussi anciens Péripatéticiens, que les Moines: &, à-peu-près dans le même Tems qu'Averroës fit connoître le Philosophe Grec aux Arabes, les François commencérent à recevoir ses Sentimens. L'Historien Rigord rapporte, qu'un Concile tenu à Paris l'an 1209 condamna au Feu quelques Livres

vres d'Aristote, que l'on expliquoit dans les Colleges, & qui avoient été apportez de Constantinpole depuis peu de tems, & traduits de Grec en Latin *.

LE Regne du Péripatétisme a été plus durable en Afrique qu'en Europe; & cinq cens Ans n'y ont point encore ébranlé sa Puissance. Heureusement pour sa Gloire, il n'est point né à Maroc, ni de Des-Cartes, ni de Gassendi. Il y a apparence, que si la Nature y en produisoit quelques-uns, ils auroient autant de Peine à désabuser les Arabes des Défauts de l'ancienne Philosophie, que ces François en ont eu à faire ouvrir les Yeux à leurs Compatriotes. Ils essuïeroient pour le moins autant de Persécutions: car, les Docteurs Maroquins sont tout aussi bilieux que les Théologiens Nazaréens, aussi entêtez des Opinions qu'ils ont reçues dès leur tendre Jeunesse, & aussi portez à crier *à l'Hérétique*, dès qu'on n'est point de leur Avis.

IL en couta cher à Averroës, pour avoir voulu s'élever audessus des ses Confreres les Docteurs: & ce ne fut, qu'après avoir souffert bien d'autres Maux que ceux qui obligérent Des-Cartes à se bannir de sa Patrie, qu'il vint à bout de pouvoir philosopher tranquilement. L'Histoire de ses Malheurs est si curieuse, & dépeint si bien la Jalousie qui regne parmi les Savans, quelque dans Païs qu'ils soient nez, quelle que soit leur Religion, que tu ne trouveras pas mauvais que j'en copie ici un Abré-

* *Delati de novo à Constantinopoli, & è Græco in Latinum translati.* Rigordus, *in* Vitâ Philippi Augusti, *apud* Launoium de vraiâ Aristotelis Fortunâ, *Cap. I, pag.* 6.

gé, qui part de la Main d'un très grand Maitre.

„ PLUSIEURS Nobles & plusieurs Docteurs de Cordoue, nomménent le Médecin „ Ibnu-Zoar, portérent Envie à Averroës, & résolurent de lui intenter un Procès de Religion. „ Ils subornérent de jeunes Gens, pour le prier de „ leur faire une Leçon de Philosophie. Il y „ donna les Mains, & leur découvrit dans cette Leçon sa Créance de Philosophe. Ils en „ firent dresser un Acte par Notaire, & l'y déclarérent Hérétique. Cet Acte fut signé par „ cent Témoins, & envoié à Mansor, Roi de „ Maroc. Ce Prince, l'aiant vû, se mit en Colere contre Averroës, & dit tout haut : *Il est* „ *clair, que cet Homme-là n'est point de notre* „ *Religion.* Il fit confisquer tous ses Biens, „ & le condamna à se tenir au Quartier des „ Juifs. Averroës obéït : mais, étant allé „ quelques-fois à la Mosquée, pour y faire ses „ Oraisons, & aiant été chassé à Coups de „ Pierres par les Enfans, il se retira de Cordoue à Fez, & s'y tint caché. On le reconnut dans peu de Jours : on le mit en Prison; „ & l'on demanda à Mansor ce qu'on en feroit? Ce Prince assembla plusieurs Docteurs „ en Théologie & en Jurisprudence, & s'informa d'eux de quelle Peine un tel Homme étoit „ digne ? La plûpart répondirent, qu'en Qualité d'Hérétique, il méritoit la Mort. Mais, „ quelques-uns représentérent, qu'il ne falloit „ pas faire mourir un tel Personnage, qui étoit „ principalement connu sous la Qualité de Légiste, & sous celle de Théologien; de sor-

te,

„ te, diront-ils, qu'on ne divulguera point par le „ Monde, qu'un Hérétique a été condamné, „ mais qu'un Légiſte, qu'un Théologien, a ſu- „ bi cette Sentence: d'où il arrivera, 1, que „ les Infidelles n'embraſſeront plus notre Foi, „ & qu'ainſi notre Religion ſera amoindrie; 2, „ que l'on ſe plaindra, que les Docteurs Afri- „ cains cherchent & trouvent des Raiſons de „ s'ôter la Vie les uns aux autres. Il y au- „ ra donc plus de Juſtice à le faire retracter „ devant la Porte de la grande Moſquée, où „ on lui demandera s'il ſe repent. Nous ſom- „ mes d'Avis, que Votre Majeſté lui pardonne, „ en cas qu'il ſe repente; car, il n'y a aucun „ Homme ſur la Terre, qui ſoit éxemt de tout „ Crime. Manſor gouta ce Conſeil, & donna „ ſes Ordres au Gouverneur de Fez pour une „ telle Exécution. En conſéquence dequoi, „ un Vendredi, ſur l'Heure de la Priere, no- „ tre Philoſophe fut conduit devant la Porte de „ de la Moſquée, & mis Tête nûe ſur le plus „ haut Dégré; & tous ceux, qui entrérent dans „ la Moſquée, lui crachérent au Viſage. La „ Priere étant finie, les Docteurs avec des No- „ taires, & le Juge avec ſes Aſſeſſeurs, vinrent- „ là, & demandérent à ce Miſérable, s'il ſe „ repentoit de ſon Héréſie? Il répondit par un „ *Oui*, & on le renvoïa. Il ſe tint à Fez, & y „ fit des Leçons de Juriſprudence. Manſor lui „ aïant permis, quelque tems après, de retour- „ ner à Cordoue, il y retourna, & y vécut „ miſérablement, privé de Biens & de Livres. „ Cependant, le Juge, qui lui avoit ſuccedé, „ s'acquitoit ſi mal de ſa Charge, & en général

„ la Justice étoit si mal administrée dans ce
„ ce Païs-là, que les Peuples en gémissoient.
„ Mansor, voulant remédier à ce Desordre,
„ assembla son Conseil, & y proposa de réta-
„ de rétablir Averroës. La plûpart des Con-
„ seillers en furent d'Avis. C'est pourquoi, il
„ lui envoia un Ordre de revenir incessamment à
„ Maroc, pour y faire les Fonctions de sa pré-
„ miere Magistrature. Averroës partit aussi-tôt
„ avec toute sa Famille, & passa tout le Res-
„ te de ses Jours à Maroc. Il y fut enterré,
„ hors de la Porte des Corroïeurs, & son Tom-
„ beau & son Epitaphe y ont paru fort long-
„ tems. Il ne faut pas oublier ce qu'il répon-
„ dit à ceux qui lui demandérent qu'elle étoit
„ la Situation de son Ame, pendant la Persé-
„ cution. *Cet Etat-là*, leur dit il, *me plaisoit*
„ *& me déplaisoit. J'étois bien aise d'être dé-*
„ *chargé des Fonctions pénibles de la Magistra-*
„ *ture: mais, il me fâchoit d'avoir été opprimé*
„ *par de faux Témoins. Je n'ai point souhaité*,
„ ajouta-t'il, *d'être rétabli dans ma Charge; &*
„ *je ne l'ai reprise, qu'après que mon Innocence*
„ *a été manifestée**.

LA prémiere fois, mon cher Monceca, que je lus cette Discription des Maux dont Averroës fut presque accablé, je songeai à ceux qu'ont souffert tant de Savans illustres avec aussi peu de Justice que ce fameux Arabe: Lorsque je réfléchissois à la Posture humiliante dans laquelle il avoit été placé à la Porte de la Mosquée, je me figurois Arnauld ou Pascal, assis sur les De-

* Bayle, Diction. Critique, *Article* AVERROES, *Remarque* (M).

Dégrés du College des Jésuites, y recevant une Insulte de chaque Membre de la Société. Si elle eut trouvé à Paris autant de Facilité à contenter sa Vengeance, qu'en eurent les Docteurs Cordouans, sans doute tous les Solitaires de Port-Roïal auroient essuïé quelque Cérémonie peut-être encore plus cruelle que la Mahométane.

IL n'est point de Haine aussi dangereuse, que celle qui nait de la Division des Savans, & surtout des Théologiens: & il n'y a aucun Excès auquel les derniers ne se portent, lorsqu'ils ne sont point retenus par un Pouvoir supérieur. Ils mettent tout en Usage, pour perdre leurs Adversaires, & n'hésitent pas un seul Instant à emploier la Calomnie, le Mensonge, & les Impostures les plus noires, pour parvenir à leur But. Si les Ennemis du fameux Arnauld n'ont pû avoir le Plaisir de lui faire essuïer la Cérémonie d'Averroës, ils ont tâché de flétrir sa Réputation par des Libelles diffamatoires: & qu'elles Absurditez honteuses n'ont-ils point débité à cet Egard? Si l'on veut les en croire, cet Homme illustre étoit un Sorcier, très bien reçu à la Cour de Beelsébuth, à qui il faisoit de tems en tems des Harangues fort éloquentes. *Il est certain*, dit un Auteur *, *que Mr. de Maupas, Evêque d'Evreux, a assuré à plusieurs Personnes, qu'il avoit appris d'un Sorcier converti, qu'il avoit vû au Sabbat Mr. Arnauld plusieurs fois, avec une Princesse du Sang, & que Mr. Arnauld y avoit fait une fort belle Harangue au Diable.*

* *Celui du* IV Factum des Parens de Jansenius, *pag.* 2.

Diable. Quelques autres Ennemis de ce Docteur ont publié †, *qu'il s'étoit rendu Chef des Vaudois, & qu'il étoit devenu le plus ferme Appui de ces Peuples* § Ils le métamorphosoient de Docteur en Général d'Armée; & cela, dans un Tems où ils savoient que leurs Calomnies seroient détruites de fond en comble. Ils ne s'embarrassoient pas qu'on connût leurs Impostures, pourvû qu'elles eussent Cours pendant quelque Tems.

Il ne tint pas à six Moines de Liége, que ce celebre Théologien ne fût traité dans cette Ville comme Averroës l'avoit été à Maroc. Le Gardien des Recollets, le Gardien des Cordeliers, le Prieur des Augustins, celui des Jacobins, le Vicaire dès Carmes, aiant à leur tête le Recteur des Jésuites, procédérent de la même Maniere, que les Docteurs Corduans animez par le Médecin Ibnu. Ces Moines dresférent une Requête, par laquelle ils demandoient qu'un *certain Arnauld* fût exclus de la Société Civile, com-

† *Voiez les* Questions curieuses, *pag.* 4.

§ *Nos infra inscripti Superiores Conventuales Regularium in Civitate Leodiensi, certiorati de Conventiculis quæ habentur apud* certum Arnoldum *Doctrinam suspectam spargentem, censimus D. Vicarium charitativè certiorandum, ut similia Conventicula dissipare & prohibere non dedignetur, etiam cum dicto Arnoldo Conversationes. Datum in Conventu Minorum hac 25 Augusti 1690: ad quem Effectum commisimus R. P. M. Ludovicum Lamet Priorem Dominicanorum ad Nomine nostro accedendum D. Vicarium & exponendum Intentionem nostram* Question Curieuse, *pag.* 228. *Juste Dieu! quelle affreuse Latinité! Elle est digne des Ennemis de ce savant Homme.*

comme ſoutenant des Opinions dangereuſes. *O Tempora! O Mores!* Eſt-il permis, mon cher Monceca, que ſix miſérables Moines, aïent ainſi porté l'Audace & l'Inſolence juſqu'à traiter un des prémiers Savans du Monde, de la même Maniere que s'ils euſſent parlé d'un ſimple Avanturier, ou de quelqu'un de leurs ſemblables? Avec quelle Indignation la Poſtérité aprendra-t-elle un jour, que cet illuſtre Docteur ait été appellé un *certain Arnauld*? Si quelque-choſe peut diminuer ſa Surpriſe, ce ſera le grand Nombre d'Hommes illuſtres, qui ont été egalement perſécutez par des Adverſaires opiniâtres & ignorans.

SANS parler des Malheurs qu'ont eſſuïés pluſieurs Savans dans ces derniers Tems, en remontant plus haut, on trouve ſans ceſſe le Mérite attaqué par les Envieux: Ce n'eſt pas ordinairement dans les Religions étrangeres, que les Hommes de Lettres rencontrent leurs plus grands Ennemis: c'eſt dans la leur. Mr. Claude ne s'aviſa jamais d'attaquer les Mœurs de Mr. Arnauld: ce ne furent que des Auteurs Moliniſtes, qui portérent la Mauvaiſe-Foi juſqu'à ce Point; ſi l'on excepte néanmoins un Miniſtre Protestant, dont les Ecrits remplis d'Impoſtures furent deſavouez par ſes Confreres mêmes §. Mélanchton trouva chés les Luthériens des Adverſaires encor plus opiniâtres que chés les Papiſtes. Son Eſprit doux, & amateur de la Paix, lui attira la Haine de tous les Rigoriſtes: & elle lui devint ſi à charge, qu'il conſidéra la Mort comme un Bien, puiſqu'elle

§ L'Eſprit de Mr. Arnaud, *compoſé par* Jurieu.

qu'elle l'en délivroit entiérement. L'Auteur de sa Vie nous a appris, que la Jalousie de ses Ennemis étoit si grande, & qu'ils se donnoient tant de Peine pour lui nuire, qu'il n'avoit jamais été assuré, pendant quarante Ans qu'il avoit conservé sa Charge de Professeur, de ne pas en être privé avant la Fin de la Semaine ‡.

LE Sort de Mélanchton me rappelle celui d'Abélard un des plus illustres Restaurateurs des Sciences, & qui vécut dans le même Siécle qu'Averroës. Quelles Infortunes n'essuïa-t-il point, & quels Maux n'eût-il pas à souffrir de la part des Théologiens & des Moines! Ils le forcérent, sans vouloir écouter ses justes Deffenses, à bruler lui-même publiquement ses Ouvrages: La Haine de quelques Auteurs n'a point épargné ce Grand-Homme plusieurs Années après sa Mort. Ils l'ont accusé d'avoir continué un Commerce honteux avec Héloïse, après la funeste Avanture qui l'avoit mis hors d'Etat de s'y prêter; & ils ont soutenu, qu'il trouvoit dans l'Ombre de la Volupté les mêmes Plaisirs que dans la Volupté même §.

CONSIDERE, mon cher Monceca, quel est

‡ *Publicè non dubitavit affirmare: Ego jam sum hic, Dei Beneficio, quadraginta Annos; & numquam potui dicere, aut certus esse, me per unam Septimanam mansurum esse.* Camerarius, *in* Vitâ Melancht. *pag.* 206.

§ *Ex quibus omnibus liquet quàm frigida fuerit Petri Abælardi Apologia, cum redargutus de nimiâ Familiaritate cum Amicâ quidem suâ Heloisâ, & aliis Monialibus Paraclitensibus, reposuit Eunuchos, qualis ipse factus erat, tutò absque omni periculo posse versari cum Fœminis.* Theophil. Raynaud, de Eunuchis, *pag.* 148.

est la Haine, qui nait entre les Savans, puisqu'elle ne respecte pas même les Cendres des Morts, & qu'elle attaque cruellement des Héros que la Parque a mis dans l'Impossibilité de se défendre. Dans combien de nouveaux Libelles ne déchire-t-on pas tous les jours la Mémoire des *Claudes*, des *Arnaulds*, des *Bayles*, des *Montagnes*, des *Abarbanels*, des *Maimonides*, des *Luthers*, des *Calvins*, des *Augustins*, des *Jéromes*, & de tant d'autres Personnages illustres nez dans toutes les Religions? Eh quoi! ne pourroit-on pas critiquer ce qu'on trouve à redire dans leurs Ecrits, & rendre cependant à leurs Personnes & à leurs Ouvrages la Justice qu'ils méritent? Quoique je sois Juif, mon cher Monceca, je me garderai bien de soutenir, qu'*Augustin* fût un petit Génie, *Arnauld* un Ignorant, *Luther* une grosse Bête, *Calvin* un Esprit médiocre, & *Bourdaloue* un Empoisonneur, qui ne préchoit qu'une Morale pernicieuse. Je rougirois, si la Passion m'emportoit jusqu'à ce Point. Il est vrai, que je ne pense pas de la même Maniere qu'un Docteur Jansénite ou Moliniste; mais, je rens cependant Justice à la Maniere éloquente & persuasive dont ils soutiennent leurs Sentimens: &, bien loin que je veuille les calomnier, j'agis de la même Maniere qu'un Juge avec un Avocat, dont il admire la Science & les Talens, & dont il condamne cependant la Partie.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, vi content & heureux; & fais usage d'une parfaite Impartialité envers tous les Hommes.

D'Alger, ce. . . .

LETTRE CENT SOIXANTE-SIXIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

DEPUIS deux Jours, mon cher Monceca, je ſuis arrivé à Tunis. Cette Ville eſt bâtie à trois Lieues des Ruines de Carthage. Elle n'eſt point ſur le Bord de la Mer. C'eſt ce qui l'a toujours miſe à couvert des Bombardemens, & l'a garantie des Chatimens qu'ont eſſuiés Alger & Tripoli, de la Part des Anglois & des François. Les Bâtimens, qui abordent à Tunis, mouillent dans une grande Rade, deffendue par les Forts de la Goulette, qui ſont très mal fortifiés, & conſtruits à l'Embouchûre d'un petit Canal, qni forme une Communication entre la Mer & un Lac à cent pas duquel eſt la Ville de Tunis. Sa Situation eſt beaucoup moins gracieuſe que celle de Carthage, qui étoit batie ſur une Langue avancée dans la Mer, & qui forme un Cap qu'on nomme encore aujourd'hui du Nom de cette ancienne République. J'en ai été viſiter les Ruines. Parmi des Tas immenſes de Pierres, on trouve pluſienrs Souterains aſſez grands. Le Morceau le plus entier qui reſte eſt un Réſervoir composé de ſeize ou dix-ſept Citernes, qui ſervoient à recevoir les Eaux deſtinées à l'Uſage du Public. Ces Citernes ſont jointes

jointes enfemble par une Voute commune, qui couvre auffi deux Galleries qui font aux Côtez de ces grandes Caves, & qui fervoient à la Commodité du Paffage de ceux qui alloient puifer de l'Eau. A quelques mille Pas des Ruines de la Ville, on voit encore des Aqueducs très beaux, & d'une Longueur confidérable, qui aboutiffoient autrefois aux Citernes publiques. C'eft-là, mon cher Monceca, tout ce qui refte de cette fuperbe Carthage, la Rivale de Rome. Dans quelques Années d'ici, à peine pourroit on découvrir la Place où elle étoit, fi les Géographes modernes n'avoient eu foin de la faire connoitre à la Poftérité.

NOUS n'avons prefque aucune Idée des Villes qui ont été les plus célébres; ce que nous en favons eft fi confus, & mélé de tant de Fables, qu'il eft impoffible, au milieu de ce Cahos & de cette Confufion, de pouvoir déméler la Vérité. L'ancienne Babilone ne nous eft connue que par la Relation de quelques Auteurs anciens, qui n'éclairciffent point la Moitié de nos Doutes; & il ne refte aujourd'hui aucun Veftige de cette Ville autrefois fi fameufe.

NOUS ignorons entiérement de quelle Façon les prémiers Hommes bâtiffoient, fi l'on excepte les Egiptiens. Il faut defcendre jufqu'aux Grecs & aux Romains, pour connoitre la Liaifon qu'on donnoit aux Matériaux dont on fe fervoit pour la Conftruction des Edifices publics. Les anciens Perfans, les Ethiopiens, &c., batiffoient-ils fans Ciment, fans Mortier, & uniquement en mettant des Pierres parfaitement unies, comme les Romains faifoient, ainfi qu'il paroit dans

plusieurs de leurs Ouvrages *? Nous n'en savons rien, & nous ne contenterons jamais notre Curiosité à cet Egard; puisqu'il ne nous reste sur cela que des Relations fort obscures, & qui ne satisfont guére ceux qui veulent connoitre les Choses clairement. D'ailleurs, les Eclaircissemens, que nous pouvons tirer par les Ruines que nous trouvons aujourd'hui, sont quelquefois très trompeurs, le Tems aïant pulvérisé certaines Portions des Pierres; & peut-être prent-on pour un Mortier ce Sable qui se rencontre entre leurs Jointures. Enfin, s'il est vrai que certains Bâtimens aient été construits avec des Matieres faites pour unir les Pierres, on ignore totalement aujourd'hui la Façon dont on composoit ce Ciment, & l'on débite là-dessus mille Contes.

UNE autre Difficulté, qui s'offre dans la Découverte qu'on veut faire par les Ruines qui restent dans les Champs où furent autre-fois les anciennes Villes illustres, c'est qu'il y a grande Apparence que toutes ces Ruines sont postérieures à la Maniere de bâtir qu'on voudroit connoitre. Les principales Villes anciennes ont été détruites plusieurs fois, & presque toutes rebaties du Tems des Romains. Les Ruines, qu'on voit aujourd'hui de l'ancienne Troie, ne sont point les Restes des Palais de Priam & d'Hector. Ces Princes n'étoient point assez puissans, pour habiter dans des Maisons qui contenoient autant de Marbres, de Chapiteaux, de Colonnes, qu'on en trouve encor dans les Champs

* Les Arenes de Nimes sont bâties de cette Maniere.

Champs de Troie. Pour être persuadé de cette Vérité, on n'a qu'à lire l'Iliade d'Homere. Quoi qu'un Poëte amplifie & grossisse toujours les Objets, dès qu'on vient à jetter les Yeux sur les Restes immenses des Marbres répandus encore aujourd'hui dans les Campagnes de Troie, & sur le Nombre prodigieux qu'on en a enlevé, on connoit aisément, que les Ruines du celebre Ilium ne sont point celles qu'on apperçoit actuellement.

IL est certain, que les Romains, qui croïoient, ou du moins qui étoient bien aises qu'on crût, qu'ils descendoient des Troïens, rebatirent la Ville de Troie. Auguste y fit faire plusieurs Edifices magnifiques sur les Débris de l'ancienne. On y éleva un nouvel Ilium; ruiné de nouveau par la Longueur des Tems: & si l'on y trouve aujourd'hui des Restes antiques, on doit bien plûtôt les attribuer aux Romains, qu'aux anciens Troiens. Peut-être, mon cher Monceca, en est-il de même des Ruines de Carthage, que de celles de Troie; & les Monumens, qu'on y voit encor aujourd'hui, peuvent n'avoir été bâtis que par les Romains, après qu'ils se furent rendus Maitres de l'Afrique.

LE triste Sort, qu'ont eu tant de superbes Villes, dont une Partie a été détruite par les Mahométans, m'a souvent fait réfléchir au Préjudice qu'ils avoient porté aux Sciences & aux Beaux-Arts. Combien d'Edifices n'ont-ils pas renversé, combien de Statues antiques n'ont-ils pas brisées, dans quel Etat pitoïable n'ont-ils point réduit toute la Grece, qui contenoit plus de Choses précieuses, que tout le Reste de l'Uni-

vers? Comment les Princes Nazaréens ont-ils pû se résoudre à laisser ce Païs en Proie à la Cruauté & à la Fureur de ces Barbares!

SI les Turcs eussent fait leur Irruption dans la Grece, lorsque les Gots, les Huns, & les Vandales, saccagérent Rome, & firent autant de Mal en Occident, que les Mahométans en ont fait depuis en Orient, je ne serois point étonné, que les Monarques Européens eussent abbandonné Constantinople à Mahomet II. Mais que, dans le XV Siécle, ce Barbare ait envahi l'Empire d'Orient; qu'après s'être rendu le Maître de Constantinople, il se soit vû à la veille d'aller à Rome, saccager, détruire, & renverser les seuls Restes échappez aux Fureurs de l'Ignorance, c'est à quoi je ne pense point, sans déplorer l'Aveuglement des Nazaréens, qui, étant pour lors desunis entre eux, ne songeoient qu'à se déchirer mutuellement.

IL est certain, mon cher Monceca, que si, au lieu des Projets chimériques des Croisades, les Princes Européens se fussent contentez de chasser entiérement les Turcs de l'Europe, ils y eussent réüssi facilement. C'étoit-là la seule Chose à laquelle ils devoient s'attacher; car, de vouloir les poursuivre dans l'Asie, ou fonder un Roïaume au milieu d'eux en Afrique, c'est un Projet aussi ridicule, qu'extravagant, & impossible à éxécuter. Toutes ces Tentatives n'ont servi, & ne serviront jamais, qu'à faire périr un grand Nombre de Nazaréens, par la Fatigue du Voïage, l'Intempérance du Climat, & les Maladies contagieuses.

CET Endroit de ma Lettre, mon cher Monceca,

ceca, me conduit naturellement à te parler de l'Orage qui s'apprête à tomber sur la Tête des Mahométans. Si la fameuse Ligue dont on parle a lieu, & que l'Empereur, les Vénitiens, les Polonois, & les Moscovites, s'unissent ensemble, les Turcs sont dans le plus grand Danger qu'ils aïent encor essuïé: & si la Paix regne pendant deux Campagnes entre les Princes Nazaréens, il faut àbsolument que la Porte Ottomane reçoive un Echec dont il est impossible qu'elle puisse se mettre à couvert. Dans la derniere Guerre qu'elle a eue avec l'Empire, cette seule Couronne lui a enlevé les deux plus fortes Places de ses Frontieres, & l'a réduite à faire une Paix ignominieuse. Quel pourra être aujourd'hui son Sort, étant obligée de se défendre contre les Moscovites, qui feront une puissante Diversion, & contre les Polonois, qui ne sont pas moins à craindre pour elle? On peut assurer, mon cher Monceca, que si l'Empire Ottoman sort decette Guerre sans avoir fait une Perte considérable, il est l'Abri de tous les Revers. Mais, il est presque impossible, que cela soit: & je ne doute pas, qu'avant la Fin cette Année, nous ne voïons quelque Evenement digne de passer à la Postérité la plus recuiée.

JE t'avoue, mon cher Monceca, que, quoique je doive regarder avec beaucoup d'Indifférence de dépendre des Nazaréens ou des Turcs, je ne puis m'empécher cependant de m'interesser beaucoup en faveur des prémiers, à cause des Sciences & des Arts. Chaque Place conquise par les Impériaux, chaque Bataille qu'ils gagnent, c'est une Victoire remportée sur l'I-

gnorance. Je regarde les Allemands comme les Missionnaires de la Raison & de la Philosophie. Quel Triomphe pour les Belles-Lettres, si, dans quelques Années, un Libraire étaloit dans la Place de l'Hippodrome les Oeuvres de Leibnits & celles de Newton ; & que Des-Cartes & Gassendi parussent dans les Lieux où régnoient les Ecrits de quelques misérables Théologiens Turcs ! Helas ! mon cher Monceca, un Bonheur aussi grand n'est point impossible ; il ne dépend que de la Tranquilité de quelques Etats Nazaréens. Funeste Politique, seras-tu toujours la Ruïne du Genre-Humain ! Je crois, mon cher Monceca, que les mêmes Intérêts, qui assurent certains petits Princes de leurs Etats, empêche la Ruïne des Mahométans. Les grands Monarques ne voïent point avec beaucoup de Plaisir un Conquérant s'aggrandir, & prendre de nouvelles Forces. La Ruïne totale de l'Empire des Turcs en Europe n'accommoderoit pas bien des Puissances, intéressées à ne pas la laisser détruire. L'Amour de la Religion ne peut même balancer les Raisons Politiques. On a vû des Pontifes Romains agir de concert avec ces mêmes Turcs contre lesquels Rome avoit tant prêché de Croisades. *Autres Tems, autres Soins:* c'est-là la Devise de tous les Princes. Je reviens à Tunis.

IL y a dans cette Ville un Dei, ainsi qu'à Alger: mais, il n'a aucune Autorité; & c'est le Bei, qui est le véritable Souverain. Autrefois, ce dernier n'étoit qu'un simple Chef de la Milice; mais, pendant les diverses Révolutions qui sont arrivées dans ce Roïaume, les Beis se

sont

sont saisis de l'Autorité. Ce sont eux aujourd'hui, qui nomment à la Charge de Dei. Ils sont les Maitres absolus de déposer, lorsqu'ils le jugent à propos, ceux qu'ils y ont élevez.

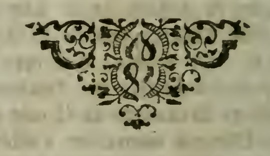
LES Maures, ou les anciens Habitans du Païs, sont beaucoup moins malheureux dans ce Païs, qu'ils ne le sont à Alger. Les Beis les favorisent, pour s'assurer un Secours contre l'Esprit remuant des Turcs; par ce Moïen, ils ont introduit une Espece d'Equilibre, qui sert à entretenir la Tranquilité dans l'Etat. Le dernier Bei, mort de puis peu d'Années, avoit retiré de grands Avantages des Ménagemens qu'il avoit pour les Maures. Il eut voulu, s'il eut été possible, les affranchir entiérement du Joug des Turcs: mais, il n'ôsoit tenter une Entreprise aussi difficile à éxécuter, & dont les Suites pouvoient être très dangereuses.

UNE Chose bien remarquable touchant ce Prince, c'est qu'il n'avoit point de Fesses, ou du moins qu'il lui en restoit très peu, depuis qu'on avoit été obligé de les lui couper, pour prévenir les Suites dangereuses d'une Bastonnade des plus rudes, qu'il avoit reçue sur le Derriere, lorsqu'il n'étoit encore que simple Officier du Bei. On lui avoit donné deux cent Coups de Bâton; & ils avoient été si rudement appliqués, qu'on ne pût empécher la Gangrenne, que par une Opération violente qui couta les Fesses au pauvre Patient. Cette Justice rigoureuse produisit dans la suite un très bon Effect. Car, lorsqu'il fut parvenu à la Roïauté, il comprit, par le Regret qu'il avoit de se voir dans un aussi pitoïable

ble Etat, combien les Fesses étoient utiles & nécessaires aux Hommes. Il résolut donc d'abolir un Supplice, qui l'avoit si malheureusement privé des siennes: &, pendant près de vint Ans qu'il régna dans Tunis, jamais aucunes Fesses n'ont reçu la moindre Insulte. Son Successeur, insensible à une Infirmité qu'il n'avoit point éprouvée, n'a point eu la même Attention; & la Mode de donner la Bastonnade sur le Derriere est revenue en Usage, quoiqu'il soit pourtant plus ordinaire de la donner sur la Plante des Pieds. Ne croi point, mon cher Monceca, que ce que je dis-là soit une Histoire faite à plaisir. Elle est conforme à la plus éxacte Vérité; & il n'y a rien d'extraordinaire dans la Supression d'un Supplice qui est en Horreur au Souverain.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content, & heureux; & prospere dans toutes tes Affaires.

De Tunis, ce. . . .



LET-

LETTRE CENT-SOIXANTE SEPTIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

EN partant de Tunis, mon cher Monceca, pour me rendre à Tripoli, les Vents m'ont forcé de relâcher pour quelques Jours à l'Ile de Gerbe. J'ai vû près du Chateau de cette Ile un Monument de la Cruauté & de la Fureur des Hommes. C'est une Piramide de trente Pieds de Hauteur, & de plus de cent trente de Tour, qui sert de Tombeau aux Chrétiens qui furent massacrez par les Soldats d'Orcan, le Chef qui conquit ce Païs sur les Nazaréens. Cette Piramide est faite de Pierre de Taille jusqu'à la Moitié; le Reste n'est que de Têtes & d'Ossemens d'Hommes, entassez les uns sur les autres.

LES Turcs regardent avec une Satisfaction orgueilleuse ce Monument érigé à la Haine & à la Barbarie. Ils disent, que les Triomphes, qu'ils ont remportez sur les Nazaréens, étant des Marques évidentes de la Bonté de leur Religion, que Dieu a favorisée visiblement dans tous les Tems, ils doivent tâcher d'en éterniser la Mémoire. L'heureux Succès des Armes est un des plus forts Argumens par lesquels les

Mahométans croient prouver la Vérité & la Pureté de leurs Dogmes *. *Puisque Dieu*, disent-ils, *est l'Auteur de tous les bons Evénemens, & qu'il n'arrive rien que par sa Volonté, n'est-il pas visible, qu'il approuve le Zéle que nous avons à porter par-tout notre Religion? Et les Graces qu'il nous accorde, & les Victoires que nous avons remportées par son Secours, sur tant de Peuples Nazaréens, ne sont-elles pas des Marques certaines de la Vérité & de l'Autenticité de l'Alcoran?*

CETTE fausse Prévention, dans laquelle sont les Turcs, leur fait regarder les Juifs avec un Mépris infini. Ils nous reprochent d'être visiblement abbandonnez de Dieu, n'aïant sur la Terre aucune Demeure fixe, & n'étant conduits ni gouvernez par aucun Prince de notre Nation. Il n'est rien de si ridicule, mon cher Monceca, que cette prétendue Preuve de la Vérité de l'*Alcoran*. Si l'Etendue d'une Religion, & les Triomphes qu'elle remporte, étoient une Preuve de sa Bonté, il faudroit donc que les Turcs avouassent,

* *Secundum Motivum est Victoria eorum continua contra Christianos: quod aliquot multum movet; unde Victores se nominant, & gloriantur, quasi Victores totius Mundi. Orant etiam pro Victoribus specialiter in omnibus Congregationibus suis, præsertim in continuis post Comestionem Gratiarum Actionibus. Superbiunt insuper, & Christianos* Fœminas *despiciendo nominant, & se* Viros *eorum: & ut ad hoc magis ac magis incitentur, Antecessorum Victorias describunt, decantant, laudant, ac præconisant.* Septem-Castrensis de Moribus Turcarum, *Cap. XI, pag.* 40. *apud* Hottingerum, Historiæ Orientalis *pag.* 138.

sent, que, lorsque Jérusalem fut détruite par les Babiloniens, le Paganisme étoit regardé favorablement de la Divinité. C'est une Absurdité des plus grandes, que de soutenir un pareil Sentiment: &, toute Religion, qui ne fonde ses Progrès que sur le Meurtre & la Violence, est plûtôt un Enthousiasme infernal, qu'une Doctrine céleste.

LES Moïens pour instruire les Hommes se présentent d'eux-mêmes si naturellement, qu'il faut avoir des Opinions bien mauvaises, pour vouloir les leur persuader par la Crainte. Il est très facile de ramener les Esprits les plus égarez à des Véritez sensibles, quand on s'y prend d'une Maniere douce & aisée, qu'on n'est conduit par aucune Vûe d'Intérêt, & qu'on leur fait connoitre leurs Préjugés d'une Maniere qui leur fait appercevoir qu'on agit avec la Candeur & la Bonne-Foi d'un Philosophe.

JE ne doute pas un seul Instant, mon cher Monceca, que si l'Avarice & l'Envie de dominer n'offusquoit par les Inquisiteurs Espagnols & Portugais, un Juif ne vint facilement à bout de leur faire avouër, qu'il est, non seulement contraire à l'Humanité, mais encor directement opposé à la Volonté de Dieu, d'emprisonner, de tourmenter, & de bruler des Infortunez, qui n'ont fait d'autre Crime, que celui de suivre des Sentimens qu'ils croïoient véritables, & qu'ils avoient reçu dès leur plus tendre Enfance. N'est-il pas affreux, mon cher Monceca, qu'on punisse de Mort un Homme, qui ne fit jamais aucun Mal à ses Concitoïens, ni ne porta aucun Préjudice à la Société? Ne peut-on pas dire,

que

que c'est imiter l'Exemple des Turcs, & se servir de toutes Sortes de Moïens pour étendre sa Religion?

S'IL en faut croire un savant Nazaréen, les Inquisiteurs ont des Raisons de Politique, pour en agir de la même Maniere que les Mahométans. Comme ils ont corrompu la Doctrine Nazaréene par les Fables qu'ils y ont mêlées, ils ont besoin d'emploïer autant de Ruses & de Violences, pour les établir, qu'il en faut pour faire recevoir l'*Alcoran*. Il est certain, que la Doctrine, que certains Docteurs Nazaréens vont prêcher dans les Lieux les plus éloignés, est capable de révolter les Esprits les plus simples, dès qu'ils connoissent l'Unité de la Divinité: & il n'y a guére que des Païens, qui puissent s'en accommoder aisément.

DEPUIS long-tems, un Nombre considérable de Théologiens Papistes déclament vivement contre les Jésuites, qui se sont établis dans la Chine. Ils leur reprochent d'avoir allié le Paganisme avec les Nazaréïsme, & de n'avoir fait connoitre aux Peuples qu'ils alloient instruire, que l'Extérieur, & pour ainsi dire le Superflu, de la Religion. Les Docteurs Protestans vont encor plus loin, dans leurs Invectives. Peut-être sont-elles outrées: car, la Haine des Sectes leur offusque les Yeux, & grossit souvent les Objets.

QUOIQU'IL en soit, voici ce que dit un Savant illustre, mais grand Ennemi des Jésuites *. *La Tradition*, dit-il, *telle qu'elle est*, *ne plait*

* La Croze, Dissertations Historiques sur divers Sujets, *Tome I, pag.* 240.

plait point aux Jésuites : elle détruit leur Morale relachée, elle renverse les Dogmes de l'Eglise Romaine; sur-tout ceux que la Superstition de ces Peres établit avec le plus d'Ardeur, & qu'ils vont enseigner jusques aux Extrémitez de la Terre . . . . . Voici une Idée racourcie de cette Dévotion . . . Elle est tirée de l'Histoire d'une Dame Chrétienne de la Chine, dont le Pere Couplet, Jésuite, avoit été Directeur. Saint Ignace, *dit-il*, Saint François Xavier, Sainte Candide dont elle portoit le nom, Sainte Monique, Sainte Ursule, & ses Compagnes, étoient les plus tendres Objets de sa Piété. . . . . Elle avoit une Foi si vive pour l'Eficacité de l'Eau-benite, des Agnus Dei, & des Cendres de Rameaux benits, qu'elle les considéroit comme des Remedes universels contre tous les Maux. *N'est-ce pas-là une Foi & une Pieté bien entendue! C'est Saint Ignace, Ursule, l'Eau benite, & les Agnus Dei, qui font passer la Mer à tous les Jésuites, & qui les portent à faire de si longs Voiages, pour substituer un nouveau Paganisme à l'ancien Paganisme des Chinois!*

VOILA', mon cher Monceca, des Reproches bien violens contre les Missionnaires de la Chine. Je ne sçai s'ils sont bien fondez. Mais, j'ose dire, que, s'ils le sont, les Hommes ont bien plus d'Obligation aux Mahométans qu'aux Jésuites ; puisque ces prémiers annoncent du moins une Religion qui n'admet d'autre Culte que celui de la Divinité ; & que les derniers substituent de nouvelles Erreurs Païennes à celles des Peuples qu'ils vont instruire. Mon Sentiment doit paroitre d'autant moins extraordi-

naire

naire aux Nazaréens, de quelque Secte qu'ils soient, qu'un des plus grands Philosophes de ces derniers Tems n'a pas fait Difficulté de soutenir, qu'on étoit redevable aux Turcs d'avoir fait connoître la Divinité à un grand Nombre d'Idolâtres. *Le Mahométisme*, dit-il *, *est un Espece de Déisme, joint à la Créance de quelques Faits, & à l'Observation de quelques Pratiques, que Mahomet & ses Sectateurs ont ajoutées, quelquefois assez mal-à-propos, à la Religion Naturelle, mais qui n'a point laissé d'être au Gré de plusieurs Nations. On a l'Obligation à cette Secte, en beaucoup d'Endroits du Monde, de la Destruction du Paganisme: & ce seroit un Dégré, pour mener les Peuples à une Religion plus sublime, si elle étoit prêchée comme il faut, & si les Préventions mal-fondées des Mahométans n'y mettoient beaucoup d'Obstacle.*

JE suis assûré, que ceux, qui éxamineront sans Prévention le Sentiment de ce Philosophe, conviendront, que s'il est vrai que les Jésuites prêchent à la Chine la Morale & les Dogmes qu'on leur impute, il vaudroit mieux, pour aller détruire le Paganisme, que vint Dervis partissent de Constantinople, que cent Jésuites de Rome & de Paris. Mais, je t'avoûrai, mon cher Monceca, que je crois que les Adversaires de la Société outrent beaucoup les Choses; & que, dans ce qu'ils ont débité de la Religion mi-partie Nazaréene & Païene, qu'ils vouloient établir dans les Indes, ils ont inséré bien des Mensonges: quoiqu'il soit impossible, qu'il n'y eut

* Lettre de Mr. Leibnitz à Mr. la Croze, *la même, pag.* 164.

eut pas quelque-chose de réel, qui ait occasionné les Plaintes que l'on fait tous les jours dans tant d'Ecrits, qui parlent de la Complaisance servile des Jésuites pour certains Cultes des Chinois.

A-PROPOS de tous les Reproches, que les Jésuites ont essuïés, je te dirai, mon cher Monceca, que j'ai vû dans une Ile deserte, appellée la Lampedousse, un pauvre Hermite, qui est venu à bout de ce que n'a pû parachever toute la Société. Cette Ile a été dépeuplée par Barberousse, qui en fit esclaves tous les Habitans, qu'il amena à Tripoli: il n'y reste plus aujourd'hui que l'Hermite dont je te parle. Il dessert une Chapelle Nazaréene, & prend soin d'une petite Mosquée dans laquelle est le Tombeau d'un Chérif. Quoiqu'il soit Papiste, il a également Soin de l'Eglise Nazaréene & de la Mahométane; il réünit ainsi les deux Bénéfices. Les Turcs & les Chrétiens, qui vont faire de l'Eau dans cette Ile, lui laissent ce dont il a besoin. Personne ne l'oblige à rendre Compte à laquelle des deux Chapelles il a le plus de Dévotion: jusques ici, aucun Théologien Jansén ste ne s'est avisé d'écrire contre lui, pour prouver, qu'il ne doit pas balaïer, du même Balai, la Mosquée du Chérif, & la Chapelle de *Notre-Dame de Bon-Voïage*. N'ai-je donc pas Raison de te dire, mon cher Monceca, qu'il est venu à bout de ce que jusques ici n'a pû éxécuter la Société? Mais, c'est assez parler des Jésuites.

JE viens à ce que j'ai vû à Tripoli, où je suis arrivé depuis huit Jours. Cette Ville est beaucoup moins considérable qu'Alger, & n'aproche

proche pas de Tunis. Le Gouvernement eſt le même que dans ces autres Places Maritimes d'Afrique Les Turcs ſont les Maitres, & les anciens Habitans du Païs ſont preſque leurs Eſclaves. Les Maures ont ici auſſi peu de Crédit qu'à Alger; les Renegats Nazaréens ſont ceux, qui, dans ce Païs ont le plus d'Autorité, & qui ſont pourvûs des plus grandes Charges. Il y en a un très grand Nombre. J'ai parlé à pluſieurs de ces Renegats. Ils me paroiſſent auſſi mal inſtruits de la Religion qu'ils ont embraſſée, qu'ils l'étoient peu de celle qu'ils ont abandonnée La plûpart de ces Gens ont reçû une Education ſi mauvaiſe, & ſi groſſiere, qu'ils ſavoient à peine certains Principes de leur Croïance. Auſſi excuſent-ils, par les Raiſonnemens les plus pitoïables, leur Changement de Religion.

AU-LIEU que, dans les autres Païs, les Eſclaves embraſſent ordinairement le Mahométisme par les mauvais Traitemens qu'ils reçoivent de leurs Patrons, ici, c'eſt par les Careſſes & par les bonnes Manieres, qu'on les engage à ſe faire Turcs. De tous les Pirates de Barbarie, les Tripolitains ſont les moins cruels, mais les plus voleurs. Les Filouteries ſont tolérées dans leur Ville: on n'y punit point un Enfant, qui vole adroitement dans les Rues; & il eſt ſeulement permis à celui qu'on veut voler, & qui ſurprend le jeune Larron, ſur le Fait, de lui donner quelques Coups, pour l'apprendre à être une autrefois plus adroit. Il eſt peu de Nazaréens étrangers, qui, après s'être promenez demi heure dans les Rues de Tripoli, ſans

être

être prévenu de cette Coûtume, retrouvent leurs Mouchoirs dans les Poches de leurs Habits. Cette Tolérance aveugle pour le Vol trouveroit des Partisans chés ceux qui sont esclaves des Idées chimériques de quelques Législateurs anciens. Si les Tripolitains connoissoient l'Histoire de l'ancienne Grece, je ne doute pas, qu'ils ne fussent très charmez de voir, que Licurgue avoit fait dans Sparte une Loi précise de ce qu'ils se contentent de tolérer & dissimuler. En effet, que diroit un Pirate, s'il lisoit ces Paroles de Plutarque: *Parmi les jeunes Spartiates, les plus grands & les plus forts portoient le Bois pour faire le Souper, & les plus petits & les plus foibles portoient les Herbes, qu'ils alloient dérober dans les Jardins & dans les Salles à manger où ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient: &, s'ils étoient découverts, ils avoient le Fouët, pour avoir manqué, ou de Vigilance ou d'Adresse. Ils déroboient aussi toutes les Viandes sur lesquelles ils pouvoient mettre la Main, très habiles à profiter de l'Occasion, quand on dormoit, ou qu'on les gardoit avec Négligence. S'ils étoient surpris, on ne se contentoit pas de leur donner le Fouët; on les faisoit encore jeuner: on ne leur laissoit même faire qu'un très léger Repas, afin que la Nécessité de subvenir eux-mêmes à leurs Besoins les rendit plus hardis & plus rusez* *.

NE voilà-t-il pas une belle Ecole pour la Jeu-

* Vies des Hommes Illustres de Plutarque, traduites par Dacier, *Tome I, pag.* 249.

Jeuneſſe? Et ſi Cartouche avoit établi des Loix pour la Diſcipline des jeunes Voleurs, n'euſſent-elles pas été ſemblables à celle de Lycurgue? Quelle Honte, & quelle Mortification, ne devroit-ce point être pour les Hommes, que les Erreurs & les Folies de ceux à qui ſouvent ils ont accordé le Titre de Sage! La plûpart de ceux, qui ſe ſont acquis la Réputation d'être de grands Génies, & qui ont voulu ſe mêler de preſcrire des Regles aux Hommes, auroient mérité, ſi Juſtice leur avoit été rendue, d'être enfermez dans les Petites-Maiſons.

JE ne parle pas ſeulement de ces Fous, à qui le Paganiſme accorda une Confiance aveugle, mais encore de ceux, qui, depuis quelque Siécles, ont introduit chés les Nazaréens, tant de ridicules Coutumes, que la Superſtition a rendu ſacrées. N'eſt-il pas auſſi inſenſé de renfermer dans un Nombre de Maiſons une Foule de Fainéans inutiles à l'Etat, de les éxercer à baiſer la Terre, à ſe fouëtter, & à ſe laiſſer couvrir par la Craſſe, que d'élever de jeunes Gens à voler ſubtilement? Le beau Parallèle qu'on pourroit faire entre Licurgue & François d'Aſſiſe! Il eſt pourtant certain, que le Grec auroit l'Avantage ſur l'Italien. Car, parmi les Regles qu'il a données, il y en a d'excellentes, qui contre-balancent les mauvaiſes: au lieu que le Patriarche des Franciſcains a travaillé uniquement à montrer juſqu'où pouvoit aller l'Extravagance de l'Eſprit Humain.

CICÉRON, mon cher Monceca, diſoit autrefois, *qu'il ne comprenoit pas comment deux Augures pouvoient ſe rencontrer, & ſe regarder ſans*

ſans rire. Je t'avoue, que je comprens encor moins comment deux Cardinaux ou deux Pontifes, penſant à ce Nombre innombrable de Ventres pareſſeux & desordonnez qui ſont ſous leurs Ordres, peuvent conſerver leur Gravité. Que l'on demande à un Philoſophe lequel des deux eſt le plus ridicule de croire, ou que la Divinité annonce ſa Volonté par le Vol des Oiſeaux, ou qu'elle veut être honorée par des Coups de Diſcipline, par des Habillemens extravagans, par la Faineantiſe, par l'Avarice, par l'Ignorance, & par la Débauche? Je ſuis aſſuré, qu'il dira, qu'il eſt moins abſurde de croire aux vaines Pratiques des Augures, qu'à l'Efficacité des Cérémonies Monacales.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca; vi content & heureux; & ne ſois plus ſi long-tems ſans m'écrire.

De Tripoli, ce . . . .



Lettre Cent Soixante-Huitieme.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

Tes Lettres, mon cher Brito, m'inſtruiſent autant qu'elles m'amuſent: & bien de Particularitez, que tu m'as écrites ſur les Mœurs des Africains, m'étoient entiérement inconnuës. Je ſouhaite que les Choſes, que je te communique, puiſſent t'être auſſi agréables que me le ſont celles que tu m'apprens.

Je n'ai point trouvé extraordinaires les fréquentes Révolutions, dont tu m'as parlé, & qui cauſent ordinairement la Perte des Princes Africains. Elles arrivent dans des Etats bien plus polis, & bien plus civiliſés, que ne le ſont les Roïaumes d'Alger & de Tunis. De quels Orages, depuis plus de deux cens Ans l'Angleterre n'a-t-elle pas été agitée? Quels Troubles la France n'a-t-elle pas eſſuïés, depuis le Regne de Henri II, juſqu'à celui de Louis XIV? Ne vit-on pas dans ce Roïaume deux Rois aſſaſſinez conſécutivement; & les François ne ſe portoient-ils pas aux mêmes Crimes, que les Algériens? Les Anglois n'alloient-ils pas encor plus loin? Ils joignoient le Mépris à l'Offenſe & au Parricide. Ils conduiſoient leurs Rois juſques ſur l'Echaffaut.

CES fatales & horribles Tragédies étoient occasionnées par des Gens nez dans le Rang le plus vil & le plus abject Les Seize, qui formérent la plus redoutable Faction de la Ligue, étoient des Misérables, qui, dans un Tems de Calme & de Paix, n'auroient pas ôsé lever les Yeux sur un simple Magistrat: & si Cromwel vivoit aujourd'hui, il s'estimeroit heureux d'être le dernier des Membres de la Chambre-Basse.

CE sont les Occasions, & les différentes Situations, qui décident de la Tranquilité des Etats, & de l'Autorité des Souverains. Un Rien peut quelquefois, pendant les Tems les plus calmes, exciter une violente Sédition. Dans d'autres Momens, les Cabales les mieux conduites échouent, & les Tentatives contre l'Autorité des Souverains ne servent qu'à la rendre plus despotique & plus redoutable.

LES Guerres Civiles & les Divisions naissent, lorsqu'on s'y attendoit le moins; & s'éteignent, quand on croïoit leur Fin bien éloignée. Si quelqu'un eut prédit, pendant le Regne d'Henri II, que la France alloit être déchirée des Maux les plus cruels, qu'elle se plongeroit dans des Crimes énormes, qu'elle assassineroit ses Rois, que la plus grande Partie de sa Noblesse conspirant avec les Prêtres & les Moines voudroit chasser du Trône la Maison Roiale, pour donner la Couronne à une Famille Etrangere: Si quelqu'un, dis je, eut prédit toutes ces Véritez, on l'eut regardé comme un Extravagant, dont l'Esprit étoit troublé par quelque noire Frénésie. Mais si, peu après l'Assassinat

de Henri III, lorſque tout ſembloit préſager la Ruine & la Deſtruction fatale de la France, quelque autre Perſonne eut annoncé, que bientôt le Calme reviendroit, que la Maiſon Roïale ſeroit plus ſtable que jamais ſur le Trône, & que les Eſpagnols, qui gouvernoient & conduiſoient les Pariſiens, trembleroient dans Madrid des Apprêts qui les menaceroient; on eut regardé ce ſecond Prophete comme un Sibarite, ivre des Idées gracieuſes dont ſon Imagination étoit remplie. Il n'eut pas trouvé plus de Croïance, que le prétendu Fanatique qui prédiſoit des Choſes funeſtes, & ſi éloignées de la Vraiſemblance. L'Expérience a démontré, qu'on auroit eu grand Tort de ne point ajouter Foi aux Prédictions différentes de ces deux Prophetes.

Les Evénemens ſubits & inattendus, qui ſont arrivés dans les Siécles paſſez, doivent ſervir de Preuve de la Poſſibilité de ceux qui pourroient ſurvenir. Il n'eſt point d'Etat en Europe, quelque tranquile qu'il ſoit aujourd'hui, qui ne puiſſe être, dans l'Eſpace de cinquante Ans, agité par des Troubles auſſi fréquens & auſſi funeſtes, que ceux qui cauſent tant de Révolutions dans les Roïaumes Africains. Lorſque j'apprens, qu'il eſt arrivé quelque Sedition inattendue dans un Etat, je n'en ſuis point ſurpris. Je penſe, au contraire, que ceux, qui paroiſſent les plus tranquilles, ſont peut-être à la Vieille d'eſſuier le même Malheur.

Les Hommes ont, dans tous les Païs, la Semence de toutes les Paſſions. Il ne faut que ſavoir adroitement la faire fructifier. On eſt alors aſſuré d'obtenir d'eux tout ce qu'on veut.

Un François, un Allemand, se porteront aux mêmes Excès qu'un Algérien, si on les excite par des Choses qui fassent une forte Impression sur leurs Esprits. Les Africains se révoltent contre leurs Princes, parce qu'ils se figurent, qu'ils gouvernent mal, qu'ils agissent contre les Loix, qu'ils cherchent à s'enrichir aux Dépens des Particuliers, &c. Les Européens prennent les Armes contre leurs Souverains, lorsqu'ils sont vivement persuadez des mêmes Choses. C'est-là le Prétexte ordinaire, en y ajoutant celui de la Religion, que les Rebelles ont pris dans tout les Tems. Les Ennemis de Henri III, & ceux de Jaques I & de Jaques II, n'en ont point eu d'autres. Les Rebelles, qui, dans les Suites, s'éleveront contre leurs Princes, prendront aussi les mêmes; ceux-là étant les plus spécieux, & par conséquent les plus capables de faire Impression sur l'Esprit du Peuple.

LES Européens, mon cher Brito, sont un peu plus difficiles à émouvoir, que les Algériens; mais, quand il se trouve parmi eux des Esprits assez séduisans pour les tromper, ils se portent aux mêmes Excès que les Africains. Je le repete encore: je suis fortement persuadé, que, pour faire commettre à leurs les Peuples les plus grands Crimes, il ne faut que les savoir abuser plus ou moins habilement, selon le différent Dégré de leur Génie, & profiter des Occasions favorables. Car, si les Situations ne sont pas convenables, toute la Subtilité de l'Esprit-Humain ne sert que bien peu.

LORSQU'ON examine les différentes Révolutions qui sont arrivées en Europe, on voit

toujours la Fortune & la Situation des Affaires favoriser la Prudence & l'Intrépidité de ceux qui les ont causées. Si la Ligue se rendit si redoutable aux Monarques François, on doit l'attribuer à la Disposition dans laquelle se trouvoient pour lors les Esprits. Le Peuple étoit depuis long-tems dans la Crainte de voir éteindre totalement la Religion de ses Peres. Il se laissa entrainer à la Révolte par un Motif de Conscience. Sous la Régence du Duc d'Orléans, quelque Chef de Parti aussi habille, & aussi aimé du Peuple, que le Duc de Guise, auroit fait faire aux Parisiens par Intérêt ce qu'ils avoient fait autrefois par Religion.

SI jamais la France, depuis la Minorité de Louis XIV, a dû craindre quelque dangereuse Révolution, ce fut dans le Tems de l'Anéantissement des Billets de Banque. A quels Excès ne sont pas capables de se porter des Particuliers qui perdent dans un Instant tous les Biens, qu'eux & leurs Peres avoient gagnés légitimement, par leurs Peines, & par leur Industrie? La Fortune & le Génie du Duc d'Orleans prévalurent sur les Conjonctures, & les Situations. Il dissipa avec une Facilité infinie tous les Nuages qui sembloient lui annoncer l'Orage le plus terrible. Les Bretons furent punis de leur Révolte: le Parlement de Paris fut exilé, Chose que la Posterité aura Peine à croire; & tout fléchit sous le Joug, parce que tout manquoit de Cœur & de Génie, & qu'il n'y avoit point alors de Duc de Guise, ni de Prince de Condé, ni même de Cardinal de Rets.

JE conseillerois, mon cher Brito, à tous les

les Souverains, qui voudroient favoir s'ils n'ont point à craindre quelque Emotion de leur Peuple au Sujet de quelque Coutume, ou de quelque Impôt qu'ils veulent établir, d'examiner s'ils n'ont point dans leur Roïaume quelqu'un qui fache fe fervir adroitement du Chagrin des Peuples. Dès qu'ils verront, qu'ils ne doivent point appréhender, que quelque habile Intrigant profite de la Situation des Affaires, ils peuvent entrepreudre en fureté tout ce qu'ils voudront. Les Sujets les plus perfecutez, qui ne font point animez par un Chef capable de les conduire, font faits pour gémir dans leurs Chaines. Les Princes d'Orange ont formé la République de Hollande: & les Duretez & Véxations de Philippe II ne lui euffent jamais couté les fept Provinces-Unies, fi les Hollandois & leurs Alliés n'euffent été animez, conduits, & foutenus par les Princes de la Maifon de Naffau, & par quelques autres Perfonnages illuftres.

Il n'eft donc pas furprenant, mon cher Brito, qu'à Alger, & dans les autres Roïaumes de la Barbarie, où il fe trouve plufieurs Perfonnes qui efpérent de pouvoir parvenir à la Couronne par la Perte de celui qui la poffede, il y ait Nombre de Gens, qui s'appliquent à profiter de toutes les Occafions qui peuvent nuire au Souverain; & que, par conféquent, il arrive dans fes Etats de fréquentes Révolntions. L'Efpoir de s'élever au prémier Rang excite tous les Ambitieux, & les rend Chefs des Partis naiffans. La Façon dure, avare, & cruelle, dont les Princes Africains

gouvernent leurs Sujets, dispose leurs Esprits à la Révolte, il fait naitre des Conjonctures favorables aux Séditions. Si le Trône étoit en Europe la Récompense du Chef des Revoltez, on y verroit peut-être des Evénemens tragiques aussi souvent qu'en Afrique.

LE Courrier va partir, mon cher Brito, & je suis obligé de finir ma Lettre. Continue, je te prie, à me donner de tes Nouvelles. J'espere, qu'avant d'arriver à Constantinople, tu verras encore quelques Peuples, des Mœurs & des Coutumes desquels tu pourras m'instruire. Je me fais un Plaisir infini de songer au Détail plus circonstancié, que tu me feras de bien des Choses, lorsque je serai assez heureux pour te rejoindre à Constantinople. J'y porterai une grande Quantité de fort bons Livres, que j'ai achetez à Paris, à Londres, & à Amsterdam. Je les joindrai à ceux que tu as ramassé dans les plus grandes Villes d'Italie, & dans celles des Provinces de France que tu as traversées. Tu ne me marques point, si tu n'en as pas emporté de Portugal. Quoique les bons soient infiniment rares dans ce Païs-là, cependant on en trouve quelques-uns dignes de l'Estime des Savans. Nous passerons, mon cher Brito, des Jours heureux & tranquilles dans cette Bibliothèque commune.

PORTE-TOI bien; & vi content & heureux.

De Londres, ce. . . . .

LET-

LETTRE CENT SOIXANTE-NEUVIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte autrefois Rabbin de Constantinople.*

IL vient de paroitre, mon cher Isaac, un Livre nouveau *, qui contient d'excellentes Choses. L'Auteur combat vivement les Effets surprenans que l'on attribue à la Force de l'Imagination des Femmes enceintes. Il montre, par des Raisons fortes & convaincantes, que le Fétus, dans tous ses divers Etats, & différentes Configurations, aïant en soi une Circulation de Sang distincte & séparée, faisant de lui-même toutes les Fonctions nécessaires à la Vie, ne se trouvant uni à la Matrice que comme les Plantes à la Terre, étant enfin un Individu distinct & qui ne fait point Partie de la Mere, ne peut recevoir aucun Dommage par la simple Imagination, puis qu'il subsiste hors de la Sphere de cette Passion. Cet habile Phisicien a prévû combien la Nouveauté de ses Sentimens paroitra étonnante à des Gens qui donnent autant de Pouvoir aux Fantaisies des Femmes enceintes, qu'à la

* *Intitulé* Dissertation Phisique sur la Force de l'Imagination des Femmes enceintes sur le Fétus, par Jaques Blondel, Docteur en Médecine, & Membre du College des Médecins de Londres, *&c.*

la Divinité même. Il n'eſt rien de ſi ridicule, que de ſe figurer, que ces Fantaiſies créent des Têtes de Cochon, des Pieds de Veau, des Queues de Singe, des Marques de pluſieurs Fruits, &c. Si cela étoit, que deviendroient les Hommes? Dans l'Eſpace de cinq ou ſix Générations, on ne verroit plus que des Figures contrefaites; car, il eſt peu de Femmes, qui, pendant leurs Groſſeſſes, n'appliquent quelquefois avec attention leur Eſprit à certains Objets. Malheur aux Enfans, dont les Meres regarderoient des Singes, des Anes, des Cocs-d'Inde, &c. Les uns apporteroient en naiſſant de longs Morceaux de Chair pendus au Bout de leur Nez; & les autres auroient des Queues de Sapajou, ou des Oreilles ſemblables à celles de Midas. L'Auteur, dont je te parle, fait bien ſentir tout le Poids de cette Objection, en prouvant la Néceſſité de la Stabilité qu'il doit y avoir dans les Semences des différentes Eſpeces d'Animaux. Il prouve clairement, que les Corps défigurez, auxquels on donne le Nom de Monſtre, ne ſont ainſi mutilez, ou contrefaits, que par des Cauſes naturelles, qu'on doit attribuer aux Loix ordinaires du Mouvement, & non point à l'Effet de l'Imagination. Pour juſtifier ce Sentiment, il éxamine l'Origine & le Progrès de la Production des Animaux, & parcourt les différens Siſtêmes des Grands-Hommes ſur cette Opération de la Nature. Il commence par celui de Harvey. *Ce Philoſophe*, dit-il, *qui a rendu ſon Nom immortel par la Découverte de la Circulation du Sang, eſt le prémier qui ait obſervé le propre Endroit où ſe forme le*

Pouſſin

Poussin dans le Germe de l'Oeuf. . . . . C'est lui qui a aussi trouvé, que tous les Animaux sans exception sortent d'un Oeuf, & que par conséquent toute Génération par la Pourriture, ex putri, *est une Opinion erronée. Reignier de Graaf perfectionna par beaucoup d'Expériences le Sistême de Harvey. Non seulement il a prouvé que les Oeufs sont la prémiere & la véritable Source de tous les Animaux tant ovipares que vivipares, mais aussi qu'ils existent réellement dans les Testicules de la Femme avant la Conception, & qu'ils deviennent féconds dans les Trompes de Fallope, d'où ils descendent au Fond de la Matrice. Leeuvenhoeck a expliqué différemment ce Mistere de la Nature. Il a découvert un grand Nombre d'Animalcules dans le Sperme de Homme, où il est fort étonnant de voir Nombre de Vermisseaux, qui ressemblent à de petits Crapaux, nager de toutes Parts. Ils sont si petits, que plusieurs milliers de millions ne sont pas égaux à un Grain de Sable dont le Diametre n'est que la centieme Partie d'un Pouce. . . . . Il est evident, que ces Animalcules sont absolument nécessaires à la Formation du* Fétus: *car, on a observé, qu'un Homme, dont la Semence est sans ces petits Crapaux, n'est point du tout propre à la Génération, quoiqu'il semble néanmoins robuste & sans Défaut. Leeuvenhoeck a démontré cette Vérité si clairement, qu'elle est à présent incontestable. . . . Cette Découverte paroit d'abord renverser l'Hypothese de Reignier de Graaf. . . . . ; mais, on peut les concilier, comme l'a fait le Docteur Gardener, affirmant que l'Oeuf est proprement le Nid dans lequel se loge l'Animalcule, & où il*

se nourrit pour quelque Tems. . . . . . Voilà les trois Sistêmes de la Génération les plus raisonnables qu'on ait publiés. . . . . Ils conviennent, que les Parties du Fétus existent toutes en quelque Endroit avant la Conception. Surquoi je propose ces Questions. I. Par quels Moiens l'Imagination de la Mere peut-elle subitement, sans sa Connoissance ou sans son Consentement, & contre son Inclination, effacer les Linéamens ou Traits du Fétus, qui pré-éxistoient à la Conception, . . . & produire dans un Instant de nouveaux Membres avec des nouvelles Articulations & des Veines, de nouvelles Glandes avec les Vaisseaux limphatiques, &c; comme nous voions souvent à la Naissance d'un Monstre, dont la Forme ou Structure du Corps est tout-à-fait inconnue à la Mere? II. En second lieu, si l'Opinion de Leeuvenhoek ou de Gardener est bien fondée, par quel Droit l'Imagination de la Mere a-t-elle Influence sur le Fétus, qui dérive du Sperme de l'Homme, & qui, par conséquent, est un Individu distinct ou séparé du sien *?

UN des principaux Motifs, qui détermine bien des Philosophes à rejetter un Sistême, sont les Changemens qu'on y fait, selon qu'il est besoin de pouvoir obvier aux Défauts qu'on y apperçoit. Ces fréquentes Corrections sont des Preuves du Vice interne qui est inhérent au Sujet principal. Or, il n'est point d'Opinion qui ait plus varié, que celle qui accorde un Pouvoir immense à l'Imagination des Femmes enceintes. *Le Sistême des Imaginationistes*, dit l'Auteur †, *a de*

* Dissertation de Blondel, *pag.* 57--64.

† *Chap. III, pag.* 9- 13.

a de tems à autre varié si considérablement dans des Points fort essentiels, qu'il est impossible que la même Expérience puisse favoriser des Assertions si contradictoires, & si opposées les unes aux autres. Les principaux Changemens sont : 1. que les Imaginationistes ne conviennent pas de la Personne sur laquellle agit l'Imagination ; 2. qu'ils ne sauroient dire dans quel Tems l'Imagination est en Force ; 3, qu'ils disputent touchant l'Etendue de son Pouvoir : en un mot, leur Opinion ressemble à une Hidre, qui a une seule Queue & plusieurs Têtes. J'avoue, que, dans le Siécle où nous sommes, on place le seul & despotique Pouvoir de l'Imagination dans le Cerveau de la Mere ; & je m'étonne que les Femmes aient la Foiblesse d'en convenir, & de s'accuser par-là injustement d'une Faute, qui ne laisse pas de faire beaucoup de Tort à leur Sexe. Toutes-fois, plusieurs célébres Auteurs ont prétendu, que l'Imagination du Mâle, parmi les Animaux en général, contribue, aussi bien que celle de la Femelle, au Coloris du Fétus. On croit, *dit Pline*, que la Pensée ou l'Imagination du Mâle & de la Femelle, passant subitement par l'Esprit, en confond la Ressemblance *. *Quelques-uns ont fait entrer l'Enfant dans le Complot, & l'ont mis à la tête des Conspirateurs ; prétendant, que les Circonstances, dans lesquelles le Fétus se trouve, sont des Causes fortuites, de la Mere, & comme une Regle qui lui apprend ce qui est bon & convenable pour l'Embrion. . . . . D'autres poussent leur Crédulité*

* *Cogitatio utriusque Animum subitò transvolans effingere Similitudinem aut miscere existimatur.* Plinius, Hist. Nat. *Libr. VIII, Cap. XII.*

dulité si loin, qu'ils croient que les Hommes peuvent, par la Force de leur Imagination, influër sur des Personnes fort éloignées d'eux; en les incommodant par des Maladies, ou en les en guérissant; en changeant leur Tempéremment, & leur Forme; enfin, les rendre heureuses, ou malheureuses. Ils comparent l'Imagination à un Aimant très puissant, qui a la Sphere de son Activité fort étendue, & qui peut par conséquent attirer, remuër, & tourner sens dessus dessous toutes les Choses animées & inanimées qui se trouvent dans le Circuit de sa Sphere. . . . . Quelque bizarre & ridicule que soit cette Opinion, elle a cependant été défendue par Paracelse, Crollius, Pomponace, & plusieurs autres. . . . Je ne la crois pas mieux fondée, que l'Opinion qui soutient le Sortilege, & l'Astrologie judiciaire. Les Sentimens des Imaginationistes ont été aussi fort différens à l'égard du Tems que l'Imagination travaille. Les Anciens l'ont fixé au Moment même de la Conception. Ils entendoient celui du Coit ou Receqtio Seminis. *Pline est mon Auteur.* On croit, *dit-il*, que tout ce que l'on a vû, entendu, ou dont on s'est souvenu, & à quoi l'on a pensé, au Tems de la Conception, contribue beaucoup à la Ressemblance *. . . . *Un Auteur moderne est d'Opinion, que l'Imagination ne commence à être en Force, qu'aprés la Vivification du Fétus, c'est-à-dire lorsqu'il commence à se faire sentir à la Mere*

* *Similitudinem quidem in Mente Reputatio est & in quâ creduntur multa fortuita pollere, Visus, Auditus, Memoria, haustæque Imagines, sub ipso Conceptu* Plinius, *ibidem.*

Mere par ses Mouvemens †. . . . *Mais, enfin, la plûpart des Auteurs modernes conviennent, que l'Imagination peut agir sur le Fétus, depuis le Moment de la Conception, jusqu'à celui de l'Accouchement; sans qu'ils se donnent pour cela la moindre Peine de nous apprendre ce que deviennent ces gros Morceaux de Chair & d'Os, que l'Imagination arrache du Fétus, lors qu'il est déja parvenu à une Grosseur considérable.*

CETTE Objection, mon cher Isaac, par laquelle l'Auteur finit l'Examen du Sistême des *Imaginationistes*, renverse toutes les Subtilitez de ces Philosophes toujours empressés à trouver du Mistérieux dans les Choses où il n'y a rien que de naturel. Car, si l'Imagination peut priver un Enfant prêt à naitre d'un de ses Membres, que devient la Matiere qui composoit ce Membre? Une Difficulté encor plus grande que celle-là, c'est lorsque l'Imagination fournit & crée subitement quelque Corps étranger. Où prent-elle cette Matiere dans l'instant? A-t-elle, comme Dieu, le Pouvoir de la créer de rien? Les Philosophes, qui ont soutenu si fortement l'Opinion, que de rien on ne pouvoir rien faire, *ex nihilo fit nihil*, auront-ils la Complaisance d'accorder à l'Imagination d'une Femme, qui a envie de manger d'un Jaret de Veau, de produire sur le champ, sur l'Estomac d'un Enfant formé & parfait, un Morceau de Chair ressemblant à un Jaret de Veau? C'est-là un des Miracles fort ordinaires des Fantaisies des Femmes, si l'on

† *Dr. Turner's Defence of the XII Chapter of the I Part of a Treatise* de Morbis Cutaneis, *pag.* 142.

si l'on en croit ceux qui leur attribuent ce Pouvoir. Ils racontent des Faits bien plus surprenans. En voici un, dont l'Auteur fait une Critique très enjouée *.

PHILIPPE MEURS, *Protonotaire Apostolique, avoit une Sœur bien formée dans toutes les Parties de son Corps, mais malheureseument sans Tête, au lieu de laquelle elle avoit une Coquille de Poisson de Mer sur son Cou, semblable à une Moule, qui s'ouvroit & se fermoit, & par laquelle on nourrissoit cette Fille-Moule, avec une Cuilliere. La Cause de ce Prodige fut, que sa Mere, étant enceinte, eut une grande Envie de Moules, qu'elle vit à la Poissonnerie, mais qu'elle ne put avoir dans le Moment. La Sœur de Philippe Meurs, Mademoiselle Moule, vécut jusqu'à l'Age d'onze Ans dans cette monstrueuse Condition; mais, un matin, ouvrant ses Coquilles pour recevoir sa Nourriture, elle les referma tout à coup d'une si grande Force, qu'elle les brisa contre la Cuilliere, & mourut d'abord. . . . . Qui a jamais oui une pareille Chose? Une Moule nourrie avec une Cuilliere!* Credat Judæus appella, non ego. . . . . *Le Docteur Turner, afin de convaincre le Lecteur de la Possibilité de ce Conte, ... dit qu'il a vu un Enfant né avec une Excrescence charnue, ou plûtôt cartilagineuse, sur la Tête, en Forme de Bonnet de Grenadier. . . Ce Monstre vint au Monde en vie, mais mourut aussi-tôt. . . . . Je pourrois, si je voulois continue-t-il, vous informer de la Déposition de la Mere; mais, je ne juge pas-à-propos de le faire. Quel étrange & bisarre Argument est celui-là? Un*

* *Pag. 42. &c.*

Un Enfant est né avec un Bonnet de Grenadier, & la prétendue Cause nous est adroitement célée. L'Enfant n'eut pas le Tems de recevoir la moindre Nourritture: il mourut d'abord. Ergo, *il n'y a point d'Absurdité à dire, qu'une Moule fut nourrie avec une Cuilliere pendant onze Ans, & que malheureusement cette Cuilliere tua la Vierge-Moule, en lui brisant les Machoires. Mais, sans tenir le Lecteur d'avantage en suspens touchant le Prodige de Mademoiselle Moule, ... Fienus, qui est le seul qui l'aie publié, . . . ne reconnoit-il pas positivement, que Meurs disoit fort rarement la Vérité* *?

IL en est, mon cher Isaac, d'une Partie des Histoires qu'on débite touchant les Monstres & les Créatures imparfaites, ainsi que de celle dont l'Auteur se moque avec juste Raison. Elles ont le Sort de tous les Faits qui sont contez par differentes Personnes, & deviennent plus merveilleuses à chaque Instant: tous ceux, qui les répétent, en embellissant la Narration. Un Morceau de Chair, gros comme une Noix, est bientôt métamorphosé en Bonnet de Grenadier. C'est-là l'Equivalent de la Fable de l'Homme qui feignit de pondre un Oeuf. Avant la Fin de la Journée, on assûroit au Bout de sa Rue, qu'il en faisoit cent par Jour. Ce n'est pas qu'il ne naisse véritablement des Enfans difformes & mons-

* *Dico me non credere, quia enim ipse erat senex & Historia erat vetusta, ob cujus Vetustatem non poterat facile ab aliquo redargui, adeo tum in illâ, tum in aliis quas aliquando commemorabat, sæpe erat valdè infelix, conjiciendo Veritatem. Deus sit Animæ ejus propitius.* Fienus, Quæst. XXII.

monſtrueux : l'Expérience ne démontre que trop cette Vérité. Mais, ils ſont très rares, & ſont produits par des Cauſes différentes de l'Imagination des Femmes, qui ne peut agir directement ſur le Fétus. Car, quelque Pouvoir qu'on lui accorde, il faut qu'elle emploïe une Force corporelle, pour produire le moindre Effet ſur la Chair d'un Enfant. La ſeule Matiere peut agir ſur la Matiere, d'une Maniere à y cauſer des Fractures & des Diſlocations, & à y produire un Changement total. Les Gens, qui ſont dans le Délire, penſent qu'ils ont une Tête faite de Verre, & craignent de ſe la voir briſer par quelque Coup dangereux. Mais, cela ne fait aucun Changement dans la Conſtruction de leurs Corps. Or, n'eſt-il pas abſurde de ſoutenir, qu'une Femme, qui n'a pas la Force de pouvoir, par ſon Imagination, cauſer le moindre Changement ſur ſon Corps, puiſſe produire cet Effet ſur celui de ſon Enfant?

L'AUTEUR réfute parfaitemen bien les Objections qu'on oppoſe à ces Raiſons. Il détruit tous les faux Principes, que le P. Mallebranche avoit indiſcrétement fondez ſur une Hiſtoire, qui, quoiqu'extraordinaire, pouvoit néanmoins être aiſément expliquée par le Moïen des Cauſes ordinaires, & des Loix du Mouvement. *Je viens*, dit-il *, *à l'Hiſtoire du Pere Mallebranche.* .... „ Il y a ſept ou huit Ans paſſez „ , *dit ce Pere* †, „ qu'on vit un jeune Homme, à „ l'Hôpital des Incurables, né idiot, dont le „ Corps

* *Pag.* 38.

† Recherche de la Vérité, *Livr. II, Chap. VII, cité par* Blondel, *pag.* 38 & 39.

„ Corps étoit rompu aux mêmes Endroits où
„ l'on rompt les Criminels. Il a vécu vint Ans
„ dans cet Etat, & a été vû de plusieurs Person-
„ nes. . . . La Cause d'un Malheur si terrible
„ fut que sa Mere, apprenant qu'on devoit rouër
„ un Criminel, voulut en voir l'Exécution. Les
„ Enfans voïent ce que leurs Meres voïent,
„ entendent les mêmes Cris: ils reçoivent les
„ mêmes Impressions des Objets, & sont émus
„ par les mêmes Passions. Les Coups, qu'on
„ donna au Malfaiteur, frappérent violemment
„ l'Imagination de la Mere, & par contre-coup
„ le tendre Cerveau de l'Enfant, dont les Fibres,
„ ne pouvant résister au Torrent des Esprits,
„ furent rompus. C'est par cette Raison, qu'il
„ vint au Monde idiot. Le Mouvement impé-
„ tueux des Esprits animaux de la Mere dilata
„ avec force son Cerveau, & se communiqua
„ aux diverses Parties de son Corps, qui répon-
„ doient à celles du Criminel. Mais, comme
„ les Os de la Mere pûrent résister à l'Impé-
„ tuosité des Esprits, ils ne furent point blessés.
„ Peut-être qu'elle n'en sentit pas la moindre
„ Douleur: mais, ce Cours rapide des Esprits
„ a été capable d'emporter ou de briser cette
„ tendre Partie des Os de l'Enfaut. Et il faut
„ observer, que si cette Mere eut déterminé le
„ Mouvement de ses Esprits vers quelque autre
„ Partie de son Corps, en se chatouillant avec
„ force le Derriere, son Enfant n'auroit point
„ eu les Os rompus. „ *Voilà un excellent Re-
cipé, que le bon Pere Mallebranche recommande
aux Femmes grosses, pour préserver leurs En-
fans des funestes Accidens de l'Imagination!*

A CETTE Réfléxion de l'Auteur, mon cher Isaac, j'en ajouterai une autre. Si Aristote se fut avisé de conseiller aux Femmes de se grater le Cul, pour arréter les Effets de l'Imagination, avec qu'elle Hauteur les Philosophes modernes, & sur-tout le Pere Mallebranche, n'eussent-ils pas relevé une pareille Puérilité? *Aristote*, auroient-ils dit, *qui, non seulement veut déveloper tous les Secrets de la Nature, mais encore prescrire des Regles pour tous les Cas dangereux qui peuvent arriver, ordonne aux Femmes de se chatouiller les Fesses, pour garantir le Fétus des Atteintes de l'Imagination. Peut-on pousser l'Extravagance plus loin, que de prescrire un pareil Remede : & le Philosophe Grec ne mérite-t-il pas mieux le Titre de* Prince des Patineurs, *que celui de* Prince des Philosophes? C'est un Philosophe moderne, qui ordonne un si plaisant *Recipé*; & personne n'en dit mot, & n'en montre le Ridicule: on se contente d'en nier le Pouvoir & l'Utilité. Au reste, mon cher Isaac, je suis surpris que le Pere Mallebranche ait ainsi donné la Préférence à cette Partie. S'il eut été Jésuite, son Choix me paroitroit beaucoup moins extraordinaire. Plaisanterie à part, mon cher Isaac, l'Auteur Anglois n'a-t-il pas Raison de dire : *Qui a jamais vû une Fracture, & particuliérement plusieurs, continuer pendant vint Ans, sans Formation de Calus? . . . Je ne prétens pas nier, qu'on n'ait vû un Enfant aux Incurables, qui put avoir assez de Singularité & de Difformité dans ses Membres, pour donner lieu à ce Raport : . . . mais, il est très probable, que cet Enfant vint*

au

au Jour avec une Luxation ou Déboitement des Os & du Carpus *& du* Tarſus ; *ce qui pouvoit aiſément paſſer parmi les Ignorans pour les Fractures qu'on fait aux Criminels, . . . & donner occaſion à la Mere de forger cette impertinente Fable, pour émouvoir la Compaſſion & la Charité des Gens . . . D'ailleurs, il a été remarqué par des Auteurs accréditez, qu'il ſe trouve de tems en tems des Os, qui n'ont jamais eu de Solidité, ou qu'après l'avoir eue ils l'ont perdue* §.

APRE'S que le Phiſicien Anglois a réfuté vivement, & d'une Maniere convaincante, l'Impoſſibilité des Effets qu'on attribue à l'Imagination des Femmes, & démontré qu'ils ſont contraires à l'Anatomie, les Nerfs de la Mere & ceux de l'Enfant n'aïant point de Communication, il fait voir que les Paſſions du Corps, n'étant que des Mouvemens du Sang & des Eſprits, dont la Viteſſe eſt diminuée ou accélérée, la Surpriſe n'eſt à l'égard de l'Eſprit qu'une ſorte de Comparaiſon ſubite faite avec ou ſans Peine entre un Objet avec lequel nous ſommes familiers, & un autre qui nous eſt inconnu. . . . *Or*, dit-il †, *les Enfans ſont-ils capables de faire toutes ces Réfléxions, dans le tems qu'ils ne ſont qu'une Maſſe ſenſitive de Chair? Les Penſées de la Mere ſont étendues à la Vérité, mais elle ne ſont pas à la Portée de l'Entendement de l'Enfant, qui n'eſt point encore formé par la Connoiſſance des Objets exterieurs,*

§ Diſſertation Phiſique de Blondel, *pag* 40. &c.
† *Pag.* 53 & 54.

terieurs, qui touchent ou inquietent la Mere; qui a peur d'une Epée, parce qu'elle craint ou se méfie de la Main, qui la tient; qui s'inquiete à la vûe d'un Chien, parce qu'elle sait qu'elle peut en être mordue. . . . Ceux, qui prétendent avec le Pere Mallebranche, que l'Enfant voit ce que la Mere voit, qu'il entend les mêmes Sons, veulent dire, alio modo, *que les Enfans peuvent voir sans Lumiere, & ouir lorsque leurs Oreilles sont bouchées. . . . Et comment est-ce que la Mere pourroit communiquer ses Pensées à l'Enfant dans sa Matrice, quand son Ame est absolument séparée de celle du Fétus?*

LES Raisons Phisiques, que l'Auteur donne des Marques & des Difformitez des Enfans, sont aussi sensées & aussi naturelles, que celles qu'il apporte pour réfuter les Effets de l'Imagination. Il attribue la Naissance des Créatures monstrueuses aux Indispositions & aux Infirmitez des Animaux dans la Matrice, à l'Interruption de l'Accroissement de quelques Parties du Fétus, à quelque Violence ou Force sur son Corps, aux malheureuses Indispositions des Parens, & au Changement de Place des Oeufs. *On ne sauroit douter*, dit-il *, *que les Enfans dans la Matrice ne soient aussi bien exposés aux Maladies, que s'ils étoient nez. Ils ne sont pas exemts de la Cataracte, de la Goute, &c . . . Ne seroit-il donc pas fort étrange, & même prodigieux, qu'un Corps tendre & propre à recevoir la moindre Impression, comme celui de Fétus, vint toujours au Monde sans découvrir les tristes Effets de ce grand Nombre d'Infirmitez par quelque Mar-*

* *Pag.* 89. *& suiv.*

Marque ou Difformité? . . . . Les Parties du Fétus sont toutes ébauchées dans l'Oeuf; mais, elles ne croissent pas toutes également. Quelques-unes se sont voir en peu de tems, au lieu que d'autres ne paroissent que long-tems après, ou peut-être jamais, si elles rencontrent quelques Obstacles qui les empêchent. Car, si le Fétus est incommodé, les Obstructions des Vaisseaux peuvent priver quelque Partie de leur Nourriture, lesquelles restent ensuite dans leur prémiere Condition, sans se perfectionner en aucune maniere, dans le tems que les autres deviennent parfaites. Dans ce Cas, ce Phénomene paroit si étrange, qu'on ne fait pas difficulté de crier d'abord, au Monstre, & d'attibuer la Qualité monstrueuse de l'Enfant à l'Imagination de la Mere, quoiqu'il n'y ait rien de plus dans ce Fait, que ce qui est suivant le Cours de la Nature . . . . Par exemple, le Cerveau, & le Cervelet, ressemblent d'abord à deux Vessies aqueuses; mais, ensuite, cet Eau très claire se condense ou se coagule, & se couvre seulement d'une Membrane assez mince †. C'est pourquoi on a vû naitre des Enfans sans qu'il parut aucune Cervelle. Nous trouvons ce Fait dans les Journaux de Blegny. Il rapporte, qu'une Fille étoit née sans Cerveau, & véçut néan-

† *In Capite circumcrescente Membranâ, ex Aquâ limpidissimâ Cerebrum concinnatur . . . . Cerebrum & Cerebellum ex lipidissimâ Aquâ in Coagulum calosum densantur.* Harvæus, Exerciat. LXIX.

moins cinq Jours ‡. *Sans doute que le Cerveau de cette Fille demeura dans son prémier Etat, à cause de quelques Obstructions, & parut par conséquent aqueux . . . . Si quelques Enfans viennent au Monde avec une Ressemblance de Singe, de Grenouille, ou de quelque-chose de pire, on doit l'attribuer à la même Cause; c'est-à-dire, que les Levres & les Joues n'étant pas arrivées à leur Perfection, & la Bouche étant ouverte jusqu'aux Oreilles* §, *lesquelles sont alors imperceptibles, les Enfans aussi imparfaits paroissent horribles aux Spectateurs, & donnent lieu à bien des Fables . . . . Il n'est pas difficile de découvrir l'Origine des Marques rouges. Elles procedent fort souvent de ce que la Peau n'a pas dans cet Endroit l'Epaisseur qu'elle devroit avoir: ce qui la fait paroitre comme si elle étoit écorchée ou pelée; parce que les Veines, étant toutes contre la Surface de la Peau, tombent aisément sous la Vûe. Quelquefois ce Défaut ne vient pas tant de la Peau, que de l'Arrangement des Arteres & des Veines; les Branches capillaires des prémieres étant très nombreuses & plus dilatées qu'à l'ordinaire, & celles des autres Vaisseaux en petit nombre & étroites, & dechargeant le Sang lentement . . . . Le Corps du Fétus, étant fort tendre, est encore sujet à se*

‡ *Puella sine Cerebro nata in tota Cranii Capacitate nihil præter Aquam liquidam deprehendere licuit, omnino adimplentem Membranam, nullo præsente Cerebro, aut Substantiâ solidâ.* Blegny Zodiacus Medico-Gallicus, *April.* 1681, *Observat. III.*

§ *Oris Rictus ad utramque Aurem protensus cernitur.* Harvæus, Exercitat. LXIX.

*se meurtrir & à se briser par les fortes Convulsions des Trompes, & par celles de la Matrice, aussi bien que par la violente Contraction des Muscles de l'Abdomen qui pressent sur lui avec force. La méchante Configuration de la Matrice peut être, selon Hipocrate *, la Cause des Difformitez. L'Enfant dans la Matrice, dit-il, sera estropié, s'il na pas assez d'Espace pour y demeurer à son Aise. Il ressemble en cela à un Végétable, lequel, trouvant une Pierre, ou quelque autre Chose, qui le gene dans son Acroissement, croît peu-à-peu tortu & de travers, mince d'un Côté, & épais de l'autre.*

EST-IL possible, mon cher Isaac, que le Bons-Sens, instruit & guidé par l'Anatomie, offrant autant de Moïens naturels à l'Esprit pour expliquer la Formation imparfaite des Animaux, plusieurs Philosophes aïent cherché à justifier & à soutenir les Préjugés du Vulgaire & des Ignorans, & qu'ils aïent attribué à l'Imagination des Femmes les Causes de certains Effets que la Nature leur présentoit avec tant de Clarté? *Mais*, disent les Mallebranchistes, qui ne sauroient voir annéantir le Remede de leur Instituteur, *si l'Imagination des Femmes ne peut produire aucun Effet sur le Fétus, d'où vient a-t-on vû des Femmes se blesser, à cause des Fraieurs qu'elles avoient eues? Le Fétus étant insensible à ce qui se passe dans l'Imagination de la Mere, quel Part peut-il prendre à sa Peur?* Je répons à cela, mon cher Isaac, qu'il ne prend réellement aucune Part à la Peur; mais, qu'il se ressent beaucoup des Impressions cor-

* De Genitur, *Art. XI.*

corporelles que cette Peur de ſa Mere lui occaſionne, par les Mouvemens du Diaphragme & des Muſcles de l'Abdomen, qui, comprimant avec force les Inteſtins, font cauſe que la Matrice foule le Fétus, & le prive même quelque-fois de la Vie. Les grandes Paſſions dérangent le Corps Humain. La Surpriſe, la Terreur, la Colere, font ſur la Machine Humaine le même Effet qu'une rude Secouſſe à une Pendule. Seroit-on étonné, ſi un Homme, en tombant par terre, dérangoit les Reſſorts de ſa Montre? Seroit-il fort néceſſaire de chercher dans l'Imagination de cet Homme la Cauſe de ce Dérangement? Et, pour le prévenir, auroit-il dû ſe chatouiller le Derriere en tombant? Si quelques-uns des Philoſophes anciens revenoient à la Vie, il faut avouër, qu'ils trouveroient dans les Écrits de certains modernes de quoi ſe venger amplement des Plaiſanteries qu'on a faites, & quelque-fois outrées, ſur quelques-unes de leurs Opinions.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: & vi content & heureux.

De Londres, ce . . .

LET-

LETTRE CENT SEPTANTIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

JE te parlai, mon cher Monceca, dans ma derniere Lettre, de la Conformité qui se trouve entre les Tripolitains & les anciens Lacédémoniens. Ils ont encore imité quelques Usages des Romains. Ils confient, pendant la Nuit, la Garde de leur Ville à des Dogues, qu'ils renferment pendant le Jour dans un Bastion du Rempart. Ces Chiens s'acquittent de leur Emploi avec beaucoup d'Exactitude. Ils parcourent les Rues de la Ville: & si, par hasard, ils rencontrent quelqu'un, ils le déchirent, & le mettent en Pieces. Dès que l'Aurore paroit, ils se rendent eux-mêmes à la Porte de leur Prison. Il est vrai, qu'ils y sont moins tranquilles que ne l'étoient les Chiens destinez à la Garde du Capitole. Ils aboïent, dès qu'ils sentent quelqu'un approcher de leur Demeure, & font entendre leurs Jappemens dans tout le Quartier, au lieu que les autres étoient obligés, sous Peine de la Vie, de garder le Silence pendant le Jour. Les Tripolitains sont à cet Egard plus sensez que les Romains: ils ne demandent à des Bêtes, que des Actions animales; & ne sont point assez fous, pour vouloir éxiger d'elles un Raisonnement suivi.

JE

JE ne ſçai, mon cher Monceca, ſi tu as jamais fait Attention à l'éxacte Diſcipline que les Chiens du Capitole étoient obligés de garder. Il ſemble que la Superſtition des Romains leur perſuadât, que la Divinité devoit inſpirer ces Animaux. *On les nourrit*, dit Ciceron, *pour faire du Bruit. C'eſt pourquoi, l'on ne trouve point étrange qu'ils aboient pendant la Nuit, qui que ce ſoit qu'ils entendent venir, fuſſent même des Gens de Bien: l'Heure indue excuſe leur Mépriſe, & autoriſe leur Soupçon. Mais, ſi, en plein Jour, ils aboient de même contre les Perſonnes qui ſe rendent dans le Temple pour y offrir leurs Vœux aux Dieux immortels, on leur caſſe les Jambes* *.

NE voilà-t-il pas une belle Regle, & où le Bon-Sens a beaucoup de Part! N'eſt-ce pas quelque-choſe de bien ſage, que d'éxiger qu'un Chien oublie d'être Chien pendant le Jour, & qu'il ne s'en ſouvienne que durant la Nuit, *ſous Peine à lui d'être pendu & étranglé juſqu'à ce que Mort naturelle s'enſuive*? En vérité, mon cher Monceca, lorſqu'on réfléchit aux Puérilitez abſurdes, qui étoient fortement établies, & qu'on

* *Anſeribus Cibaria publicè locantur, & Canes aluntur in Capitolio, ut ſignificent ſi Fures veniant. At Fures internoſcere non poſſunt. Significant tamen, ſi qui noctu in Capitolium venerint: & quia id eſt ſuſpicoſum, tametſi Beſtiæ ſunt, tamen in eam partem potius peccant quæ eſt cautior. Quod ſi Luce quoque Canes latrent, quum Deos ſalutatum aliqui venerint, opinor iis Crura ſuffringantur, quod acres ſint etiam tunc quum Suſpicio nulla ſit,* Cicero pro Roſcio Amerino, *Cap. XX.*

qu'on regardoit comme des Loix essentielles, chés la plûpart des anciens Peuples, on est étonné, que des Hommes, qui ont fait des Choses aussi éclatantes, & donné tant de Preuves de la Grandeur de leur Génie, aïent pû suivre & approuver des Usages, dont les Nations les plus barbares sentent aujourd'hui le Faux & le Ridicule. C'est là un Sujet de Mortification pour la Vanité Humaine. Il semble que les misérables Mortels ne puissent jamais parvenir à instituer dans un Etat un Corps de Loix également sages & sensées, & qu'ils soient obligés de méler toujours quelques Grains de Folie & de Superstition aux Réflexions les plus raisonnées. Cela me feroit croire volontiers, mon cher Monceca, que tous les Peuples ont quelque Ressemblance marquée, dans bien des Points, avec ceux, qui, du prémier Coup d'Oeuil, leur paroissent le plus opposez. Ce que je te dis-là paroit d'abord extraordinaire: & l'on a peine à se figurer, que les Italiens, Gens doux, souples, voluptueux, haïssant la Guerre, aimant les Arts & les Belles-Lettres, aïent aucune Conformité avec des Indiens féroces, impolis, ignorans, crasseux, & endurcis au Travail & à la Fatigue. Cependant, quelque Différence qu'on croïe appercevoir entre la Façon de penser des uns & des autres, lorsqu'on approfondit les Choses, on y trouve une grande Ressemblance, même dans les Choses les plus essentielles.

LES Italiens ont pour leur Souverain Pontife un Respect aveugle, qui va jusqu'à l'Idolatrie. Ils l'élevent sur un Autel, ils lui offrent

frent de l'Encens, ils se prosternent devant lui, ils baisent humblement le Bout de ses Pieds. Voïons quels sont les Honneurs que les Indiens rendent à leurs Princes. Ils sont devant eux dans la Posture la plus humiliée, & ne leur parlent qu'en des Termes qui sont aussi pompeux que les Titres fastueux de *Sainteté*, & de *Vicaire de Dieu en Terre.* Lors que les Chinois paroissent devant leur Empereur, ils se prosternent neuf fois. Cela ne vaut-il pas bien l'humble Baiser de la sacro-sainte Pantoufle?

DANS *les Indes*, dit un Auteur moderne*, *toutes les Pagodes sont renommées par quelques Miracles, ou par des Guerisons extraordinaires, dont les Légendes font l'Histoire, pour la Consolation & pour l'Edification des Dévots. . . . . L'un a de la Dévotion pour* Jagarnat, *l'autre pour* Vistnou. *Un Bramin prend les Mouchoirs de ces Dévots, ou telle autre Chose qu'ils lui présentent, frotte ces Choses au Dieu dont il est le Prêtre, & les rend ensuite aux Personnes à qui elles appartiennent.* Ne voilà-t-il pas, mon cher Monceca, une Copie parfaite de ce qui se passe en Europe? *Ignace de Loyola* y tient lieu de *Jagarnat*, & *François d'Assise* de *Vistnou.* Les Jésuites, & les Franciscains, valent bien des Bramins, pour frotter avec des Mouchoirs les Chasses de leurs Patriarches: &, quelque-chose de plus étonnant encore, les Religieux de Ste. Gennevieve frottent de même, à l'Etui de la Chasse de cette Sainte, des Linges attachés au Bout d'une Perche, & qu'il vaudroit autant frot-

* Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolatres, *Tom. II, Part. I, pag.* 11.

frotter au Bas de ſon Piedeſtal, ou au Sueil de la Porte de ſon Egliſe. Les uns & les autres ſavent auſſi adroitement profiter de la Superſtition des Peuples, que les Bramins de la Foibleſſe & de l'Ignorance des Indiens. L'Auteur, qui rapporte cette Fourbe de leurs Prêtres; n'a-t'il pas raiſon de dire, *les Choſes ſe paſſent ici tout comme ailleurs*?

CE n'eſt pas dans ce ſeul Point, que la Croïance des Romains eſt conforme avec celle des Habitans de l'Inde Orientale. Ces deux Peuples font également faire des Proceſſions à leurs Pagodes. Le prémier promene ſes Saints par les Rues: & le dernier fait auſſi la même Choſe de ſes faux Dieux. L'Ecrivain, que je viens de citer, me fournit encor cette ſeconde Circonſtance. *Dans les Proceſſions*, dit-il*, *que les Indiens font faire à leurs Dieux, ils obſervent des Uſages, qui ſont aſſez connus en Europe. Tel eſt, par exemple, celui du Brancard ſur lequel ils portent le Dieu qu'on promene, l'Autel portatif dont ils ſe ſervent à ces Proceſſions, les Fleurs ſemées ſur la Route de l'Idole, les Parfums & les Odeurs qu'ils brulent à ſon Honneur, &c. Nous ne diſons rien des Cris des Dévots, des Prieres jaculatoires, des Mouvemens qu'excite la Préſence de ce Dieu, de leurs Gémiſſemens & de leurs Tranſports; Effets trop ordinaires de la Coutume & de l'Education.* Ne diroit-on pas, mon cher Monceca, que c'eſt-là la Deſcription d'une de ces Proceſſions Nazaréenes où l'on porte la Chaſſe de quelque Saint qui doit faire ceſſer une lon-

* *Là même.*

gue Stérilité, ou envoïer une Pluïe abondante?

AU RESTE, ce n'est pas aux seules Images, que les Romains rendent un Culte superstitieux. J'ai vû plusieurs fois, lorsque j'étois à Rome, une Foule de Peuple prosterné dans les Rues où le Pontife passoit, escorté d'une superbe Cavalcade. On entendoit *ces Gémissemens & ces Transports, que la Vûe de leurs Dieux inspire aux Indiens.* Quel Spectacle pour un Philosophe de voir tous les Habitans d'une Ville tomber aux Pieds d'un Homme, & s'écrier d'une Voix tremblante, *Saint Pere, absolvez-nous de nos Crimes: donnez-nous des Indulgences, qui nous servent à l'Article de la Mort!* J'aimerois autant qu'il dissent, *Expediez-nous un Passeport pour n'être point saisis par la Maréchaussée d'Enfer.* Je t'avoue, mon cher Monceca, que je rougissois de la Foiblesse Humaine, toutes les fois que j'ai été le Témoin de pareilles Scenes. Qu'auroit dit Socrate, ce sage Athénien, s'il en avoit eu Connoissance? Je doute qu'il eut pû se contraindre. Il eut parlé de la Folie des Italiens, comme il fit de celle des Grecs; &, à coup sûr, il eut eu le même Sort. Les Inquisiteurs n'auroient point été plus raisonnables, que les Tirans qui le condamnérent. Dans tous les Païs où régne la Superstition, il est dangereux de vouloir éclairer l'Esprit des Hommes, mais sur-tout dans ceux où *le Sceptre & l'Encensoir sont dans les mêmes Mains.* Une Personne, qui blesse les bonnes Mœurs, qui porte Préjudice à la Société, obtient aisément à Rome le Pardon de sa Faute; mais, Malheur à lui, s'il

s'il a touché à quelque Chose qui tende à diminuer l'Autorité Ecclésiastique: il est perdu sans Ressource, & condamné aux plus rudes Peines.

Je reviens, mon cher Monceca, à la Ressemblance des Indiens & des Italiens. Dans le Roïaume de Décan, les *Nairos* ont le Droit d'éxiger les dernieres Faveurs des Filles & des Femmes dont la Beauté les a charmez. Les Maris se font un Honneur d'être cocufiés par des Gens d'un Rang aussi élevé. A Rome, les Cardinaux & les Prélats, & dans le Reste de l'Italie les Moines & les Prêtres, n'ont point encore réduit en Forme de Loi le Pouvoir qu'ils ont sur le Beau-Sexe: mais, ils jouïssent autentiquement des mêmes Privileges que les *Nairos*; & il n'est point de Romain, qui ne s'estime fort heureux qu'une Eminence veuille bien l'honorer de quelque Visite où l'Epoux à toujours beaucoup moins de Part que l'Epouse.

Le Grand-Bramin, chés les Banians, a les mêmes Droits & les mêmes Prérogatives, que le Pontife Romain. C'est lui, qui donne les Dispenses pour les Mariages. C'est aussi lui, qui fait le Divorce. Et tout cela est païé.

Voici encor une autre Conformité entre la Croiance des Italiens & des Indiens, qui emporte avec elle plusieurs des principaux Points de la Religion des ces Peuples. Je la trouve dans le même Auteur où j'ai puisé les autres. *Les Indiens*, dit-il *, *sur le Retour de l'Age, font faire des Pénitences, & autres semblables Oeuvres estimées méritoires, afin qu'au Sortir de cette Vie leur Ame aille loger dans un Corps bien*

 disposé,

* *Pag.* 27.

disposé, ou dans celui d'un grand Seigneur. C'est à ce Motif, qu'il faut atrribuer toutes leurs Oeuvres pies, Aumones, Retraites, Fondations, &c. Ceux, qui ne se sentent point assez de Courage pour supporter des Austeritez, se déterminent à ces dernieres Pratiques, font de grandes Aumones aux Bramins, & chargent leurs Héritiers de faire prier Dieu pour eux. Il en est aussi, qui amassent des Trésors, pendant leur Vie, pour pouvoir s'en servir à se racheter après leur Mort, lorsque leur Ame a le Malheur d'entrer dans le Corps d'un Misérable.

LA Métempsicose produit chés les Indiens les mêmes Effets que le Purgatoire chés les Nazaréens. Je crois voir dans les Banians, qui font des Charitez extraordinaires, afin qu'au Sortir de cette Vie leur Ame aille loger dans un Corps bien disposé, de riches Fermiers-Généraux ordonner en mourant, qu'on donne à des Moines une Partie des Trésors qu'ils ont volez.

JE trouve encor beaucoup de Ressemblance entre les riches Dévots Italiens & les Indiens, *qui, ne se sentant point assez de Courage pour supporter des Austeritez achetent, moiennant une certaine Somme, le Droit d'en être exemts. C'est ainsi qu'en use un superstitieux mais voluptueux Romain.* Il obtient, pour dix Pistoles, la Permission de manger de la Viande le Carême, & les Jours auxquels elle est prohibée par les Ordres du Pontife. Il se munit aussi d'un bon Nombre d'Indulgences, qu'il paie fort chérement, & qu'il croit être d'une grande Utilité après la Mort.

JE pense avec raison, mon cher Monceca, qu'il

qu'il y a beaucoup de Conformité entre les Usages & les Mœurs des deux Peuples dont je viens de parcourir les Superstitions; & ce n'est pas seulement dans les Choses qui regardent les Cérémonies & le Culte extérieur, que leur Maniere d'agir est à peu près la même. Ils ont les mêmes Idées sur ce qui concerne la Dévotion mistique, & les Macérations outrées & ridicules, que pratiquent quelques Moines Nazaréens. Les Indiens ont leurs *Capucins*, leurs *Peres de la Trappe*, leurs *Camaldules*, & leurs *Chartreux*, &c. Voici une Relation exacte de leur Façon de vivre: elle semble être copiée sur quelqu'une qui contiendroit l'Histoire extravagante des Pénitences Monastiques. *Sita est l'Inventeur des Pelerinages, & le Patriarche des Hermites Indiens connus sous le Nom de Faquirs. . . . . . . Quand le Sommeil les surprend, il se laissent tomber à terre sur de la Cendre de Bouze de Vaches, & des Ordures. Ils poudrent même quelquefois de ces Cendres leurs longs & sales Cheveux. . . . Quelques-uns se retirent tour à tour dans une Fosse, où ils ne reçoivent de la Clarté que par un fort petit Trou. Ils y demeurent jusqu'à neuf ou dix Jours, sans jamais changer de Posture, & sans manger ni boire. A ce qu'on assûre, d'autres passent des Années sans se coucher. Lorsqu'ils ne peuvent résister au Sommeil, ils s'appuient sur une Corde attachée des deux Bouts aux Branches d'un Arbre. . . . D'autres Pénitens se tiennent dix ou douze Heures du Jour un Pied en l'Air, les Yeux tournez vers le Soleil, aiant à la Main un Rechaud plein de Feu, dans lequel ils jettent de l'Encens à l'Honneur*

de quelque Idole. D'autres sont toûjours assis, ou, pour mieux dire, accroupis sur leur Derriere; & , dans cette Situation, ils tiennent sans cesse les Mains levées sur leur Tête en plusieurs Façons différentes §.

LES Austéritez de ces Faquirs sont bien un juste Equivalent des Folies de quelques Moines Nazaréens. Ignace de Loïola, le grand Patriarche des Jésuites, voaïgea pendant long-tems un Pied chaussé & l'autre nud: & il se laissa manger de Poux pendant long-tems, s'étant renfermé avec un Troupe d'autres Gueux dans un Hôpital. François d'Assise se vautroit dans la Neige comme un Cheval de Houssard dans la Paille. Ses Disciples aujourd'hui se piquent le Corps avec des Pointes de Fer, vont à demi-nuds, & sont aussi sales & aussi crasseux que les Faquirs, aussi inutiles à la Société, aussi ignorans, aussi fous, & aussi révérez du bas Peuple. Peut-on trouver de Ressemblance plus parfaite? En voici un autre qui l'est autant. Elle est entre ces mêmes Faquirs, & les Mistiques Disciples de Molinos. *A tout ce qu'on a écrit de ces Hermites Indiens,* dit l'Auteur que j'ai déjà cité plusieurs fois *, *nous ajoûterons, qu'on voit des Femmes dévotes leur venir baiser les Parties du Corps les plus cachées, sans que pour cela ils détournent les Yeux, sans que leur Modestie s'en dérange, & sans la moindre Sensibilité de part & d'autre. Ils affectent même, en recevant ces Marques d'un Respect extravagant, une espece d'Extase, & une Quiétude d'Esprit.* AI-JE

§ Ceremonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolatres, *Tome II, Part. I, pag.* 7.

* *La-même.*

AI-JE Tort, mon cher Monceca, de soutenir, qu'on retrouve dans les Indes ce Quiétisme, que Molinos précha au millieu de Rome; & que tant de Prêtres Nazaréens ont adopté? Lorsque je pense à ces Béates allant baiser *les Parties les plus cachées des Faquirs*, je crois voir le Jésuite Girard, l'Esprit attaché au Ciel, coler ses Levres sur la Plaie du Téton de la Cadiere; &, peu après cette Expédition, être lui-même baisé par la fameuse Baterelle, une autre de ses Penitentes. Combien n'y a t-il pas en Italie de Moines, qui changent en Reliques, ainsi que les Faquirs, les Parties les plus peccantes de leurs Corps? Si leurs Dévotes pensoient comme Rabelais, il faudroit qu'ils se contentassent d'être baisés au Visage, & nullement ailleurs. Ce François ne voulut jamais accompagner à l'Audience du Souverain-Pontife l'Ambassadeur à la suite duquel il étoit venu à Rome. On lui en demanda la Raison. *Je crains*, dit-il, *les mauvaises Odeurs: &, puisque mon Maitre, qui représente un grand Roi, va baiser les Pieds du Pape, sans doute que moi, qui ne suis qu'un pauvre Médecin, je ne serois admis qu'à lui baiser le Derriere.*

LE Courrier va partir: le Tems me presse; & je suis forcé de finir ma Lettre. Regarde toujours les Mœurs & les Coutumes de tous les Peuples avec un Oeuil Philosophe; & tu t'appercevras aisément, que ceux, qui paroissent avoir quelquefois les Maximes le plus éloignées, ont cependant bien des Choses qui leur sont également communes.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, vi

content & heureux, & cherche toujours ton Bonheur dans l'Amour des Sciences & de la Philosophie.

De Tripoli, ce. . . .

LETTRE CENT SEPTANTE-ET-UNIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

IL est des Difficultez, mon cher Isaac, dans la Connoissance de l'Ame de Bêtes, que le Génie Humain ne pourra jamais surmonter. Quelque Hipothese que les Philosophes inventent pour en développer les Secrets, ils ne feront que donner sujet à de nouveaux Doutes. Ils montreront le Foible des Sistêmes qu'ils combattront: mais, en les détruisant, ils n'établiront point le leur, qui, n'aïant pas tous les Défauts des autres, en aura néanmoins d'aussi considérables. De quelque Côté, qu'un Philosophe, défait de Préjugés, tourne les Yeux, il apperçoit des Barrieres, qui arrêtent toutes ses Réfléxions, qui les rendent inutiles, & qui s'opposent à ses Recherches.

SI l'on considere l'Ame des Bêtes comme une simple Modification de la Matiere, on court risque de conclure sur ce Principe, en éxaminant l'Ame des Hommes, qu'elle est maté-

matérielle ainſi que celle des Brutes. Car, ſi la Matiere peut être inveſtie de la Force motrice, ſi elle peut recevoir la Faculté de penſer, de concevoir, de réfléchir, de quelque Maniere groſſiere & imparfaite qu'elle ait ces Qualitez, en la ſubtiliſant davantage, en la faiſant agir ſur des Organes plus déliés, je l'éleverai aiſément juſqu'au Point de Perfection que j'apperçois dans l'Ame Humaine la plus parfaite & la plus éclairée. Je n'aurai pas même grand' Peine à l'y conduire, en la faiſant monter par Gradation. Je trouverai peu de Différence entre un Eléphant & un lourdaut Païſan Laponois, dont je n'entendrai point le Langage. Je verrai que les deux Animaux agiſſent également en conſéquence de ce qui peut leur être utile; qu'ils articulent des Sons que je n'entens point; qu'ils ſont ſuſceptibles de Pitié, de Colere, de Crainte, d'Amitié; qu'ils ont de la Mémoire, & évitent ce qui leur nuit quelquesfois. Dès que je trouve une parfaite Reſſemblance dans les Principes intellectuels de ces deux Animaux, j'ai une Certitude de la Poſſibilité de la commune Matérialité de leur Eſſence. Alors, il m'eſt aiſé de m'élever graduellement de l'Ame de l'Animal Lapon à celle du Philoſophe Des-Cartes; la Raiſon me démontrant évidemment, que les Ames d'une même Eſpece d'Animaux ne peuvent être de pluſieurs Genres différens. Il n'y auroit rien de ſi abſurde & de ſi inſenſé, que de prétendre que l'Intelligence chés quelques Hommes eut un

Principe ſpirituel, & chés quelques autres un Principe matériel.

LORSQUE, pour obvier aux Difficultez qui ſe préſentent en foule dans le Siſtême de ceux qui accordent aux Bêtes un Ame matérielle, on veut recevoir celui de Des-Cartes, la Raiſon ſe révolte contre une Hipothese dont la Lumiere Naturelle montre évidement la Fauſſeté, & que les Animaux démentent tous les jours d'une Maniere convaincante. Comment pouvoir ſe figurer qu'un Chien, en qui l'on voit toutes les Marques de la Mémoire, de la Conception, du Raiſonnement; qui eſt ſenſible, non ſeulement aux Paſſions qui agiſſent directement ſur les Sens, comme la Faim, la Soif, la Douleur, mais encore à celles dont les principales Opérations ſe font dans l'Eſprit, au nombre deſquelles ſont l'Amitié, la Pitié, la Tendreſſe, la Reconnoiſſance, l'Affliction: comment, dis-je, peut-on ſe figurer, que ce Chien n'eſt qu'une Machine, qui, ſelon le Pere Mallebranche, *crie ſans Douleur, mange ſans Plaiſir, croît ſans le ſavoir, ne diſire rien, & ne craint rien* *? En vérité, il faut avoir une Foi bien vive, pour croire de pareilles Choſes: & je ſuis fermement perſuadé, mon cher Iſaac, que ceux qui les ont ſoutenues ſi vivement, en étoient moins perſuadez qu'ils ne vouloient le faire accroire à leurs Lecteurs.

QUELQUES Philoſophes ont inventé un troi-

* Mallebranche, Recherche de la Vérité, *Livr. IV, Chap. VII, pag.* 432

troisieme Sistême, pour éviter les Embarras de ces deux prémiers. Ils ont dit, que l'Ame des Bêtes n'étoit, ni matérielle, ni spirituelle, mais un Etre mitoïen entre l'Esprit & la Matiere. Ce Raisonnement est pitoïable. Car, cette Substance mitoïenne est étendue, ou nõn étendue. Si elle est étendue, elle est par conséquent matérielle; parce que tout ce qui est étendu est matériel. Si elle n'est pas étendue, elle est donc spirituelle; parce que ce qui n'a point d'Extension, & qui existe, est nécessairement spirituel. Si l'Ame des Bêtes n'est, ni spirituelle, ni matérielle, c'est donc un Etre chimérique, ainsi que le Vuide des Epicuriens une pure Négation.

CELA est aussi ridicule, que ce que disent les Péripatéticiens, lorsqu'ils prétendent prouver, que l'Ame des Brutes n'est qu'une Forme matérielle; parce qu'elle differe infiniment de celle des Hommes dans la Connoissance du Bien honnête, & de plusieurs autres Choses. Si la Différence de l'Essence & du Genre des Ames venoit du Différent Dégré de Perception, il faudroit donc soutenir, que celles des Enfans ne sont pas de la même Espece que celles des Hommes qui ont atteint l'Age de Raison. Les Péripatéticiens, & les Scolastiques, répondent à cela, que l'Ame d'un Enfant, & celle d'un Homme, ne sont point d'un Genre & d'un Ordre différent; mais, que les Organes, qui ne sont point encor perfectionnez, sont la Cause du peu de Perception que paroit avoir celle de l'Enfant.

ON détruit cette foible Ressource, par une

Ob-

Objection insurmontable. *Puisqu'il n'y a*, peut-on dire à ces Philosophes, *que les Organes qui déterminent le Dégré de l'Intelligence & de la Conception des Ames, qui peut vous assûrer, que si celle d'un Cheval se fût trouvée placée dans le Corps d'Aristote ou de Scot, elle n'eut pas acquis les Qualitez qu'ont eu celles de ces Philosophes? De même, si les leurs eussent animé le Corps d'un Baudet, toutes les Marques de Raisonnement qu'elles eussent données se fussent bornées à choisir dans un Pré les meilleurs Chardons. Les Organes, selon vous, étant la seule Chose à laquelle on doive attribuer la Difference étonnante qu'on apperçoit entre les Opérations de l'Ame des Enfans & les Conceptions de celles des Hommes, vous ne devez point trouver étonnant, que le même Etre intellectuel, placé dans un Corps Humain bien organisé, tel que celui d'Aristote, fasse un Philosophe, & ne produise que des Actions lourdes, simples, & uniformes, dans le Corps d'un Ane cent fois peut-être moins bien organisé que celui d'un Enfant.*

Dès que les Philosophes, qui soutiennent les Formes matérielles, ne recourront point à la Révélation, il leur sera impossible de pouvoir démontrer qu'il soit nécessaire, pour expliquer le différent Dégré d'Intelligence qui paroit entre l'Ame des Bêtes & celle des Hommes, d'admettre une Différence entre leur Essence. On sera toujours en Droit de leur objecter, que cette Différence est inutile, puis qu'elle peut être formée par les seuls Organes. Ainsi, loin qu'il soit nécessaire par leur Sistême, que l'Ame des Bêtes soit une Subs-

Subſtance mitoïenne entre la Matiere & l'Eſprit, comme l'ont prétendu certains Philoſophes, celle des Hommes pourra être matérielle; puiſqu'elle ſera de la même Eſpece que celle des Bêtes, que les Péripatéticiens aſſûrent n'être qu'une Forme matérielle.

Les Difficultez, qui ſe rencontrent dans toutes ces différentes Hipotheſes ſur l'Ame des Bêtes, ont fait naitre dans ces derniers Tems une nouvelle Opinion aſſez ſinguliere, mais qui n'eſt, ni plus vraiſemblable, ni moins ſujette que les autres à de grands Embarras. Elle admet dans les Bêtes un Principe immatériel & intellectuel. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que bien des Philoſophes ont ſoutenu, que les Brutes raiſonnoient auſſi ſagement qne les Hommes. Straton, Parmenide, Empédocle, Démocrite, Anaxagoras, ont enſeigné qu'elles étoient douées d'Intelligence. Philon & Galien ont auſſi été du même Sentiment. Mais, aucun de ces Philoſophes ne s'étoit aviſé de vouloir leur accorder une Ame ſpirituelle. Il étoit aſſez difficile qu'il le puſſent faire, ne concevant celle des Hommes que comme une Subſtance matérielle. Dans ces derniers Tems, quelques Savans ont admis dans les Brutes un Principe ſpirituel. Pour ſoutenir cette Opinion, un nouvel Auteur vient de publier un Livre rempli d'Obſervations curieuſes, & de Réfléxions ſingulieres *. *L'Ame des Bêtes*, ſelon lui, *eſt une Sub-*

* *Il eſt intitulé* Eſſai Philoſophique ſur l'Ame des Bêtes, où l'on trouve diverſes Réfléxions ſur la Nature

Substance immatérielle & intelligente, ... un Principe actif, qui a des Sensations, & qui n'a que cela . . . . L'Ame Humaine, dit-il, *renferme dans elle-même, outre son Activité essentielle, deux Facultez qui fournissent à cette Activité la Matiere sur laquelle elle s'exerce. L'une, c'est la Faculté de former des Idées claires & distinctes . . . . . L'autre, c'est la Faculté de sentir . . . . . Qui nous empecheroit de supposer . . . . . un Esprit, qui n'auroit que la seconde de ces Qualités sans avoir la prémiere, qui ne seroit capable que d'Idées indistinctes, ou de Perceptions confuses? Cet Esprit, aiant des Bornes beaucoup plus étroites que l'Ame Humaine, en sera essentiellement ou specifiquement distinct.*

CE Sistême, mon cher Isaac, n'est pas moins exposé que les autres à des Objections insurmontables. Car, en supposant qu'il se pût faire, qu'il y ait un Principe spirituel, qui n'ait que la Faculté de sentir, on ne résout pas mille Difficultez qui se présentent à l'Esprit. Comment est-ce, qu'une Chose spirituelle peut périr & être détruite? N'aïant point de Parties, elle n'est point sujette, par conséquent, à la Division. Il est contraire aux Notions les plus claires, de supposer qu'un Etre spirituel ait besoin pour subsister d'être enfermé dans un Corps matériel. L'esprit, étant parfaitement distinct de la Matiere, ne reçoit aucune Atteinte par les divers

Chan-

ture de la Liberté, sur celle de nos Sensations, sur l'Union de l'Ame & du Corps, & sur l'Immortalité de l'Ame, &c.

Changemens qui arrivent dans cette Matiere. *L'Ame*, dit Mallebranche *, *étant une Subſtance ſpirituelle, doit être immortelle; parce qu'il n'eſt pas concevable qu'une Subſtance puiſſe devenir rien. Il faut recourrir à une Puiſſance de Dieu toute extraordinaire, pour concevoir que cela ſoit poſſible.* Je ſçai, mon cher Iſaac, qu'on peut répondre à Mallebranche, qu'il ne faut pas une plus grande Puiſſance pour créer une Subſtance, que pour l'annéantir; & que ſi Dieu, en formant l'Ame des Bêtes ſpirituelle, a voulu qu'elle fût détruite par la Mort, elle le ſera. Mais, cela ne prouve point qu'il y ait dans les Bêtes un Principe ſpirituel. Tout ce qu'on peut en conclure, c'eſt que, s'il y étoit, Dieu pourroit l'annéantir. Cependant, comme il agit toujours par les Voies les plus ſimples, & que le Siſtême, qui admet l'Ame des Bêtes matérielle, eſt beaucoup plus conforme aux Idées que nous avons de l'Ordre & des Subſtances matérielles & ſpirituelles, que celui qui la ſuppoſe incorporelle, on doit croire, qu'il l'a créée matérielle. Car, pourquoi ſuppoſer un Principe ſpirituel dans les Animaux lorſque toutes les Fonctions qu'on lui attribue peuvent être faites par un Principe matériel? D'ailleurs, on ne peut comprendre, qu'une Choſe ſoit ſpirituelle, & qu'elle ſoit privée de la Faculté de former des Idées diſtinctes. Cela répugne aux Notions les plus ſenſées ſur l'Eſſence de l'Eſprit. La Penſée eſt le Propre d'une Choſe ſpirituelle, comme l'E-

* Recherche de la Vérité, *Livr. IV, Chap. VIII, pag.* 428.

l'Etendue l'eſt de la Matiere. Ainſi, de même qu'il ne peut y avoir d'Etre matériel qui ne ſoit étendu, il ne peut y en avoir de ſpirituel privé de la Perception. Lorſque certains Philoſophes veulent, qu'on ſuppoſe une Subſtance incorporelle, qui ne ſoit capable que d'*Idées indiſtinctes*, ils demandent qu'on admette une Matiere, qui n'auroit que de l'Etendue, ſans avoir de la Profondeur. Ces ſortes de Suppoſitions autoriſeroient les plus grandes Erreurs. Après avoir admis un Principe ſpirituel dans les Bêtes, qui n'auroit jamais que des Notions confuſes, qui empêcheroit d'en admettre un d'une autre Eſpece, qui n'auroit que des Senſations ? On multipliroit les différentes Eſſences de l'Eſprit à l'infini: &, dés qu'il peut y avoir de deux Sortes de Spiritualité, il peut y en avoir de trente Sortes. Ces Sentimens répugnent, non ſeulement à la bonne Philoſophie, mais encore aux Connoiſſances les plus ſimples.

SI l'on veut placer un Principe ſpirituel dans les Brutes, il faut que ce Principe ſoit le même que celui qui eſt dans les Hommes, qu'il ait la même Eſſence, & que les Différences que l'on apperçoit dans ſes Opérations, ne procedent que de la diverſe Structure des Organes. Alors, dans quel Embarras ne tombe-t-on point? Il faut ſuppoſer les Ames des Bêtes immortelles; ou bien ſoutenir, que celles des Hommes ne le ſont pas. Si l'on dit qu'elles le ſont également, on demendera ce que deviennent celles des Bêtes après la Deſtruction de leur Corps ? Y aura-t-il un Paradis, un Enfer, & un Purgatoire, pour elles?

Per-

Personne n'eſt encore aſſez fou, pour ſoutenir cette Opinion. Paſſeront-elles dans d'autres Modifications de la Matiere ? Il faut admettre alors la Métempſicoſe, & toutes les ridicules Abſurditez qu'entraine ce Siſtême. Si, pour éviter ces Difficultez, on dit qu'elles finiront, & ſeront réduites dans le Néant, cet Anéantiſſement ſuppoſe celui de l'Ame des Hommes, puiſqu'elle à la même Eſſence que celle des Animaux; qu'il n'y a pas deux différentes Sortes de Spiritualité; & que la Suppoſition d'un Etre moins ſpirituel qu'un autre implique autant Contradiction, que celle d'une Matiere, qui, aïant l'Etendue, n'auroit point de Largeur ni de Profondeur. Or, dès qu'on admet la Spiritualité de l'Ame Humaine, non ſeulement il eſt contraire au Sentiment reçu dans toutes les Religions, mais encore à la Lumiere Naturelle, de la priver de l'Immortalité. Les Raiſons, qu'on apporte pour prouver la Deſtruction de l'Ame, ſont priſes dans l'Eſſence matérielle qu'on lui ſuppoſe; & ſon Anéantiſſement n'eſt que le Dérangement total des Parties qui la compoſoient. Mais, dès qu'elle eſt ſpirituelle, le Dérangement ne peut plus avoir lieu, ce qui eſt incorporel n'étant point ſujet à la Diviſion.

IL eſt impoſſible de concevoir, qu'une Subſtance ſpirituelle ne ſubſiſte qu'en conſéquence de l'Exiſtence d'une Subſtance corporelle. L'Eſſence de ces deux Subſtances étant parfaitement diſtincte, la Deſtruction de l'une ne doit point entrainer celle de l'autre. Le Pere Mallebranche a raiſon de ſuppoſer, qu'il faut

pour cela un Pouvoir extraordinaire de la Divinité : au lieu que ſon Argument n'a aucune Force contre ceux qui ſuppoſent l'Ame matérielle ; parce que, Dieu aïant accordé la Penſée à certains Corpuſcules de Matiere, tandis qu'il feront une Modification particuliere, lorſque ces Atomes ſe délient & ceſſent de former cette Modification, ils peuvent perdre naturellement leurs Facultez, ſans qu'il ſoit beſoin pour cela de recourrir qu'à l'Ordre général des Choſes, & à leur prémiere Création.

DÈS QUE l'on convient que le Principe intellectuel des Bêtes eſt ſpirituel, qu'il eſt indiviſible, qu'il ne peut ſouffrir aucune Atteinte par les Impulſions de la Matiere, il faut, pour ne pas être forcé d'avouër qu'il eſt immortel ainſi que l'eſt celui des Hommes, avoir recours à une Opinion extraordinaire, & ſoutenir qu'à chaque Inſtant Dieu crée & annéantit des millions de Subſtances de la ſeconde Claſſe de la Spiritualité : *Eſt-ce que Dieu*, dira-t-on, *ne peut pas le faire*, *s'il le veut ?* Je conviens qu'il le peut : mais, il eſt abſurde d'établir un Siſtême qui n'a aucune Preuve que la ſeule Puiſſance extraordinaire de la Divinité, & d'adopter un Sentiment qui répugne à l'Idée que nous avons de l'Eſſence de la Spiritualité, & admet des Principes cent fois plus embaraſſans que ceux qu'on veut détruire. Car, indépendemment des Difficultez qui naiſſent du Fond même du Siſtême, combien n'y en a-t-il pas dans l'Opinion qui admet la Spiritualité de l'Ame Humaine ? Si la Révélation, & nos Livres Sacrez, ne nous en aſ-

ſûroient

sûroient, dans quels Doutes ne serions-nous pas quelquesfois? Est-il facile de comprendre comment une Substance, qui n'a point d'Etendue, peut agir sur une étendue? Comment une Substance étendue peut à son tour agir sur une Chose qui n'a point de Parties? N'est-il pas aussi aisé de concevoir que Dieu peut accorder l'Intelligence à certains Corpuscules par sa Toute-Puissance? Ce sont-là, mon cher Isaac, des Matieres à fournir d'éternelles Disputes.

PORTE-TOI bien; &, sans t'inquiéter de toutes ces Questions, vi content & heureux.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT SEPTANTE-DEUXIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

IL y a en Angleterre, mon cher Isaac, deux Universitez célébres. L'une est à Oxford, & l'autre à Cambrige. La Philosophe Péripatéticiene en est entiérement bannie, & l'on y lit & explique aux jeunes Gens les Ouvrages du sage Locke & du savant Newton. Ces Hommes illustres tiennent aujourd'hui la Place d'Aristote, & de ses plus célébres Commentateurs; les An-

glois aïant entiérement secoué le Joug des Philosophes Scolastiques & Péripatéticiens. Ils ont eu beaucoup moins de Peine à se défaire de leurs Préjugés, que la plûpart de leurs Voisins, qui ont voulu pendant un Tems soutenir les Sentimens d'Aristote, par le Secours des Magistrats, & par l'Autorité du Prince.

RIEN ne marque plus évidemment jusqu'où peut aller la Prévention chés les Hommes, que les Disputes qui sont nées dans le Siécle passé en faveur de la Philosophie Péripatéticienne. Les Prêtres Nazaréens ont voulu qu'elle fût regardée avec autant de Respect, que les principaux Articles de Foi de leur Religion. Cependant, ces mêmes Ouvrages d'Aristote qu'ils protegent ont été autrefois condamnez au Feu par une Assemblée de Pontifes Nazaréens * : & le Crédit du Philosophe Grec a été sujet de tems en tems aux funestes Revers de la Fortune. Un Moine Nazaréen †, dont la Passion dominante étoit de passer pour Prophete, se déclara hautement dans le XII Siécle contre la Métaphisique d'Aristote. Il écrivit des Lettres circulaires à plusieurs Pontifes, pour les engager à joindre leur Zêle au sien : *afin de prévenir*, disoit-il, *le Mal que pouvoient causer des Opinions très dangereuses*.. Tous ses Soins furent inutiles. Peu-à-peu, la Secte Péripatéticienne engloutit toutes les autres, & devint la Maîtresse souveraine de toutes les Ecoles. Alors, il

* Un Concile tenu en France sous Philippe Auguste.

† St. Bernard.

il n'y eut aucune Ridiculité, aucune Chimere, qui ne fût avancée par les Commentateurs d'Aristote. Ils forgérent des Chaînes, qui servirent à lier les Esprits, & à les retenir sous le dur Esclavage des Préjugés. Les Mahométans mêmes semblérent vouloir disputer aux Nazaréens la Gloire d'en écrire des Eloges outrez; & il ne fut plus permis d'éxaminer, dans quelque Religion qu'on fût né, si un Homme, qui n'avoit ainsi que les autres qu'une Ame & un Corps, avoit pu se tromper. Les Mouftis, & les Interprêtes de l'*Alcoran*, donnérent la Torture aux Ouvrages de Mahomet, pour les faire cadrer avec ceux d'Aristote: & les Moines ne travaillérent pas moins, pour accorder la Doctrine du Licée avec celle des prémiers Docteurs Nazaréens. Je trouve, mon cher Isaac, dans un Auteur François *, qu'Averroès disoit, *qu'avant qu'Aristote fût né, la Nature n'étoit pas entiérement achevée; qu'elle a reçu en lui son dernier Accomplissement, & la Perfection de son Etre; qu'elle ne sauroit plus passer outre; & que c'est l'Extrémité de ses Forces, & la Borne de l'Intelligence Humaine.*

CET Eloge, quelque extravagant qu'il soit, l'est beaucoup moins, qu'une These que soutinrent les Théologiens de Cologne. Ils prétendirent, qu'Aristote avoit été le Precurseur du Messie, que les Nazaréens croïent être déjà venu, & que nous autres Juifs nous attendons pour notre Délivrance. Il faut avouër,

* Naudé, Apologie pour les grands Hommes faussement accusez de Magie.

mon cher Isaac, qu'une pareille Folie donne un beau Champ aux Plaisanteries des fidelles Israëlites: &, puisque nos Ennemis trouvent le Secret d'appliquer à un Philosophe Païen les Qualitez & les Prophéties qui regardent les Précurseur du Messie, il leur doit être très aisé de trouver dans les Passages de l'Ecriture tout ce qu'il leur prend Fantaisie de justifier par cette même Autorité. Tu croiras peut-être, que je plaisante, lorsque je te dis qu'il s'est trouvé des Théologiens Nazaréens assez fous pour changer en Précurseur de la Divinité un Philosophe très suspect d'Athéïsme; mais, voici ce que dit Agrippa: *Les Théologiens de Cologne ont fait un Livre, pour affirmer la Probabilité* du Salut d'Aristote; *& ils n'ont pas craint d'avancer, qu'il avoit été le Précurseur du Messie dans les Misteres de la Nature, comme St. Jean-Baptiste dans les Misteres de la Grace* §.

DOIT-ON s'étonner après cela, mon cher Isaac, que certains Pontifes aïent regardé ce Philosophe Grec comme un des principaux Apôtres du Nazaréïsme, dont les Ouvrages avoient

§ *Dignissimus profectò hodie Latinorum Gymnasiorum Doctor, & quem Colonienses mei Theologi etiam Divis adnumerarent, Librumque sub Prælo evulgatum ederent, cui Titulum fecerent* de Salute Aristotelis, *sed & alium Versu & Metro* de Vitâ & Morte Aristotelis, *quem Theologicâ insuper Glosâ illustrarunt, in cujus calce concludunt Aristotelem sic fuisse Christi Præcursorem in Naturalibus, quemadmodum Joannes Baptista in Gratuitis.* Agrippa de Vanitate Scientiar. *Cap. LIV, pag.* 95.

avoient fourni la Matiere de plusieurs Articles de Foi. En cela, ils sont sinceres ; &, quelque absurde qu'il soit à des Hommes d'avoir agi d'une Maniere aussi peu sensée, il est évident, qu'Aristote a tenu souvent sa Place parmi les Peres de l'Eglise Nazaréene. Frà-Paolo dit fort plaisamment la même Chose, & fait sentir à merveille le Ridicule d'une pareille Opinion *.

Si nous en croïons un Jésuite, il y a eu des Nazaréens, qui ne se sont point arrêtez à la simple Vénération : ils ont rendu à Aristote les Honneurs Divins, & donné à leurs Enfans les Catégories de ce Philosophe pour leur servir de Catéchisme. Quelque dangereux que dût paroître un Exemple aussi fort des Préjugés outrez pour la Philosophie Péripatéticiene, la Société Ignaciene l'a cependant adoptée ; & c'est elle aujourd'hui, qui la soutient, & qui la protege, contre les violentes Attaques qu'elle reçoit tous les jours. Il est vrai, que les Jésuites n'ont point dans leurs Temples les Images d'Aristote ; mais, ils ne seroient pas fâchés de pouvoir l'installer au Nombre des Peres de l'Eglise, & de lui donner la Place d'Augustin, dont les Ecrits leur sont devenus très à charge depuis long-tems. Il semble même, qu'ils aïent tra-

* *In che haveva una gran Parte Aristotele coll'haver distinto essattamente tutti Generi di Cause, a cui se egli non se fosse adoperato, noi mancaremo di molti Articoli di Fede.* Frà-Paolo, Histor. del Concilio Tridentino, *Libr. II, pag.* 234.

vaillé pendant quelque tems à faire réüssir ce Projet. Ils ont tenté d'abord, pour ne point révolter certains Esprits faciles à s'allarmer, & toûjours prêts à crier au Feu, de rendre douteuse la Damnation d'Aristote. Ensuite, ils ont été un peu plus loin, & ont approuvé ceux qui croïoient qu'il y avoit Apparence que ce Philosophe étoit au Nombre des Bienheureux §. Tout alloit à merveilles jusques-là: mais, malheureusement pour la Société, les Choses changérent subitement; & le Bandeau, qui aveugloit les Hommes a été arraché en partie par les Grands-Hommes qui ont vécu dans ces derniers Tems. Il a donc fallu se désister entiérement de la Canonisation d'Aristote; & tout ce qu'on a pû faire a été de soûtenir la Bonté de ses Opinions, d'élever la Philosophie Péripatécienne jusqu'aux Cieux, & d'en laisser l'Auteur aux Enfers.

MALGRÉ les Soins, que se donnoient les Théologiens pour empécher les Progrès de la nouvelle Philosophie, comme sa Gloire augmentoit tous les jours, la Sorbonne s'avisa, il y a environ cent Ans, d'un plaisant Expédient pour en arrêter le Cours. Elle s'addressa au Parlement de Paris; &, sur les Remontrances qu'elle lui fit, il intervint un Arrêt contre les Chimistes, qui portoit, *qu'on ne pouvoit attaquer les Sentimens d'Aristote, sans attaquer la Théologie Scolastique reçue dans*

§ Gretserus de variis cœl. Luth. *Cap XIII. Voïez la V Partie ou Lettre des* Mémoires de la République des Lettres.

dans l'Eglise ‡. La belle Décision ! mon cher Isaac. J'aimerois autant dire, qu'il est défendu à tout François, de quelque Rang & de quelque Condition qu'il soit, de faire Usage de sa Raison ; n'étant pas juste, qu'un Particulier soit sage, puisque tous les Scolastiques sont fous. Cet Arrêt ridicule, dicté par l'Ignorance & par les Préjugés, n'est pas le plus fort qu'on ait rendu en France contre le Bon-Sens. Parmi un Nombre d'autres, en voici un, qui paroitra toûjours singulier à la Postérité. *L'An mille six cent vint-six, le Parlement de Paris bannit de son Ressort trois Hommes, qui avoient voulu soutenir publiquement des Theses contre la Doctrine d'Aristote : & défendit à toutes Personnes de publier, vendre, & débiter, les Propositions contenues dans ces Theses, à Peine de Punition corporelle ; & d'enseigner aucunes Maximes contre les anciens Auteurs & approuvez, à Peine de la Vie* *. Après un Arrêt semblable, mon cher Isaac, que ne doit-on point attendre des Préjugés des Hommes ? Un célébre Poëte de ces derniers Tems n'a-t-il pas eu Raison de dire, *que le moindre Eloignement pour les Sentimens des Anciens est regardé comme un Attentat inouï, & souleve contre un Moderne inconsidéré toute cette Region idoâltre, où il ne manque plus au Culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des Victimes* §.

 N'est-il

‡ Rapin, Comparaison de Platon & d'Aristote, *pag.* 413.

* Mercure François, *Tome X*, *pag.* 504.

§ Crébillon, Préface *de sa Tragédie d'*Electre.

N'eſt-il pas plaiſant, que les Conſeillers du Parlement de Paris s'érigent en Inquiſiteurs en faveur d'Ariſtote, & qu'ils rendent à ſes Opinions le même Service que les Dominicains rendent en Eſpagne à celles de Thomas d'Aquin? Lorſqu'on a vû le prémier Tribunal d'un grand Roïaume condamner à la Mort quiconque ôſeroit trouver une Erreur dans les Auteurs anciens, peut-on trouver étrange, que les Turcs emploïent le Sabre & le Fuſil pour augmenter les Partiſans de l'*Alcoran*? Le fameux & illuſtre Bacon, qui ôſa le prémier, dans les Tenebres de la Philoſophie Scolaſtique, chercher à s'éclairer du Flambeau de la Vérité, étoit perſuadé de la Conformité entre les Péripatéticiens & les Mahométans. Il croïoit, que les uns & les autres avoient également établi leurs Opinions par la Force & par le Préjugé §.

TU ſeras peut-être curieux, mon cher Iſaac, de connoître ce qui peut avoir diſpoſé auſſi for-

§ *Quod ad Placita* antiquorum Philoſophorum *qualia fuerunt* Pythagoræ, Philolai, Xenophanis, Anaxagoræ, Parmenidis, Leucipi, Democriti, *&* *aliorum*, (*quæ Homines contemptim percurrere ſolent*,) *non abs re fuerit paulò modeſtius in ea Oculos conjicere. Etſi enim Ariſtoteles, More Ottomannorum, regnare ſe haud tuto poſſe, niſi Fratres ſuos omnes contrucidaſſet, tamen iis, qui non Regnum aut Magiſterium, ſed Varietatis Inquiſitionem atque Illuſtrationem ſibi proponunt, non poteſt non videri Res utilis, diverſas Diverſorum, circa Rerum Naturam, Opiniones ſub uno Aſpectu intueri.* Bacon. de Augmentis Scientiar., *Libr. III*, *pag.* 88, *col.* 2, *Edit. Lipſ. Johan. Juſti Erythropili.*

fortement les Esprits de la plûpart des Théologiens, sur-tout des Scolastiques, en faveur d'Aristote : & comme l'Entêtement de ses Docteurs dure encore aujourd'hui que la Vérité a percé le Nuage que la cachoit, tu ne seras pas fâché que je te découvre une des principales Raisons qui donne tant de Crédit à la Philosophie Péripatéticienne, & qui la rend si chere aux Jésuites. Les Chefs de la Religion Réformée écrivirent vivement contre l'Autorité qu'Aristote s'étoit acquise: ils lui attribuérent une Partie des Opinions erronnées qu'ils combattoient : & ils se plaignirent, qu'on se laissât préoccuper par de vaines Subtilitez, qui ne servoient qu'à égarer l'Esprit, & qui l'empechoient d'appercevoir la Vérité. Dès lors, c'en fut assez pour rendre sacrée la Philosophie Scolastique à tous leurs Adversaires, qui publiérent, qu'on n'attaquoit Aristote, que parce que ses Ouvrages fournissoient des Argumens invincibles pour convaincre les Nouvateurs, & les réduire au Silence. Cette Opinion a toujours subsisté dépuis : & il y a grande Apparence, que la Haine la perpétûra; puisque, dans ces derniers Tems, les savantes Découvertes des Des-Cartes, des Gassendis, des Lockes, & des Newtons, n'ont pû empécher que des Gens, qui s'étoient acquis la Réputation de Beaux-Esprits, n'aïent publié un long Ramas d'Impertinences. Parmi ces Gens-là, on peut, & même on doit, donner un Rang distingué au Pere Rapin, qui, sous le Titre de *Réfléxions sur la Philosophie*, a donné au Public un des plus absurdes Ouvrages qu'on

ait

ait écrit sur des Matieres de Philosophie. Ce bon Homme a bien voulu, dans cette Occasion, se surpasser lui même, & avancer un Nombre de Pauvretez beaucoup plus considérables que celles qu'il dit dans un autre Endroit, où, après avoir loué excessivement le plus mauvais des Poëtes François, il cite pour un Exemple du Stile sublime un des plus détestables Passages de ce même Poëte.

LES Eloges outrez, mon cher Isaac, qu'on a donnez à la Philosophie Scolastique & Péripatéticienne, la rendent encor plus méprisable aux Yeux des Grands-Hommes, qui font Usage de leurs Lumieres, & qui jugent de toutes les Choses sans Partialité. Car, si les Théologiens, qui la soutiennent, se contentoient de dire simplement, qu'Aristote fut un grand Génie, on leur accorderoit une Vérité dont tous les véritables Savans conviennent. En effet, ce Philosophe Grec approfondit certaines Questions avec beaucoup de Netteté, & en grand Maitre. Sa *Poëtique* & sa *Rhétorique*, contiennent d'excellentes Choses. Mais, sa *Philosophie* en général a de très grands Défauts: & lorsqu'on veut en adopter toutes les Erreurs, & les donner pour des Véritez utiles & nécessaires, on fait gouter les Invectives qu'on a écrit contre elle, & l'on ne peut s'empécher de dire avec un célébre Théologien Allemand: *Doit-on appeller* Philosophie *un Ramas de Préceptes, qui n'enseignent qu'à discourir vaguement, & sans Connoissance des Choses dont on parle, qui n'apprenent qu'à prononcer avec beaucoup d'Emphase les Mots de* Vuide, *de* Lieu, *de*

de Tems, *de* Mouvement, *&* *d'*Infini; *qui n'ont aucune Utilité*, *&* *ne servent qu'à faire naitre des Disputes*, *après lesquelles on est beaucoup moins éclairci qu'auparavant* *?

ON est forcé, mon cher Isaac, de reconnoitre la Vérité de cette Critique. Toutes les Plaintes & tous les Eloges du Pere Rapin ne trouvent guére plus de Partisans parmi les Gens sensez, que les *Mémoires de Trévoux* de Lecteurs parmi les Personnes de Gout, & qui chérissent la Vérité. C'est en vain, que ce Jésuite s'écrie, que *rien ne fit plus d'Honneur à la Doctrine d'Aristote*, *ce grand Philosophe*, *que les Invectives atroces de Luther*, *de Mélanchton*, *de Bucer*, *&c.* § „ Ne vous tuez „ point „, peut-on lui dire, „ à déclamer contre „ ces Théologiens. Nous vous accorderons, „ si vous voulez, qu'ils sont mal-fondez dans „ les Opinions qui regardent les Disputes de „ Controverse: mais comme, dans ce qui „ concerne la Philosophie Péripatéticienne, le Con-

* *Non mihi persuadebitis*, inquit Lutherus, *Philosophiam esse Garrulitatem illam de* Materia, Motu, Infinito, Loco, Vacuo, Tempore, *quæ ferè in Aristotele sola discimus*: *talia*, *quæ nec Intellectum*, *nec Affectum*, *nec communes Hominum Mores*, *quidquam juvent*, *tantùm Contentionibus serendis seminandisque idonea*. *Quod si maximè quid valerent*, *tot tamen Opinionibus confusa sunt*, *ut*, *quo quis certiùs aliquod sequi preposuerit*, *hoc incertiùs feratur*, *&* *serò tamen*, *cum Proteo sibi fuisse negotium*, *pœniteat*. Gretseri Inaugurat. Doctor. *pag.* 43.

§ Rapin, Comparaison de Platon & d'Aristote, *pag.* 142.

„ Concile de Trente n'a point décidé qu'A-
„ riſtote eut été infaillible, vous nous per-
„ mettrez de condamner ſes Erreurs, & de ne
„ pas les approuver, uniquement parce que
„ vos Adverſaires les condamnent; dûſſiés-
„ vous nous déclarer Héretiques, &, qui pis
„ eſt, Janſéniſtes. Le Bon-Sens, la Raiſon,
„ la Lumiere Naturelle, tout concourt à nous
„ faire recevoir avec Empreſſement les nou-
„ velles Découvertes que nous devons aux
„ Philoſophes de ces derniers Tems. Vous
„ pouvez, ſi vous voulez, continuer à vous
„ occuper de toutes les Chimeres Scolaſti-
„ ques, vous nourrit l'Eſprit de *Formes ſubſ-*
„ *tantielles*, d'*Etres de Raiſon*, de *Catégories*;
„ & inventer des Termes Barbares, qui ache-
„ vent de jetter la Confuſion & le Desordre
„ dans les Matieres, où l'on apperçoit un Reſte
„ de Clarté; mais, nous nous garderons bien
„ de ſuivre votre Exemple. Nous tâcherons,
„ au contraire, de prendre une Route toute
„ différente de la vôtre; & nous ſoutiendrons
„ même, que Des-Cartes & Newton ont fait
„ autant de Bien aux Hommes, que les Sco-
„ laſtiques leur ont fait de Mal. „

IL ſeroit à ſouhaiter, mon cher Iſaac, que tous les Nazaréens tinſſent un pareil Diſcours à leurs Théologiens. Ils les forceroient peut-être à revenir de leurs Préjugés: & l'on verroit enfin le Bon-Sens délivré entiérement de l'Oppreſſion ſous laquelle il gémit depuis ſi long-tems.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac; & vi content & heureux.

De Londres, ce . .



LETTRE CENT SEPTANTE-TROISIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

DANS ma derniere Lettre, mon cher Monceca, je te parlai de la Ressemblance qu'on trouvoit quelquefois parmi les Nations dont les Mœurs paroissent d'abord les plus éloignées & les Coutumes les plus différentes. Je te communiquerai aujourd'hui une autre Opinion que je crois aussi probable que la prémiere. Je pense qu'on peut comparer, dans bien des choses, les Hommes les plus vicieux, non pas aux plus vertueux, mais à ceux qui ont acquis la plus grande Réputation. C'est-là une Preuve évidente, que le vrai Mérite n'a pas uniquement décidé des Louanges qu'on a prodiguées à beaucoups de Gens, souvent nez pour le Malheur du Genre Humain, & auxquels on a accordé le Nom de Héros. Si l'on veut trouver quelque Ressemblance entre Socrate & Néron, c'est en vain que l'on travaillera pour en venir à bout. Si, au contraire, on compare ce même Néron aux Princes qui ont eu le plus d'Eclat dans le Monde, & qui sont regardez comme les plus illustres & les plus grands Monarques, on trouvera qu'il avoit plusieurs mauvaises Qualitez, qui ont été communes

munes à ces Princes, mais qui n'ont point éclaté, ou contre lesquelles on ne s'est point révolté, parce qu'elles étoient réparées par un grand Nombre de Vertus.

AUGUSTE, au commencement de son Regne, commit autant de Meurtres, que Néron sur la Fin du sien. Jules César, & Silla, ne firent point mourir leurs Meres; mais, ils percérent le Sein à leur Patrie. Ils lui ravirent la Liberté, ils saccagérent les Biens de leurs Concitoïens, & en massacrérent un grand Nombre. La seule Bataille de Pharsale fut bien plus funeste aux Romains, que toutes les Cruautez de Néron. Au reste, mon cher Monceca, ce n'est pas seulement chés les Princes Païens, qu'on peut retrouver bien des Qualitez de Néron. Les Héros les plus illustres du Nazaréïsme ont tous eu quelque-chose de commun avec les Princes les plus vicieux.

HENRI IV, l'Amour du Genre-Humain, le Modelle des Souverains, Monarque véritablement né pour le Bonheur des Peuples, avoit une Jalousie intérieure contre la Gloire qu'acqueroient les Généraux qui servoient sous lui. Il étoit même quelque-fois très fâché de leurs Succès, & n'étoit pas moins piqué des Louanges qu'on leur donnoit, que Tibere étoit outré de celles qu'obtenoient à son Préjudice les Gens qui se distinguoient dans l'Administration des Affaires. La seule Difference qu'il y a eu entre la Jalousie de ces deux Princes, c'est que l'un étoit trop vertueux pour la laisser paroître ouvertement, &

que

que l'autre ſuivoit ſans ſe géner les Mouvemens cruels qu'elle lui inſpiroit. Toutes les grandes Qualitez de Henri IV n'empéchoient pas cependant que ſa Vanité ne rompît de tems en tems la Chaine dont il vouloit la lier. Ce Prince ſouffroit impatiemment que le Maréchal de Biron fît ſonner trop haut ſes Victoires. *Il m'a bien ſervi*, diſoit-il: *mais, il ne peut dire, que je ne lui aie ſauvé la Vie trois fois. Je le tirai des Mains de l'Ennemi à Fontaine-Françoiſe, ſi bleſſé, & ſi étourdi de Coups, que comme j'avois fait le Soldat pour le ſauver, je fis encor le Maréchal pour la Retraite; car, il me dit, qu'il n'étoit pas en état d'y penſer & de me ſervir.*

L'AUTEUR, mon cher Monceca, de qui j'emprunte ce Paſſage, raconte un autre Fait, qui marque encor plus la Jalouſie de Henri IV contre ce Maréchal, & qui fait conjecturer, que la Vanité eut plus de Part, que la véritable Amitié, au Péril qu'il courut pour lui ſauver la Vie. „Au Combat de Fontaine-„ Françoiſe „, dit cet Ecrivain, „ le Roi dé-„ gagea le Maréchal de Biron du millieu des „ Arquebuſades. Un des Serviteurs de Sa „ Majeſté lui dit, qu'il y avoit trop de Ha-„ zard à ſe jetter aveuglément ainſi au mil-„ lieu de ſes Ennemis. *Il eſt vrai*, dit le Roi: „ *mais, ſi je ne le fais, & que je ne m'avance,* „ *le Maréchal de Biron s'en prévaudra toute ſa* „ *Vie* *. „ La véritable Grandeur d'Ame ne penſe point, mon cher Monceca, à ce que

 di-

* Matthieu, Hiſtoire de la Paix, *Livr. IV*, *pag.* 286.

diront de nos Démarches ceux pour qui nous agiſſons. Elle ne ſe conſulte qu'elle-même, & ne fait une Choſe, que parce qu'elle croit devoir la faire.

HENRI IV n'eſt pas le ſeul Héros Nazaréen, qui ait eu certains Défauts parfaitement reſſemblans à quelques-uns de ceux de Néron. Louïs XIV, ce grand Prince, que ſes Ennemis mêmes ſont forcés de louër, qui fut toujours avare du Sang de ſes Sujets, & qui pendant un Regne auſſi long que le ſien n'a fait mourir qu'un ſeul Criminel de Diſtinction *, avoit des Foibleſſes encor plus conformes que celles de Henri IV aux Vices de l'Empereur Romain. Il aimoit à ſe montrer & figurer comme lui dans des Spectacles publics, & ſouffroit qu'on lui rendît des Honneurs Divins. La Flatterie des Romains n'alla jamais plus loin pour leurs Empereurs, que celle des François pour lui. L'on ne peut lire, ſans une eſpece de Surpriſe mélée d'Indignation, les Prologues des Opéra, chantez aux Yeux de ce Prince même, & ſi ſouvent répétez à la Face de l'Univers entier. Qu'a pû dire de plus fort l'Idolatrie Païenne, pour flatter les Princes qu'elle mettoit au Rang des Dieux, que ces Expreſſions outrées, ſi communes dans les Oeuvres Quinaut? *Il eſt digne de nos Autels, ... Son Tonnere inſpire l'Effroi dans le Tems même qu'il repoſe*, &c.

JE ſçai, mon cher Monceca, qu'à divers Egards, Louïs XIV mérita de juſtes Louanges: mais, je ſçai auſſi, qu'il ne dut point être

* Le Chevalier de Rohan.

être égalé à la Divinité, & que la Passion qu'il eut d'être applaudi fut poussée à l'Extrême. Un Seigneur de sa Cour * ôsa ne lui point cacher ce qu'il pensoit d'une Foiblesse si condamnable. Car, ce Prince lui aïant un jour demandé comment il trouvoit certain Opéra nouveau: *Sire*, lui répondit ce Courtisan, *je pense que Votre Majesté mérite les Eloges qu'on lui donne; mais, je ne puis comprendre comment Elle peut souffrir qu'ils soient chantez par une Troupe de Faquins; & qu'on ne parle à ses Peuples de ses Vertus, que dans le Temple du Vice & de la Débauche.*

PEUT-ETRE auras-tu peine à le croire, mon cher Monceca, & cependant rien n'est plus certain: ces misérables Prologues, remplis de Louanges si outrées & si condamnables, ont été dans la suite des justes Sujets de Mortification pour Louïs XIV, & pour toute la Nation Françoise. Après la Bataille de Hochstett, un Prince Allemand ne put s'empécher de dire malignement à un Prisonnier François: *Monsieur, fait-on maintenant encore des Prologues d'Opera en France?*

PUISQU'ON trouve chés Henri IV, & chés Louïs XIV, des Endroits par lesquels ils peuvent être comparez à Tibere & à Néron, dont la Politique fut la seule Vertu, juge s'il est mal-aisé d'appercevoir chés tous les autres Souverains, quelque Réputation qu'ils aïent aquise, certains Défauts qui ont entré dans le Caractere des mauvais Princes. Il faut donc convenir, que les seuls Philoso-

* Le Duc de Montausier.

phes sont véritablement à l'Epreuve de la plus severe Critique. Q'on parcourre la Vie de Socrate. Si l'on trouve, que ce Grand-Homme a eu quelques Défauts, ils seront si légers, qu'on ne sauroit en faire aucune Comparaison avec ceux des Personnes dont les Vices ont étonné l'Univers. Plus j'éxamine les Caractères de Socrate, de Platon, d'Epicure, d'Epictete, &c., & plus je les trouve entiérement opposez, même dans les plus petites Choses, à celui de Tibere & de Neron.

QUELLE Gloire, mon cher Monceca, pour la Philosophie! Elle arrache jusqu'aux moindres Racines du Crime: elle lave & nettoïe l'Ame, & la rend digne d'elle. Elle fait ce que l'Amour de la Gloire, la Vanité, le Desir des Louanges, ne sauroient produire. Elle forme, enfin, des Héros parfaits, au lieu que l'Ambition d'être estimé des Hommes n'éleve l'Esprit que jusqu'à un certain Point, & ne détruit pas entiérement les Foiblesses de l'Humanité. La Preuve de cette Vérité est sensible. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à considérer que l'Amour d'acquérir une grande Réputation a fait les Henris IV, les Louïs XIV, les Guillaumes III, les Sixtes V; & que l'Etude de la Sagesse a produit les Socrates, les Lockes, & les Gassendis.

SI les Hommes connoissoient, mon cher Monceca, l'Utilité qu'ils retireroient en faisant des Réfléxions suivies sur leur Conduite, on les verroit presque tous attachés à la Philosophie: l'Amour du Bonheur & de la Tranquilité, si naturel à tous les Humains, les dé-

déterminerоit à prendre ce Parti; &, dès qu'ils voudroient devenir ſages, ils accompliroient aiſément leurs Deſirs : du moins n'auroient-ils aucune Peine à diſtinguer quels ſont les Défauts qu'ils doivent éviter, & les Vertus qu'ils doivent ſuivre. *La Nature a donné à tous les Peuples, quelque barbares qu'ils ſoient, la Faculté & le Moien de diſtinguer l'Honnête & l'Utile du Honteux & du Nuiſible* *. S'ils ne ſe ſervent point de cet Avantage, & qu'ils paroiſſent même n'en avoir aucune Idée, c'eſt que les Préjugés & les Paſſions offuſquent leur Eſprit, & l'empéchent d'agir librement. On trouve même des Traces de ces Notions de Juſtice dans les Perſonnes les plus cruelles, & élevées dans les Païs les plus barbares. On m'a rapporté pluſieurs Traits, lorſque j'étois à Tunis, d'un Bei, qui régnoit il n'y a pas long-tems dans cette Ville. Ce Prince paroiſſoit d'abord n'avoir aucune Vertu, & ignorer entiérement les Qualitez eſſentielles à l'Humanité. Cependant, on decouvroit, au travers de ſes plus grandes Folies, des Traces d'Amitié, de Libéralité, & même de Grandeur d'Ame. Tu pourras en juger toi-même par quelques Particuliaritez que je vais te rapporter.

* *At qui nos Legem bonam a malâ, nullâ aliâ niſi Naturæ Normâ, dividere poſſumus. Nec ſolum Jus & Injuria à Natura dijudicatur, ſed omnino Honeſta ac Turpia. Nam & communis Intelligentia nobis notas Res efficit, easque in Animis noſtris inchoavit, ut Honeſta in Virtute ponantur, in Vitiis Turpia.* Cicero de Legibus, *Libr. I, fol* 331.

CE Bei s'appelloit Amurat, & parvint au Trône par le Meurtre de ſon Oncle. Il étoit exceſſivement cruel; mais, ſes Débauches ſurpaſſoient encore ſes Cruautez. Il imitoit la Conduite de certains Nazaréens, qui cherchent ſans ceſſe dans leur Eſprit quelques nouveaux Moïens, pour donner un Gout de Singularité à leurs Crapules. Une Nuit, après avoir bû copieuſement, il alla dans une des Priſons ou *Bagnes* des Eſclaves Nazaréens. Ces pauvres Malheureux furent très ſurpris de voir leur Souverain venir leur rendre Viſite, & ſur-tout à une pareille Heure. Comme ils connurent qu'il étoit ivre, ils crurent qu'il vouloit ſe divertir à couper quelques Têtes; mais, ils en furent quittes pour la Peur. Loin qu'Amurat ſongeât à faire mourir aucun Eſclave, il voulut boire & manger dans leur Priſon. Il leur ordonna de lui préparer un Repas; & comme il ne trouvoit pas leur Vin aſſez bon, il envoïa deux de ſes Hôtes en chercher chés le Conſul de France, qui fournit ſa Part au Feſtin dont les Eſclaves régalérent leur Prince. Amurat reſta à Table juſqu'au Jour. Alors, le Vin aïant augmenté ſa bonne Humeur, il voulut ſe divertir aux Dépens de quelques Renegats de ſa Suite, qui avoient fait la Débauche avec lui. *Vous êtes des Coquins*, leur dit-il, *qui avez renié votre Dieu: & j'eſtime beaucoup plus que vous ces pauvres Eſclaves, qui lui ſont fidelles, malgré les Tourmens qu'ils ſouffrent. Mais, il faut que je vous raccommode avec votre prémier Maitre, & que vous m'aiés cette Obligation.* Alors, il prit une Croix,

Croix, & les obligea tous de la baiser un Genou en terre. Son Zêle ne s'arréta pas à cette simple Reconciliation : car, après avoir fait l'Office de Pontife, il fit aussi celui de Sacrificateur, & en envoïa quelques-uns en l'autre Monde, en leur coupant la Tête. Il fit ensuite le Personnage d'Aumonier ou de Chapelain, aïant ordonné à ces pauvres Esclaves de se mettre à genoux devant un Autel élevé dans un des Coins de leur Prison, & d'y faire leurs Prieres ordinaires. Ils obéïrent à ses Ordres: & un d'entre eux ne paroissant point à Amurat aussi devot qu'il le falloit, il lui donna un Soufflet, en lui disant: *Maraut, lorsqu'on est devant un Autel, c'est pour y prier Dieu avec Respect.*

VOILA', mon cher Monceca, beaucoup de Folies & d'Extravagances; & l'on ne s'attend pas, qu'après avoir montré si peu de Raison, Amurat ait été capable de faire ce qu'il fit en sortant de cette Prison. *Il n'est pas juste*, dit-il, *que je me sois diverti aux Dépens de ces pauvres Esclaves, qui ne sont déjà que trop malheureux, par les Rigueurs dont la Fortune les accable. Je leur donne cent Piastres pour le Païement du Vin qu'ils m'ont fait boire, & cent autres pour la Réparation de la Chapelle devant laquelle je les ai fait prier Dieu.*

AI-JE Tort, mon cher Monceca, & suis-je mal fondé de soutenir, que, chés les Hommes les plus barbares, on apperçoit toujours quelque Lueur de la Connoissance que tous les Hommes ont naturellement des Vertus Morales dès qu'ils ont atteint l'Age de Raison

ſon? Ces Idées ne ſont point innées avec eux, comme le prétendent certains Philoſophes; mais, elles ſe préſentent comme d'elles mêmes, & ſont fournies par les moindres Réfléxions que l'Eſprit fait ſur ce qui ſe paſſe dans lui-même.

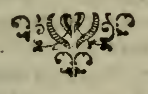
CE même Amurat, dont je viens de te parler, me fournit encore un Exemple pour appuïer mon Sentiment. Ce Prince Barbare avoit forcé un jeune Napolitain le Piſtolet à la Gorge de renoncer au Nazaréïſme: il l'avoit fait enſuite ſon Caſnadar, & l'avoit comblé de Biens. Tout cela ne fut point capable de gagner le Cœur de cet Italien, qui n'avoit changé de Religion, que par la Crainte de la Mort. Auſſi ſe ſauva-t-il quelque tems après. Amurat fut au Deſeſpoir en apprenant ſa Fuite: &, appréhendant que ſon Favori, qui étoit Dépoſitaire & Gardien de tous ſes Tréſors, ne les eut emportez, il courut viſiter ſes Coffres, qu'il trouva tous en bon Etat. La Bonne-Foi de l'Italien le frappa, & la Vertu de ce Nazaréen excita en lui des Mouvemens qui lui étoient inconnus. Il paſſa de la Colere à la Douleur; &, ne voulant pas ſe laiſſer vaincre en Générosité & en Grandeur d'Ame, il renvoïa en Europe l'Eſclave qui ſervoit ſon Favori fugitif, lui rendit la Liberté, à condition qu'il meneroit à ſon ancien Maître deux Chevaux magnifiques, qu'il fit prendre dans ſon Ecurie, & qu'il lui envoia, pour lui marquer par ce Préſent ſon Amitié & ſon Eſtime.

A CES Traits généreux & louables, il en joi-

joignit bientôt plusieurs autres extravagans & ridicules, & il ne tarda pas à revenir à son prémier Naturel. Il voulut un jour faire donner la Bastonade à tous les Marchands Nazaréens, & particuliérement à un Orfevre Italien, parce qu'un de ses Mignons avoit disparu. Il prétendoit que les Francs le lui avoient débauché, & l'avoient fait embarquer. Il soupçonnoit même le Marchand Italien d'avoir des Vûes plus criminelles; & si heureusement *Cidi Hamet* ne se fût point retrouvé, le pauvre Orfevre étoit condamné à cinq cens Coups de Bâton, sans être coupable d'autre Crime, que d'être né en Italie. Ce Prince Babare ne pouvoit se figurer, qu'on pût être Italien, & voir sans Emotion son cher *Cidi Hamet.* C'étoit par cette Raison, qu'il vouloit faire punir du même Supplice que l'Orfevre trois Moines Napolitains, qui, sous la Protection de la France, s'étoient dévouez au Service des Captifs.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & puisses-tu ne dépendre jamais du Caprice d'un Homme cruel & bisarre.

De Tripoli, ce . . .



LETTRE CENT SEPTANTE-QUATRIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

LE Langage, que parlent aujourd'hui les Anglois, mon cher Isaac, est très différent de celui dont leurs Ancêtres se servoient. Il est arrivé presque autant de Changement dans la Langue Angloise, que dans la Françoise: & les Auteurs, qu'on regardoit il y a quelques Siécles comme les Modelles du beau Langage, sont aujourd'hui totalement méprisés pour ce qui concerne la Diction. Il est vrai que cette Différence entre les Ecrivains anciens & les modernes est plus sensible parmi les François, que parmi les Anglois. Chés les prémiers, certains Auteurs, qui ont vécu sous Louïs XIII, sont aujourd'hui regardez comme Gaulois, & leur Langage est entiérement condamné. Il a fallu que les *Essais de Montagne* continssent d'aussi excellentes Choses que celles qu'elles renferment, pour qu'on goutât encore sa Façon de s'éxprimer. Malgré la Beauté & la Naïveté de son Stile, les Expressions usées, & les Termes anciens, dont ses Ecrits sont remplis, auroient rebutté les Lecteurs.

JE ne fçai, mon cher Ifaac, fi ces prétendus Agrémens, qu'on ajoute continuellement aux Langues vivantes, & qu'on dit fervir à leur Perfection, ne deviennent point nuifibles aux Belles-Lettres. Il eft certain, que le Changement de Langage fait tomber dans l'Oubli un Nombre d'Auteurs excellens, qu'on ne lit plus, ou du moins qu'on ne lit que très rarement. Suppofant qu'il arrivât dans deux cens Ans autant de Révolution dans la Langue Françoife, qu'il en eft arrivé depuis Henri II, que deviendroient alors les Oeuvres de Corneille, de Racine, de Des-Préaux, de Moliere, de la Fontaine, &c.? Elles auroient le même Sort qu'ont eu celles de Ronfard, & de divers autres. Quelques Savans les liroient, & tacheroient, au travers de l'Obfcurité d'un Langage qui leur feroit presqu'inconnu, de découvrir la Beauté des Penfées de ces illuftres Ecrivains: mais, quel Préjudice l'Univers entier ne recevroit-il pas de ne pouvoir connoitre toutes les Beautez des Ouvrages les plus parfaits que l'Efprit Humain ait produit? Quel Malheur pour tous les François, qui vivroient alors, de trouver le Langage de *Mithritate*, & de *Phedre*, auffi dur, & auffi peu harmonieux, que le paroit aujourd'hui celui de *Pirame & Thisbé* *? C'eft-là une Vérité, mon cher Ifaac, que tous les Hommes de Lettres, qui travaillent pour le Bien du Public, devroient avoir fans ceffe devant les Yeux: & ils ne pourroient agir plus fenfément, que de s'oppofer de toutes leurs Forces aux Nouveautez qu'on veut

* *Tragédie du Poëte* Théophile.

veut introduire. Car, il eſt de l'Intéret de la République des Lettres, qu'ils ſe tiennent attachés aux Ecrivains du Regne de Louïs XIV, comme aux véritables Modelles du beau Langage François.

TU ſçais, mon cher Iſaac, que quelques petits Auteurs, ou plûrôt quelques miſérables Barbouilleurs de Papier, ne pouvant eſpérer de s'acquérir quelque Réputation, tandis que le Public aura entre les Mains les excellens Ouvrages des Corneilles, des Racines, des Molieres, des la Bruieres, des Patrus, des Des-Préaux, & de divers autres, tachent d'introduire une nouvelle Maniere d'écrire, & ſubſtituent aux Beautez mâles de ces grands Ecrivains de faux Brillants, & un Stile guindé digne de ces Précieuſes,

Que d'un Coup de ſon Art Moliere a diffamées *.

Si les bons Ecrivains ne s'oppoſent au mauvais Gout, les François retomberont inſenſiblement dans cette Barbarie dont ils ont eu tant de Peine a ſe délivrer. Pluſieurs commencent déja à ſe laiſſer ſeduire par des Afféteries ridicules: & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que des Auteurs, qui, d'ailleurs méritent l'Eſtime des Connoiſſeurs, ont eu la Foibleſſe de donner quelquesfois dans cette nouvelle & mauvaiſe Maniere d'écrire. Pour ſe mettre à la Mode, ils ont deshonoré leurs Ouvrages, & flétri la juſte Réputation qu'ils s'étoient acquiſe. L'Exemple, qu'ils ont don-

* Des-Préaux, Satire X.

donné, a été si pernicieux, que les habiles Gens en ont été allarmez, & ont senti combien il pouvoit causer de Desordre dans la République des Lettres. Un illustre Auteur s'est plaint vivement de ces dangereuses Innovations. *Un de nos meilleurs Ecrivains* †, dit-il ‡, *vient de se briser contre le même Ecueil, & de nuire considérablement à un de ses Ouvrages, en le remplissant de pareilles Singularitez. Personne n'ignore les Railleries qu'il s'est attiré, pour avoir appellé un Cadran* un Griffier Solaire, *un Vendeur d'Oiseaux* un Marchand de Ramage, *un Fruit d'une Grosseur extraordinaire* un Phénomene potager, *un Renard qui moralise* un Pithagore à longue Queue, *les Dégoûts du Mariage* les Béatilles de l'Himénée, *&c. Notre Siécle s'est soulevé avec raison contre des Expressions si étranges, & les a regardées comme un Reste de ce Jargon infortuné, dont une Comédie * avoit corrigé la France ; & il a cru, qu'on vouloit nous remettre au Tems où les deux Héroines de Moliere appelloient des Sieges* les Commoditez de la Conversation, *& un Miroir* le Conseiller des Graces.

UNE si sage & si vive Critique, mon cher Isaac, n'a pu arréter le Cours d'un nouveau Langage, où le Bon Gout & la Raison n'ont aucune Part. Quantité de mauvais Auteurs ambitionnent à présent de remplir leurs Ouvrages de Termes alambiqués, de Phrases quin-

† Houdart de la Motte, *dans ses* Fables.

‡ Massieu, Préface *des* Oeuvres de Tourreil, *Tom. I, pag. xl.*

* *Les* Précieuses ridicules.

quinteſſenciées & guindées, ſi je puis me ſervir de ces Expreſſions. On diroit, qu'ils ont formé le Deſſein de bouleverſer entiérement le Langage. Ils ne ſe contentent pas d'introduire mille Nouveautez puériles qui l'affoibliſſent, mille Afféteries qui le rendent ridicule, ils oſent encore décrier ceux qui veulent ſuivre l'ancien Uſage. Selon eux, Corneille eſt dur, Racine trop ſimple, Des-Préaux trop ſec, Vaugelas peu correct, Partu & Bourdaloue trop uniformes. A force de répéter ces impertinens Reproches, ils viennent à bout de perſuader un grand Nombre de pauvres Eſprits, qui ſe laiſſent miſérablement ſéduire par leurs Antitheſes affectées, leurs Phraſes coupées & recherchées, & leurs Saillies alambiquées, auprès deſquelles les Clinquans & les *Concetti* d'Italie pourroient paſſer pour de véritables Beautez. Les Femmes, & les Petits-Maitres, grands Amateurs de toute Nouveauté, adoptent aiſément les Expreſſions peu naturelles & guindées: &, malheureuſement pour les Belles-Lettres, ſelon la Moitié des Perſonnes qui liſent, il en eſt des Ouvrages d'Eſprit comme des Robbes & des Coeffures: les plus nouvelles ſont toujours preferées, & celles ſur-tout qui ont un Air de Singularité. Si Madame de Villedieu vivoit aujourd'hui, & qu'elle donnât ſes *Exilez de la Cour d'Auguſte*, Livre charmant dicté pas les Muſes, je ne ſçai s'il ſeroit bien reçu du Public. Peut-être le trouveroit-il trop ſimple; car, depuis quelque tems, on l'accoutume à ne plus ſe plaire aux Beautez naturelles: il lui faut des Penſées

fausses, exprimées d'une Maniere presque inintelligible.

Si ce Gout bisarre continue à jetter de profondes Racines, quel pitoïable Langage les François ne transmettront-t-ils point à leurs Neveux; & quels Auteurs ne leur donneront-ils point pour des Modelles de Perfection? Au lieu de Racine, ils n'auront qu'un Mouhy; &, à la Place de Corneille, ils ne liront qu'un Marivaux. Si cela est, que je plains leur Sort, & que je déplore celui des Belles-Lettres! Je t'ai déjà fait un léger Portrait de ce Marivaux, mon cher Isaac §. C'est un des Chefs des Novateurs. Il ne manque pas d'Esprit, & paroit même penser: mais, ses bonnes Qualitez sont absolument éteintes par la Maniere dont il s'exprime. Il ne sauroit se résoudre à dire simplement les Choses les plus simples. En effet, si, dans un de ses Ouvrages, une Personne *souhaite le Bonjour* à une autre, elle emploïera quelque Phrase recherchée, & affectera de mettre de l'Esprit, & du plus fin, dans ce Compliment ordinaire. Pour peindre une fausse Dévote, cet Auteur emploïe trois ou quatre Pages; &, après qu'on les a lues, on est tout étonné de n'avoir rien appris, si ce n'est qu'elle cherchoit à cacher par sa Maniere de s'habiller le Nombre de ses Années. Parmi la grande Quantité de Phrases où cette Pensée est tournée & retournée de cent Façons différentes, en voici quelques-unes, par lesquelles tu pourras juger de tout son Stile. *Cette Fem-*

me

§ *Ci-dessus* Lettre XIII, *Tome I, pag.* 108.

me se mettoit toûjours d'une Maniere modeste, d'une Maniere pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui restoit d'Agrémens naturels. Une Femme auroit pû se mettre comme cela pour plaire, sans être accusée de songer à plaire. Je dis une Femme intérieurement coquette; car, il falloit l'être, pour tirer Parti de cette Parure-là. Il y avoit de petits Ressorts cachés à y faire jouër, pour la rendre aussi gracieuse que décente, & peut-être plus piquante que l'Ajustement le plus déclaré. C'étoient des belles Mains, & des beaux Bras, sous du Linge uni: on les en remarquoit mieux là-dessous; cela les rend plus sensible, &c. †. Ce Stile affecté, mon cher Isaac, & ces Phrases recherchées, ne sont point de véritables Beautez. L'Esprit s'explique d'une Façon plus aisée, & plus naturelle, lorsqu'il est conduit par le Bon-Gout. Ce n'est pourtant pas-là ce qu'il y a de plus guindé dans ce Portrait; & voici un Endroit qui l'est encore beaucoup plus. „Venons à la Phisionomie. Au prémier Coup „d'Oeuil, on eut dit de la Personne qui la „portoit, *Voilà une Personne bien grave, & „bien posée:* au second Coup d'Oeuil, *Voilà „une Personne qui a acquis cet Air de Sagesse „& de Probité; elle ne l'avoit pas:* au troi„siéme Coup d'Oeuil, on la soupçonnoit „d'avoir beaucoup d'Esprit, & l'on ne se „trompoit pas.„ Est-il rien, mon cher Isaac, de si comique, que ces *prémiers, seconds*, & *troisiemes Coups d'Oeuil*, qui deviennent chacun quelque chose; & que ces *Voilà* aussi

† Marivaux, Paisan parvenu.

auſſi induſtrieuſement qu'inutilement répétez? Ne diroit-on pas qu'un pareil Stile eſt formé d'après celui d'un Poëte ſi bien tourné en ridicule dans le *Miſantrope* de Moliere? Et n'eſt-ce pas-là l'Equivalent de ces Vers ſi connus des *Femmes Savantes* de cet Auteur?

Lorſque tu vois ce beau Caroſſe,
Où tant d'Or ſe releve en Boſſe,
. . . .
. . . .
*Ne di point qu'il eſt d'*Amarante:
Di plû-tôt qu'il eſt de ma Rente.

QUELQUE condamnable que ſoit le Paſſage que je viens de critiquer, il a cependant, mon cher Iſaac, trouvé de zélez Approbateurs. Certains Journaliſtes l'ont choiſi par Préférence, pour le citer comme un Morceau des plus parfaits. *Il faut*, diſent-ils, *une grande Connoiſſance du Monde, pour avoir approfondi un caractere auſſi impénétrable; & beaucoup d'Art, pour l'avoir développé & peint ſi agréablement* *. Que penſes-tu, mon cher Iſaac, du Gout & de la Connoiſſance de pareils Critiques, qui, voulant faire l'Eloge d'un Livre, vont s'attacher à l'Endroit le plus foible; & qui, s'érigeant en Juges ſouverains des Ouvrages d'Eſprit, approuvent ridiculement les Choſes les plus oppoſées au Bon-Sens, & les plus capables de le corrompre? Si l'on puniſſoit dans la République des Let-

tres

* Journal Littéraire, *Tome XXII, pag.* 463.

tres les Perſonnes qui rendent des Déciſions injuſtes, quelle Peine ne mériteroient point ces Journaliſtes ‡? Elle ſeroit d'autant plus rigoureuſe, qu'ils ſont fort ſujets à faire des Jugemens auſſi faux & auſſi riſibles, que celui-là. Ils louent volontiers tout ce qui viſe au Galimatias. En voici un ſecond Exemple. Dans l'Extrait qu'ils ont donné des *Entretiens Phyſiques* du Jéſuite Regnault, ils ont élevé juſqu'au Nues ce Livre, des Abſurditez duquel je t'inſtruirai quelque jour §. Ils ne ſe ſont pas contentez de dire, que cet Auteur étoit un *Génie de la prémiere Claſſe*, *qui poſſédoit à fond*

‡ *Ce* Journal Littéraire, *dont on imprime encor de tems en tems quelques Parties, fut fait dans ſon Inſtitution par pluſieurs Perſonnes en qui la Science égaloit la Probité. Mais, en Juin* 1732, *le Droit de Copie de cet Ouvrage aïant été cédé à un nouveau Libraire, les Perſonnes, qui y avoient travaillé juſqu'alors, ne voulurent plus le continuer pour lui; & ce Libraire emploia à leur Place deux ou trois miſérables Barbouilleurs de Papier. Les deux Moines défroqués, qui ont publié l'odieuſe* Continuation *de l'excellente* Hiſtoire de Rapin Thoyras, *étoient les principaux Ecrivains de ce miſérable* Journal. *Actuellement, l'Ex-Jéſuite eſt le ſeul qui en faſſe les principaux Extraits. Il a conſervé l'Eſprit & le Caractere de ſes anciens Confreres. Auſſi peut on dire, que l'Impudence, le Menſonge, & la Mauvaiſe-Foi, ne ſont pas moins le Partage de ce* Journal Littéraire, *que de celui de Trévoux. Le Public a été indigné contre un Ouvrage auſſi mépriſable. Il eſt tombé entiérement; & le Libraire paſſe des Années entieres, ſans en imprimer aucune Partie.*

§ *Voïez la VIII Lettre ou Partie des* Mémoires Secrets de la République des Lettres.

fond la Physique ancienne & moderne: ils ont même vanté son Stile, auprès duquel celui de Marivaux est simple & naturel. Ils ont plus fait: pour que leur Eloge fût mieux assorti à l'Ouvrage dont ils parloient, ils se sont servis de Termes recherchés, & d'Expressions à la nouvelle Mode. *Il n'est rien de plus mignon*, disent-ils, *& de plus ajusté, que la prémiere Lettre* *. Ces Mots de *mignon*, & d'*ajusté*, ne conviennent-ils pas bien à un Livre, & surtout à un Livre de Philosophie? On avoit crû jusqu'ici, qu'on disoit *une Perruque bien ajustée*, & *un petit Chien mignon*; mais, on se trompoit lourdement: on doit dire *une Perruque remplie d'excellentes Choses*, *un Chien écrit d'un Stile leger*, & *un Volume mignon & bien ajusté*.

MAIS, voici le Passage du Jésuite Regnault, qui a fait dire de si jolies Choses à ces Journalistes. Tu ne seras pas fâché de le voir. *Si quelque Nuage*, dit-il, *dérobe, la Nuit, à nos Yeux, un Ciel d'Azur, & semé d'Etoilles, c'est pour varier nos Plaisirs. Alors, l'Atmosphere étale ses Phénomenes. Quelquefois, vous croiriés que l'Aurore s'empresse à paroitre dès le Soir. Quelquefois, c'est un Tonnere qui gronde. Mais, comme le Tonnere n'est à craindre qu'un Instant, & que les Phisiciens savent discerner cet Instant redoutable, ce Bruit, qui répand la Terreur par-tout, leur cause peu d'Allarme.* QUE DIS-JE? *Les Bisarreries même de la Foudre ont dequoi réjouir l'Esprit qui les observe.* Voilà le Passage du Jésuite;

* Journal Littéraire, *Tome XXIII, pag.* 222.

& voici la ſage Réfléxion des Journaliſtes. *Rohaul*, *Paſcal*, *Kirker*, *Des-Cartes*, *Diogene Laerce*, *Ariſtote*, *s'exprimérent-ils jamais avec tant d'Agrément*? Non. Jamais Des-Cartes, mon cher Iſaac, ne donna dans un pareil Galimatias. Il avoit trop de Bon-Sens, pour remplir des Pages entiéres d'une Quantité de Mots qui ne ſignifient rien, ou du moins qui ſont abſolument inutiles. Ces *Lieux d'Azur*, & *ſemez d'Etoiles*, Images uſées & rebattues depuis mille Ans; & ces Exclamations déplacées, *Que dis-je?*; lui auroient paru des Afféteries & des Puérilitez indignes d'un bon Ecrivain; & ſur-tout d'un Philoſophe. Ne faut-il pas avoir perdu le Jugement, & même toute Honte, pour ôſer comparer un Stile auſſi vicieux que celui-là à celui de Paſcal? Et que ne doit-on pas attendre de Gens dont le Gout eſt auſſi biſarre & corrompu?

UN judicieux Auteur de ces derniers Tems n'a-t il pas eu Raiſon de dire: *A quel Excès ne ſe porte-t-on pas de nos Jours? Non ſeulement on veut arracher de nos Mains les grands Modelles que l'Antiquité nous a laiſſés, mais on tache encor de nous détourner des Routes ſûres que d'exellens Modelles nous ont tracées depuis cinquante Ans. On commence à trouver que leurs Ouvrages ſont trop negligés: on abandonne les Beautez naturelles, qui faiſoient tout l'Objet de leurs Soins; & l'on ne court qu'après des Ornemens recherchés. On s'éloigne de leur Stile périodique & nombreux, pour ſe jetter dans un Stile coupé & depourvu d'Harmonie. Aux Irrégularitez heureuſes, qu'ils laiſſoient à deſ-*

ſein dans leurs Ecrits, & qui en effet contribuoient beaucoup à donner de l'Energie & de la Vivacité au Diſcours, on ſubſtitue une triſte Exactitude, qui ne fait qu'enerver la Diction, & que la rendre moins rapide . . . . . On ne veut plus rien dire qu'avec Eſprit. Autant de Mots, autant de Traits. Une Ode n'eſt aujourd'hui qu'une Suite d'Epigrammes rangées méthodiquement bout à bout. Une Preface n'eſt qu'un Amas de Réfléxions alambiquées *.

VOILA', mon cher Iſaac, un Paſſage, que tous les Ecrivains François devroient avoir ſans ceſſe ſous les Yeux. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'ils l'appriſſent par cœur; & plus encore, qu'ils en obſervaſſent les Leçons. On verroit bientôt tomber ce Stile guindé & ridicule, que certains Auteurs ont taché depuis quelques Années de mettre à la Mode. Les Anglois me paroiſſent fort éloignés de donner jamais dans un pareil Défaut; & ils ſe garderoient bien de comparer le Stile mâle & majeſtueux de Locke à celui de quelque Ecrivain ſemblable au Jéſuite Regnault. S'il y avoit chés eux quelque Journaliſte aſſez ignorant, ou aſſez biſarre, pour donner dans ce Ridicule, & l'Auteur loué, & le Panégiriſte, ſeroient également ſifflez.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux: & n'applaudis jamais à des Sottiſes.

De Londres, ce . . .

* Maſſieu, Préface *des* Oeuvres de Tourreil, *Tome I, pag. xl.*

Lettre Cent Septante-Cinquieme.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

Je réfléchis quelquefois, mon cher Isaac, sur l'Injustice des Hommes, qui n'accordent qu'avec peine aux Personnes illustres qui vivent encore des Louanges qu'ils prodigueut à ceux qui sont morts depuis quelques Siécles. L'Envie est une Maladie, ou plûtôt une Peste, qui se communique dans tous les Cœurs, & qui passe aisément du Peuple chés les Grands, & des Grands chés le Peuple. Quoiqu'il semble ne devoir se trouver aucune Jalousie entre des Gens éloignés les uns des autres par la Naissance, par l'Etat, par la Condition, par les Emplois, par le Caractere, & même par la Différence des Nations; cependant, l'Amour-propre, gravé dans tous les Cœurs, suscite aux Hommes illustres des Envieux dans tous les Etats, & chés tous les Peuples. On souffre à regret, qu'un Homme encor vivant veuille exiger par ses Vertus, par ses Talens, & par son Mérite, une espece de Vénération, qui, en l'élevant, abbaisse ceux qui sont forcés de l'honorer. La Gloire d'un Héros vivant blesse les Yeux de ceux qui en sont les Témoins.

Ce Héros, eſt-il mort, on ne refuſe plus de lui rendre Juſtice: le Jour de ſon Trépas eſt celui où l'on commence à le louër volontiers. Peut-être même que l'Envie a-t-elle encor beaucoup de Part aux Louanges qu'on lui donne, & qu'on ne vante ſouvent ſes Actions & ſes grandes Qualitez, que pour avoir le Plaiſir malin de rabaiſſer celles de quelque autre Héros qui jouït encor de la Vie.

COMBIEN de Gens n'y a-t-il pas eu, qui n'ont fait l'Eloge de Louïs XII & de Henri IV, Rois de France, que pour l'oppoſer à celui de Louïs XIV? Le Chevalier de Maiſin m'a aſſuré, lorſque j'étois en France, qu'il avoit connu un vieux Officier, qui, dans toutes les Occaſions, affectoit de louër le Vicomte de Turenne, d'une Maniere outrée, devant le Maréchal de Villars; & qui s'arrêtoit principalement ſur la Libéralité & le Deſintéreſſement de ce Vicomte. Ces Louanges étoient plûtôt dictées par l'Envie & par la Jalouſie, que par le Deſir de rendre Juſtice au Mérite de ce grand Général. Cependant, le Maréchal de Villars, quoique moins généreux que quelques autres Généraux, a pourtant égalé la Gloire des plus grands & des plus heureux. Il eſt vrai, que ſes Vertus ont été quelquefois obſcurcies par ſon Amour pour les Richeſſes; & que, quoiqu'il connût bien lui-même combien cette Paſſion étoit condamnable, il s'y laiſſoit facilement entrainer par ſon Penchant qu'il regardoit comme indomtable. Il étoit même quelquefois le prémier à badiner de ce Défaut: voici un Trait aſſez ſingulier à cet

Egard. Lorſqu'il fut ſe faire recevoir Gouverneur en Provence, les Députez de la Province lui préſentérent, ſelon la Coutume, vint mille Francs dans une Bourſe. Comme il les accepte de très grand Cœur, un vieux Gentil-Homme lui dit avec beaucoup de Franchiſe, *Monſeigneur, Mr. de Vendôme, votre Prédéceſſeur, ſe contenta de recevoir la Bourſe.* Le Maréchal lui répondit avec beaucoup de Sang-froid: *Ce Mr. de Vendôme étoit un Homme inimitable.*

Je reviens, mon cher Iſaac, à l'Injuſtice de ceux qui ne veulent point rendre Juſtice aux habiles Gens vivans de leur Tems, & qui ne s'attachent qu'à ce qui peut leur fournir le Moïen de ſoulager leur Jalouſie, ou de contenter leur Humeur médiſante & envieuſe. Si les Hommes illuſtres, morts depuis pluſieurs Années, & qu'ils préférent & mettent ſi fort au-deſſus des vivans, voïoient encor le Jour, ils les abaiſſeroient autant qu'ils les élevent. Lorſqu'on veut éxaminer les Choſes ſans Paſſion, on apperçoit aiſément, que, dans preſque tous les Siécles, il y a toûjours quelques Héros, qui peuvent aller de pair avec tous ceux dont les Auteurs anciens nous ont transmis les Actions Je trouve dans ces derniers Tems un Nombre de Grands-Hommes, qu'on peut juſtement oppoſer à ceux qu'a produit Rome dans ſa plus grande Gloire.

Scipion l'Africain n'eſt point au-deſſus de Henri IV. Il fallut bien autant de Force, de Génie, de Grandeur d'Ame, & d'Intrépidité de Cou-

Courage, pour venir à bout de ce que fit le dernier, que pour éxécuter ce qu'acheva le prémier. Scipion, appuïé de bonnes Troupés, chassa Annibal d'Italie, rassura les Romains épouvantez par la Perte de la Bataille de Cannes, porta chés les Carthaginois les Fureurs d'une Guerre cruelle dont ils avoient peu auparavant embrasé l'Italie, domtant enfin Numance & Carthage, délivra Rome de cette orgueilleuse & dangereuse Rivale.

HENRI IV, à la Tête de quelques Soldats à demi-nuds, sans Argent, sans autre Secours que son Courage & son bon Droit, entreprend de recouvrer sa Couronne. Il fait la Conquête de son Roïaume, usurpé par les Ligueurs, par les Espagnols, par les Moines, & par la Cour de Rome. Il vient à bout de ses Desseins: &, après s'être établi sur le Trône de ses Peres, il fait trembler ces mêmes Espagnols, qui, quelques Années auparavant, joignant le Mépris à la Présomption, ne l'appelloient que le *Bearnois*. Les Affaires de Henri IV étoient bien plus délabrées, après la Mort de son Prédecesseur, que celles des Romains après la Bataille de Cannes. Ils avoient au moins de l'Argent, & des Moïens de rétablir leur Armée. Loin que le Héros François eut alors les mêmes Secours, dans un Tems où il étoit déjà le Maitre des trois Quarts de son Roïaume, il écrivoit à un de ses Généraux, que ses Finances étoient dans un si pitoïable Etat, que, *depuis huit Jours, il étoit obligé d'aller manger chés les Officiers de son Armée; sa Marmite étant*

renverſée, & ſes Pourvoieurs n'aiant plus un Sol. Sa Garderobbe n'étoit pas en meilleur Etat que ſa Cuiſine; car, dans la même Lettre, il ſe plaint, que *ſes Chemiſes commencent à ſe trouër par le Coude, & qu'il n'a pas un ſeul Harnois de Cheval complet, quoiqu'il ſoit à la Veille d'en venir aux Mains avec les Ennemis.* Il faut donc avouër, que la Situation de Scipion & celle de Henri IV étoient bien différentes; & que, cependant, l'un a éxécuté d'auſſi grandes Choſes que l'autre.

ON peut comparer Guillaume III à Jules Céſar, avec autant de Juſtice & d'Equité, que Henri IV à Scipion. Ce n'eſt pas à l'Etendue des Conquêtes, qu'il faut meſurer les Héros. C'eſt à la Grandeur d'Ame, à l'Intrépidité, qu'il a fallu, pour faire ces Conquêtes. Céſar ſoumit les Gaules après dix Ans de Guerre. Eſt-ce une Choſe bien extraordinaire, qu'un Général, qui commande d'excellentes Troupes, qui a les Moïens de les recruter aiſément, qui reçoit en abondance tous les Secours dont il a beſoin, vienne à bout de conquérir ſix ou ſept Provinces? Si les François entroient en Italie, & que tout le Reſte de l'Europe reſtât tranquille, s'étonneroit-on beaucoup qu'ils fiſſent la Conquête du Piémont, du Milanez, du Bolonois, & du Roïaume de Naples, après dix Ans de Guerre? On ſeroit ſurpris, au contraire, qu'ils y euſſent emploïé tant de Tems. Voilà, à peu près, comme on doit regarder la Guerre de Céſar dans les Gaules. Je conviens, que les Peuples, contre leſquels il combattoit,

étoient

étoient beaucoup plus valeureux, que des Milanois & des Napolitains. Mais auſſi, la Puiſſance de la République Romaine n'étoit-elle pas infiniment plus conſidérable que ne l'eſt aujourd'hui celle des François ? Un Conſul Romain voïoit autant de Rois dans ſon Anti-Chambre, qu'un Miniſtre d'Etat François voit de Ducs & Pairs dans la ſienne.

CE'SAR fut ſans doute plus grand dans les Guerres Civiles, que dans celle des Gaules. Lorſqu'il eut Pompée pour Adverſaire, & la plus grande Partie de la République contre lui, il eut beſoin de toute ſa Prudence, & de toute ſa Valeur, pour domter ſes Ennemis. Je conviens qu'alors l'Avantage fut égal des deux Côtez, & qu'il ne dut ſes Victoires qu'à lui-même. Mais, quelque célébre que ſoit la Bataille de Pharſale, il eſt moins difficile de ſe rendre Maitre de l'Univers, quand on eſt ſecouru & appuïé par la Moitié de cet Univers, que de s'emparer d'un Roïaume, aux Yeux de l'Europe entiere; & cela, ſans autre Secours que ceux d'une République, dont l'Etat entier n'eſt pas auſſi grand qu'une ſeule des Provinces d'un Monarque puiſſant & victorieux, intéreſſé à s'oppoſer à cette Conquête. Qu'on éxamine les Choſes ſans Partialité.

QU'ON regarde Guillaume III, abordant en Angleterre, & s'y faiſant reconnoitre Souverain de trois Roïaumes; qu'on l'accompagne enſuite en Irlande, domtant la Foudre à la Main les Révoltez; qu'on le conſidere, conſervant malgré ſes Ennemis les Etats dont il

s'étoit rendu Maître, & mourant enfin ſur le Trône où ſa Valeur l'avoit conduit, aimé de ſes bons Sujets, redouté de ſes Ennemis, & admiré de la plûpart des Souverains : l'on avoûra, que ce Prince ne fut point inférieur au Vainqueur des Gaules & de Pompée.

CE n'eſt pas ſeulement, mon cher Iſaac, chés les Généraux & chés les Princes, qu'on trouve cette Egalité que je crois être parmi les Grands-Hommes anciens & modernes. On découvre dans tous les Siécles des Héros de toutes les Eſpeces : & les Romains n'ont eu aucun illuſtre Perſonnage, dans quelque Etat qu'il ait vécu, auquel on ne puiſſe en comparer quelqu'un mort dans ces derniers Siecles. Les Hiſtoriens Latins parlent de la Clémence, de la Probité, de la Bonne-Foi, de quelques Généraux, qui, aux Vertus guerrieres joignoient celles qui font l'Eſſence du Sage, & du véritable Philoſophe. Bayard, illuſtre Chevalier François, qui vécut ſous Louïs XII & ſous François I, égala la Probité des Catons, la Valeur des Coriolans, l'Intrépidité des Coclès, la Grandeur d'Ame des Scevolas, & la Retenue des Scipions.

JE ne te parle point ici, mon cher Iſaac, d'aucun des Faits guerriers de ce Héros. Tu les auras ſans doute lûs dans les Hiſtoires des Rois qu'il a ſuivis. Je me contenterai donc de rapporter un ſeul Trait, qui regarde ſes Vertus Morales. En revenant de l'Armée d'Italie, il s'arrêta quelque-tems à Grenoble chés un de ſes Parens ; & , voulant ſe délaſſer des Fatigues de la Guerre, il ordonna

na à ſon Valet-de-Chambre de lui chercher quelque Fille complaiſante, avec laquelle il pût paſſer une Nuit. Ce Domeſtique, pour s'aquitter des Ordres de ſon Maitre, s'addreſſa à une Femme de Condition, mais pauvre, qui, forcée par la Miſere, conſentit de livrer ſa Fille, âgée de ſeize ou dix-ſept Ans, moïennant une certaine Somme qu'on lui donneroit. Ce ne fut qu'avec une Peine infinie, que cette Mere vint à bout de réſoudre ſa Fille à conſentir au Marché qu'elle avoit conclu. Enfin, ſoit par Crainte, ſoit par Néceſſité, cette jeune Victime ſe rendit à l'Entrée de la Nuit dans le Logis du Chevalier Bayard, qui fut bien ſurpris de voir une jeune Perſonne, belle comme l'Amour, ſe jetter à ſes Pieds, & les arroſer de ſes Larmes. *Quel Chagrin avez-vous, Mademoiſelle?* lui dit-il. *Je comptois de vous trouver plus diſpoſée à rire qu'à pleurer. Helas! Monſieur*, répondit la jeune Fille. *Je n'ignore point pourquoi ma Mere m'envoïe ici. La Miſere la force à faire une Action indigne d'elle; & je ſuis obligée de lui obéir. Mais, le Ciel m'eſt témoin, que je ſouhaite la Mort; & que je m'eſtimerois heureuſe, ſi, depuis long-tems, elle avoit fini mes Jours.*

BAYARD, touché des Pleurs de cette jeune Perſonne, l'aſſûra, qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'elle auroit lieu de ſe louër de ſa Façon d'agir. *A Dieu, ne plaiſe*, lui dit-il, *que j'ôte l'Honneur à une Perſonne à qui il eſt auſſi cher. Je veux même travailler à le mettre pour toujours à l'Abri des Attaques de la Miſere.*

ſere. Alors, il envoïa chercher la Mere de cette Fille, & la lui préſentant, *Voïlà*, lui dit-il, *quatre cens Ecus pour marier votre Fille, & cent que je vous donne encore pour lui acheter des Habits. Le Ciel m'eſt témoin que je voudrois faire davantage pour elle, ſi je le pouvois. Songez donc à la marier au plûtôt; & tachez, par ſon Etabliſſement, de réparer le Tort que vous vouliés lui faire aujourd'hui.*

QU'ON parcourre, mon cher Iſaac, les Actions les plus belles & les plus généreuſes qu'on loue ſi fort chés les Anciens: je doute fort, qu'on en trouve beaucoup de plus belles. Combien y a-t-il de Faits dignes de l'Eſtime de la Poſtérité, qui ſont arrivez dans notre Siécle, & qui reſteront inconnus, parce qu'ils n'auront point été inſérez dans quelques Livres? Si nos Neveux admirent plus les autres Siécles que le nôtre, ce ne ſera pas la Faute d'un Nombre de Gens ſages & vertueux, qui vivent aujourd'hui, mais celle des Hiſtoriens, & de tous les différens Auteurs en général, qui aiment mieux farcir leurs Ouvrages de cent Rhapſodies inutiles, que de quelques Hiſtoires inſtructives.

JE finirai ma Lettre, mon cher Iſaac, par une pareille Avanture, arrivée de nos Jours à un illuſtre Cardinal Allemand, mort depuis peu d'Années. Il demeuroit ordinairement à Rome, & les Pauvres le regardoient comme leur Pere; la plus grande Partie de ſes Revenus étant emploïée pour leur Soulagement. Une vieille Femme éprouva particuliérement juſqu'où alloit la Générosité de ce reſpectable

ble Pontife. Elle étoit perſécutée par un Bourgeois Romain, auquel elle devoit quinze Ecus qu'elle ne pouvoit païer. Ce Créancier la menaçoit ſouvent de la faire mettre en Priſon: elle demandoit toujours quelque nouveau Délai; lorſque le Tems étoit échu, elle ſe trouvoit encore dans l'Impuiſſance de s'acquitter. Un jour, qu'elle alloit chés ce Bourgeois tâcher d'obtenir encore une Semaine, ſa Fille, jeune & belle, l'accompagnoit. Auſſitôt, le vicieux Italien jetta les Yeux ſur ce Tendron, ſe ſentit émû, & propoſa à la Mere de la tenir quitte de la Dette, ſi elle vouloit qu'il couchât avec ſa Fille. La pauvre Indigente conſentit à conclure ce Marché, au cas qu'au bout de huit Jours elle n'apportât point l'Argent. Pendant ce Tems, elle pleura, & gémit; mais, cela ne fit point venir les quinze Ecus. Enfin, il ne reſtoit plus qu'un Jour, & il falloit, ou aller en Priſon, ou livrer ſa Fille. Dans cette Extrémité, elle ſe réſolut d'avoir recours au Cardinal, de la Généroſité duquel elle entendoit tant de Pauvres ſe louër. Elle alla ſe jetter à ſes Pieds, & lui avoua la triſte Situation dans laquelle elle ſe trouvoit. Le Cardinal lui donna un Ordre par écrit, pour prendre ſoixante Ecus chés ſon Tréſorier. La bonne Femme ignoroit ce qu'il y avoit dans le Billet qu'elle portoit. Elle ne ſavoit point lire, & fut fort ſurpriſe, lorſqu'on lui compta ſoixante Ecus. Elle ne voulut jamais les accepter; diſant, qu'il falloit que ſon Eminence ſe fut trompée, & qu'elle n'avoit demandé que quinze Ecus. Le

Tré-

Tréſorier, qui paroit tous les jours un Nombre de pareils Billets donnez à des Pauvres, ne voulut point recevoir le Billet, que la Femme ne prît la Somme entiere : mais, il fut impoſſible de l'y obliger. Elle retourna chés le Cardinal, & lui rendant ſon Ordre, *Monſeigneur*, lui dit-elle, *votre Eminence s'eſt trompée : elle a écrit ſoixante Ecus, au lieu de quinze. Votre Tréſorier ne veut recevoir le Billet, qu'à condition que je prendrai cet Argent. Il n'a jamais voulu me donner ſimplement ce que je vous avois demandé.* Le Cardinal, admirant la Probité de cette pauvre Femme, la récompenſa libéralement. *Vous avez Raiſon*, lui dit-il *: je me ſuis trompé; au lieu de ſoixante, je voulois mettre cinq cens. Allez, ma bonne Femme : ne vous donnez plus la Peine de revenir, & emploiez cet Argent à marier votre Fille.*

Je ne ſçai, mon cher Iſaac, laquelle des deux Actions eſt la plus belle, ou celle du Cardinal, ou celle de la Femme. Si cette Avanture étoit arrivée chés les anciens Romains, Tite-Live, Florus, Tacite, Suetone, Valere-Maxime, l'auroient inſérée dans leurs Ouvrages : & peut être qu'aucun Hiſtorien moderne n'en dira jamais mot.

Porte-toi bien, mon cher Iſaac : vi content & heureux : & rend toûjours Juſtice aux Actions généreuſes que tu découvriras.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT SEPTANTE-SIXIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

LES Cataſtrophes étonnantes, mon cher Brito, qu'on voit ſi ſouvent arriver en Afrique, & les Fins Tragiques des Princes Algériens dont tu m'as parlé dans tes dernieres Lettres, m'ont fait réfléchir au Sort funeſte de pluſieurs Souverains Européens, qui ſembloient, par toutes ſortes des Raiſons, devoir être à l'Abri de ces cruels Revers de la Fortune. Leurs Malheurs ont été d'autant plus grands, qu'il étoit impoſſible qu'ils euſſent jamais ſongé à ſe préparer dans leur Conſtance un Secours contre le Deſtin fatal qui les accabloit tout à coup: &, en cela, ils étoient beaucoup plus malheureux, que les Princes Africains.

LORSQU'UN Roi d'Alger eſt couronné, ordinairement la Mort de ſon Prédéceſſeur lui apprend par avance quelle ſera la ſienne; ou, du moins, lui fournit-elle une vaſte Matiere à réfléchir ſur l'Inſtabilité des Grandeurs Humaines. Mais, un Monarque François, un Souverain Allemand, ne voïent, en montant ſur le Trône, que la Gloire qui l'environne: ils penſent même que la Foudre ne ſauroit les en faire deſcendre. Cependant,

malgré la Présomption de ces Rois enivrez d'Orgueil & de Vanité, combien ne s'en trouve-t-il pas parmi eux, qui, du Faîte du Bonheur & de la Gloire, sont enfin tombez dans un Abime d'Infortunes? Quelques-uns d'entre eux ont été traités avec autant d'Ignominie, que les plus grands Scélérats; & le Souvenir des Maux qu'ils ont soufferts épouvante encore aujourd'hui ceux qui parcourent les Histoires funestes de la Chûte & de la Fin tragique de quantité de Souverains.

SANS rappeller les Malheurs de tant de Princes & de Grands-Hommes, que l'Histoire ancienne a conservé jusqu'à nous; en laissant-là les Marius, les Catons, les Regulus, & une infinité d'autres; si l'on s'arrête seulement à la déplorable Fin de Pompée, quel vaste Champ de Réfléxion n'y trouve-t-on point sur l'Incertitude du Sort des plus grands Hommes, quelque Pouvoir & quelque Autorité qu'ils aïent? Pour apprendre à ne se point enorgueillir de son Etat, un Souverain n'a qu'à considérer Pompée quelque tems avant la Bataille de Pharsale. Il le voit Maitre des Maitres du Monde, plus absolu dans le Sénat, qu'un Roi ne l'est au milieu de son Conseil privé, commandant une Armée nombreuse, & aïant sous ses Ordres une Foule de Rois. La Gloire d'un Homme ne sauroit être plus brillante. Mais, de quel funeste Revers n'est-elle pas suivie; & quelle n'est pas la triste Situation de cet illustre Romain, en fuïant des Champs de Pharsale? Il est proscrit, il est abandonné de tous ses Alliés, il

ne peut trouver un Afile dans les Lieux mêmes où peu de jours auparavant il commandoit, & il eft enfin maffacré par de lâches Efclaves, par d'infames Egiptiens, qui n'euffent pas ôfé infulter le dernier des Soldats Romains. Dans le tems qu'on lui donne la Mort, les Amis qui lui reftent, au lieu de fonger à le fecourir, ne font occupez que de leur Crainte, ne penfent pas même à le plaindre, & ne fongent qu'à fe fauver*. Quelle funefte Fin, mon cher Brito! Quel terrible Exemple des Caprices de la Fortune! Quel eft le Mortel qui eut pu croire, lorfque Pompée montoit au Capitole en Triomphe, qu'un jour ce Héros, l'Admiration de l'Univers, feroit condamné à la Mort par quelques miférables Egiptiens? Un Homme, qui auroit prédit une pareille Chofe, n'eut-il pas paffé pour un Infenfé?

CE n'eft pas feulement chés les Anciens, mon cher Brito, qu'on trouve de pareilles Cataftrophes. Ces derniers Tems n'en fourniffent que trop: les Hiftoires modernes en font remplies; elles ont même quelque chofe de plus affreux. Dans la Mort de Pompée, il n'y a rien d'infamant: on peut la re-

O 2 gar-

* *Conftabat eos qui occidentem Vulneribus Cn. Pompeium vidiffent, cum in illo ipfo acerbiffimo miferrimoque Spectaculo fibi timerent, quòd fe Claffe Hoftium circumfufos viderent, nihil tum aliud egiffe nifi ut Remiges hortarentur, & ut Salutem adipfcerentur Fugâ, pofteaquam Tyrum veniffent tum adflictari lamentarique cœpiffe.* Cicero, Orat. ad Brutum, *Cap. VII.*

garder comme une Suite des Malheurs de la Guerre. Mais, depuis quelques Siécles, il n'eſt aucun Roïaume en Europe, même les plus policés, qui ne fourniſſent quelque funeſte Tragédie, accompagnée même de Circonſtances qui étonnent ceux qui ſont les plus accoutumez à méditer ſur l'Inconſtance de la Fortune.

AVANT de venir aux Nations les plus civiliſées, arrétons-nous, mon cher Brito, pour quelque tems à Conſtantinople. Regardons-y le malheureux Oſman, promené dans toutes les Rues, attaché ſur un Ane, & eſſuïant les Injures les plus atroces d'une Populace effrenée, & d'une Milice inſolente. Ces mêmes Janiſſaires, qui crachoient au Viſage d'Oſman, ne lui parloient deux Jours auparavant, que proſternez à ſes Pieds, & n'ôſoient lever les Yeux vers lui. Qui eût pû ſe figurer, qu'un Empereur, né du Sang Ottoman, ſi reſpectable aux Turcs, ſi cher à leurs Soldats, ſouffriroit des Affronts, auxquels un Nazaréen, condamné à la Mort pour des Crimes énormes, ne fut jamais expoſé? Je ſuis certain, mon cher Brito, que ceux, qui outragérent ſi indignement le Sultan Oſman, loin de penſer un Mois avant leur Révolte, que cela pût jamais arriver, auroient tué quiconque leur auroit propoſé de ſe porter à ces Excès. Que les Janiſſaires détronnent un Empereur, qu'ils ſacrifient ſa Vie à ſon Succeſſeur, la Choſe eſt ordinaire, & ne doit pas ſurprendre. Mais, que ce mêmes Janiſſaires inſultent le Sang & le Nom Ottoman: qu'ils

qu'ils ne rendent pas toutes ſortes d'Honneurs au Corps du Prince qu'ils viennent de priver de la Vie ; qu'ils l'expoſent à la Riſée du Peuple avant de le livrer aux Muets armez du fatal Cordon : c'eſt-là une des Choſes les plus extraordinaires, & qui prouve juſqu'à quel Point peuvent aller les Caprices de la Fortune.

LE Sort de Bajazet, quelque cruel qu'il ait été, n'a rien d'auſſi frappant que celui d'Oſman. Ce prémier ſubit les Peines que lui impoſa un Ennemi ſuperbe & vainqueur. Quoiqu'il ne dût point s'attendre à être traité auſſi indignement qu'il le fut, rien ne le raſſuroit contre la Vengeance de Tamerlan. L'autre, au contraire, avoit pour lui la Coutume, les Préjugés, la Superſtition, la Raiſon, & l'Equité ; tout cela ne put le garantir.

IL ſeroit à ſouhaiter, mon cher Brito, que les Infortunes, qui ſont arrivées à pluſieurs Princes, euſſent produit autant d'Effet ſur les Eſprits de leurs Succeſſeurs, que celles de Bajazet en ont fait ſur ceux des Princes Ottomans. Combien d'Abus n'y auroit-il pas de moins en Europe ? Au lieu que les Empereurs Turcs, par une Honte fauſſe & ridicule, ont ceſſé de ſe marier, afin d'éviter que le Sang Ottoman pût jamais reçevoir l'Affront qu'eſſuïa ce Prince, lorſqu'étant enfermé dans une Cage de Fer, Tamerlan ſe faiſoit ſervir en ſa Préſence par ſes Femmes toutes nûes : au lieu, dis-je, de vouloir prévenir des Choſes qui n'arrivent jamais qu'une ſeule fois, & d'empêcher un

Mal imaginaire par un réel, les Souverains Européens auroient fait des Loix, qui défendroient à leurs Succeſſeurs d'empiéter ſur les Droits de leurs Sujets, & qui leur ordonneroient de regarder leur Peuple comme un Pere de Famille regarde ſes Enfans. Les Fins Tragiques de pluſieurs Monarques Nazaréens leur auroient aſſez fourni de Raiſons pour établir ces Regles, également utiles à la Sureté des Souverains & à la Tranquilité des Sujets.

LORSQUE j'éxamine, mon cher Brito, la Mort déplorable de pluſieurs Princes Nazaréens, & de quelques Princeſſes de la même Religion, j'en ſuis encor plus étonné, que des Sorts de Bajazet & d'Oſman. Les Actions cruelles & barbares peuvent aiſément arriver chés des Peuples ſujets à de perpétuelles Révolutions, qui ne ſuivent que leurs Caprices & leurs prémiers Mouvemens. Mais que, parmi des Nations polies, qui font Profeſſion de ſuivre les Regles de la Raiſon, on ait vû tant de Souverains périr d'une Maniere ignominieuſe, c'eſt ce que j'ai peine à comprendre, & ce qui doit fournir une ample Matiere de Réfléxions à quiconque étudie la Conduite des Hommes.

LA prémiere Mort funeſte, qui s'offre dans ce moment à mon Eſprit, eſt celle de Brunehaud, Reine de France. Je ne déciderai point ſi cette Princeſſe fut véritablement coupable de tous les Crimes énormes qu'on lui impute. De grands Ecrivains ont voulu la juſtifier dans le Siécle paſſé: & ce qui ſemble les autoriſer dans leur Opinion, ce ſont les

les Eloges qu'un célébre Pontife Romain * a donnez à cette Reine, dont il éleve la Piété jusques au Ciel. Quoiqu'il en soit, quelque condamnable qu'eut été sa Conduite, on devoit, dans la Punition qu'on lui fit souffrir, respecter son Rang, sa Naissance, & considérer dans sa Personne celle des autres Souverains. La Bienséance, la Raison, la Dignité du Trône, éxigent qu'on mette une Différence infinie entre la Punition d'une Reine & celle d'un Assassin ou d'un Voleur de grand Chemin. Cependant, on n'a pas traitté si cruellement Cartouche & le Jésuite Guignard, que l'infortunée Brunehaud. *Elle fut condamnée*, dit un Historien célébre †, *d'être tourmentée trois Jours de suite à Huis clos, puis conduite sur un Chameau par tout le Camp, non tant afin que son Armée fût spectatrice de sa Misere, que pour lui servir en sa Misere d'Opprobre, Mocquerie, & Illusion. Et finalement elle fut attachée par les Bras & les Cheveux à la Queue d'un Cheval fougueux, & trainée par les Voiries, jusqu'à la Fin de sa Vie. Ainsi jugé, & aussi-tôt en tout & par tout executé: & cette Princesse ainsi liée, au prémier Coup d'Eperon donné au Cheval, elle eut la Tête écervellée; & de-là, sans Conduite de Frein, trainée par Haliers, Hayes, Buissons, Broussailles, & Rochers, son Corps déchiré & mis en Pieces, de telle sorte qu'à peine en resta-t-il la Carcasse.*

* Grégoire le Grand.

† Pasquier, Recherches de la France, *Livre X, Chap. XIX, pag.* 957.

Quel Sort, mon cher Brito, pour une Reine de France! Quel Exemple terrible de la Justice du Ciel! Et quelle Leçon pour les Grands, que le Supplice ignominieux de cette Princesse!

LE Destin de Jeanne, Reine de Naples, fut aussi funeste que celui de cette Princesse. Aïant été assiégée dans le Fort de Chateauneuf par Charles Durazzo, Cousin du Roi de Hongrie, elle se rendit sa Prisonniere ne doutant pas qu'il n'eût pour elle les Egards qu'on devoit à son Rang & à sa Naissance. Mais, elle fut bien trompée; car, ce Général, *par l'Ordre du Roi Louis, la fit pendre & étrangler dans le même Endroit où elle avoit fait étrangler le Roi André, un des quatre Maris qu'elle avoit épousez. On emploia, pour cette cruelle Exécution, un Cordon de Soie, comme elle avoit ordonné qu'on s'en servit pour donner la Mort à son Epoux.* Le Supplice de cette Reine fut une juste Punition de ses Desordres & de sa Cruauté, & doit servir d'Exemple aux Princes, qui, enivrez de leur Grandeur & de leur Pouvoir, s'imaginent que le Trône peut les garentir de la Vengeance Céleste.

LES deux Princesses, mon cher Brito, dont je viens de te rappeller les Malheurs, trouvent aujourd'hui peu de gens qui les plaignent de la Rigueur dont on usa envers elles. Comme on les accuse de s'être souillées de plusieurs Forfaits, la Honte de leurs Actions diminue de beaucoup l'Horreur que l'on a pour ceux qui ont flétri la Majesté de tous les Souverains, & manqué aux Bienséances les plus essen-

essentielles. Mais, que doit-on penser de Gens qui ont fait périr sur un Echaffaut des Princes & des Princesses, dont la Vertu, la Bonté, & la Probité, étoient reconnues de toute l'Europe ? Avec quelle Surprise un Philosophe, un Sage, ne considere-t-il point la sage & infortunée Jeanne Gray, perdant la Tête sur un Echafaut, sans être coupable d'autre Crime, que de la Révolte & de l'Ambition de ses orgueilleux Parens ?

CHARLES I, Roi d'Angleterre, fut aussi malheureux, sans être aussi innocent. Ce Prince, si adoré pendant quelque-tems des Anglois, qu'ils firent couper le Nez & les Oreilles à un Théologien insolent, qui avoit écrit quelque-chose contre le Respect qu'on devoit à sa Personne, périt sur un Echauffaut, à la Vûe de ce même Peuple, qui l'adoroit peu de Tems auparavant. Il fut conduit sur cet Echaffaut par un Homme d'une Condition médiocre, qui, s'étant élévé insensiblement, aux plus grandes Charges, ôsa prendre enfin l'auguste Nom de Protecteur de la Nation Angloise ; Titre, selon moi, cent fois plus grand, plus expressif, & plus magnifique, que celui de Roi & d'Empereur.

QUEL Exemple, mon cher Brito, des Décrets de la Providence ! Et combien les Rois ne devroient-ils point en être touchés ! Au lieu des Fables, & des Histoires Galantes, que les Princes font ordinairement peindre dans leurs Galleries, je voudrois qu'ils y fissent représenter l'Histoire des Malheurs de Charles I ; & que sous ce Tableau, pour leur In-

ſtruction & celle de leurs Succeſſeurs, ils fiſſent mettre cette utile Inſcription. ROIS DE LA TERRE, APPRENEZ PAR CET EXEMPLE TERRIBLE, QUE VOTRE RANG ET VOTRE GRANDEUR NE VOUS METTENT POINT A L'ABRI DES PLUS CRUELS REVERS. CELUI, QUI VOUS DONNA LE SCEPTRE, PEUT VOUS L'OTER DANS UN INSTANT. SANS LUI, QUE POUVEZ-VOUS? VOUS N'ETES QUE DES VERS DE TERRE, A QUI IL A ACCORDE' QUELQUE POUVOIR SUR D'AUTRES SEMBLABLES VERS. PRIEZ DONC CELUI, PAR LA PUISSANCE DE QUI VOUS EXISTEZ, QU'IL VEUILLE BIEN VOUS DONNER LES MOIENS DE SUIVRE TOUJOURS LES REGLES DE LA JUSTICE, AFIN DE GARANTIR VOS PEUPLES DE L'ESPRIT DE VERTIGE, DE REVOLTE, ET DE PERVERSION. Je crois, mon cher Brito, qu'une pareille Inſcription ſeroit encore plus utile, que celle qu'on voit en France dans tous les Tribunaux de Juſtice: DISCITE JUSTITIAM MONITI, ET NON TEMNERE DIVOS*.

CE n'eſt pas, mon cher Brito, qu'en desapprouvant la Cruauté des Peuples ſur leurs Souverains, je prétende autoriſer l'Injuſtice & la Tirannie des Souverains ſur leurs Peuples. Dieu

* Virgil, Æneid. *Libr. VI.*

Dieu me préserve d'un tel Excès. Je voudrois seulement, qu'ils se rendissent mutuellement Justice, & qu'on ne confondît point dans les Rois les Vertus avec les Vices. Quand je lis les grandes Actions d'Aléxandre, je le loue comme le mérite un illustre Conquérant. Mais, quand je jette les Yeux sur le Meurtre de Clitus, je me sens saisi de cette Indignation qu'inspirent les Assassins. Je ne vois plus Aléxandre: je n'apperçois qu'un Furieux. Les grandes Actions des Héros & des Héroïnes ne doivent point faire adopter leurs Défauts & leurs Crimes comme des Vertus & de bonnes Qualitez.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito: vi content & heureux; &, détestant ceux qui fomentent les Meurtres & les Révoltes, crain toujours très respectueusement le Dieu d'Israel.

De Londres, ce . . .



LETTRE CENT SEPTANTE-SEPTIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

TOUJOURS attentif, mon cher Isaac, à m'instruire le plus qu'il m'est possible, des Mœurs & de la Façon de penser des Anglois, j'examine avec soin leurs moindres Actions, & j'écoute attentivement tous leurs Discours, quelque indifférens qu'ils paroissent. J'ai fait Connoissance avec deux Anglois qui viennent de faire un Voïage en France & en Italie: & comme ils sont d'un Caractere bien différent, je compare avec plaisir les Relations différentes de leurs Avantures, & des Choses qui les ont le plus vivement frappez. Le prémier est un Homme sage, discret, regardant tous les Peuples comme Freres & nez dans la même Patrie, plaignant ceux qui sont en proie à la Superstition sans les mépriser, & accusant de leurs Erreurs la Force des Préjugés & le Malheur des Situations, plûtôt que la Foiblesse de leur Génie. Le second, au contraire, est un véritable Anglois, n'approuvant que ce qu'il voit à Londres, haïssant toutes les Nations Etrangeres, ne se contentant pas des Louanges qui sont dûes aux Grands-Hommes

&

& aux illuſtres Ecrivains que l'Angleterre a produits ; mais, croïant que, hors de ſa Patrie, il ne peut y avoir, ni bons Généraux, ni ſavans Auteurs : comme ſi la Valeur & l'Eſprit étoient uniquement la Partage des Anglois, & que Dieu ne créât les Hommes dans les autres Païs ſeulement qu'avec trois Sens de Nature.

JE demandois l'autre jour à ce Voïageur ſi prévenu en faveur de ſa Patrie, quelles étoient les Raiſons qui l'avoient porté à parcourir les Païs Etrangers. „ Qu'êtes-nous allé faire „ lui dis-je, „ en Italie & en France? Pourquoi vous être donné la Peine de traverſer „ tant de Païs inutilement, pour ne rien voir „ qui pût vous être utile? Si vous n'aviés „ Envie que de conſidérer des Maiſons, des „ Forêts, des Montagues, & des Rivieres, „ vous pouviés trouver tout cela en Angleterre, ſans courrir ſi loin. „ *J'ai été en Italie*, me répondit-il, *pour voir l'Opéra à Veniſe, & la Publication du Jubilé à Rome.* „ Comment! „ repliquai-je : „ vous avez fait plus „ de cinq cens Lieues pour entendre chanter „ une Femmelette, & pour être le Témoin „ de quelques Cérémonies puériles, que vous „ tournez le prémier en ridicule ; & vous n'avez pas daigné vous informer, ſi, dans tant „ de Villes que vous avez traverſées, il n'y „ avoit pas quelque Philoſophe, quelque Homme ſenſé, qui méritât votre Viſite, & des „ ſages Entretiens duquel vous euſſiés pû profiter? Combien n'y a-t-il pas dans cette Italie, où vous n'avez vû que des Prêtres habil-

„ billés grotesquement grimacer devant des „ Autels de Marbre, où vous n'avez entendu „ que des Femmes & des Demi-Hommes „ chanter sur un Théatre; combien n'y a-t-il „ pas d'habilles Mathématiciens, d'illustres „ Géometres, de grands Phisiciens, en un mot „ d'excellens Philosophes, qui auroient pû „ vous tenir des Discours bien plus flatteurs „ pour l'Ame & pour l'Esprit, que les Sons „ attraiants, mais passagers, de la Voix de la „ Faustine & de la Cossoni? Je ne m'étonne- „ rois point, qu'un Homme qui cherche à „ s'instruire, qu'un Anglois passionné de cul- „ tiver son Génie, partît de Londres pour „ aller à la Chine étudier la Philosophie de Con- „ fucius. Mais, qu'on parcourre comme un „ Fou, pendant deux ou trois Ans, une par- „ tie de l'Europe, pour voir des Portiques, „ des Colones, pour ouïr des Musiciens: & „ qu'on ignore entiérement les habiles Gens „ qui se trouvent dans les Païs où l'on voïage; „ que, de retour chés soi, l'on méprise des „ Hommes illustres qu'on n'a point connu; „ qu'on juge de la Science d'Algaroli par les „ Chants d'une Actrice d'Opéra, du Mérite „ du Marquis Masséï par la Façade du Palais „ de St. Marc, des vastes Connoissances de „ quelques Antiquaires Romains par les Béné- „ dictions du Souverain Pontife, & par l'A- „ varice & la Luxure des Prélats de sa Suite: „ c'est-là une Chose qui me paroit toujours „ plus extraordinaire, sur-tout dans un An- „ glois qui se pique de récfléchir.

„ JE vous prie„, poursuivis-je, „dites- „ moi

„ moi ce qui vous a conduit en France. Les „ Motifs, qui ont déterminé votre Voïage „ dans ce Païs-là, ſont-ils auſſi frivoles, que „ ceux qui vous ont fait aller en Italie?„ *J'ai été*, me répondit l'Anglois, *voir la France, parce que tous les Gens d'une certaine Diſtinction font ce Voiage. Il faut bien ſuivre la Mode. Au reſte, quoique je me ſois amuſé à Paris, je n'y ai rien vû qui m'ait fait concevoir une grande Opinion du Génie des François. Tous ceux, à qui j'entendois dans le Monde accorder de l'Eſprit, étoient des Petits-Maitres ſuperficiels, qui diſoient quelques Plaiſanteries, ou plûtôt quelques Poliſſoneries, aſſaiſonnées de quelques Saillies vives. Ce n'eſt pas-là ce que nous appellons* Eſprit *en Angletere. Il faut que la Vivacité ſoit ſoutenue par la Raiſon, & par de ſages Réfléxions.* „ Voilà „ donc „ , repliquai-je, „ votre Jugement ſur „ la Nation Françoiſe? Et vous le fondez ſur „ les Connoiſſances que vous ont données „ ceux que vous avez fréquentez à Paris? „ Dites-moi „ , pourſuivis-je: „ connoiſſez-„ vous Fontenelle, le Préſident de Montes-„ quiou, Voltaire? Avez-vous vû quelques-„ fois, Caſſini, Maupertuis? Ces derniers „ paſſent pour avoir quelque choſe de plus „ que de l'Eſprit? „ *Non*, reprit l'Anglois: *vous me parlez-là de Gens, qui me ſont entiérement inconnus. Il faut qu'il n'aillent point à l'Opéra: du moins ne les y ai-je jamais entendu nommer dans l'Amphithéatre, & encor moins dans les Chaufoirs. Je n'en ai oüi faite aucune Mention à l'Hôtel de Gevres, ni chés la Marquiſe de ***, ni chés la Comteſſe du ***, ni aux Pro-*

Promenades publiques. Où vouliés-vous donc que je pusse les connoitre? „ Par-tout ailleurs „ répondis-je, „ que dans les Endroits que vous „ me nommez. Vous les auriés rencontrez „ aisément dans les Assemblées de Gens de „ Lettres, dans les Académies, chés les Sa- „ vans illustres, dans les Maisons Religieu- „ ses où l'on cultive les Sciences, &c. Que „ penseriés-vous de moi, si, lorsque je serai „ retourné à Constantinople, je jugeois du „ Mérite de la Nation Angloise par les Gens „ que j'ai vûs dans les Caffez, par quelques „ Auteurs du dernier Ordre, & par quelques Po- „ litiques impertinens, qui fondent les Projets „ ridicules qu'ils inventent sur la bonne Opi- „ nion qu'ils ont d'eux-mêmes & de leurs Com- „ patriotes? Ne croiriés-vous pas, que je suis, „ ou fou, ou stupide, si vous me rencontriés „ dans la Place de l'Atmeidan §, & que vous „ m'entandissiés parler ainsi à quelque Turc? „ *Londres, où j'ai resté six Mois, est une Ville* „ *remplie de Glorieux insensez, dont la princi-* „ *pale Manie est de se figurer qu'il n'y a qu'eux* „ *qui soient de véritables Hommes. L'Occupa-* „ *tion de ces Gens, attaqués d'une aussi bisarre* „ *Maladie que celle-là, est de caballer contre le* „ *Ministere. Ils parlent, sans cesse, des Gou-* „ *vernemens de l'ancienne Grece: & tel d'en-* „ *tre eux, qui ne connoit pas ce qui se passe chés* „ *lui, dispute incessament sur les Loix de Solon* „ *& de Licurgue, & cite à tort & à travers* „ *les Coutumes d'Athenes & de Lacédemone.* „ *Tel autre, qui n'entend pas un seul Mot de* „ *Fran-*

§ C'est l'ancien Hippodrome.

„ *François, condamne impitoïablement tous les* „ *Auteurs qui ont écrit dans cette Langue;* & „ *traitte insolemment Moliere de Sot, Racine de* „ *Rimailleur,* & *Bourdaloue de vrai Bavard.* „ *Quelques-uns, qui croient peut-être la Lune* „ *dix fois plus grande que les Etoiles fixes, don-* „ *nent à Des-Cartes le Titre de Reveur:* & *il* „ *en est même plusieurs, qui agitent si un Fran-* „ *çois peut penser sensément. Cependant, ces* „ *Gens, si vains,* & *si présomptueux, n'ont* „ *eux-mêmes aucun bon Auteur.*

„ JE suis certain „, continuai-je, „ que si „ vous m'entendiés tenir un pareil Discours, „ vous ne pourriés vous empécher de me de- „ mander sur quel Fondement je fais de la Na- „ tion Angloise un Portrait si faux & si ridicu- „ le? Seriés-vous fort content, lorsque je „ vous répondrois: *Je juge des Anglois, par* „ *les Discours que j'ai entendu faire dans les* „ *Caffez, dans les Cabarets,* & *dans les Lieux* „ *publics. He quoi! Monsieur,* repliqueriés- „ vous, *vous n'avez pas pris de meilleurs Mé-* „ *moires dans vos Voiages? J'ôse vous dire,* „ *que vous avez perdu vos Peines* & *vos Soins.* „ *Autant voudroit-il, que vous eussiés resté* „ *chés vous. Lorsque vous etiés en Angleterre,* „ *Locke* & *Newton vivoient-ils encore? Les* „ *avez-vous connus? Avez-vous parlé à tant* „ *d'illustres Savans, qui demeurent dans Lon-* „ *dres? Connoissez-vous Tindal, Pope, Gor-* „ *don,* &c. *C'est par des Gens de cette Sorte,* „ *qu'il faut juger du Mérite d'une Nation,* & „ *non pas par un Tas de Grimauds, dont tous* „ *les Païs sont également surchargés.* „

MES Discours, mon cher Isaac, n'ont pû faire changer d'Opinion à cet Anglois entêté: ses Préjugés outrez, en faveur de sa Patrie, opposoient une Barriere insurmontable, que les Raisons les plus évidentes ne purent renverser; & tout ce qu'on put obtenir de lui ce fut d'accorder quelque Mérite aux Nations Etrangeres, mais si foible en comparaison de celui dont l'Angloise est abondamment pourvue, qu'en vérité il y a toujours selon lui plus de Différence en ce Monde entre un François, un Italien, ou un Allemand, & un Anglois, que les Jansénistes n'en mettent dans l'autre entre St. Augustin & le Patriarche des Jésuites.

J'AI parlé plusieurs fois, avec le Voïageur sensé, de la Prévention de son Compatriote. Comme il est sage & prudent, il déplore son Aveuglement, & parle en Homme desintéressé des Défauts & des Vertus des Nations qu'il a connues. „ L'Italie „, m'a-t il dit, „ est „ un Païs, qui n'offre d'abord aux Yeux que „ le Luxe, la Débauche, & la Superstition. „ Il semble qu'un Philosophe ne puisse y rien „ trouver digne de son Estime & de son At- „ tention. Cependant, losqu'il agit d'une Ma- „ niere prudente & retenue, qu'il cherche à „ faire Connoissance avec les Gens de Let- „ tres, il en trouve un Nombre d'habiles, „ dont les Noms ne sont point aussi connus „ que ceux de bien d'autres Savans: parce „ qu'ils sont contraints de garder le Silence, „ & qu'il ne leur est permis de savoir que „ pour eux. Si l'on abolissoit aujourd'hui l'In-

„ quisi-

,, quiſition en Italie, demain l'on verroit pa-
,, roitre un Nombre d'Ouvrages excellens,
,, & qui ne ſeroient point inférieurs à ceux
,, qu'ont produits les autres Nations. Je re-
,, garde un Homme de Lettres comme un O-
,, ranger. Si l'on plante cet Arbre dans une
,, Caiſſe, il ſera contraint, & ne produira que
,, des Fruits d'une médiocre Groſſeur. S'il
,, eſt, au contraire, en pleine Terre, il en
,, portera d'infiniment plus beaux. Il y auroit
,, en Italie dix Hiſtoriens tels que Frà-Paolo,
,, ſi l'on eut écrit à Rome, à Naples, & à
,, Florence, auſſi librement qu'à Veniſe. Un
,, Voïageur, qui veut s'inſtruire, doit cher-
,, cher à déterrer les Savans qui ſont obligés
,, de cacher une partie de leur Mérite, & ju-
,, ger de ce qu'ils pourroient être, par ce
,, qu'il leur eſt permis de paroitre.

,, QUANT à la Débauche outrée qu'on
,, reproche aux Italiens, je conviens, qu'il
,, eſt difficile de n'en être pas indigné. On
,, voit toujours avec une Surpriſe nouvelle
,, des Lieux infames, protégés par le Magiſ-
,, trat, dans une Ville qui porte le Nom de
,, *Sainte*; & c'eſt-là un Préjugé bien grand
,, contre la Vertu & la Pudeur de ces mêmes
,, Magiſtrats. *Le Peuple*, a dit un Sage Païen,
,, *ſe conduit toujours d'une Maniere modeſte dans*
,, *les Républiques où ceux qui gouvernent crai-*
,, *gnent l'Infamie* §. On punit de Mort à

 ,, Ro-

§ Μάλιστα συφρονεῖ ὁ δῆμος, ἔπου τὸν λόγον μᾶλλον οἱ πολιτευόμενοι δεδοίκασιν ἢ τὸν νόμον.

Ibi demum Populus modeſtè ſe gerit, ubi qui Rempu-blicam gubernant Infamiam potius, quàm Leges, ve-rentur,

„ Rome un Homme, qui dit que la Pantoufle „ du Pape n'eſt pas benite: & on y ſouffre „ qu'une Femme ſe proſtitue publiquement, „ & qu'elle paie un Tribut qui lui acquiert „ le Droit de mettre ſes Débauches à couvert „ de l'Autorité du Prince. „

LA Façon ſage & desintéreſſée, dont me parloit cet Anglois ſur les Italiens, me fit naître, mon cher Iſaac, la Curioſité de lui demander ce qu'il penſoit des François. „ Ils ont „ me répondit-il, „ de grandez Qualites; mais, „ ils ont auſſi des grands Défauts. On les „ accuſe généralement en Angleterre de penſer ſuperficiellement, & d'avoir plus d'Eſprit que de Science. Ce Reproche a quelque-choſe de réel. Il eſt certain, que, parmi le grand Nombre d'Auteurs dont la France fourmille, la plûpart n'écrivent que des „ Bagatelles, des Contes, des Romans, des „ Poëſies galantes; & qu'on donne trop libéralement à Paris le Nom de *Savant* à un „ Homme qui ne fait que des Comédies. Il „ y a cependant des Génies de la prémiere „ Volée, qui ne doivent nullement être confondus dans cette Claſſe. L'Académie des „ Sciences, infiniment ſupérieure aux autres „ Académies Littéraires du Roïaume, eſt généralement compoſée d'un Nombre d'habiles Gens, dont les Ouvrages ſont des Preuves convaincantes, qu'il ſe trouve en France, ainſi qu'en Angleterre, des Perſonnes „ d'une vaſte Pénétration. Il eſt vrai, que, dans

rentur. Septem Sapientum, & eorum qui iis connumerantur, Apophteg. & Præcepta, *pag.* 8.

„ dans certains Ouvrages, on apperçoit que „ le Génie Anglois atteint où le François ne „ penſe pas ſeulement à aller. Il s'éleve juſ- „ qu'aux Cieux, rompt la Chaine des Préju- „ gés, & dévoile la Vérité, malgré les Cris „ de la Superſtition, & les Ruſes du Men- „ ſonge. Les François jouïroient, ſans doute, „ du même Avantage, s'ils étoient les Mai- „ tres de donner l'Eſſor à leur Génie. Mais, „ malheureuſement pour eux, ils ſont obligés „ de le tenir captif. Ce n'eſt pas le Moïen „ de réfléchir qui leur manque, mais la Li- „ berté de le pouvoir faire. Cette Gêne les „ accoutume, pour la plûpart, à s'occuper „ de Bagatelles: & ce qu'il y a de pis, c'eſt „ qu'ils ſe font peu-à-peu une Habitude de les „ regarder comme des Choſes ſérieuſes, im- „ portantes, & néceſſaires. Ce Défaut leur a „ acquis chés les Etrangers la Réputation „ d'être ſuperficiels: les aſſervit deſpotique- „ ment aux Modes nouvelles, qu'ils regar- „ dent comme des Affaires bien eſſentielles; „ leur donne un Caractere d'Inconſtance & de „ Légéreté fort remarquable; & les remplit „ d'une bonne Opinion d'eux-mêmes, qui ne „ peut rendre que ridicules ceux qui ne ſont „ point Difficulté de s'y livrer. „

JE ne ſçai, mon cher Iſaac, comment tu trouveras les Sentimens de cet Anglois. Mais, ils m'ont paru auſſi raiſonnables, que ceux de ſon Compatriote m'ont ſemblé ridicules.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux; & garanti-toi toujours

foigneufement des Préjugés & de la Prévention.

De Londres, ce . . . .

LETTRE CENT SEPTANTE-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Conftantinople.*

LES Pontifes Anglicans, mon cher Isaac, ne font point engagés au Célibat, ainfi que les Italiens & les François. Depuis qu'ils fe font féparez de la Communion Romaine, ils ont contracté des Mariages comme les féculiers; &, en confervant toutes les Prérogatives de leur Rang, ils ont adouci les Rigueurs & les Auftéritez qui les accompagnent. Cette Conduite, adroite, politique, & intéreffée, de ne rien changer à l'ancienne Hiérarchie de l'Eglife, a caufé un Préjudicence très confidérable à la Cour de Rome.

IL eft certain, que fi, lorfqu'on établit la Réforme en Anglettere, on eut propofé aux Pontifes Anglois de devenir des fimples Curez, & d'établir les Ufages de l'Eglife Reformée de Geneve, il n'y eut eu aucun d'eux, qui ne fe fût révolté contre une Innovation, qui leur eut

eut été ſi desavantageuſe. Ils ſe ſeroient tous fortement oppoſez aux nouveaux Dogmes qu'on vouloit introduire: ils euſſent excité le Peuple, ſur l'Eſprit duquel leur Caractere leur donne beaucoup de Crédit, à ſe révolter; & s'ils n'avoient pu entiérement empécher l'Etabliſſement des nouveaux Dogmes, du moins en euſſent-ils conſidérablement arrété les Progrès.

LES Princes, qui ſecouérent le Joug du Pontife Romain, ſe ſervirent d'un excellent Expédient pour mettre les Eccléſiaſtiques dans leurs Intérêts Ils les laiſſérent Maitres des Biens dont ils jouïſſoient: ils ne touchérent point à leurs Privileges; & ils leur permirent d'avoir des *Femmes leſtes & fringantes*, pour leur aider à manger gracieuſement les Revenus de leurs Bénéfices. Si l'on eut agi en France de la même Maniere, & qu'au lieu de s'amuſer à écrire des Invectives contre les Pontifes on leur eut dit, *Nous conſentons que vous jouiſſiés de cinquante mille Livres de Rente, nous nous ſoumettons à vous appeller* Meſſeigneurs, *vous ne perdrez aucun de vos Droits ſur votre Clergé: conſentez à ſecouër le Joug ſous lequel vous gémiſſez, ainſi que le Reſte de la Nation; &, pour Prix de votre Complaiſance, il vous ſera permis de travailler à la Procréation des petits Evêques futurs*,

Et vous pourrez *faire une Amie*
Fringante & *de belle Grandeur*,
En ſon Eſprit non endormie,
En ſon Tetin bonne Rondeur,

Douceur
En Cœur,
Langage
Bien ſage,
Danſant chantant par bons Accords,
Et ferme de Cœur & de Corps *:

Si, dis-je, on s'y fut pris ainſi à l'égard des Prélats François, je ſuis aſſuré, qu'il n'y en avoit aucun d'entre eux, qui n'eut galament accepté une pareille Propoſition. *Hé bien*, auroient-ils dit, *puiſqu'il faut que le Nombre des Elûs ſoit accompli, autant vaut-il que des Evèques travaillent à le remplir, que de ſimples Particuliers.* Mais, à moins que d'avoir perdu le Bon-Sens, pouvoit-on ſe figurer de ne pas révolter tout le Haut-Clergé, en voulant le réduire au ſimple Etat de Preſtolets, ou de chétifs Curez de Village? Beze ne l'éprouva que trop au Colloque de Poiſſi. Interrogé par quelques Prélats desabuſez ſur ce que deviendroient leurs Bénéfices s'ils ſe déclaroient ouvertement pour ſa Doctrine, & leur aïant franchement répondu, qu'il failloit *en faire un Sacrifice au Pied de la Croix de Chriſt*, ces Prélats intéreſſés lui tournérent bruſquement le Dos; &, faute d'avoir été auſſi politique que les Réformateurs Anglois, il perdit une ſi belle Occaſion de réformer toute l'Egliſe Gallicane.

JE ne doute pas, que, dans les Commencemens de la Réforme, il n'y ait eu beaucoup de Prélats, que la Tentation d'avoir Femme

* Oeuvres de Marot, *Chanſon XXV.*

Femme & Enfans a fait pancher dans le Fond du Cœur pour le Proteſtantiſme: &, s'il n'avoit point fallu ſe réduire à l'Etat de ſimple Miniſtre en prenant une Epouſe, il eut été auſſi facile de faire changer de Sentimens les Evêques en France, qu'il l'a été en Angleterre. Je ſuppoſe, par éxemple, que le Cardinal de Lorraine eut eu envie de ſe marier. La Crainte de perdre les Biens immenſes dont il jouïſſoit ne pouvoit que l'en détourner; &, pour ſatisfaire en même tems ſon Ambition & ſa Volupté, il ſe fut bien plûtôt déterminé à uſer de la Femme de ſon Prochain, qu'à en prendre une qui n'eût ſervi qu'à l'appauvrir. Auſſi le faiſoit-il bien ſans cela: car, on ſçait de lui-même, qu'il aimoit extrémement le Déduit, & qu'il avoit couché avec les plus jolies Femmes de la Cour; & il en étoit ſi peu ſcrupuleux, qu'il ne fit aucune Difficulté de s'en vanter un jour publiquement à la Ducheſſe de Savoie, dans une de ces Occaſions où la Vivacité des Mouvemens ne laiſſe aucun lieu de douter de la Vérité de ce qu'on avance. C'eſt Brantome qui nous aprend cela avec ſon Enjoûment ordinaire. *Le Cardinal de Lorraine*, dit-il, *paſſant une fois par le Piémont*, *allant à Rome pour le Service du Roi ſon Maitre*, *viſita le Duc & la Ducheſſe. Après avoir aſſez entretenu Monſieur le Duc*, *il s'en alla trouver Madame la Ducheſſe en ſa Chambre*, *pour la ſaluer*; *&*, *s'approchant d'elle*, *elle*, *qui étoit la même Arrogance du Monde*, *lui préſenta la Main pour la baiſer. Monſieur le Cardinal*,

 impa-

impatient de cet Affront, s'approcha pour la baiser à la Bouche, & elle de se reculer. Lui, perdant Patience, & s'approchant de plus près encor d'elle, la baisa deux ou trois fois; &, quoiqu'elle en fît les Cris & Exclamations à la Portugaise & Espagnole, il fallut qu'elle passât par là. „ Comment, dit-il, est-ce à moi à „ qui il faut user de cette Mine & Façon? „ Je baise bien la Reine ma Maitresse, qui „ est la plus grande Reine du Monde: & vous, „ je ne vous baiserai pas, vous, qui n'êtes qu'u- „ ne petite Duchesse crotée! Et je veux que „ vous sachiés, que J'AI COUCHÉ *avec des „ Dames aussi belles, & d'aussi grande Mai- „ son, que vous* §. „

APRÈS cela, mon cher Isaac, il est difficile aux plus zélez Nazaréens de soûtenir, que le Cardinal de Lorraine ne se fût point marié, s'il avoit pû le faire sans s'appauvrir. Il faut, ou qu'ils avouent, que ce Pontife, qu'ils considérent comme un des plus fermes Soutiens de leur Religion, fut un Homme qui regardoit l'Adultere comme une Badinerie, & qui ne croïoit pas devoir chercher des Moïens pour l'éviter: ou qu'ils conviennent, que, s'il eut pû trouver quelque Expédient sans se ruiner totalement, il en eut sans doute profité; car, son Tempéremment étoit si violent à cet Egard, qu'il falloit absolument qu'il optât entre le Concubinage & le Mariage. On sait, qu'il étoit agité d'une espece de Fureur amoureuse; & l'on eut dit, que Vénus avoit fait couler dans ses Veines ce funeste

§ Brantome, Dames Galantes, *Tome II, pag,* 364.

funeſte Poiſon qui perdit les Filles de Minos. *J'ai oui conter*, dit le même Auteur que je viens de citer, *que quand il arrivoit à la Cour quelque Fille ou Dame nouvelle qui fût belle, il la venoit auſſi-tôt accoſter ; &, l'arraiſonnant, il lui diſoit, qu'il la vouloit dreſſer de ſa Main. Quel Dreſſeur! Je crois que la Peine n'y étoit pas ſi grande comme à dreſſer quelque Poulain ſauvage. Auſſi pour lors diſoit-on, qu'il n'y avoit guére, ou Filles réſidentes à la Cour, ou fraîchement venues, qui ne fuſſent débauchées ou attrapées par la Largeſſe dudit Monſieur le Cardinal; & peu, ou nulles, ſont-elles ſorties de cette Cour Femmes ou Filles de Bien. Auſſi voioit-on pour lors leurs Robes & grandes Garderobes plus pleines de Robes de Cottes d'Or & d'Argent & de Soie, que ne ſont aujourd'hui celles de nos Reines & de nos Princeſſes. J'en ai fait l'Expérience, pour l'avoir veu deux ou trois fois, en pluſieurs qui avoient gagné tout cela; . . car, leurs Peres, Meres, & Maris, ne leur euſſent pû donner en ſi grande Quantité*.*

IL eſt étonnant, mon cher Iſaac, qu'un Homme tel que le Cardinal de Lorraine, qui ſentoit ſi bien par lui-même la Néceſſité du Mariage des Eccléſiaſtiques, & qui étoit un des plus illuſtres Membres de l'Aſſemblée que les Pontifes Nazaréens tinrent à Trente au Sujet des Opinions de Luther & de Calvin, n'ait pas opiné fortement à mettre un Frein à la Débauche des Prêtres, en leur permettant de prendre une Femme. Comment eſt-ce qu'un Prélat, à qui la Cour de France pou-

* Brantome, Dames Galantes *Tom. II, pag.* 362,

pouvoit à peine fournir assez de Concubines, croïoit qu'un Curé, retiré dans son Village, avoit assez de Force pour ne pas coucher avec sa Servante?

ON ne peut douter, qu'il n'y eut dans l'Assemblée de Trente un Nombre de Pontifes, qui connoissoient par eux-mêmes la Nécessité de laisser marier les Ecclésiastiques. Cependant, par une fausse Délicatesse, & par un Entêtement inexcusable, ils donnérent de nouvelles Forces à une Coutume qui a depuis occasionné un Nombre infini de Crimes, & rendu les Prêtres Nazaréens méprisables aux Yeux de l'Univers.

LES Partisans des nouvelles Opinions eurent un beau Prétexte pour se récrier contre les Ordonnances qui défendoient le Mariage aux Ecclésiastiques. Le Cardinal del Monté, qui depuis fut fait Pape sous le Nom de Jules III, & qui présidoit comme Légat au Concile de Trente, avoit encor plus de Raison pour prendre une Femme légitime, que le Cardinal de Lorraine. Car, quoiqu'il soutint, que le Mariage devoit être très rigoureusement prohibé aux Prêtres & aux Evêques, non content de s'amuser par-fois avec les Dames, il usoit du Privilege accordé par les Païens aux Divinitez anciennes, & il avoit un petit Ganimede, à la vérité beaucoup moins charmant que celui de Jupiter, mais dont il étoit cependant extrémement amoureux. Il l'avoit mené avec lui au Concile; car, il ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Il y fut pourtant une fois forcé, aïant été obligé de l'en-

l'envoïer faire un Voïage de quelques Jours pour le Rétabliſſement de ſa Santé. Lorſque ce Bien-aimé revint, le Légat conduiſit audevant de lui la plûpart des Peres du Concile, qui furent les Témoins de ſes Tranſports amoureux, ſans que les Feux violens & laſcifs de leur Préſident puſſent leur faire ſentir combien le Mariage étoit utile & néceſſaire aux Eccléſiaſtiques. C'eſt un célébre Hiſtorien Nazaréen Papiſte, qui nous apprend ces affreuſes Particularitez. *Lorſque Jules*, dit-il *, *n'étoit qu'Archevêque de Siponte, & qu'il gouvernoit la Ville de Boulogne, il reçut dans ſa Maiſon un jeune Enfant natif de Plaiſance, dont la Naiſſance n'eſt jamais venue à la Connoiſſance du Monde. Il le prit en Affection, comme ſi c'eut été le ſien propre, & le mena à Trente, où il faillit de le perdre par une grande Maladie. Mais, l'aïant envoïé, par l'Avis des Médecins, à Vérone, pour changer d'Air, Innocent, (c'étoit le Nom de ce Cignon,) y recouvra la Santé, & quelque tems après retourna à Trente. Ce Jour, qu'il devoit y arriver, le Légat ſortit de la Ville par Forme de Promenade, accompagné de Quantité de Prélats, &, l'aiant rencontré, le reçut avec des Témoignages exceſſifs de Joie & de Tendreſſe; ce qui donna bien à parler, ſoit que ce fût une Rencontre fortuite, ou une Choſe faite à deſſein pour le prendre en Chemin* §.

CON-

* Frà Paolo, de la Traduction d'Amelot, *Livr. III, à l'Ann.* 1550, *pag.* 281.

§ C'eſt ici un de ces Traits qui font crier les Bigots

CONSIDERE, mon cher Isaac, jusqu'où va la Bisarrerie des Hommes. Des Gens, qui vont en foule à la Suite de leur Chef recevoir un infame Giton, s'opiniatrent à ne point consentir que de fort honnêtes Gens puissent contracter des Mariages légitimes. Pouvoient-ils souhaiter quelque-chose de plus fort, pour leur démontrer le Mal que cause le Célibat des Prêtres, que l'Avanture qui leur arrivoit?

Ce Cardinal del Monté avoit des Obligations très grandes à un autre Pontife nommé Jules II, qui étoit encore plus *âpre à la Curée.* Il étoit dangereux, de son Tems, aux jeunes Seigneurs de faire le Voïage de Rome. Ils ne s'en retournoient point comme ils y étoient allez. Si l'on en croit plusieurs Historiens Nazaréens, ce Pontife violoit le Droit d'Hospitalité d'une étrangere Maniere. *Il se lit*, disent quelques Auteurs, *en un Ecrit des Théologiens de Paris*, *de deux jeunes Gentilshommes par lui forcés*, *que la Reine Anne*, *Femme du Roi Louis XII*, *avoit recommandez au Cardinal de Nantes*, *pour les amener en Italie* *. Si

gots contre les *Lettres Juives*. Mais, je leur demande, si j'ai inventé le Fait dont il s'agit. Frà Paolo est mon Garand. Pourquoi ne puis-je pas rapporter ce qu'il a dit, & ce que tous les Historiens, qui n'ont point été vendus à la Cour de Rome, ont transmis à la Postérité, soit qu'ils aient été Catholiques ou Protestans?

* *Legitur in Commentario Magistrorum Parisiensium de Julio Secundo Papâ, quòd duobus nobilissimi Generis Adolescentibus, quos Anna Galliarum Regina Nanetensi Car-*

Si le Reproche qu'on fait à ce Pontife eſt véritable, il eut mieux valu aller chés les Tartares que chés les Romains. On ne riſquoit chés les uns que la Vie: & l'on perdoit l'Honneur chés les autres.

ON ne court aucun Riſque ſemblable à Londres, mon cher Iſaac. Les Pontifes Anglois y ont aſſez d'Affaires dans leur Domeſtique, & ne ſongent point à s'égaïer ailleurs. Une Egliſe à conduire, & une Femme à contenter: en voilà plus qu'il n'en faut pour éloigner tous les Deſirs libertins. Je ne voudrois pourtant pas jurer, que jamais Archevêque de Cantorbéri n'ait eu de Batard; mais, cela eſt inconnu: & la Facilité, que les Eccléſiaſtiques ont en ce Païs d'avoir des Enfaus légitimes, les empêche d'en ſouhaiter d'autres. Il paroit, qu'ils ont toujours aſſez été dans ce Gout-là: car, lorſque les Pontifes Nazaréens conſentirent à vivre dans le Célibat, pluſieurs de ceux qui étoient en Angleterre ne voulurent point ſe ſoumettre à cette Loi. Un certain Geraldus, qui a vécu dans le XII & le XIII Siécles, aſſure, que les Pontifes étoient en-

Cardinali informandos commiſerat, & aliis multis, Diabolicâ Rabie (proh Facinus!) Stuprum intulerit. Wolfius, Lection. Memorabil. *Tom. II*, *pag.* 21. Du-Pleſſis. Miſtere d'Iniquité, *pag* 58. Voilà un Fait de la Vérité duquel je ne ſuis point Garant. Aaron Monceca a penſé de même. Il s'eſt contenté de citer les deux Auteurs qui en parlent, & n'a point voulu décider.

encore alors mariez dans le Pais Galles *. Un Auteur plus illuſtre dit la même Choſe des Eccléſiaſtiques de la Bretagne Armorique †. Une Choſe, dont les Nazaréens ne ſauroient douter, & qui eſt atteſtée par un de leurs principaux Docteurs, c'eſt qu'en Irlande huit Pontifes, qui s'étoient ſuccédez les uns autres, avoient été mariez tous les huit, dans le Tems qu'ils exerçoient leur Pontificat ‡.

CE ne fut donc qu'à la derniere Extrémité, que les Prélats Anglois & Irlandois conſentirent de ſe paſſer de Femmes : &, dès qu'ils purent trouver l'Occaſion d'en avoir une à eux, ils ceſſérent de ſe ſervir de celle de leur Prochain. Lorſque Henri VIII ſe brouilla avec la Cour de Rome, en ſecouant le Joug des Italiens, il voulut réformer les Abus qu'il crut y avoir dans ſon Roïaume ; &, s'étant fait déclarer Chef de la Religion, il rétablit l'ancienne Coutume.

SI ce Prince avoit toujours agi auſſi ſenſément, il mériteroit de grandes Louanges. Il n'eſt rien de ſi ſage & de ſi judicieux, que de détruire toutes les Loix pernicieuſes, qui ne ſont autoriſées que par des Préjugés ridicules. Puiſque le Mariage a été ſi ſouvent recommandé

* Voïez le Traité de *Illaudabilibus Walliæ*, inſéré dans l'*Anglia Sacra*, Tom. II, pag 450.

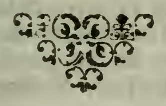
† Hildebert, Evêque du Mans, Auteur du XII Siécle, cité par *Geraldus Cambrenſis*, *Epiſt.* LXV, *pag.* 151 *du Tom.* XXI *de la* Bibliotheque des Peres.

‡ *Jam octo extiterunt ante Celſum Viri uxorati, & abſque Ordinibus, Litterati tamen.* Bernardus, in Vit. Mal.

mandé par les Ecritures, que l'Homme eſt naturellement porté au Vice, & qu'il trouve un Remede contre lui dans une Epouſe légitime, par quelle Raiſon les Nazaréens, qui croïent ainſi que nous les mêmes Ecritures, ont-ils établi un Uſage qui entraine autant de Crimes? Leurs Prêtres ſe ſont mariez juſqu'au XII Siecle. D'où vient vouloir abolir une Coutume fondée ſur le Bon-Sens? Ou bien, lorſque cette Coutume a été abolie, pourquoi, quand on en reconnoit l'Utilité, ne pas la rétablir, & avouër qu'on a fait une Faute, au lieu de faire brûler ceux qui ſoutiennent la Néceſſité du Mariage des Eccléſiaſtiques, comme s'ils avançoient quelque Theſe contre l'Exiſtence de la Divinité? La Folie de Nazaréens, mon cher Iſaac, fait notre Gloire. Ainſi, laiſſons-les dans leur Aveuglement.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: vi content & heureux.

De Londres, ce . . .



LETTRE CENT-SEPTANTE-NEUVIEME.

Isaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Constantinople*, *à* Aaron Monceca.

J'AI lû avec plaisir, mon cher Monceca, ta derniere Lettre. Je suis persuadé comme toi de la Nécessité de permettre le Mariage aux Prêtres, dans quelque Religion que ce soit. C'est-là le seul Moïen pour arrêter les Vices énormes qui s'introduisent dans les Sociétez de Gens, qui, voulant s'élever au-dessus de l'Humanité, après avoir combattu quelque tems contre les Passions, donnent ensuite dans les plus grands Excès, & portent la Débauche d'autant plus loin, qu'ils n'ont aucun Secours pour s'en garantir. L'Exemple des Moines Nazaréens, & les Histoires scandaleuses qu'on écrit tous les jours de leurs Actions lubriques, sont des Preuves évidentes & incontestables de la Nécessité de ne point imposer aux Hommes des Regles qui sont entiérement contraires à la Raison, & directement opposées à la Nature.

JE loue beaucoup les Pontifes Anglois d'avoir secoué un Joug aussi dur, & aussi pernicieux, que celui du Célibat: mais, je ne crois point, que l'Envie d'avoir une Femme lé-

légitime ait été le principal Motif de la Séparation des Prélats Anglicans d'avec les Pontifes Romains. L'Empire que ces derniers avoient pris depuis long-tems ſur les prémiers, & la Façon hautaine avec laquelle ils les traittoient, diſpoſa les Eſprits, las d'une Domination peſante, à s'affranchir de l'Eſclavage: &, dès que les Anglois trouvérent un Prétexte, ils s'en ſervirent avec plaiſir, pour briſer leurs Chaines.

JE ne ſçai, mon cher Aaron, ſi tu as jamais réfléchi attentivement au Pouvoir immenſe que les Pontifes Romains s'étoient aquis dans les Siécles paſſez, non ſeulement ſur les Eccléſiaſtiques, mais encore ſur les Rois & les Empereurs. Il étoit ſi grand, & parvenu à un ſi haut Point, qu'il étoit impoſſible qu'il ne fût ébranlé par ſa Hauteur énorme, & qu'il ne croulât enfin ſous ſon propre Poids.

JE compare la Puiſſance des Souverains Pontifes à celle des anciens Romains, & j'y trouve une Reſſemblance parfaite. Les Papes ne furent d'abord que de ſimples Prélats, égaux aux Chefs des autres Egliſes Nazaréenes. Les Romains, ſous leurs Rois, n'étoient, ni plus riches, ni plus puiſſans, que les autres Peuples de l'Italie. Dans le Tems de la République, ils ſoumirent peu-à-peu, non ſeulement leurs Voiſins, mais la Moitié du Monde entier. Enfin, cette Grandeur s'éclipſa peu à-peu ſous les Empereurs; &, depuis Conſtantin, elle alla preſque toujours en diminuant.

LA même Choſe eſt arrivée aux Pontifes

Romains. Lorſque les Empereurs eurent entiérement abandonné la Ville de Rome, ils commencérent par cette Abſence des Souverains à s'acquérir dans l'Italie un Crédit conſidérable, qui n'augmenta cependant que peu-à-peu; car, pendant très long-tems, l'Election des Papes fut faite ou confirmée par les Empereurs de Conſtantinople. Mais, quand les Alains, les Bourguignons, les François, les Pictes, les Saxons, les Vandales, & les Viſigots, ſe rendirent Maitres, les uns des Gaules, les autres de la Grande-Bretagne, les autres de l'Eſpagne; les Monarques Grecs, regardant les Provinces d'Occident comme abandonnées au Pillage, n'eurent plus guére d'Attention que pour ce qui concernoit l'Orient: &, quoi qu'ils conſervaſſent encore une grande Partie de l'Italie, les Papes, par toutes ces Révolutions, y avoient déjà acquis beaucoup d'Autorité. Elle étoit cependant balancée par celle des pluſieurs petits Tirans, qui, ſous une Apparence d'Obéïſſance & de Redevance aux Empereurs de Conſtantinople, jouïſſoient effectivement de la Souveraineté.

LES Lombards aïant détruit entiérement les Reſtes de la Domination des Monarques Grecs, l'Election des Papes ne fut plus faite que par le Peuple. Quelque tems même avant que l'Exarcat de Ravenne eut pris fin, Conſtantin III, voïant qu'il n'avoit plus qu'une Ombre d'Autorité dans la Ville de Rome, conſentit que les Romains puſſent choiſir un Pontife, ſans attendre ſon Conſentement: & c'eſt

c'est ce Tems, mon cher Monceca, qu'on doit regarder comme la prémiere Epoque de la Grandeur des Papes. Peu-à-peu, ils sçûrent profiter des Troubles qui arrivérent. Ils eurent même une Fortune aussi heureuse que les Consuls de la République Romaine: ils détronérent les Rois, ils donnérent les Empires, ils changérent souvent la Face de l'Europe; après avoir porté leurs Armes aussi loin qu'Aléxandre, ils voulurent être adorez ainsi que lui. Les plus grands Souverains tombérent humblement à leurs Pieds. Cette Humilité ne paroissant point encore assez grande à quelques-uns de ces orgueilleux Pontifes, ils joignirent le Mépris à la Fierté, & poussérent l'Orgueil plus loin envers les Princes Nazaréens, que les généreux Romains à l'égard des Captifs qui ornoient leurs Triomphes.

UN Pape mit insolemment le Pied sur la Tête d'un Empereur qui lui baisoit la Pantoufle, & lui renversa sa Couronne de dessus la Tête, pour marquer qu'il étoit le Maitre de la lui ôter lorsqu'il le jugeroit à propos. Un autre ne prouva que trop, par les Maux dont il accabla un Empereur, que les Pontifes avoient assez de Pouvoir pour détrôner les plus puissans Monarques. Ce Pape, nommé Grégoire VII, aïant eu avec cet Empereur, appellé Henri IV, quelques Démélez touchant l'Election des Evêques, il l'excommunia, le priva de sa Dignité Impériale, délia tous ses Sujets du Serment de Fidélité, &

déclara que ses Terres appartenoient à quiconque pourroit s'en saisir §.

Si pareille Chose arrivoit aujourd'hui, les Bulles du Pontife ne produiroient pas le moindre Effet: elles ne serviroient qu'à montrer plus clairement l'Ambition de la Cour de Rome; & les Juges Séculiers feroient flétrir une Ordonnance qui attaqueroit ainsi leur Souverain. Le Bandeau est en partie ôté de dessus les Yeux des Peuples: il est peu de Nazaréens, qui ne soient revenus des Préjugés aveugles qu'on avoit autrefois pour les Excommunications. Ils étoient si forts, que le mal-

§ C'est avec beaucoup de Raison, que le fameux Roger Bacon a sagement remarqué, que l'Hérésie n'a pas été la Cause ordinaire des Excommunications que les Papes ont prononcées contre les Souverains. Des Intérêts temporels en ont été souvent la Cause. La Religion a servi de Prétexte à couvrir l'Ambition des Pontifes Romains. Que ne ramene-t-on point aux Intérêts de l'Eglise, lorsque celui, qui est chargé de les protéger, peut les étendre autant qu'il veut? *Evolvantur Historiæ & videatur, quæ fuerint Causæ Principum excommunicatorum; & quidem illius Tumoris, quo Reges fuerunt exauthorati seu depositi. Non solùm id factum est propter Hæresin & Schisma, verùm etiam propter Vocationem & Investituram Episcoporum aliarumque Personarum Ecclesiasticarum. . . . . Nam, quid est quæ aliquâ Ratione ad Spirituale referri nequeat? Præsertim quando qui fert Sententiam, Casum pro Arbitrio formare permittitur.* Baconi Orationes in Parlamento, Camerâ Stellatâ, Banco Regio, & Cancellariâ, habitæ, *pag.* 1544, *col.* 2. *Edit. Lips.*

malheureux Henri succomba sous leurs Coups, & qu'il fut poursuivi par la Haine Ecclésiastique jusques dans le Tombeau.

ON ne peut lire les Malheurs de ce Prince, même dans les Historiens de la Communion Romaine, qu'on ne soit ému de Colere, de Dépit, & d'Indignation, de voir jusqu'où les Hommes ont poussé leur Superstition & leur Bassesse, & jusqu'à quel Point ils ont ravallé la Majesté de leurs Souverains. *Les Censures de sa Bulle*, dit un Auteur Papiste *, *se trouvérent de telle Vertu, que, non pas un Etranger, ains son propre Fils, s'empara de l'Etat sur son Pere. Piteux Spectacle véritablement; mais, par lequel vous pouvez recueillir combien lors étoit grande la Puissance des Papes. Il y avoit assez de Subject pour contenter l'Opinion de Grégoire. Toutefois, non assouvi, il fait dégrader ce pauvre Prince de ses Ornemens Impériaux par les Evêques de Mayence, Cologne, & Vormes; &, depuis, l'aiant réduit en une étroite Prison, où il mourut, les Liégeois, l'aiant fait inhumer en Terre Sainte, sont excommuniés par le Pape, pour lever laquelle Sentence d'Interdiction ils le déterrent, & fut son Corps porté à Spire, & mis en un Cercueil de Pierre hors l'Eglise, comme étant mort excommunié.*

SI ce Fait, mon cher Monceca, n'étoit pas attesté par tous les Historiens de quelque Communion qu'ils soient, auroit-il dû trouver Croïance chés la Postérité? Comment peut-on se persuader, qu'un Empereur, qui ré-

* Pasquier, Recherches de la France, *Livr. III, Chap. XIV, pag.* 209.

régna cinquante Ans, qui se trouva dans un grand Nombre de Batailles, qui domta la plûpart de ses Ennemis, qui s'acquit enfin une très grande Gloire, ait été aussi indignement traité par ses Sujets, à la Persuasion d'un Prêtre dont la Haine implacable ne pouvoit être éteinte par la Mort de son Adversaire?

LORSQUE je parcours, mon cher Monceca, l'Histoire des Pontifes Romains, ce n'est point leur Orgueil, leur Ambition, en un mot toute leur Conduite criminelle, qui m'étonnent. Comme la Faveur, la Caballe, & l'Argent, ont toûjours eu plus de Part à leur Choix, que la Probité & le Mérite, il est naturel qu'il y en ait eu beaucoup moins de bons que de mauvais. Mais, je ne puis revenir de ma Surprise, lorsque je vois un Nombre de Nations entieres ne faire aucun Usage de la Raison, & suivre aveuglément les Impressions les plus opposées à la Lumiére Naturelle. Qu'un Pontife soit assez ambitieux pour vouloir détrôner un Roi: c'est un Homme qui abuse de son Etat, pour couvrir ses Crimes; la Chose est assez ordinaire. Mais, que des Peuples entiers consentent à violer tous leurs Devoirs, la Vertu, l'Honneur, la Religion, & cela sans aucun Motif d'Intérêt particulier: c'est à quoi je ne pense jamais, sans fremir d'Horreur, voïant quels Maux peut causer la Superstition.

PENDANT que le Pouvoir des Pontifes étoit monté à ce Point excessif, l'Angleterre, mon cher Monceca, étoit un des Roïaumes

ſur leſquels ils avoient le plus d'Autorité : ils le tenoient comme en Eſclavage ; & cet infortuné Païs païoit des Tributs immenſes à la Cour de Rome. Le Retour des Sciences fit ouvrir peu-à-peu les Yeux aux Mortels aveuglez : ils apperçurent enfin les Sottiſes de leurs Peres ; & ils reconnurent combien étoit dur le Joug qu'on leur avoit impoſé. Ils n'oſérent d'abord le ſecouër avec Vigueur ; parce qu'un Reſte de Superſtition, la Puiſſance des anciens Préjugés, & le Manque d'Occaſions favorables, les empéchoient d'agir. Mais d'heureuſes Circonſtances s'étant enfin préſentées, on vit tout-à-coup la Face de l'Europe changée : les Eſprits, qui n'attendoient qu'un Moment convenable, ne manquérent point de ſe ſaiſir de celui qui ſe préſenta. Un ſimple Moine * le fit naitre ; &, dans l'Eſpace de quinze à vint Ans, il frappa un ſi terrible Coup ſur le Papiſme, qu'il l'ébranla juſque dans ſes Fondemens, & lui enleva une grande Partie de ſes Domaines. La Suede, le Danemarc, la Pruſſe, la Saxe, une bonne Partie de l'Allemagne, adoptérent ſes Sentimens, & briſérent enfin l'Idole, qu'ils avoient ſi long-tems adorée.

D'UN autre côté, Jean Calvin, habile Eccléſiaſtique François, moins entreprenant que Luther, mais auſſi capable que lui d'éxécuter des grands Deſſeins, acheva ce qu'il n'avoit que commencé, & introduiſit la Réformation de la Doctrine & des Mœurs, non ſeulement en France, mais même en Suiſſe,

* Martin Luther, Religieux Auguſtin à Wittemberg.

dans les Pais-Bas, en Ecosse, & en divers autres Endroits. Parmi tant de Révolutions, l'Angleterre ne demeura point tranquille. L'Amour, & le Dépit, achevérent ce que les Livres de Luther & de Calvin n'avoient qu'ébauché. Henri VIII, épris des Charmes d'Anne de Boulen, & ne pouvant obtenir de Rome la Dissolution de son Mariage, rompit ouvertement avec les Papes, & détruisit ainsi le Papisme en Angleterre.

LES nouvelles Opinions, que tant de Peuples différens avoient embrassées, occasionnérent de vives Disputes entre les Savans; & les Sciences gagnérent infiniment à ces Combats Littéraires. Chacun vouloit être instruit: tout le Monde étudia; ce fut alors, que l'on vit disparoitre le Langage & le Génie Scolastique. Il fallut que les Papistes opposassent de bons Livres à ceux de leurs Adversaires, ou qu'ils se résolussent à les voir triompher de toutes les Manieres. Afin d'y réüssir, les Théologiens furent obligés de se rendre intelligibles; ils se virent réduits à abandonner leur ancienne Maniere. Cela acheva d'éclaîrer les Esprits: car, alors, chaque Particulier put juger clairement de ce qu'il ne voïoit auparavant que par les Yeux des Moines & des Prêtres; cette Clarté nouvelle porta de nouveaux Préjudices à l'Autorité des Pontifes. Peu s'en fallut, qu'ils ne perdissent totalement la France: ce ne fut qu'après avoir travaillé bien du tems, qu'il vinrent à bout d'y conserver leur ancienne Autorité; quoique de tous les Roïau-

Roïaumes qui la reconnoissent ce soit celui où leur Pouvoir soit le moins établi.

LES François craignent fort la Politique & les Ruses de la Cour de Rome. Dans tous les Tems, & même dans ceux où l'Europe entiere trembloit sous les Pontifes, ils ont toujours été attachés à leurs Rois, & n'ont point souffert qu'on empiétât sur leurs Privileges. Il est vrai, que, depuis que la Secte des Jésuites s'est établi chés eux, elle a corrompu quantité de Particuliers, parmi lesquels on trouve beaucoup d'Ecclésiastiques, qui ont oublié qu'ils étoient François, & qui sont prêts dans toutes les Occasions de vendre leur Patrie aux Pontifes Romains. Mais, les Parlemens, les Ministres d'Etat, la Noblesse, le Peuple même, n'ont point changé de Sentimens: & si la Cour de Rome vouloit éxiger quelque-chose qui déplût au Monarque François, toutes ses Menaces & toutes ses Fulminations seroient fort peu redoutables. On en a toujours fait assez peu de Cas en France. Quelquesfois même on a été jusqu'à y punir sévérement les Fautes que faisoient les Pontifes. Louïs XIV, quelque peu porté qu'il fût pour les Opinions contraires au Papisme, fit élever au Milieu de Rome même un Monument qui devoit servir à la Honte éternelle des Romains. Cependant, après l'avoir laissé subsister quelque Tems, il voulut bien, par un Excès de Clémence, permettre qu'on l'abbatît. Il n'est pas surprenant, que ce Roi ait agi d'une Maniere aussi forte, dans un Tems où l'Autorité des Pontifes, pour ce qui regarde

de le Temporel, est regardée comme une Chimere absurde. Mais, le Démélé qu'eut le Roi Philippe le Bel avec Boniface VIII, dans un Tems où les Pontifes faisoient trembler tant de Souverains, prouve évidemment le peu d'Autorité que les Papes ont eu de tout Tems sur les Monarques François. Ce Prince, brouillé avec ce Pape au sujet de la Nomination à quelques Bénéfices, en reçût le Billet suivant.

BONIFACE, *Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à Philippe Roi des François. Crain Dieu, & observe ses Commandemens. Nous voulons que tu saches, que, dans les Choses Spirituelles & Temporelles, tu nous és soumis. La Collation des Bénéfices ne te regarde point, &c: & si tu en as conféré quelques-uns, nous en révoquons la Donation, & la déclarons nulle; ajoutant, que ceux qui pensent autrement sont des Fats & des Insensez. Donné, &c.* §.

A CE Billet doux voici la Réponse de Philippe le Bel.

PHILIPPE, *par la Grace de Dieu, Roi de Fran-*

§ BONIFACIUS, *Episcopus, Servus Servorum Dei, Philippo Francorum Regi. Deum time, & Mandata ejus observa. Scire te volumus, quod in Spiritualibus, & Temporalibus, nobis subes. Beneficiorum & Prebendarum ad te Collatio nulla spectat: & si aliquorum vacantium Custodiam habeas, Usumfructum earum Successoribus reserves; & si qua contulisti, Collationem haberi irritam decrevimus, & quatenus processerit revocamus. Aliud credentes Fatuos reputamus. Datum Laterani, quarto Nonas Decembris, Pontificatûs nostri Anno sexto.*

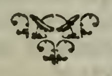
France, au nommé Boniface, qui se fait appeller Souverain Pontife, Salut fort modique, & même aucun. Sache ta grandissime Fatuité, que, pour le Pouvoir Temporel, nous ne reconnoissons Personne. Nous conférerons les Prébendes & les Bénéfices auxquels nous avons Droit de nommer; & nous en assurerons les Revenus à ceux que nous en aurons pourvûs: croiant, qu'il n'y a que des Fats & des Insensez, qui puissent nous disputer ce Pouvoir ‡.

A COUP sûr, un Prince, qui écrivoit de cette Maniere, ne craignoit nullement le Sort de l'Empereur Henri IV.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca, & vi content & heureux.

Du Caire, ce . . .

‡ PHILIPPUS, *Dei Gratiâ Francorum Rex, Bonifacio se gerenti pro Summo Pontifice, Salutem modicam, sive nullam. Sciat tua maxima Fatuitas, in Temporalibus nos alicui non subesses: aliquarum Ecclesiarum, & Prabendarum, vacantem Collationem ad Nos Jure Regio pertinere, & percipere Fructus earum contra omnes Possessores utiliter nos tueri. Secus autem credentes Fatuos reputamus atque Dementes. Datum &c.*



LET-

LETTRE CENT QUATRE-VINTIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

JE ne t'ai point encore parlé, mon cher Isaac, du Parlement d'Angleterre. C'est à cette auguste Assemblée, que la Nation est redevable de son Bonheur & de sa Liberté. Sans elle, depuis long-tems le Pouvoir despotique se fût introduit dans ce Roïaume; & les Souverains, ne trouvant rien qui s'opposât à leurs Volontez, auroient sans doute usurpé une Autorité absolue. Lorsque je considere les différens Gouvernemens qui sont établis en Europe, je n'en trouve aucun qui me paroisse aussi parfait que celui d'Angleterre. En effet, il réünit toutes les Qualitez qu'il faut pour rendre le Peuple heureux, & le Souverain puissant tandis qu'il est juste.

TOUS les Législateurs, qui ont voulu fonder une République bien ordonnée, & lui donner des Loix qui assurassent la Libreté, ont senti, qu'il étoit nécessaire que l'Autorité du Prince fût tempérée & arrétée par les Remontrances, & même par le Crédit, des Principaux de la Nation, qui servoient de Médiateur entre le Prince & le Peuple, & qui conser-

ſervoient les Droits de l'un & protégoient la Liberté de l'autre. C'eſt-là, mon cher Iſaac, le principal Devoir du Parlement d'Angleterre. Tandis que le Roi n'empiete point ſur les Privileges de la Nation, il eſt le Maître abſolu: mais, dès qu'il veut les détruire, il trouve ce même Parlement toujours oppoſé à ſes Volontez.

IL paroit d'abord, qu'un Roi n'eſt point auſſi abſolu à Londres, qu'à Paris, ou à Madrid. Mais, l'on apperçoit, quand on éxamine les Choſes plus attentivement, que, dès qu'il eſt équitable, il eſt auſſi abſolu qu'un Sultan. Quel eſt l'Emploi des Rois? C'eſt celui de faire obſerver les Loix, de récompenſer les Gens vertueux, de punir les Méchans, & de travailler à la Gloire de ſon Peuple auſſi bien qu'à la ſienne. Il n'eſt point de Monarque dans le Monde, qui, pour éxécuter toutes ces Choſes, ait plus de Pouvoir qu'un Roi d'Angleterre.

LES Princes n'étant abſolus ici, qu'autant qu'ils ſont juſtes & vertueux, leur Autorité dépend des Biens qu'ils répandent ſur leurs Sujets. Peut-on rien voir de plus ſage, & de plus ſenſé, qu'un pareil Uſage? Les Souverains Anglois ont le même Pouvoir que la Divinité. Puiſque les Rois la repréſentent ſur la Terre, on a crû qu'ils devoient, ainſi qu'elle, n'être jamais les Auteurs du Mal. Pour leur donner des Secours efficaces contre la Foibleſſe Humaine, on a inſtitué un Parlement, qui leur repréſente avec Force, mais toujours

avec

avec un profond Refpect, les Erreurs dans lefquelles ils peuvent tomber.

LES plus fages Légiflateurs ont connu la Néceffité de ne point déïfier les Caprices des Souverains. Ils favoient, qu'il étoit injufte de faire dépendre de la Fantaifie d'un feul Homme le Bonheur de plufieurs Milliers d'autres. *De tous les nouveaux Etabliffemens de Licurgue, qui étoient en fort grand Nombre*, dit Plutarque, *le plus grand & le plus confidérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la Puiffanee trop abfolue des Rois, & aiant une égale Autorité, fut la principale Caufe de la Modération & du Salut de cet Etat, qui étoit toujours chancellant, & qui panchoit tantôt du côté des Rois vers la Tirannie, & tantôt vers la Démocratie du côté des Sujets. Car, ce Sénat fut au millieu, comme une forte de Left, & comme un Contrepoids, qui le maintint dans l'Equilibre, & qui lui donna une Affiete ferme & affurée; les vint-huit Sénateurs, qui le compofoient, fe rangeant du côté des Rois, quand le Peuple vouloit fe rendre trop puiffant; & fortifiant au contraire le Parti du Peuple, quand les Rois tendoient à la Tirannie.* *.

LICURGUE n'a pas été le feul Sage, qui qui ait fenti la Néceffité de cet Equilibre. Solon croïoit, *qu'un Etat ne pouvoit être heureux, qu'autant que les Magiftrats étoient auffi foumis aux Loix, que les fimples Particuliers aux Magif-*

* Plutarque, Vies des Hommes illuftres de la Traduction de Dacier, *Tome I, pag.* 114.

giſtrats †. Selon lui, les Uſages établis devoient tenir l'Equilibre entre le Peuple & le Prince. Ce Sage ne voïoit pas, que les Hommes, font ſouvent le Contraire de ce qu'ils doivent faire, & qu'il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait une Force ſupérieure qui les contraigne à ne point s'éloigner de ces Loix qui forment la Liaiſon qui doit être entre le Souverain & le Sujet. On aſſure ainſi leur commun Bonheur. Si le Peuple eſt ſûr de ne perdre jamais ſa Liberté, le Roi eſt aſſûré d'une parfaite Tranquilité, à moins qu'il n'oublie les Devoirs auquels il s'eſt engagé. Alors, il ne doit ſe plaindre que de lui-même dans toutes les Infortunes qui peuvent lui arriver, puiſqu'il les a occaſionnées par ſon Eſprit inquiet & remuant.

UN ſage Monarque, quand bien même rien ne s'oppoſeroit à ſes Volontez, doit toujours éviter de vouloir augmenter ſes Droits par la Force, par la Violence, & par l'Injuſtice. Quiconque veut jouïr d'un Regne heureux doit ſoumettre les Cœurs, beaucoup plûtôt par ſes Vertus, que par ſes Armes. *Il n'eſt rien de ſi rare*, diſoit un Sage la Grece, *que de voir*

† Ἐρωτηθεὶς πῶς ἂν ἄριστα αἱ πόλεις οἰκοῖντο; εἶπεν, ἐὰν οἱ μὲν πολῖται τοῖς ἄρχουσι πείθωνται, οἱ δὲ ἄρχοντες τοῖς νόμοις. Interrogatus quam demum Rempublicam optimè inſtitutam cenſeret? *Eam*, inquit, *in quâ Cives Magiſtratui, Magiſtratus autem Legibus, conſtanter obtemperant.* Solon, *inter* Septem Sapientum, & eorum qui iis connumerantur, Apophtegmata, Conſilia, & Præcepta, &c. *pag.* 13.

voir un Tiran vieillir ſur le Trône *. En effet, mon cher Iſaac, ſi nous parcourons les Hiſtoires anciennes & modernes, nous trouverons très peu de mauvais Princes à qui il ne ſoit arrivé quelques Infortunes marquées. Sans nous arrêter aux Nérons, aux Caligulas, & aux Domitiens, en éxaminant ces derniers Tems, quel Sort n'ont pas eu Henri III Roi de France, & Philippe II Roi d'Eſpagne? Le prémier, avant d'être aſſaſſiné par un Moine, vit la Moitié de ſon Roïaume révoltée contre lui: & le ſecond perdit par ſes Cruautez toutes les Provinces qui forment aujourd'hui la République de Hollande.

LES Loix, qui donnent des Bornes au Pouvoir des Souverains, aſſûrent ſa Puiſſance. Rarement voit-on qu'il ſe paſſe un Siécle, ſans qu'il arrive quelque Révolution étonnante dans les Païs où regne le Deſpotime. Lorſqu'on croit que l'Autorité arbitraire eſt aſſurée par les Précautions, par la Politique, & par un Eſclavage auquel les Peuples ſemblent être accoutumez, on eſt ſurpris tout-à-coup des Troubles ſoudains qui s'élevent. Le Pouvoir abſolu eſt comme une Mer vaſte & tranquille, qui n'a pas été agitée depuis long-tems: le Calme ſemble y annoncer un violent Orage; &, plus les Vents ont retenu leur Haleine, plus on doit craindre le Retour de leur Soufle impétueux. Les Séditions, les Troubles, & les Révoltes, naiſſent du Centre de la Paix, &

* Ἐρωτηθεὶς, τί δύσκολον εἴη τεθεαμένος; γέροντα, ἔφη, τύραννον. Interrogatus quid viſus eſſet rariſſimum? *Senex*, inquit, *Tyrannus.* Thales. *ibidem*, *pag.* 23.

& s'élevent avec la même Force & la même Impétuosité, que les Aquilons sortent de la Caverne d'Eole §. Lorsque Henri II fit la Paix, & maria sa Fille avec Philippe II, quel est le Mortel, qui eût pû se figurer les Malheurs dont la France fut comme accablée tout aussi-tôt, & pendant plus de trente Ans de suite? Si les Loix eussent empéché les Violences de François II, de Charles IX, & de Henri III; qu'une Assemblée de Gens sages & zélez pour le Bien public eut également réprimé, les Roïalistes outrez, les Protestans, & les Ligueurs; & que ces trois Partis opposez eussent été abbaissés par une Autorité forte & décisive, qui eut protégé le plus raisonnable: ces Princes n'eussent point injustement traitté les Bourbons, les Colignis, ni leurs Partisans; & ceux-ci, de leur côté, n'eussent jamais ôsé manquer à leurs Souverains. Les uns & les autres auroient également été forcés de suivre les Loix: & celui d'entre eux, qui n'eût pas voulu s'y soumettre, eut été légitimement puni par le Pouvoir des Protecteurs de la Nation, qui eussent embrassé la Querelle la plus juste & la plus raisonnable. Mais, tout au contraire, rien n'étoit capable d'atrêter la Fougue des différens Partis. Les Etats-

§ - - - *Ac Venti velut Agmine facto,*
Quâ datâ Portâ, ruunt, & Terras Turbine perflant.
Incubuêre Mari, totumque à Sedibus imis
Una Eurusque Notusque ruunt, creberque Procellis
Africus: & vastos volvunt ad Littora Fluctus.
Virgil. Ænæïd. *Libr. I.*

Généraux s'étoient vendus au Duc de Guife: & Henri III, abandonné de ceux qui devoient le foutenir, ne trouva de Reffource, que dans l'Affaffinat de fes Ennemis. S'il y eut eu une Puiffance médiatrice entre lui & fes Sujets, il n'eut jamais été obligé d'en venir à une pareille Extrémité.

On pourroit objecter, que les Etats de Blois, repréfentant le Parlement d'Angleterre, auroient dû produire le même Effet. Auffi cela fut-il arrivé, fi ceux, qui compofoient ces Etats, n'euffent point oublié, non feulement leur Devoir, mais même leurs propres Intérêts; & s'ils euffent fongé à profiter de leur Autorité, pour pacifier les Troubles, au lieu de les augmenter.

Il femble que le Ciel, pour punir les François du mauvais Ufage qu'il faifoient de leurs Etats-Généraux, ait permis qu'ils aïent été entiérement fupprimez. De la Maniere dont on les avoit corrompus, loin qu'ils continuaffent à être de quelque Utilité pour le Bien de la Patrie, ils ne produifoient plus que des Divifions & des Troubles. Au lieu d'y travailler fincérement à la Gloire du Souverain, & au Bonheur des Peuples, on n'y penfoit qu'à caballer pour obtenir des Charges & des Emplois au Préjudice de fes Adverfaires, ou bien à faire établir quelque Réglement qui leur fût très préjudiciable. Tout au contraire, le Parlement de la Grande-Bretagne s'attache à fuivre éxactement les Loix de fon Inftitution; agiffant attentivement pour le Bien général la Nation, il n'a que très peu d'Egard aux Vûes in-

intéressées des Particuliers. Il est animé de cet Esprit, que Licurgue vouloit donner au Sénat de Sparte. Par-là, il n'a rien à redouter, ni de la Politique des Monarques, ni de la Légéreté des Peuples: & il n'est ainsi, ni la Duppe des prémiers, ni le Jouët des derniers.

IL est vrai, néanmoins, qu'il se forme assez souvent différens Partis dans le Parlement d'Angleterre. Mais, quoique ses Membres aïent des Sentimens très opposez sur bien des Sujets, ils se réünissent pourtant presque toujours en ce qui regarde l'Avantage & la Gloire de la Nation. Jamais aucun Membre de cette illustre Assemblée ne proposa de mettre en Délibération, si sa Patrie se soumettroit ou non à quelque Roi Etranger. Quelque opposez que fussent les Toris aux Wighs, & quelque bien disposez qu'on les ait vûs pour les François, ils ne furent pourtant point assez lâches, pour solliciter Louïs XIV à s'emparer de leur Roïaume. Mais, les Ligueurs firent tout ce qu'ils purent, pour livrer le leur à l'Espagne, & rendre tous les François Esclaves de Philippe II.

LES Anglois, mon cher Isaac, méritent la Liberté dont ils jouïssent: & ils en sont d'autant plus dignes, qu'ils la doivent aux Soins qu'ils prennent de la conserver. Il sont tous extrémement zélez pour elle; & même les Particuliers cessent de penser à leur Intérêt propre, dès qu'ils croïent appercevoir, que ce qui les favorise peut diminuer les Privileges de la Patrie. Après cela, doit-on s'étonner,

 qu'on

qu'un Peuple, qui penſe ſi noblement & ſi généreuſement, ait une Forme de Gouvernement beaucoup plus parfaite que celle des autres Nations? Les Loix ſe reſſentent, non ſeulement de l'Etendue du Génie des Ligiſlateurs qui les ont faites, mais encore du Courage & de la Grandeur d'Ame de ceux qui les font obſerver.

SI l'on inſtituoit un Parlement en Italie, à qui l'on accordât le même Droit qu'à celui d'Angleterre, les Membres, qui le compoſeroient, agiteroient peut-être très ſouvent, dans quel Tems de l'Année on devroit faire les Proceſſions, & à quelle Heure de la Journée on chanteroit Matines ou Vêpres. S'il ſe formoit pluſieurs Partis dans cette Aſſemblée, ils naitroient ſans doute des Démélez particuliers; l'on ne verroit pas, à coup ſûr, ce Parlement Italien diviſé ſur le Deſſein glorieux de rendre ſa Patrie l'Arbitre des Puiſſances de l'Europe, ou ſur le But utile & néceſſaire du Maintien & de l'Aggrandiſſement du Commerce.

DEPUIS trois Ans entiers, tout le Sénat de Genes n'eſt occupé que d'un Aſſaſſinat; & il ne peut en venir à bout. Il a beau mettre à Prix la Tête du Baron de Newhoff, ce prétendu Roi vit toujours, & brave injurieuſement leur infructueux Couroux *. Quelle Différence, mon cher Iſaac, entre ces Italiens, & ceux de l'ancien Tems! Les Romains vou-

* *Vivit, imò verò vivit. . . . , non ad deponendam, ſed ad confirmandam, Audaciam.* Cicero, Orat. primâ in Catilinam.

vouloient vaincre leurs Ennemis, encor plus par Grandeur d'Ame, que par Force. Quant aux Génois, de quelque Façon qu'ils viennent à bout de leur Deſſein, tout leur eſt égal *: & même les Moïens, dont ſe ſervoit autrefois le Vieil de la Montagne, ne leur paroiſſent point odieux.

JE t'avoûrai, mon cher Iſaac, que je trouve affreuſe la Coutume de mettre à Prix ainſi la Tête d'un Homme qu'on peut attaquer les Armes à la Main. Si cet Abus doit être toléré dans quelques Occaſions, c'eſt lorſqu'un Sujet rebelle ſouleve tout un Peuple contre ſon Prince, & le réduit à la triſte Néceſſité d'en venir-là. Henri III, par éxemple, fut abſolument forcé de traitter ainſi les Guiſes tout prêts à lui ravir ſon Sceptre, & à s'emparer de ſa Couronne. Mais, quand on en uſe de même envers un Homme qui n'eſt lié par aucun Serment ni par aucune Obligation, c'eſt une Infamie, que toutes les Subtilitez de la Politique ne ſauroient jamais excuſer. Je demande, par quel Droit il n'eſt pas permis au Baron de Newhoff de ſe déclarer l'Ennemi des Génois? A-t-il avec eux quelque Engagement qui le force à ſubir leurs Volontez? Eſt-il attaché par quelque Pacte, par quelque Convention? Point du tout. C'eſt un Etranger, qui leur déclare la Guerre. Qu'ils le faſſent repentir de ſa Témérité, qu'ils le pourſuivent le Fer & la Flamme à la Main: la Choſe eſt dans l'Ordre. Mais, qu'ils veuil-

* *Dolus, an Virtus, quis in Hoſte requirat.*
Virgil. Æneid. *Libr. III.*

lent le faire aſſaſſiner, qu'ils aient recours à un Moïen auſſi honteux: un pareil Procédé ne peut trouver des Approbateurs, que parmi ceux qui penſent que le Crime n'eſt plus Crime dès qu'il eſt fait par des Raiſons de Politique. Soutenir un pareil Sentiment, c'eſt dégrader les Souverains: c'eſt en faire des Gens, chés qui les Forfaits ou les Actions louables ſont également les Suites de leur Intérêt: c'eſt bannir & annéantir totalement, le Courage, la Grandeur d'Ame, & la véritable Vertu. Ta Morale eſt trop pure, mon cher Iſaac, pour ne pas condamner une Opinion ſi pernicieuſe & ſi déteſtable: & tu penſes ſans doute, que quiconque commet un Crime, dans quelque Etat qu'il puiſſe être, manque toujours au Ciel, aux Hommes, & à ſoi-même.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac: & vi content & heureux.

De Londres, ce . . .



LETTRE CENT QUATRE-VINT-UNIEME.

Jacob Brito, *à* Aaron Monceca.

LA Curiosité, mon cher Monceca, m'a fait faire un Voïage, pendant lequel j'ai eu très souvent l'Occasion de réfléchir sur la Misere Humaine. Je partis il y a quelque tems de Tripoli, pour aller visiter les Ruïnes de Cirene. Plusieurs Arabes, dont la principale Nourriture consiste dans le Laitage de leurs Bestiaux, & dans un peu de Farine d'Orge, se sont campez dans ces Ruïnes. Leurs Mœurs sont aussi pures que leurs Mets sont simples & modiques. Ils méprisent les Richesses, éxercent avec soin l'Hospitalité, & n'ont aucune autre Occupation, que celle de garder leurs Troupeaux. S'ils étoient moins paresseux, on pourroit les regarder comme de véritables Philosophes, qui, connoissant l'Inutilité des Trésors que les Hommes cherchent avec tant d'Avidité, savent borner leurs Desirs, & ne souhaiter que ce qui leur est nécessaire. Mais, leur Nonchalance est si grande, qu'ils ne sement jamais que ce qu'ils peuvent manger dans une Année: d'où il arrive quelque-fois, que la Récolte n'étant point aussi abondante qu'ils croïoient, ils se trouvent dans l'Embarras &

le Besoin, & sont obligés de se défaire d'une partie de leur Bétail, pour avoir le Grain qui leur est nécessaire.

LA Religion de ces Arabes est la Mahométane. Ils ont cependant plusieurs Usages, qui approchent des nôtres, & beaucoup de leurs Coutumes sont probablement tirées de celles des Juifs. Le Vendredi, ils allument, dans leurs Tentes, des Lampes semblables à celles qui nous éclairent dans nos Maisons le Jour du Sabbat. Ils ne mangent jamais d'aucun Mets, apprêté par des Gens d'une Religion différente de la leur; au lieu que les Turcs Levantins, & les Africains, ne s'en font aucun Scrupule. Quelques-uns même de ces derniers ne rejettent point les Viandes & les Boissons qui leur sont défendues par la Loi. Ils regardent ce Précepte comme un Conseil, & non pas comme un Ordre. Je croirois volontiers, mon cher Monceca, que les Usages de ces Bédouïns tirent leur Origine de ceux des anciens Juifs qui furent répandus dans l'Egipte, & sur les Côtes de l'Afrique, après la Destruction de Jérusalem & de Bitter. La Ruine de cette derniere Ville dispersa encor plus notre infortunée Nation, que celle de la Capitale de la Judée.

ON trouve à quelques Lieues de Cirene des Forêts d'une grande Etendue, dans lesquelles vivent plusieurs Peuples, qui n'ont aucune Religion, & qui, semblables aux Bêtes des Champs, suivent aveuglément les Mouvemens de leurs Passions. On assûre, qu'ils sont réduits au seul Instinct. *Parmi eux*, dit-on,

on, *les Enfans jouissent de leurs Meres. les Peres de leurs Filles, & les Freres de leurs Sœurs.* Ils ne connoissent, ni Prince, ni Magistrat, ni Supérieur. Le plus fort est le plus craint, & le plus rédouté. Ils vont presque nuds, & n'ont d'autres Habillemens pour se garantir des Injures de l'Air, que les Peaux des Chevres qu'ils tuent, dont ils se font une Espece de Manteau, sans autre Préparation que de les sécher au Soleil

LORSQUE l'on considere attentivement, mon cher Monceca, la Maniere de vivre de ces Peuples barbares, quel Jugement peut-on faire de l'Opinion de ces Philosophes, qui ont voulu soutenir, avec tant de Confiance, leur Sentiment sur les Idées innées? Je leur demanderois volontiers à quoi servent tous leurs beaux Discours Métaphisiques, qui sont évidemment démentis par l'Expérience

N'EST-IL pas surprenant, qu'un Homme prétende s'inscrire en faux contre une Chose réelle, uniquement fondé sur ce que sa Réalité ne quadre point avec le Siftême qu'il a forgé dans son Imagination? Les Philosophes ne devroient-ils pas convenir de Bonne-Foi, que, dès que l'Expérience démontre quelque Chose, il est absurde de vouloir chercher de vaines Raisons pour la combattre? Les plus grands Génies donnent quelquefois dans ce Travers. Il n'est aucun Cartésien, aucun Mallebranchiste, qui ne soit fermement persuadé, ou du moins qui n'assûre de l'être, que l'Ame a des Idées innées, par le Moïen desquelles elle peut aisément distinguer le

Bien du Mal, & la Vertu du Vice. Lorſqu'on repréſente à ce Philoſophe entêté, que ce qui eſt regardé comme vicieux dans un Païs eſt reçû comme vertueux & louable dans un autre; ou il ſe contente de nier la Vérité de ce Fait évident, ou bien il a recours à un Subterfuge pitoïable, & penſe répondre d'une Maniere invincible, en diſant que les Hommes étouffent par leur mauvaiſe Education ces Notions innées, & en empêchent les Effets.

SANS m'arrêter à démontrer l'Inutilité de ces Idées, dont l'Ame ne fait jamais aucun Uſage, je ſoutiens, mon cher Monceca, qu'il eſt abſolument impoſſible, qu'il y ait aucune Connoiſſance innée dans l'Entendement Humain, qui puiſſe lui faire diſtinguer le Bien & le Mal, ou la Vertu & le Vice. La Divinité s'eſt contentée d'accorder aux Hommes la Raiſon, par le Moïen de laquelle ils peuvent s'élever aiſément au Degré de Perfection que demande leur Etat. La Lumiere Naturelle ſuffit pour leur faire connoître l'Utile & l'Honnête: &, lorſqu'ils ne ſont point cette ſage Diſtinction, c'eſt qu'ils ne réfléchiſſent point, ou qu'ils ſont emportez par la Force de leurs Préjugés.

S'IL y avoit quelque Regle certaine pour diſtinguer le Bien & le Mal, qui fût innée avec l'Ame, il ſeroit impoſſible, malgré les Préjugés, que des Peuples entiers pûſſent la violer, ſans Crainte, ſans Trouble, & de Sang froid. Il ſeroit encor plus étonnant, que l'Entendement ne s'apperçût point quelquefois de ces Idées qu'il auroit en lui-même. N'eſt-il

pas

pas abſurde de ſoutenir, que l'Eſprit a une parfaite Connoiſſance d'une Choſe à laquelle il ne réfléchit jamais, & qui ne ſe préſente point à lui?

L'ON ne peut nier, à moins qu'on ne veuille ſe refuſer aux Choſes les plus évidentes, que toutes les Loix, qu'on regarde comme ſacrées dans certains Païs, ne ſoient rejettées dans d'autres, & conſiderées comme des Coutumes vicieuſes, quelquefois même horribles & abominables. Si l'Ame apporte en naiſſant des Idées innées, je demande, mon cher Monceca, leſquelles de ces Idées on doit regarder comme telles; ou celles qu'apportent les Caraïbes, qui rotiſſent & mangent un Homme comme un Poulet; ou celles des Inquiſiteurs Eſpagnols & Portugais, qui font brûler un Juif pour honorer la Divinité; ou celle des Anglois & des Hollandois, qui laiſſent à chacun la Liberté de ſuivre les Mouvemens de ſa Conſcience, & qui ne puniſſent que les Crimes qui troublent la Société Civile? Je ſuis aſſûré, qu'un Cartéſien me répondra d'abord, qu'il ne faut qu'avoir le Sens-commun, pour ſentir le monſtrueux des Coutumes Eſpagnoles & Caraïbes. Mais, je le prie de me dire, à quoi ſervent les Idées innées, puiſqu'il faut recourir à la Raiſon, pour examiner leur Réalité, & pour juger de leur Validité. La Lumiere Naturelle ſuffit donc, pour éclairer l'Eſprit des Hommes. Si l'on répond, que la Lumiere Naturelle n'agit qu'en conſéquence de ces Idées innées, il n'y aura rien de ſi aiſé que de détruire cette Objection; car, les

les Peuples les plus polis, les plus civils, & les plus spirituels, ont eu les Idées les plus fausses, & mêmes les plus horribles, sur plusieurs Pratiques fondamentales de la Morale. *S'il y a quelque Regle*, dit un illustre Philosophe §, *qu'on puisse regarder comme innée, il n'y en a point ce me semble à qui ce Privilege doive mieux convenir qu'à celle-ci*: Peres & Meres, aimez & conservez vos Enfans. *Si l'on dit, que cette Regle est innée, on doit entendre par-là l'une de ces deux Choses; où que c'est un Principe constamment observé de tous les Hommes, ou, du moins, que c'est une Vérité gravée dans l'Ame de tous les Hommes, qui leur est par conséquent connue à tous, & qu'ils reçoivent tous d'un Consentement commun. Or, cette Regle n'est innée en aucun de ces deux Sens. Car, prémiérement, ce n'est pas un Principe, que tous les Hommes prennent pour Regle de leurs Actions, comme il paroit par les Exemples que nous venons de citer: &, sans aller chercher en Mingrelie, & dans le Pérou, des Preuves du peu de Soin que des Peuples entiers ont de leurs Enfans, jusqu'à les faire mourir de leurs propres Mains; sans recourrir à la Cruauté de quelques autres Nations Barbares, qui surpasse celles des Bêtes mêmes; qui ne sçait que c'étoit une Coutume ordinaire & autorisée parmi les Grecs & les Romains d'exposer impitoiablement, & sans Remords de Conscience, leurs propres Enfans, lorsqu'ils ne vouloient pas les élever .... En second lieu, il est faux que ce soit une Vérité innée*

§ Locke, Essai Philosophique, concernant l'Entendement Humain, *Livr. I, Chap. II, pag.* 31.

née & connue de tous les Hommes . . . . Car, ces Idées, qni doivent être néceſſairement innées, s'il en eſt aucune qui le ſoit, ſont ſi éloignées d'être naturellement gravées dans l'Eſprit de tous les Hommes, qu'elles ne paroiſſent pas même fort claires & ſort diſtinctes dans l'Eſprit de pluſieurs Perſonnes d'Etude, qui ſont Profeſſion d'éxaminer les Choſes avec quelque Exactitude, tant s'en faut qu'elles ſoient connues de toute Créature Humaine.

LES Partiſans des Idées innées ne font pas Attention, mon cher Monceca, que non ſeulement les Principes, qu'ils regardent comme les plus évidens, ſont rejettez par des Nations entieres, mais encor par des Savans qui vivent avec eux, & qui ſont dans la même Société. Tous les Européens conſiderent comme une Choſe honteuſe & infame de connoitre une Femme à la Vûe de Public. Un Philoſophe de mes Amis rejettoit cette Idée comme fauſſe & ridicule. Soutiendra-t-on, qu'elle étoit innée dans ſon Ame? *Les Hommes*, dſoit-il, *choiſiſſent les Lieux les plus deſerts & les plus ſolitaires, pour multiplier leur Eſpece Ils cherchent la Nuit, lorſqu'ils font leurs ſemblables: & ils choiſiſſent les Jours les plus ſerains, & les Plaines les plus découvertes, pour les détruire. Un Mari n'ôſe approcher de ſa Femme devant ſes Amis: & un Soldat tue un fort honnete-Homme, dont il n'a jamais reçu aucune Offenſe, à la Vûe de cent mille Hommes, qui approuvent & louent ſon Meurtre, auquel ils donnent des Noms glorieux.*

QUELQUE ſurprenante que paroiſſe l'Opinion,

nion, qu'il n'y a point d'Indécence à jouïr des Femmes en public, on a vû des Nations entieres, qui avoient cependant de grandes Idées de la vraie Gloire, & qui honoroient & chérissoient la Vertu, suivre aveuglement les Mouvemens de la Nature, & n'user d'aucune Reserve dans les Actions Matrimoniales. *Les Nasamones, grande & populeuse Nation de la Lybie*, dit Hérodote *, *ont ordinairement plusieurs Femmes, & en ont Connoissance devant le Monde, presque de la même Façon que les Massagetes, après avoir auparavaut fiché devant eux un Baton dans la Terre. Leur Coutume est, quand ils se marient, que, la premiere Nuit des Nôces, la Mariée va trouver tous ceux du Festin, pour coucher avec eux; & que, quand chacun l'a vûe, il lui donne le Présent qu'il a apporté avec lui de sa Maison. Ils jurent par les Hommes, qui ont été estimé chés eux les plus justes, & les plus Gens-de-Bien, en mettaut la Main sur leur Tombeau.*

POUR connoitre évidemment la Fausseté des Idées innées, on n'a qu'à réfléchir sans prévention sur ce seul Passage. On y voit des Nations entieres avoir un Respect si grand pour la Vertu, qu'elles déïfient ceux qui l'ont le plus chérie: &, cependant, malgré des Idées si pures, quelles Absurditez ne suivent-elles pas dans les Coutumes de leurs Mariages? Où sont donc ces Notions innées, qui servent à tous les Hommes pour distinguer l'*Honnéte* du *Honteux*? Qu'on cite tant qu'on voudra

* Histoire d'Hérodote, de la Version de du Ryer, *Livr. IV, pag.* 310.

voudra l'Autorité de Cicéron, pour prouver que l'Honnêté & la Vertu ſont naturellement connues aux Hommes †. Ne ſera-t-on pas en Droit d'expliquer le Sentiment de ce Philoſophe Romain, en accordant, qu'ils ont le Moïen de connoitre le Bien & le Mal par la Réfléxion, mais non point par un Principe inné avec eux?

SI l'on dit, que les Naſamones, aïant le Moïen de réfléchir comme les autres Hommes, ne ſortoient point de leur Aveuglement; & que, par conſéquent, la Réfléxion, que je mets pour la Regle qui diſcerne le Bien & le Mal, eſt auſſi inutile que les Idées innées: je repondrai à cela, que l'Ame peut bien ne pas s'appercevoir de certaines Choſes, lorſqu'elle n'en a aucune Connoiſſance; mais, qu'il eſt impoſſible, qu'elle ait une Notion parfaite & innée, & qu'elle n'y faſſe jamais Attention. Lorſqu'un Peuple, prévenu par les Préjugés, ne fait dans certaines Choſes aucun Uſage de ſa Raiſon, il eſt naturel que l'Eſprit ne puiſſe réfléchir ſur un Sujet dont il n'a encore aucune Connoiſſance, & qu'il ne peut approfondir que peu-à-peu. Mais, l'Intelligence, qu'on doit acquérir par les Idées innées, eſt bien diffé-

† *Atqui nos Legem bonam à malâ, nullâ aliâ niſi Naturæ Normâ dividere poſſumus. Nec ſolum Jus & Injuria à Naturâ dijudicatur, ſed omnino omnia Honeſta & Turpia. Nam & communis Intelligentia nobis notas Res efficit, easque in Animis noſtris inchoavit, ut Honeſta in Virtute ponantur; in Vitiis, Turpia.* Cicero de Legibus, *Libr. 1, fol.* 331.

férente. Elle doit agir avec force, puisqu'elle est gravée par des Caractéres ineffaçables dans l'Entendement: & tous les Préjugés les plus forts ne peuvent & ne doivent point l'offusquer entiérement. Il faut nécessairement qu'elle jette de tems en tems quelques Etincelles, & qu'elle éclaire l'Ame, au travers des Ténébres des Coûtumes les plus barbares. Or, il n'est rien de si certain, que l'Esprit n'apperçoit aucune de ces Lueurs. Les Nasamones étoient aussi persuadez, que c'étoit une Action sage & pieuse de faire coucher une nouvelle Mariée avec tous ceux qui assistoient à ses Nôces, qu'un Espagnol est convaincu qu'il est louable de faire brûler un Homme qui refuse de baiser la Pantoufle du Pontife Romain. Dans ces deux différentes Coutumes, que font les Idées innées? D'où vient qu'elles n'agissent pas? Si elles existent, à quoi servent-elles? On ne sauroit demander d'où vient que la Réfléxion n'agit pas aussi à son tour: & si l'on faisoit cette Demande, on répondroit, qu'elle n'agit point, parce qu'elle n'éxiste pas encore, & qu'on ne l'a pas mise en usage. Il n'en est pas de même des Idées innées. Elles sont dans l'Ame, & néanmoins elles ne se présentent point dans le moment où elles devroient paroître avec le plus d'Eclat.

EN-VÉRITÉ, mon cher Monceca, je ne comprens point comment une Opinion aussi chimérique a pû trouver autant de Partisans; & je suis encore plus étonné comment parmi ses Partisans il y a eu des Philosophes de la prémiere Classe. Je croirois volontiers, que la

Singularité de ce Sentiment les a portez à le soutenir. Il faut avouër, qu'il a un certain Brillant, qui plait d'abord. Mais, lorsqu'on vient à l'éxaminer avec Attention, on est obligé de reconnoitre, que toutes ces Idées innées ne sont que des Visions Métaphisiques, & que la Divinité n'a accordé d'autre Moïen aux Hommes pour distinguer le Bien & le Mal, que la Liberté de réfléchir & de faire Usage de leur Raison. Vainement prétendroit-on, que la Lumiere Naturelle leur est aussi inutile que les Idées innées, puisque, malgré ce Don précieux, des Nations entieres semblent être réduites au seul Instinct. Il en est de la Raison chés les Hommes, ainsi que de leur Libre Arbitre. Ils peuvent en faire Usage s'ils veulent, sans être nécessitez de s'en servir absolument. C'est de cette Liberté, que nait le différent Dégré de Sagesse, de Prudence, & de Vertu, qui se trouve entre les Hommes.

QUELQUE Difficulté que nous appercevions à accorder l'Etat de certains Peuples avec l'Idée que nous avons de la souveraine Sagesse, nous devons nous soumettre, & penser, qu'il est des Secrets, dans lesquels il ne nous est pas permis de pénétrer. Si les Caraïbes sont assez aveuglez, pour manger leurs Prisonniers, si les Insulaires de Zocotora donnent la Mort à leurs Peres lorsqu'ils sont dangereusement malades, ou qu'ils sont fort âgés, nous devons croire qu'il n'a tenu qu'à eux de connoitre par la Réfléxion combien leurs Maximes étoient éloignées de la véritable Equi-

té. *Nous n'aurons jamais ſujet*, dit un fameux Auteur *, *de nous plaindre de nos Connoiſſances, ſi nous appliquons notre Eſprit à ce qui peut nous être utile ; car, en ce Cas, il peut nous rendre de grands Services.*

C'EST à eux-mêmes, mon cher Monceca, que les Hommes plongés dans les plus grands Deſordres doivent ſe plaindre de leur Aveuglement. L'on ne ſauroit preſque douter, qu'il n'y ait certains Uſages, dont les Peuples les plus barbares connoiſſent les Défauts. Je ſuis aſſûré, que tous les Hommes, dès qu'ils ont atteint l'Age de Raiſon, ſentent qu'il eſt mal de faire à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît. Cependant, entrainez par leurs Paſſions, ou par la Force de leurs Préjugés, il ne s'arrêtent point à leurs prémieres Réfléxions, & agiſſent conformement aux Coutumes introduites dans les Societez où ils vivent. Les Nazaréens regardent le Meurtre comme un Crime: &, cependant, ne s'égorgent-ils pas tous les jours comme des Bêtes féroces? Juſqu'où n'avoient-ils pas porté la Fureur des Duels? La Querelle de deux Hommes cauſoit ſouvent la Mort de vint autres, qui n'avoient jamais eu le moindre Démélé. Le même Aveuglement porte les Sauvages à manger leurs Ennemis. La plus grande Cruauté ne conſiſte pas à ſervir dans un Feſtin les Membres diviſés d'un Homme mort. Je trouve que celle de le tuër eſt tout autrement forte. Cependant, preſque tous les Peuples lui ont donné les Noms abuſifs de Valeur, de Cou-

* Locke.

Courage, & d'Intrépidité. Ceux, qui ſont les plus civiliſés, ſont tombez comme les autres dans cette Erreur. Dira-t-on, qu'ils n'avoient pas les Moïens de réfléchir?

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: & vi content & heureux.

De Tripoli, ce . . .

LETTRE CENT QUATRE-VINT-DEUXIEME

Aaron Monceca, *à* Iſaac Onis, *Caraïte, ancien Rabbin de Conſtantinople.*

IL eſt défendu, mon cher Iſaac, ſous peine de la Vie, aux Jéſuites de reſter en Angleterre. Ils en ſont proſcrits entiérement. Le Gouvernement a redouté leur Politique & leur dangereuſe Affabilité; & n'a rien oublié, pour ſe mettre à couvert de leurs Traits *.

LA Haine & l'Appréhenſion, qu'on a des Ignaciens, leur fait autant d'Honneur, que celle, que les Nazaréens eurent pour Mahomet II, en fit à ce Conquérant. *Ils ſe réjoui-*

* - - - - - - *Aut ulla putatis*
Dona carere Dolis Danaum? Sed notus Ulyſſes.
. . . .
Quidquid eſt, timeo Danaos, & Dona ferentes.
Virgil. Æneid. *Libr. II.*

rent de ſa Mort avec des Excès qui valoient des Panégiriques. Les Précautions, que les Anglois apportent pour éloigner les Jéſuites, ſont des Eloges perpétuels de leur Génie & de leur vaſte Connoiſſance dans les Affaires les plus épineuſes.

ON eſt étonné, mon cher Iſaac, lorſqu'on conſidere les Progrès conſidérables qu'ils ont faits dans très peu de Tems: & l'on a peine à comprendre comment, dans l'Eſpace de cinquante à ſoixante Ans, ils furent aſſez puiſſans pour bouleverſer une Partie de l'Europe. En effet, qui ne ſeroit pas ſurpris de voir un Ignorant, & même un Fanatique, aidé de quatre ou cinq autres Gueux tels que lui, fonder la plus puiſſante République qui ait été établie dans ces derniers Tems. Quelques Eloges que les Jéſuites aïent donnez à leur Fondateur, & quelques Efforts qu'ils aïent faits pour le placer parmi les Génies de la prémiere Claſſe, on n'eſt point la Duppe de leurs Contes fabuleux, & l'Etonnement n'eſt nullement détruit par leurs Amplifications chimériques. Il eſt ſi certain, que leur Légiſlateur fut toujours un Homme très ignorant, que, dans un Tems où Rome étoit à la Veille de le mettre au Nombre des Bienheureux Nazaréens, on ne ſe contentoit pas de le regarder à Paris comme un Viſionaire, mais on déclamoit encore contre lui en plein Sénat. Le Parlement de Paris aſſemblé ne trouvoit pas mauvais, que l'Avocat, qui portoit la Parole au Nom de tous les Docteurs François, fît un Portrait fort odieux de ce Fondateur. *Ignace,*

ce, dit Pasquier, plaidant pour l'Université de Paris contre les Jésuites *, *fut un Espagnol du Tems de nos Peres, qui, tout le Tems de sa Vie, avoit été un Guerrier. Ils advint, qu'il fut navré dans la Ville de Pampelune, lorsque nous y mîmes le Siége. Pendant que l'on le pensoit, il s'amusa à lire la Vie des Peres; car, pour l'Ignorance qui étoit en lui, à plus haut Sujet ne pouvoit-il dresser son Esprit.*

VOILA', mon cher Isaac, un Certificat autentique de l'Ignorance d'Ignace; & les Jésuites en conviennent eux-mêmes. Ils prétendent seulement, qu'après avoir quitté le Monde, s'étant appliqué aux Sciences, il y fit de grands Progrès, & ne devint pas moins éclairé qu'il étoit pieux. En leur accordant ce qu'ils disent, il s'ensuivra toujours, que leur Fondateur fut extrémement ignorant: & c'est ce qui fut prouvé par le Corps de l'Université de Paris devant les prémiers Magistrats du Roïaume. *Ignace*, dit encore Pasquier †, *s'accosta de quelques-uns. . Ils firent quelque Voyage à Rome & à Jérusalem, & finalement sonnérent quelque peu de temps après leur Retraite dedans Venise, Ville, qui, pour estre exposée à touts les Vents & Flots de la Mer, est par quelques Auteurs Italiens reconnue pour Receptacle de plusieurs Indignitez & Choses perverses. Là, ils hypocrisent, pendant un Temps, quelque Austerité superficielle de Vie; &, voiant que*

* Pasquier, Recherches de la France, *Livr. III, Chap. XLIII, pag.* 319.

† *Là même.*

que leur Superstition commençoit à être suivie, . . ils prirent la Hardiesse de se transporter à Rome, où ils commencérent de publier leur Secte. Et combien que la plufpart d'entre eux ne sceussent pas, non seulement la Théologie, mais même les prémiers Elémens de la Grammaire, ils commencérent de promettre à pleine Bouche deux Choses; l'une, de précher aux Mécréans l'Evangile, pour les convertir à la Foi; l'autre, d'enseigner les bonnes Lettres à tous, sans prendre rien.

S'IL étoit vrai, qu'Ignace eut été aussi pieux que le disent ses Disciples, je ne puis comprendre comment le Parlement auroit toléré qu'on lui eut donné les Noms de *Superstitieux* & d'*Hipocrite*, ni comment enfin l'Université en Corps eut pû adopter & appuïer les Discours de son Avocat. Ne seroit-il pas bien étonnant, que de sages Magistrats eussent souffert, que l'on avançât sans Preuve des Faits aussi forts, & aussi infamans? Car, il n'y a point de millieu à choisir entre ces deux Partis. Ou Ignace fut tel que disent les Jésuites: ou il fut Hipocrite & faux Dévot. S'il fut vertueux, on devoit empécher que sa Mémoire ne fût flétrie par un Plaidoïer calomnieux. Si, au contraire, il mérite les Invectives de Pasquier, le Silence du Parlement a dû nécessairement s'ensuivre. Or, ce Silence, qui vaut une Approbation, existe. Donc, Ignace fut un *Hipocrite.*

LA Raison confirme cette Opinion: les Regles & Institutions des Jésuites en sont en-

encore des Preuves bien fortes. En ſuppoſant que le Fondateur de la Société fut un Homme ſimple, doux, pieux, attentif à fuir le Pompes du Monde, on ne peut comprendre comment ſes Diſciples ont pû, en obſervant ſes Ordres, devenir ſi grands & ſi redoutables. Mais, dès que l'on convient de bonne-foi, qu'il fut un Fourbe habile, un Hipocrite ruſé, on n'eſt plus étonné du grand Crédit des Jéſuites. Car, quoiqu'Ignace ait été très ignorant dans les Sciences, il peut très bien avoir excellé dans la Politique: en voilà autant qu'il en faut pour trouver les Fondemens du Pouvoir ſubit & immenſe, que ſa Société acquit dès qu'elle ſe fût établie.

JE ne ſai ſi je me trompe, mon cher Iſaac, mais, je crois appercevoir beaucoup de Reſſemblance entre *Mahomet*, & *Ignace de Loyola.* Ils ont eu tous les deux de grands Défauts. Ils ont également affecté des Inſpirations fanatiques. Et ils ont tous deux été habiles, ruſez, hardis, & audacieux à les faire valoir. Ils furent tous les deux très ignorans, & ſûrent également pas leur Hipocriſie ſuppléer à leur Défaut de Connoiſſance. Ils étoient l'un & l'autre Gens de très petit Etat: & tous deux ils ont établi des Empires, qui ſe ſont extrémement aggrandis par la Chûte d'un Nombre de Princes qui en ont été les triſtes Victimes.

L'ON ne peut donc reſuſer ſans Injuſtice à ces deux Légiſlateurs les Eloges qu'ils méritent. Toutes les Déclamations recherchées, & des Nazaréens contre Mahomet, & des Janſéniſtes contre Ignace, n'empécheront ja-

mais un Homme ſincere & impartial d'avouër, que ce furent deux illuſtres Fourbes, qui ſe ſervirent très adroitement du Fanatiſme & de l'Hipocriſie, pour parvenir à leurs Fins : &, plus on leur reprochera leur Ignorance, plus on augmentera leur Gloire. Il falloit une vaſte & profonde Politique, pour réparer un pareil Défaut.

LORSQU'ON eſt convenu de bonne-foi, mon cher Iſaac, de la Reſſemblance réelle, qu'il y a entre le Chef des Jéſuites & celui des Mahométans, on n'eſt plus ſurpris des Progrès ſubits & prodigieux de la Société : on en trouve les Raiſons chés les Turcs ; &, en parcourant leur Hiſtoire, on voit comment une Religion ridiculement fondée ſur la Superſtition & ſur le Fanatiſme, mais habilement ſoutenue par la Ruſe & par la Politique, peut s'étendre dans peu de Tems.

SI l'on éxamine attentivement la Conduite des Jéſuites, on s'appercevra, qu'elle approche beaucoup de celle des Muſulmans. Ils emploïent les mêmes Moïens que ces derniers pour étendre leur Secte, & tâchent comme eux de ſéduire les Hommes, en flattant leurs Paſſions, ou en les effraïant par la Crainte. Si l'Appas ſéduiſant de la Pluralité des Femmes, & la Violence inévitable des Armes Ottomanes, ont rendu l'Aſie Mahométane, la Morale relachée des Jéſuites, & les Perſécutions criantes qu'ils ont fait ſouffrir à ceux qui combattoieut leurs Opinions, leur ont enfin ſoumis la plûpart de ceux qui refuſoient d'abord de ſubir les Loix d'Ignace.

IL

IL eſt très aiſé d'ébranler les Hommes, quand on les prend par leurs plus foibles Endroits. On convient tous les jours, qu'il n'eſt pas étonnant que les Opinions relachées & ſeduiſantes de Mahomet aïent trouvé tant de Partiſans. Pourquoi donc ſera-t-on ſurpris que celles d'Ignace, préchées & ſoutenues de la même Maniere, aïent fait de pareils Progrès? En admettant la Parallele de la Politique Turque & de la Jéſuitique, l'Eſprit develope aiſément un Miſtere, qu'il ne ſauroit jamais pénétrer en ſuppoſant la prétendue Piété d'Ignace. S'il eut été auſſi humble, que ſes Diſciples veulent le faire accroire; étant auſſi ignorant qu'il l'étoit, il eut tout au plus fondé un Ordre tel que celui des Capucins. François d'Aſſiſe fut ſimplement un vrai Fanatique. Auſſi n'a-t-il eu que des Diſciples auſſi imbécilles & auſſi inſenſez que lui.

LE Crédit, que la Société a acquis ſur bien des Particuliers, étant fondé ſur les Motifs dont je viens de parler; lorſqu'on les a enfin découverts, on revient auſſi-tôt de l'Etonnement que la Rapidité de leurs Progrès cauſe à ceux qui n'approfondiſſent point les Choſes. Mais, j'avoue de bonne-foi, que je ne comprens point ce qui a pû attirer aux Jéſuites la Protection des Rois, dont ils ſont, & ont toûjours été, les plus cruels Ennemis. Si l'on dit, que la Soupleſſe, la Complaiſance, l'Adreſſe, la Ruſe, la Fourbe, & la Politique, leur ouvrent le Chemin qui conduit à la Faveur des Princes: je répondrai, que toutes ces Qualitez ne devroient pas naturellement

ment les mettre à couvert de l'Indignation que doivent leur attirer les Sentimens de leurs principaux Auteurs, qui ſont auſſi ceux de la Société, & qui ſappent l'Autorité des Souverains, & les rendent les Eſclaves du Pontife Romain. Un certain Charles Scribani, Recteur de leur Couvent d'Anvers, a ſoutenu hautement dans ſon *Amphitheatrum Honoris* *, que le Pape pouvoit priver les Princes de leurs Etats, lorſqu'il le jugeoit à propos. C'eſt l'Opinion favorite de la Société, quelque contraire qu'elle ſoit à la Tranquilité des Peuples, & à celle des Souverains. Elle l'eſt cependant encore moins, qu'une autre ſoutenue par un Nombre infini de Théologiens Jéſuites, qui permettent aux Sujets de ſe révolter contre leurs Rois, & de violer le Serment de Fidélité qu'ils leur ont prété, toutes les fois qu'ils penſent avoir quelque Raiſon légitime de s'en plaindre †.

N'EST-IL pas extraordinaire, mon cher Iſaac, que des Gens, qui ſoutiennent des Maximes ſi pernicieuſes aux Princes, trouvent néanmoins un Accès ſi facile auprès d'eux, ſoient leurs Miniſtres, leurs Directeurs, leurs Amis

* Où il s'étoit caché ſous le Nom ſuppoſé de *Clarus Bonarſcius*, Anagramme de ſon Nom Latin *Carolus Scribanius.*

† *Tirannicè gubernans latâ Sententiâ poteſt deponi à Populo, etiam qui juravit ei perpetuam Obedientiam, ſi monitus non vult corrigi.* Emanuelis Sa Summa, de Summo Pontif. *Cap. LVIII. Rex . . . . ſi non facit Officium ſuum, cum eſt aliqua juſta Cauſa eligi poteſt alius à majori Parte Populi.* Eman. Sa, *ibidem.*

Amis, & leurs Confidens? Ce ſont-là de ces Choſes qu'on ne peut croire, que lorſque l'Expérience nous en a rendus certains. Car, vainement objecteroit-on, que les Livres, dans leſquels ſe trouvent ces Opinions dangereuſes, ſont les Ouvrages de quelques Particuliers, qui ne peuvent influër ſur le Corps. Les Sentimens, qu'un Jéſuite inſere dans les Ecrits qu'il publie, doivent être regardez comme ceux de toute la Société. Ils ſont approuvez d'un Nombre de Docteurs choiſis par le Général de l'Ordre, qui, en ſon Nom, & en celui de toute la Compagnie, adoptent & approuvent tout ce que contient le Livre. Il n'eſt aucun Ouvrage, ſorti de la Plume d'un Ignacien, quelque monſtrueux qu'il puiſſe être, qui ne ſoit muni d'un Certificat autentique, donné aux Noms des Supérieurs. L'éxécrable Traité de Mariana n'eſt point privé de cet Avantage; & voici l'Atteſtation qu'on voit à ſa Tête. *Moi*, ETIENNE HOJEDA, *Viſiteur de la Société de Jeſus en la Province de Tolede, par le Pouvoir ſpécial que j'ai reçu de notre Pere Général* CLAUDE AQUAVIVA, *je permets de faire imprimer les trois Livres que* JEAN MARIANA, *Pere de la même Société, a compoſé, & qui ſont intitulez*, du Roi, & de ſon Inſtitution: *cet Ouvrage aiant déjà été approuvé par un Nombre de Gens doctes, & d'un Mérite diſtingué, de notre même Société. En Témoignage de quoi j'ai donné ces Lettres, ſouſſignées de mon Nom, & ſcellées de mon Sceau.*

De

De notre College de Madrid, *le cinq Décembre* 1598. Signé, ETIENNE HOJEDA, *Visiteur* *.

LA Morale de Mariana étant celle du Général des Jésuites, & de tous ceux qu'il charge d'éxaminer les Ouvrages de sa Société, n'est-ce pas une des Choses les plus suprenantes, que le Crédit que cette Société a aquis auprès de tant de Souverains? On pourroit se figurer, que les Princes, qui reçoivent les Ignaciens dans leurs Cours, agissent plûtôt par Crainte que par Inclination, & qu'ils flattent des Ennemis qu'ils voudroient pouvoir étouffer. Mais, n'a-t-on pas vû des Rois les aimer avec une Tendresse infinie, & les regarder comme les Appuis de leur Trône, & les Soutiens de leur Etat? Que les Adversaires des Jésuites publient contre eux tout ce qu'ils voudront, qu'ils les accusent des Entreprises les plus criminelles; s'il veulent parler sincérement, ils avoûront, qu'il faut avoir un Esprit supérieur, pour venir à bout d'éxécuter les Desseins qu'ils forment. C'est pousser la Politique bien loin, que de se faire aimer de ceux

* STEPHANUS HOJEDA, *Visitator Societatis Jesu in Provinciâ Toletanâ*, *Potestate speciali factâ à nostro Patre Generali* CLAUDIO AQUAVIVA *do Facultatem ut imprimantur Libri tres quos* de Rege & Regis Institutione *composuit* P. JOANNES MARIANA *ejusdem Societatis*, *quippe approbatos prius à Viris doctis & gravibus ex eodem nostro Ordine. In cujus Rei Fidem has Litteras dedi meo Nomine subscriptas, & mei Officii Sigillo munitas. Madriti, in Collegio nostro, quarto Nonas Decembris, M. D. LXXXXVIII.*

ceux qu'on outrage, & de ſavoir ſi bien porter les Coups dont on les perce, qu'ils ne s'en apperçoivent point. Qu'on éxamine tout ce qu'ont fait de plus difficile les plus grands Machiavelliſtes, qu'on parcourre toutes les Hiſtoires des Négociations les plus épineuſes, trouvera-t-on rien de ſi incompatible à concilier, que le Vœu que font les Jéſuites, par lequel ils s'engagent d'obéïr aveuglément à tout ce que leur ordonne le Pontife Romain, qu'ils diſent avoir la Puiſſance de détroner les Rois, & le Crédit qu'ils ont auprès de ces mêmes Rois qu'ils ſoumettent à la Juridiction d'un Prêtre? Qu'on éxamine quel Effort de Génie il faut, pour accorder des Choſes ſi oppoſées, ou du moins pour empécher qu'elles ne ſe portent réciproquement Préjudice: & l'on connoitra alors, quel doit être le Génie de la Société. Il n'eſt rien de ſi difficile, dont elle ne vienne tôt ou tard à bout: &, dès qu'elle forme une Entrepriſe, quelque Obſtacle qu'elle trouve, elle eſt aſſurée de la conduire à ſa Fin. Il eſt vrai, que, lorſque la Politique ſeule ne ſuffit point, elle emploïe la Force & la Violence: mais, enfin, de quelque Maniere que ce ſoit, elle éxécute toujours ſes Deſſeins.

A-PEINE les Jéſuites furent-ils établis en France, qu'ils jurérent la Ruïne des Proteſtans, & ils ſont enfin parvenus à leur But. Quelles Traverſes n'ont-ils pas eſſuïées auparavant? Combien de vaſtes Machines n'ont-ils pas miſes en uſage? Lorſqu'ils virent Henri III racommodé avec le Roi de Navarre, par

leurs

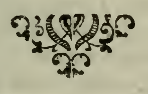
leurs Prédications féditieufes ils armérent un Moine, qui poignarda ce Roi infortuné. Aïant voulu traiter de la même Maniere fon Succeffeur, il leur arriva un Malheur, qui eut déconcerté les Génies les plus intrépides. Ils furmontérent cet Obftacle: & la Poftérité verra toujours avec une nouvelle Surprife un Roi puiffant rapeller fes plus mortels Ennemis dans fon Roïaume, les accabler de Bienfaits, & choifir un d'entre eux pour le Directeur de fa Confcience. Il n'y a que les Jéfuites, dont la vafte Politique puiffe montrer aux Hommes des Evénemens auffi extraordinaires. Leur Retour en France précipita la Perte de leurs Adverfaires. Ils leur portérent les prémiers Coups mortels fous Louïs XIII, & les accablérent enfin fous Louïs XIV. Ils traiteront tôt ou tard de la même Maniere les Janféniftes. Ils ont déja attaché la Coignée à l'Arbre: il faut abfolument qu'il tombe, & qu'il foit couppé.

PLUS je confidere, mon cher Ifaac, l'Hiftoire des Jéfuites, leurs Maximes, les Regles que leur a prefcrites leur Légiflateur; & plus je loue la fage Prudence des Anglois & des Hollandois, de leur avoir défendu l'Entrée de leurs Païs. A des Ennemis auffi dangereux, il eft bon d'oppofer une forte Barriere; il faut même éviter leur Proximité le plus qu'il eft poffible. Je regarde les Difciples d'Ignace de Loyola comme des Soldats qui portent fur leurs Boucliers un Talifman qui les affure, dès qu'ils ont l'Avantage de combattre de près leurs Ennemis, de les vaincre tôt ou tard. Chaque Jéfuite eft un habile Négromant, muni

ni de trois Flêches empoisonnées : la *Politique*, l'*Hipocrisie*, & la *Violence*. Dans quelque Situation qu'on le place, il trouve toûjours le Secret de se servir de quelques-unes de ses Armes. Malheur à ceux qui en sont frappez. Leurs Blessures sont aussi incurables, que l'étoit celle de Philoctete : il faut un Secours Divin pour en guérir. Les Anglois sont si persuadez de cette Vérité, qu'ils ont fait une Loi, par laquelle tous les Jésuites, qu'on découvre dans leur Païs, doivent être condamnez à la Mort : & l'Angleterre est pour les Ignaciens ce qu'étoit pour les anciens Grecs l'Ile de Calipso.

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac : vi content & heureux. Garde-toi, sur-tout, d'avoir jamais rien à démêler avec les Jésuites ; & souvien-toi toûjours, que s'ils sont d'habiles Criminels, leur Science ne doit servir qu'à les rendre d'autant plus rédoutables.

Londres, ce . . .



LETTRE CENT QUATRE VINT-TROISIEME.

Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople, à* Aaron Monceca.

TU te plaindras avec raison, mon cher Monceca, de mon Silence; mais, tu dois m'excuser en faveur des Occupations, qui mont empéché de t'écrire plûtôt. J'ai lû avec beaucoup de Plaisir une partie des Livres nouveaux que tu m'as envoiés. Ceux de Philosophie m'ont jetté dans une douce Réverie, & je me suis livré pendant plusieurs Jours à mille Réfléxions qui ne me donnoient pas le Loisir de me reconnoitre moi-même. J'étois uniquement occupé de certaines Idées, dont je cherchois à trouver la Connéxion. J'ai travaillé avec soin pour en venir à bout. Cependant, il y en a plusieurs, qu'il m'a été impossible d'accorder avec diverses autres.

NOS Rabbins, mon cher Monceca, assûrent, que nous résusciterons un jour, & que chacun reprendra le même Corps qu'il a eu lorsqu'il étoit dans ce Monde. Les Mahométans croïent la même Chose; & les Nazaréens soutiennent aussi cette Opinion. Ainsi, l'on peut dire, que toutes les Religions, qui adorent une seule Divinité, adoptent ce Sen-

Sentiment. Elles en prouvent la Possibilité par la même Raison; & citent la Puissance de Dieu, qui, aïant créé le Monde de rien, ne sera pas embarrassé de redonner à un Morceau de Matiere la même Forme qu'il a eue autrefois. Tout ce que disent les plus savans & les plus éloquens Docteurs Nazaréens sur ce Sujet n'est pas plus fort, ni plus expressif, que ce que l'on lit dans l'*Alcoran*. Malgré les Absurditez, qui se trouvent dans ce Livre, il donne, dans bien des Endroits, une grande Idée de la Majesté Divine: & celui, où il est fait mention de la Resurrection des Morts, est de ce Nombre. *Pourquoi*, fait dire Mahomet à l'Etre Suprême, *Pourquoi les Hommes ne résusciteroient-ils point? Ne voient-ils pas le Ciel au dessus d'eux, comme nous l'avons bâti, comme nous l'avons orné, & comme il n'y a point de Défaut? Nous avons étendu la Terre, élevé les Montagnes, & fait produire toutes Sortes de Fruits, pour Signe de notre Toute-Puissance. Nous avons envoié la Pluie du Ciel, & nous en avons fait naitre des Jardins, des Grains agréables aux Moissoneurs, des Palmiers, les uns élevés plus que les autres, pour enrichir les Créatures. Nous avons donne la Vie à la Terre morte, seche, & aride. Ainsi les Morts sortiront de Tombeaux* *. C'est-là ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de la Résurrection. Les Théologiens François, Anglois, Allemands, &c., n'en sauroient apporter des Raisons plus convaincantes. Pourroit-on donner de meilleurs

* Alcoran, *Chapitre* de la Chose jugée, *pag.* 308.

Preuves de la Possibilité de l'Exécution d'une Chose, que de montrer clairement, que celui, qu'on dit devoir l'éxécuter, en a achevé & perfectionné un Nombre d'autres aussi difficiles ?

QUELQUE fortes que paroissent ces Raisons, lorsqu'on les éxamine avec attention, on apperçoit, qu'elles ont plus de Brillant que de Solide. Il est certain, que le Pouvoir de la Divinité est immense, qu'elle peut détruire & annéantir la Matiere ainsi qu'elle la créée, & qu'il ne tient qu'à elle de tirer du Néant un nouvel Univers. Mais, il est des Choses, qu'elle ne sauroit éxécuter, parce qu'elles sont contraires à sa Sagesse & à sa Grandeur. Elle ne peut produire un Etre, qui soit aussi parfait qu'elle : elle ne sauroit être l'Auteur du Mal : elle n'est point susceptible de Passion, de Jalousie, de Haine, de Fureur. Les plus sages Philosophes conviennent de bonne-foi, qu'elle ne sauroit changer l'Essence des Choses : faire, par éxemple, qu'un Bâton soit un Bâton sans avoir deux Bouts ; parce que, dès qu'une Chose n'aura plus deux Bouts, ce ne sera plus un Bâton. Par la même Raison, Dieu ne pourroit faire qu'une Chose matérielle ne fût point étendue, tout ce qui est matériel aïant nécessairement une Extension. En convenant de ce Principe évident, il est aisé de trouver des Raisons très fortes contre l'Opinion qui veut qu'à la Résurection générale tous les Hommes reprennent les mêmes Corps qu'ils ont eus pendant leur Vie.

IL faut d'abord considérer, que, dès le Com-

Commencement du Monde, Dieu créa une certaine Quantité de Matiere, qui a suffi dans la suite à la Formation de tous les différens Ouvrages qu'il a produits; en sorte que ce qui fait aujourd'hui les Arbres, les Champs, les Montagnes, les Hommes, &c., de la Mesopotamie, faisoit, il y a quatre mille Ans, les Arbres, les Champs, les Montagnes, les Hommes, &c., de ce même Roïaume. Pour être convaincu de cette Vérité, on n'a qu'à jetter les Yeux sur ce qui se passe dans tous les Païs. On y voit croitre le Bled, & les autres Plantes, qui grossissent de la Terre qui les nourrit. Elles augmentent ensuite l'Etendue du Corps des Hommes qui les mangent. Ces mêmes Hommes meurent enfin, & se changent en Terre, qui sert une seconde fois à produire des Fruits. Ainsi, il y a dans la Nature une Transmutation perpétuelle, qui fait qu'une certaine Quantité de Matiere suffit à la Production de tout ce qui se forme de nouveau tous les jours. Cela étant, je soutiens, qu'il est phisiquement impossible, que les Hommes réprennent un jour le même Corps qu'ils ont eu. Car, ce qui a servi à faire les Membres d'un Homme a de même été emploïé à la Construction de ceux de deux mille autres.

POUR comprendre cela clairement, il faut considérer ce qui arrive dans une Plaine, où, après un Combat sanglant, il reste vint ou trente mille Morts sur le Champ de Bataille. On les enterre dans cette Plaine, qui en est parfaitement fumée & engraissée. L'Année

 d'après,

les Laboureurs y ſemant leurs Grains, il ſe trouve dans chaque Epi de Bled pluſieurs Parties de la même Matiere qui avoit ſervi à la Compoſition du Corps de ces Soldats enterrez: & ces Parties, changées & tranſmuées en Froment, vont groſſir & augmenter les Membres d'un grand Nombre de Gens. Je ſuppoſe que, parmi eux, il ſe trouve quelque jeune Limouſin, grand Mangeur de Pain, qui, prenant pour ſa Part une grande Quantité de cette Matiere, laquelle, peu auparavant, appartenoit aux Soldats, s'en ſubſtante pendant tout le Cours d'une Année, & grandit de deux Pouces. Je demande à qui appartiendra cette Matiere à la Réſurrection générale? Sera-ce au Militaire? L'Etui de l'Ame du Limouſin ſera donc trop court de deux Pouces. Si c'eſt le Limouſin qui la garde, le Soldat ſe trouvera dans le même Embarras. Je vais encore plus loin, & je pouſſe d'un ſecond Dégré la Tranſmutation de la Matiere. Si, par haſard, quelque Cochon a mangé le Superflu de la Nourriture du Limouſin, & s'en eſt engraiſſé pendant le Cours d'un Hiver, pluſieurs Parties des Soldats ſe trouvent encore dans cet Animal immonde. Un avide Nazaréen le tue: il en mange après en grande Quantité; &, s'approchant enſuite de ſa Femme, ou de ſa Maitreſſe, les Particules les plus ſubtiles de ce Cochon, parmi leſquelles il s'en trouve un grand Nombre de celles des Guerriers, ſervent à la Formation d'un nouvel Homme. A qui donc appartiendra cette Matiere, lors de la Réſurrection?

ON

On peut auſſi former la même Queſtion touchant les Corps de la plûpart des Hommes; vû que, par la grande Tranſmutation qui ſera arrivée dans la Matiere qui les formoit, une Infinité d'entre eux ſeroient néceſſairement mutilez. Il ſe pourroit, que Jules Céſar vît ſes Oreilles à quelque *Monſignor*, & ſon Nez à quelque Courtiſane. Il auroit beau dire, *Je ſuis le Vainqueur des Gaules & de Pompée, & j'ai ſoumis l'Univers entier. Quoi! Faut-il qu'un Héros tel que moi paroiſſe ſans Nez & ſans Oreilles, tandis que ce petit Pontife* in Partibus, *& cette Femme de Débauche, ſe parent de ce qui m'appartient*? Il me ſemble ouïr le Prélat Romain répondre avec Hauteur. *Il convient bien à un Païen de vouloir diſputer quelque-choſe à un Pontife Nazaréen. Allez, allez, Idolâtre, Profane: vos Oreilles ne ſont que trop honorées d'être ſur ma Tête. Elles ont eu l'Avantage d'être canoniſées cent Ans après ma Mort. Pendant plus de deux mille, on les a encenſées, & on leur a chanté des Himnes. Auroient-elles eu ce Sort, ſi elles ne m'avoient ſervi*? Si l'Empereur Romain s'adreſſe à la Courtiſane, il n'en obtiendra rien de plus que du Pontife. *Votre Servante très humble*, lui répondra-t elle. *Je vous conſidere fort, Seigneur Jules Céſar. J'ai vû ſouvent des vos Statues, dans la Vigne de Médicis, & dans les autres Maiſons de Campagne, où j'allois me promener avec mes Galans. Je leur ai bien entendu dire que vous étiés un fort grand Homme; mais, je n'irai point, pour vous faire Plaiſir, paroitre ſans Nez aux Yeux de tout l'Univers. Voiez,*

si, parmi tant de Monde, qu'il y a ici, quelque Personne n'en auroit point un de reste. Voilà donc le pauvre Jules César obligé de se montrer comme un Deserteur. Heureux encore d'en être quitte à si bon Marché, & de ne pas avoir l'Affront de voir sa Tête entiere servir à la Construction du Derriere d'un Suisse de quelque Cardinal.

JE cherche inutilement un Moïen, mon cher Monceca, pour pouvoir terminer l'Embarras & les Soins des Ames dont les Membres seront ainsi mutilez. La Philosophie ne m'en fournit aucun. Si l'on dit que Dieu, qui, de rien à créé le Monde, ne sera point embarassé de donner des Corps à ces Ames, j'accorderai sans balancer cette Vérité. Mais, alors, je serai en Droit de conclurre, que ces nouveaux Corps ne seront point les mêmes que ceux que l'on avoit en mourant; & qu'ainsi l'Opinion, qui assure que nous résusciterons avec nos mêmes Corps, est fausse. Si l'on soutient, que Dieu étendra la Matiere, & que d'un seul Atome de la Terre qui formoit un Corps, il en fera ce qu'il faut pour le construire en entier, je nierai encore que ce soient-là les mêmes Corps, parce que leur Essence sera changée; cette nouvelle Matiere n'étant point l'ancienne, & Dieu ne pouvant pas faire qu'une Chose qui n'a pas servi ait servi, n'aïant pas le Pouvoir de changer l'Essence des Choses.

POUR expliquer mon Idée clairement, je suppose qu'il n'y ait dans le Monde que le Corps d'un seul Homme. Dans l'Espace de

dix

dix mille Ans, Dieu y fait paſſer ſucceſſivement trois cens Ames, & ordonne enfin, que toutes ces Ames reprendront le Corps qu'elles ont animé. Alors, ou il faudra qu'il ſe trouve trois cens Ames dans un ſeul Corps, ou que Dieu en crée deux cent quatre-vint-dix-neuf de nouveaux. C'eſt-là une Vérité évidente, contre laquelle toutes les vaines Subtilitez Scolaſtiques ne peuvent rien: &, quelques Raiſons qu'on objecte, on ne ſauroit obſcurcir une Choſe qui ſe préſente ſi clairement d'elle-même à l'Eſprit.

JE ne doute point, mon cher Monceca, de la Réſurrection des Corps. Je ſuis certain qu'elle arrivera. Mais, je penſe qu'on eſt mal-fondé à vouloir déterminer préciſément de quelle Maniere elle ſe fera. Pourquoi aſſurer, que nous reprendrons nos mêmes Corps? Quelle néceſſité y a-t-il de vouloir expliquer un Miſtere que nous n'entendons point? Les Nazaréens, ſur-tout les Papiſtes, ſoutiennent avec opiniatreté cette Opinion. Je les plains de leur Entêtement. Leurs Livres Saints leur apprennent que les Corps réſuſciteront: ils ont raiſon de recevoir ce Sentiment. Mais, d'où vient veulent-ils expliquer préciſément de quelle Maniere cela arrivera? Pourquoi, non contens de ſavoir que l'Ame reprendra un jour un Corps, vont-ils fixer la Façon dont la Divinité doit alors agir?

DANS toutes les Religions, mon cher Monceca, la Source de toutes les Erreurs, c'eſt la Paſſion ridicule qu'ont les Hommes de vouloir pénétrer dans les Miſteres du Tout-

Puiſſant. Dès qu'une Choſe leur eſt révélée ſeulement en partie, ils veulent connoitre de quelles Voies la Divinité ſe ſervira pour y parvenir: ils prêtent leurs Foibleſſes à l'Etre Suprême; & ils penſent, qu'il doit emploïer les Moïens qui leur paroiſſent les meilleurs & les plus naturels. Il arrive de-là, qu'ils deshonorent la Divinité, & qu'ils lui imputent les Actions les plus abſurdes, & les plus incompatibles à ſon Eſſence. Sous prétexte de donner une grande Idée de ſon Pouvoir immenſe, ils veulent qu'elle faſſe des Choſes directement contraires à l'Ordre immuable qu'elle a établi elle-même, comme eſt celle de la *Reſurrection générale des mêmes Corps.* Ils vont même quelquefois juſqu'au Point de vouloir excuſer par la Puiſſance de Dieu les Superſtitions les plus folles, & les Friponeries les plus viſibles.

UN Jéſuite d'Anneci, nommé Jean Ferrand, n'a-t-il pas ôſé ſoûtenir dans un fort gros Livre touchant le Culte des Reliques, que, lorſqu'il ſe trouve pluſieurs Corps du même Saint dans différentes Egliſes, c'eſt la Divinité, qui les a reproduits miraculeuſement, pour entretenir la Dévotion des Fidelles †?

POUR

† *Unum mihi ſat erit in præſentiâ dicere, Supremum Numen ſuam procul dubio explicuiſſe Potentiam in iis nominatim Reliquiis multiplicandis, ſeu replicandis, quæ reverâ non niſi unæ ſecundum Unitatem, & Naturâ ſuâ ſingulares exiſtere poterant, ut ſunt, verbi gratiâ, Præputium, Sanguis, aliaque id genus, quæ cum ad Corporis*

POUR prouver cette Abſurdité, il apporte des Raiſons, qui doivent paroitre affreuſes à tous les bons Nazaréens: & moi-même, qui ſuis Juif, je t'avoue que j'ai été indigné de voir juſqu'où ce Moine portoit l'Impudence, & ravaloit les Miſteres les plus ſacrez de ſa Religion. Il fait un Parallelle odieux, qui bleſſe & qui outrage la Divinité; & cela, uniquement pour montrer la Poſſibilité de la Multiplication des Corps de ces prétendus Bienheureux. Ce Miſtere, à coup ſûr, n'étoit pourtant pas auſſi difficile à déveloper que celui de la Réſurrection. Il n'avoit qu'à dire naturellement, que l'Avidité des Moines étoit la Cauſe efficiente de la Multiplicité de ces Reliques. Il en eſt d'elles comme d'un Vin accrédité. Chaque Cabaretier veut en avoir dans ſa Cave, pour achalander ſa Taverne; &, lorſqu'il n'en a point, il en fabrique lui-même. Ne ſait-on pas que la Moitié des Cabaretiers de Paris font leur Vin de Bourgogne à Surene ‡? La plus grande Partie des Reliques ſont priſes au hazard: & les Os d'un Danſeur de Corde, ou d'un Comédien, paſſent ſouvent pour ceux de Saint Pacôme ou de Saint Maturin. Déplorons, mon cher Monceca, l'Aveuglement des pauvres Mortels, qui

ris Chriſti Perfectionem faciant, vel quæ cum ipſo, vel ab ipſo, traxerint Originem, nec multiplices eſſe, nec diu illibatæ ſeu integræ ſervari poterant, niſi Divina Vis mirabilem in Modum acceſſiſſet. Idem in aliis permultis ſingularibus Chriſti Divorumque Reliquiis videre eſt. Joan. Ferrandi Diſquiſitio Reliquiaria, *pag.* 7.

‡ *Petit Village auprès de Paris.*

qui ſont la Duppe d'une Infinité de Fourbes & d'Impoſtures, & tâchons de nous élever toûjours au deſſus des Préjugés du Vulgaire.

PORTE-TOI bien; mon cher Monceca; & vi content & heureux.

Du Caire, ce . . .

LETTRE CENT QUATRE-VINT-QUATRIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

JE vais bientôt quitter l'Angleterre, mon cher Brito; & j'irai paſſer quelques Jours en Ecoſſe. Je m'embarquerai en ſuite pour retourner en France: & je gouterai, j'eſpere, un Plaiſir infini, en arrivant à Paris, de pouvoir y faire un juſte Parallelle des Mœurs, des Coutumes, & de la Façon de penſer des François, avec celle des Anglois, dont j'aurai des Idées encore toutes récentes. Je ſuis certain, que cela me fournira milles Réfléxions utiles, que j'aurai ſoin de te communiquer. Rien ne forme plus le Génie, & ne cultive mieux l'Entendement, que les Comparaiſons qu'on fait de deux différens Peuples; vû qu'on dévelope par ce Moïen les Replis les plus cachés du Cœur-Humain.

ON apperçoit des Foibleſſes chés quelques Hom-

Hommes, qu'on reconnoit pour telles, parce qu'elles ne ſont point maſquées, & qu'on prend chés pluſieurs autres pour des Vertus, à cauſe des Voiles impoſteurs dont elle ſont couvertes. Lorſqu'on voit un François chercher avec empreſſement tout ce qui peut plaire à ceux avec leſquels il vit, les accabler de Politeſſe & de Marques de Tendreſſe, on croit d'abord, que la véritable & ſolide Amitié eſt le Partage de ſa Nation. On revient de cette Erreur, quand on a fréquenté les Anglois. On ſent que leurs Manieres froides, que leurs Airs ſecs & hautains, n'empéchent point qu'ils ne ſoient d'excellens Amis, s'ils ſe donnent pour tels; & l'on apperçoit, que ce que l'on regardoit chés les François, comme un veritable Attachement, n'eſt qu'un Cérémonial, un Uſage ordinaire, &, ſi j'ôſe me ſervir d'un Proverbe uſé, une *Selle à tous Chevaux.*

D'UN autre côté, un Homme, qui n'eſt jamais ſorti d'Angleterre, ſe figure que c'eſt le ſeul Païs, où l'on trouve de l'Intrépidité. Il penſe, qu'il n'eſt perſonne dans les autres Roïaumes, qui brave les Aproches de la Mort, parce qu'il n'entend point dire qu'il y ait de Gens, à Paris, à Vienne, à Amſterdam, qui, laſſes de la Vie, ſachent finir avec une Corde ou un Raſoir toutes leurs Inquiétudes. Mais, ſi cet Homme, prévenu en faveur de ſa Patrie, voïage quelques Années dans les différens Etats de l'Europe, il change bien de Sentiment: il reconnoit enfin, que par-tout il ſe trouve des Perſonnes remplies de Valeur, & qu'il a donné

donné le Nom d'Intrépidité à une Frénésie pernicieuse, non seulement à ceux qui en sont atteints, mais encore à la Société civile.

C'EST donc par un juste Parallelle des Coutumes & des Mœurs des Peuples, qu'on peut justement apprécier leur véritable Mérite. Celui, qui ne connoit qu'une Nation, approuve cinquante Ridiculitez, qu'il condamne dèsqu'il a quelque Notion des autres Païs. Il n'est pas surprenant qu'un Espagnol, nourri dans le Fond de la Galice, rende un Culte superstitieux à St Jacques. Toutes les Personnes qui l'environnent en font autant: il voit ses Parens, ses Amis, ses Compatriotes, se dévouër à ce prétendu Saint, dont ils attendent les plus grands Secours; & il ignore s'il y a d'autres Hommes dans l'Univers, qui pensent d'une Maniere différente. Pour vaincre des Préjugés aussi forts que les siens, il faut un Génie supérieur; & encore est-il bien difficile qu'il vienne à bout de connoitre son Egarement. Combien n'y a-t-il pas eu de Gens, qui auroient été de grands Hommes s'ils fussent nez à Londres ou à Paris, & qui n'ont été que des Personnages médiocres, parce qu'ils n'avoient reçû aucun Secours étrangers, & que, placés au milieu de Lisbonne ou de Madrid, ils étoient éternellement renfermez dans le ténébreux Labirinte de l'Ignorance & de la Superstition?

LES Savans du prémier Ordre ont dû une grande Partie de leurs Connoissances à celle qu'ils avoient des Mœurs & des Coutumes des Païs Etrangers. Lorsque les Philosophes

de

de ces derniers Tems ont entrepris de découvrir la Vérité, ils ont travaillé beaucoup ſur les Mémoires que leur avoient fournis les habiles Voïageurs. Locke & Bayle s'en ſont très utilement ſervis; le prémier pour ruiner de fond en comble le ſpirituel mais chimérique Siſteme des Idées innées; & le ſecond, pour arracher le Bandeau fatal des Préjugés, & pour détruire la folle & dangereuſe Superſtition. Des-Cartes, Gaſſendi, Newton même, en un mot tous les habiles Phiſiciens, ont profité de la Connoiſſance des Mœurs des Peuples: & elle leur a été utile plus d'une fois, ſoit dans les Expériences qu'ils ont voulu faire, ſoit dans l'Examen des différens Tempéremmens & des Cauſes cachées des Paſſions des Hommes.

SI l'on éxamine toutes les Sciences en particulier, on verra, qu'il n'en eſt aucune, où l'Intelligence des Maximes & de la Façon de penſer des différentes Nations ne ſerve beaucoup: mais, la Morale & la Politique ſont les deux qui ſemblent l'éxiger le plus. Comment pourra-t'on connoître juſqu'où la Probité, la Vertu, & la Bienſéance, étendent leurs Droits, ſi l'on n'a aucune Notion des Nations Etrangeres? Quelque eſtimez qu'on voïe ſes Concitoïens, il eſt certain, qu'ils ne poſſédent point toutes les Vertus Morales. Chaque Païs a des Qualitez qui ſemblent lui être affectées, & qu'il y faut chercher. Dans les autres Endroits, elles ne ſe trouvent jamais à ce Dégré de Perfection. Si l'on veut ſavoir juſqu'où peut aller la Politeſſe, &

qu'on

qu'on reste à Constantinople, on n'aprendra pas dans cent Ans ce qu'on saura dans six Mois à Paris. Pour voir la Franchise & la Sincérité dans tout leur Jour, ne seroit-t-on pas fou de voïager en Italie? C'est en Suisse, qu'il faut aller. Pour s'accoutumer à penser d'une Maniere libre, hardie, mais cependant sensée, & qui apprenne à rendre aux Magistrats & aux Ecclésiastiques ce qu'on leur doit, sans souffrir que les prémiers s'érigent en Tirans & les seconds en Inquisiteurs, est-ce en Portugal qu'il faut vivre? Non; mais en Angleterre. Pour connoitre, enfin, jusqu'où peut aller la Douceur, la Simplicité, la Candeur, l'Humilité, la Charité, & les autres Vertus Humaines, est-ce à Rome, ou méme en Europe, qu'on doit choisir son Séjour? Non, mon cher Brito. Pour voir ces Vertus dans leur plus haut Dégré, il faut passer les Mers, & les aller chercher dans la Pensilvanie, l'heureuse Colonie des Kouacres, où elles ne se conserveront peut-étre pas toûjours. Qui peut savoir les Révolutions qui doivent arriver dans le Cœur des Hommes? Il s'en fait tous les jours de si étonantes, on y apperçoit des Changemens si surprenans, qu'on n'ôse assûrer que les Sociétez les mieux réglées, & les plus vertueuses, resteront longtems dans le même Etat. Il en est presque des Roïaumes comme des simples Particuliers. Tel Homme, pendant trente Ans, a été sage, prudent, & vertueux, qui perd dans un Instant le Fruit de tant de Probité. De quelle Tranquilité les Cantons Suisses n'avoient-ils

pas

pas joui pendant long-tems? Tout-à-coup, ils se livrérent à l'Esprit de Vertige; & on les vit avec surprise s'armer les uns contre les autres, & chercher avec avidité leur Perte mutuelle.

SI la Connoissance des Mœurs des Peuples, mon cher Brito, est nécessaire à ceux qui s'appliquent à l'Etude de la Morale, elle l'est encore plus à ceux qui sont obligés de pénétrer dans les Misteres cachés de la Politique. Un Prince ne peut jamais entreprendre rien de grand, il ne peut même être tranquile dans ses Etats, s'il ignore quels sont le Caractere, les Maximes, & les Coutumes, des Peuples qui l'environnent. Dès qu'il en est instruit, il sçait quelle est la Conduite qu'il doit tenir à leur Egard. *Je n'ai rien à craindre*, dira-t-il, *d'une telle Nation* *. *Elle aime beaucoup plus la Paix que la Guerre. Elle est livrée aux Prêtres, & divisée en plusieurs Etats, qui ont des Intérêts particuliers. L'autre* † *m'est attachée par la Nécessité où elle est de rechercher mon Alliance. Elle est dépourvûe d'Argent, ses Provinces sont dépeuplées, leurs Habitans haïssent la Guerre, ou du moins sont trop feinéans pour aimer à prendre le Parti des Armes. Je n'ai donc rien à apprehender de cette Nation, qui ne peut entreprendre quelque-chose de considérable, qu'autant que je daignerai l'assister. Il reste encore trois autres Peuples, avec lesquels je puis avoir des Démelez. Le prémier* ‡ *est nombreux:*

* *L'Italienne.*

† *L'Espagnole.*

‡ *Les Allemands.*

*Troupes sont agguerries; mais, il est pauvre. On ne fait point la Guerre sans Argent. Dès la seconde Campagne, s'il n'est point assisté, il est obligé, ou de faire la Paix, ou d'essuier des Pertes considérables. Le second * est riche, & Maitre de la Mer. Un Haine invétérée l'a rendu dans tous les Tems l'Ennemi de mon Etat. Il est valeureux, intrépide; & je devrois le craindre, s'il étoit aussi puissant en Soldats, qu'il l'est en Matelots. Comme sa plus grande Force consiste dans le Nombre de ses Navires, qu'on ne prend point des Places, & qu'on ne pénétre point dans un Païs, monté sur des Vaisseaux, je ne dois point l'aprehender. Tandis qu'il sera seul, c'est un de mes moindres Ennemis; mais, il peut me causer des Dommages infinis, dès qu'il s'unira avec d'autres: il deviendra alors le plus redoutable. Le troisieme Peuple †, sans avoir autant d'Eclat & de Grandeur que le second, pourroit cependant me nuire davantage. Il a de grandes Richesses, il est lui seul en état de fournir aux Frais d'une longue Guerre, & de paier l'Armée de tous ses Alliés. Il a des Places voisines des miennes, & peut, en commençant la Guerre, se camper sur mes Frontieres. Mon Intérêt demande donc, que je sois en Paix avec lui; & je trouverai pour cela de grandes Facilitez. Comme il est uniquement occupé de son Commerce, qu'il ne cherche point à faire d'inutiles Conquêtes, & que content de conserver ce qui lui appartient il n'envie pas d'augmenter ses Provinces, il se prétera toujours à tout ce qui pourra éloigner la Guerre,*

* *Les Anglois.*

† *Les Hollandois.*

Guerre, pourvû que j'agiſſe de maniere à ne point exciter ſa Crainte, & que je n'empiéte point ſur ſes Droits.

C'EST ainſi, mon cher Brito, qu'un Prince, verſé dans la Connoiſſance des Sentimens, des Maximes, & des Intérêts, des Nations Etrangeres, en tire habilement des Conſéquences pour ſa Gloire, & pour la Tranquilité de ſes Etats. Un Miniſtre n'eſt pas moins obligé d'exceller dans cette Science, qu'un Souverain: les mêmes Raiſons l'éxigent. Un Général d'Armée doit auſſi en faire ſon Etude. Comment pourra-t-il prendre certaines Meſures, qui ſont quelquesfois ſi néceſſaires à la Réüſſite d'un Projet Militaire, s'il ne connoit point le Génie des Peuples qu'il a à combattre. Je ſuppoſe que le Maréchal de Villars, ſortant de commander en Flandres une Armée de vint mille Hommes contre Marlborough qui auroit eu ſous ſes Ordres un pareil Nombre d'Anglois, allât ſur les Frontieres de Portugal commander douze mille François qui auroient à combattre trente mille Portugais. S'il n'avoit aucune Connoiſſance de ces Peuples, & qu'il en jugeât par l'Idée qu'il auroit des Anglois, ſon prémier Soin ſeroit ſans doute de chercher quelque Lieu fort & avantageux, pour y poſter ſon Camp: il l'entourroit de bonnes Lignes; & il apporteroit enfin toutes les Précautions poſſibles pour réparer le Défaut du petit Nombre de ſes Troupes. *J'ai trouvé*, diroit-il, *des Ennemis redoutables en Flandre, contre lesquels, à Force égale, il m'a fallu emploier tous mes*

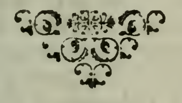
Soins & toute ma Prudence. Que ne dois-je donc pas faire aujourd'hui? Penses-tu, mon cher Brito, qu'il raisonnât de même, s'il connoissoit les Portugais? Il me semble, au contraire, lui entendre dire: *Allons, François! Quittons ces Lignes inutiles. Fussions-nous la Moitié moins, nos Ennemis n'oseroient nous attendre. Ce sont des Peuples plus accoutumez à porter des Chapelets, que des Fusils. Dans ce Moment, où nous pensons à l'Honneur que nous allons acquérir, ils songent à se recommander aux Prieres de leurs Aumoniers. Nous ne sommes occupez que du Soin de serrer nos Rangs, & de marcher en bon Ordre: & ils font chanter des Antiennes à St. Antoine de Pade. Non, non, François, ce ne sont point des Anglois, mais des Moines déguisés, que vous avez à combattre.* Je ne doute pas, mon cher Brito, qu'une promte Victoire ne suivît une pareille Harangue: elle n'auroit été faite, que sur la Connoissance que le Général auroit eue des Mœurs de la Nation qu'il attaquoit.

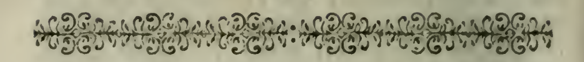
Si ceux, qui commandent les Armées, ou qui sont à la Tête des Affaires, sont obligés, quand ils veulent entreprendre quelque-chose de considérable, de connoitre le Génie des différens Peuples, les Historiens, qui travaillent à immortaliser les Actions des Héros, doivent exceller dans cette Science. Comment pourront-ils déveloper les Intrigues des Cours, les Mouvemens, les Demarches, enfin toutes les Actions des Peuples, s'ils ignorent les Causes qui en ont fait agir les différens Ressorts? Quelle pitoïable Histoire ne composeroit

roit pas un Homme, qui écriroit ce qui s'est passé en France sous Henri III & Henri IV, & qui ne connoitroit point le Génie & les Mœurs de la Nation Espagnole? Les Tacites, les Sallustes, les Tites-Lives, ne nous ont donné des Morceaux si achevez, que parce qu'ils possédoient à fond les Matieres dont ils parloient. Ils s'étoient fait une Etude d'approfondir le Génie des Personnes & des Peuples dont ils traçoient les Faits. Quelle Connoissance Jules César n'avoit-il pas des Coutumes, des Inclinations, & des Mœurs, des Gaulois? Pour être convaincu de cette Verité, il ne faut que lire ses Commentaires. Aussi cette Connoissance lui fut-elle également utile, comme Général, comme Historien, & comme simple Particulier.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito. Tache toujours de profiter de tes Voïages: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Prosperitez.

De Londres, ce . . .





LETTRE CENT QUATRE-VINT-CINQUIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte autrefois Rabbin de Constantinople.*

JE parlois l'autre jour, mon cher Isaac, avec un de mes Amis, du Sort malheureux dont plusieurs Grands-Hommes ont été accablez, quoique la Faveur dans laquelle ils étoient auprès de leur Souverain semblât devoir les assûrer d'une éternelle Tranquilité. A ces prémieres Réfléxions j'en joignis quelques autres; & je fis remarquer à cet Ami, que la plûpart des Héros, que la Fortune avoit ainsi accablez de ses Rigueurs après les avoir élevez au plus haut Rang, s'étoient signalez par d'importans Services qu'ils avoient rendus à leurs Souverains.

SANS aller chercher des Exemples de cette Vérité dans l'Antiquité la plus éloignée, je ne remonterai que jusqu'au sixieme Siécle. Là, mon cher Isaac, je trouve, que Justinien dut sa Gloire & sa Grandeur à Bélisaire. Ce Général réünit à l'Empire l'Afrique, qui en avoit été séparée pendant plus de cent Ans; détruisit la Monarchie des Vandales; battit plusieurs fois les Perses; fit la Conquête de l'Italie; & enfin préféra son Devoir, & la Fidé-

Fidélité, qu'il devoit à son Souverain, à l'Avantage d'être déclaré Roi des Gots à la Place de Vitigès, qu'il avoit fait prisonnier. Quel fut le Prix & la Récompense de tant de Vertus? Elles ne pûrent garantir l'infortuné Bélisaire du Sort le plus cruel. Il fut accusé faussement d'avoir trempé dans une Conjuration contre Justinien : & ce Prince, oubliant tous les Services qu'il avoit reçus de ce Grand-Homme, le dépouilla de tous ses Biens, lui ôta toutes ses Charges; &, après lui avoir inhumainement fait créver les Yeux, ordonna qu'il fût enfermé dans une Tour, qui porte encore aujourd'hui le Nom de ce Héros, & qui est bâtie sur le Bord de la Mer entre le Château des sept Tours, & le grand Serrail. Tu as vû toi-même plusieurs fois cette Prison, avant ton Départ de Constantinople.

QUELQUES Auteurs ont écrit, que Bélisaire, aïant dans les suites obtenu la Liberté, s'étoit vû réduit dans une si grande Indigence, que, pour avoir de quoi vivre, il étoit obligé de demander l'Aumone dans les Rues. Ce Fait ne s'accorde point avec une ancienne Tradition, qui a subsisté très-long dans toute la Grece, & qui même n'est point encore éteinte. Tu dois avoir ouï raconter à plusieurs Habitans de Constantinople, que Bélisaire mourut dans la Tour où il fut enfermé; & que suspendant à sa Fenêtre un petit Sac, comme font ordinairement les Prisonniers, il crioit aux Passans : *Une Obole au pauvre Bélisaire, à qui l'Envie a crevé les Yeux, & non pas le Crime.* Cette Tradition Grecque est

confirmée par quelques Auteurs ; & voici les Expressions Latines d'un d'entre eux, telles que ma Mémoire me les rappelle : *Date Eleemosinam Belisario, quem Fortuna, non Virtus, dereliquit.* Sans m'arrêter, mon cher Isaac, à éxaminer lequel de ces deux différens Sentimens on doit recevoir, il suffit, pour être étonné des Malheurs qui ont accablé les plus grands Héros, de considérer Bélisaire, ou mandiant dans le Rues de Constantinople, ou barbarement renfermé dans sa cruelle Prison. Ne voilà-t-il pas une belle Récompense des Services qu'il avoit rendus à son Souverain ? Et le triste Sort de ce grand Général ne doit-il point servir de Preuve, qu'il n'est rien de si fragile & de si inconstant, que la Faveur des Princes ?

QUELLE vaste Matiere à Réfléxions pour un Philosophe, que de voir des Hommes sacrifier leur Repos, leur Tranquilité, leur Vie, leurs Biens, & souvent même leur Honneur, pour des Maitres ingrats, qui s'imaginent insensément, que le Bonheur de les servir est une assez digne Récompense des plus grands Services. Si les Courtisans faisoient, pour acquérir la Vertu, le Quart de ce qu'ils font pour obtenir un seul Coup d'Oeuil de leur Souverain, combien de Sages ne verroit-on point dans toutes les Cours ? Je suis assûré, mon cher Isaac, qu'il couta moins de Peine à Socrate, pour s'élever au dessus de l'Humanité, qu'il ne coute de Soins & de Travaux à un Courtisan, pour être mis au Nombre de ceux qui plaisent au Prince. Com-

bien

bien de Bassesses ne faut-il pas qu'il fasse auparavant ? Combien de Mortifications n'est-il pas obligé d'essuïer ? Combien de Couleuvres n'avale-t-il point ? Combien de fois, enfin, ne craint-il pas de perdre subitement toutes ses Peines ? Que de Gens n'y a-t-il pas, qui ont souffert & rampé toute leur Vie, sans avoir pû seulement obtenir l'Avantage de pouvoir être regardez ; & qui, après avoir passé les trois Quarts de leurs Jours dans une Anti-Chambre, ont emploié leurs derniers Momens à regretter l'Usage qu'ils avoient fait d'un Tems aussi mal emploïé ? Ainsi, leur Vie, s'est écoulée dans une perpétuelle Agitation ; & ils ont toujours gémi, ou sous le Poids de l'Ambition, ou sous celui des Regrets & du Repentir.

DE toutes les Folies, mon cher Isaac, celle que je regarde comme la plus dangereuse & la plus incurable, c'est la Passion de la Cour. Rarement voit-on des Courtisans assez sages pour reconnoitre leurs Erreurs, quand ils peuvent encore mettre à profit cette Connoissance. Ils ne cessent de souhaiter les Grandeurs, que lorsqu'ils ont perdu toute Espérance de les obtenir.

UNE Chose, que je trouve fort étonnante, c'est que la Chûte fréquente des Favoris ne dégoute point ceux qui recherchent ce Poste avec tant d'Empressement. N'est-il pas surprenant, que les funestes Catastrophes de la plûpart de ceux dont on envie le Rang ne fassent point diminuer le Nombre de leurs Compétiteurs ? On trouve dans tous les Siécles des

Traits de la Fortune auſſi frapans que celui qui accabla Béliſaire. La Diſgrace de l'Amiral de Bonivet; la Fin tragique du Duc & du Cardinal de Guiſe; celles du Comte d'Eſſex, du Maréchal de Biron, & du Marquis d'Ancre; la Priſon de Fouquet, & celle de le Blanc; l'Exil de Ripperda, & celui de Chauvelin; le triſte Sort, enfin, de tant d'autres Courtiſans, qui furent les Victimes de leur Ambition; n'auroient-ils pas dû diminuer le Nombre des Idolâtres de la Cour?

JE ſçai, mon cher Iſaac, que quelques-uns des Favoris & des Miniſtres, que je viens de nommer, ont excuſé par leurs Fautes les Caprices de la Fortune. On peut dire, que le Maréchal de Biron eut toujours été heureux, s'il eut toujours été fidele; & que le Duc de Guiſe, & le Comte d'Eſſex, obligérent leurs Souverains à les faire punir. Mais, en avouant la Réalité des Crimes de ces Favoris, je ne ſuis pas moins fondé à ſoutenir, qu'ils avoient rendu à leur Patrie, & à leurs Princes, des Services ſi conſidérables, qu'ils ſembloient mériter qu'on eut pour eux quelque Indulgence. Je veux bien excepter, néanmoins le Duc de Guiſe, parce que ſa Mort étoit abſolument néceſſaire à la Conſervation de Henri III. Quant au Maréchal de Biron, & au Comte d'Eſſex, ſi leurs Souverains avoient été ſuſceptibles d'une Amitié auſſi tendre & auſſi reconnoiſſante que l'eſt celle des ſimples Particuliers, je ne doute pas qu'ils n'euſſent obtenu leur Grace, l'un de Henri IV, & l'autre d'Eliſabeth. Ils avoient tous deux ren-

du

du des Services ſi conſidérables, qu'il ſemble qu'on eût dû épargner leurs Jours, & les punir ſeulement par l'Exil ou par la Priſon. Mais, il n'eſt point de Retour chés les Princes, ou du moins ce Retour eſt accompagné de ſi dures Conditions, qu'il eſt auſſi cruel que la Haine.

ON vante beaucoup la Clémence d'Eliſabeth envers le Comte d'Eſſex. Mais, quelle étoit dont cette Clémence? Pour la mériter, il falloit qu'un Héros ſe ravalât, qu'il s'avouât coupable dans le tems qu'il étoit peut-être innocent, & qu'il mandiât par d'indignes Prieres la Continuation d'une Vie qu'il auroit flétrie & deshonnorée. Et ſi Eliſabeth avoit été ſuſceptible d'une véritable Amitié pour ſon Favori, contente de ſa Juſtification, puiſqu'elle ſuffiſoit à ce qu'éxigeoit la Majeſté du Trône, elle n'eut point demandé un Aveu dont elle connoiſſoit toute la Dureté. Mais, elle penſoit en Souveraine, & elle ignoroit entiérement ces tendres Retours, & ces Accommodemens aiſés & faciles, que l'Amitié fait naitre dans le Cœur des ſimples Particuliers. Il n'y avoit dans ſien, que quelques Sentimens de Pitié, étouffez par l'Orgueil, la Vanité, & la Préſomption, Paſſions inſéparables du Trône.

HENRI IV eut beaucoup plus de Sujet de conſentir à la Mort du Maréchal de Biron, qu'Elizabeth à celle du Comte d'Eſſex. Si jamais un Monarque put être ſuſceptible d'une véritable Amitié, ce fut cet illuſtre Roi. Cependant, ſi l'on éxamine la Choſe à la rigueur, on conviendra, qu'après les Services que le Maréchal de Biron lui avoit rendus, il eut

ſuffi

ſuffi, pour ſa Punition, de l'enfermer le reſte de ſes Jours dans la Baſtille, ſans conduire juſques ſur l'Echafaut un Général & un Ami, à qui l'on étoit en partie redevable des Avantages que l'on avoit remportez.

JE ne comprens pas, mon cher Iſaac, comment un Homme, quelque piqué qu'il ſoit contre un autre, peut ſe réſoudre à le livrer entre les mains d'un Bourreau, lorſqu'il a vécu avec lui pendant toute ſa Vie dans une étroite Liaiſon, qu'il l'a aſſûré cent fois qu'il l'aimoit véritablement, & qu'il lui a ouvert les Secrets les plus cachés de ſon Cœur. Eſt-ce que, dans les plus grands Accès de ſa Colere, ſes Entrailles ne ſe ſoulevent point? L'Amitié, chés les ſimples Particuliers, forme des Liens auſſi forts que ceux du Sang. Je me figure, que ſi tu m'avois offenſé mortellement, mon cher Iſaac, & que je fuſſe le Maitre de te condamner à la Mort, je me dirois à moi-même: *Pourras-tu bien priver de la Vie un Homme que tu aimas ſi tendrement? Il eſt vrai, Iſaac Onis t'a offenſé: il a démenti dans un inſtant tout ce qu'il a fait pendant le Cours de ſa Vie; mais, enfin, c'eſt ce même Iſaac Onis, qui t'a rendu des Services ſi conſidérables. C'eſt à lui, que tu dois une Partie des Connoiſſances que tu poſſedes. C'eſt lui, que tu te faiſois un Plaiſir d'entretenir, dont la Converſation avoit pour toi des Charmes ſi grands, dont les Lettres te cauſoient tant de Plaiſir. Oubliras-tu tout cela, ſuivras-tu les Mouvemens de ta Colere, verras-tu périr par ton Ordre ce que tu euſſes voulu conſerver ſi pretieuſement autrefois? Non:*

Non: tu ne consentiras point à la Perte d'Isaac. S'il t'a offensé, il t'a chéri autrefois. La Générosité, ce que je dois à l'Amitié, à moi-même, tout veut, qu'en faveur des Bienfaits passez, j'oublie les Fautes présentes. Qu'il vive; qu'il reconnoisse, s'il est possible, combien il est peu digne d'avoir eu un Ami tel que moi. Je dois cependant me mettre en état de n'avoir rien à craindre de ses pernicieux Desseins. J'ignore s'il reviendra jamais de bonne-foi à son Devoir, & s'il reconnoitra véritablement son Erreur. Jusques à ce que j'en aie des Preuves convaincantes, je lui ordonnerai donc de s'éloigner de moi, & de fuir les Lieux que j'habiterai. Voilà, mon cher Isaac, la Maniere dont l'Amitié & la Reconnoissance doivent faire agir tous ceux qui ne se conduisent que par les Mouvemens qu'inspirent ces Passions vertueuses. Mais, elles ne produisent pas chés les Princes des Effets aussi touchans. Leur Inclination, & leur Tendresse, ne vont point jusqu'à leur faire oublier une Offense, uniquement pour gouter le Plaisir & la Satisfaction de pardonner.

LORSQU'ON veut chercher la véritable Amitié, c'est loin du Trône & de la Cour, qu'il faut porter ses Pas. Laissons aux aveugles Courtisans la Folie de fonder leurs Espérances sur la Tranquilité de la Mer la plus orageuse. Rions, mon cher Isaac, de leur vains Projets, de leurs Craintes, de leurs Desirs, de leurs Tourmens; & plaignons la Fin triste, & souvent funeste, de tant de Soins mal emploïés. Rien n'est si amusant pour un Philosophe, que de considérer la Vie tumultueuse

tueuse de la Cour; mais, rien aussi n'est plus touchant pour un Homme qui pense, que de voir jusqu'où l'Humanité est ravalée chés les Idolâtres de la Fortune.

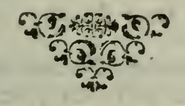
SI l'on m'offroit, mon cher Isaac, de vivre dans les Forêts les plus écartées, ou de passer mes Jours auprès des Souverains, j'aimerois mieux avoir des Animaux pour Compagnons, que des Courtisans. Je pourrois, du moins, vivre au milieu des Bois sans Contrainte. Je ne craindrois point qu'un Ours, pour obtenir le Commandement de ma Cahute, m'accusât auprès d'un Lion d'avoir eu peu de Respect pour lui. Un Cerf, après avoir brouté les Herbes de mon Jardin, & s'être ainsi repû de mon Bien, n'iroit pas lâchement décrier ma Conduite, critiquer mes Démarches, & répandre sur mes Actions les plus innocentes un funeste Venin. Combien n'y a-t-il pas de Gens à la Cour, qui mangent tous les jours chés des Personnes qu'ils vont décrier en sortant de leurs Tables; & cela, dans la Vûe de plaire à quelques autres, dont ils médisent de même à la premiere Occasion? La Calomnie est à la Cour ce que l'Etendue est à la Matiere : elle en fait l'Essence. Qui dit Courtisan dit un Homme toujours prêt à décrier tous ceux qui visent aux Bonnes-Graces du Princes. Ses Louanges sont même des Injures; & s'il fait par hasard l'Eloge de quelqu'un, cet Eloge est à coup sûr la Satire de quelque autre.

LE plus grand Avantage, mon cher Isaac, que je trouverois, en préférant les Forêts à la

Cour, feroit celui de n'être point obligé de rougir à chaque inftant, en approuvant des Sottifes, des Folies, des Injuftices, des Véxations, & des Cruautez, que je condamnerois dans le Fond du Cœur. Quel eft l'Homme, à qui la Vérité foit tant foit peu chere, qui puiffe s'accommoder à de pareilles Baffeffes? Cependant, c'eft par elles, que les Courtifans parviennent à leur But. Un Philofophe ne devient fage & favant, qu'à force de méditer & d'étudier. Un Homme attaché à la Cour ne parvient aux Grandeurs, qu'à force de Diffimulation, de Flaterie, de Menfonges, de Perfidie, & de Noirceur d'Ame. Quelles Qualitez, & quelles Occupations, pour ceux qui font encore quelque Ufage de leur Raifon & de leur Equité! De quels Remords ne doivent-ils pas être déchirez!

PORTE-TOI bien, mon cher Ifaac: vi content & heureux; & que le Defir de t'approcher des Cours ne te prenne jamais.

De Londres, ce . . .



LETTRE CENT QUATRE-VINT-SIXIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

LES Docteurs & les Philoſophes, mon cher Monceca, ſoit parmi le Juifs, ſoit chés les Nazaréens, & chés les Mahométans, ſont très diviſés ſur l'Incorporalité des Anges. Un grand Nombre de Rabbins veulent qu'ils aïent des Corps compoſez d'un Feu ſubtil. Ils appuïent leur Sentiment par un Paſſage du Prophete-Roi, qui dit, en parlant des Anges, que *les Serviteurs de Dieu ſont un Feu ardent* *. Quelques autres ſavans Iſraélites, parmi leſquels Philon tient un Rang diſtingué, ſoutiennent que *les Anges ſont des Eſprits incorporels, qui ne participent point, comme les Hommes, d'une Nature, moitié raiſonnable, & moitié irraiſonnable; & qu'ils ſont des Intelligences & des Formes ſéparées de toute Matiere, & ſemblables à l'Unité* §.

LES Théologiens Nazaréens ſont auſſi peu d'accord que les Juifs. Origene *a*, Ambroiſe *b*, Baſile

* Pſeaume CIII.
§ Philo jud. de Mundo, *pag.* 101.
a Origen. Libr. de Princ. *b* Ambroſ. de Arcâ Noë,

Basile *c*, Justin *d*, Psellus *e*, Lactance *f*, & autres, prétendent que les Anges ont un Corps composé d'une Matiere extrémement fluïde & légere. Augustin, ce Génie si vaste & si respecté, non seulemeut des Nazaréens, mais encor des Philosophes, panche extrémement vers cette Opinion. *Je n'oserois*, écrit ce savant Homme, *décider si les Esprits sont revétus d'un Corps construit d'un Air subtil g.* Dans un autre Endroit, il est encor plus favorable à ce Sentiment. *Les Démons*, dit-il, *ont des Corps composez d'Air épais, grossier, & humide, ainsi que des Gens doctes l'ont soutenu.* Il y a aussi des Auteurs célébres, qui prétendent que les Anges sont des Etres uniquement spirituels. Denis l'Aréopagite, Athanase *h*, Chrysostome *i*, Albert le Grand, Thomas d'Aquin *k*, & presque tous les Théologiens Nazaréens qui écrivent aujourd'hui, sont de cette Opinion.

LES Mahométans ne s'accordent par mieux sur cette Matiere, que les Juifs, & les Nazazaréens. Plusieurs de leurs Mouftis s'appuient de l'Autorité de l'*Alcoran*, pour prouver la Matérialité du Corps des Anges. Ils citent la

Noë, *Cap. IV.* *c* Basil. de Spir. Sancto. *Cap. XVI.* *d* Justin. Mart *in* Apol. I. *e* Psellus de Dæmon. *pag.* 173. *f* Lactant. de Divin. Instit. *Libr. II.* *g* Augusl. de Civit. Dei, *Libr. XI, Cap. XXIII.* *h* Athan. de comm. Essent. Patris, Filii, & Spiritus Sancti. *i* Chrisost. Homil. II. in Genes. *k* Thom. Aquin. Summæ I. II. *Dist. XII.*

la Tache que fit à la Lune l'Ange Raphael, en la touchant d'une de ses Ailes. Mais, quelques Docteurs, dont le Nombre à la vérité n'est pas si nombreux, expliquent ce Passage d'une Maniere allégorique, & ne veulent pas qu'on le prenne dans le Sens ordinaire. Amurath ben Choucala, dans son Commentaire sur la *Sunnah* *l*, dit que les Anges *aiant été créez par un Soufle Divin*, *ainsi que l'Ame des Hommes*, *il ne doit y avoir rien de matériel en eux*, *comme il n'y a rien qui le soit dans l'Essence de l'Ame des Hommes.*

QUELQUES Ecrivains Nazaréens ont voulu trouver un Milieu, où l'on pût rapporter ces Opinions opposées qui partagent les Théologiens des différentes Communions. Gregoire *a*, & Jean Damascene *b*, ont écrit, que les Anges sembloient corporels eu égard à Dieu, & incoporels en les comparant aux Hommes. Ce Sentiment est ridicule: car, il ne peut se trouver de Dissemblance entre l'Esprit & l'Esprit, comme il ne se peut faire non plus, qu'une Chose matérielle, quelque déliée qu'elle soit, puisse jamais passer pour spirituelle, & n'ait aucune Extension. Aussi le Sistême de ces bons Docteurs n'a-t-il pas eu grand Cours; & je ne vois pas que beaucoup de Gens se soient embaraissés de le réfuter, ni de le défendre. C'est pourquoi, je me contente-

rai

l C'est un Livre qui contient les Traditions des Mahométans, & pour lequel ils ont un très grand Respect.

a, *b*. Gregor. Magnus, Moral. *Libr. II*, *pag.* 203. Joann. Damascen. *Libr. II*, *pag.* 189.

rai d'éxaminer les Raisons des deux Opinions précédentes, dont l'une fait les Anges corporels, & l'autre uniquement spirituels.

CEUX, qui donnent des Corps matériels aux Intelligences célestes, mettent une Différence entre ceux des bons Anges, & ceux des mauvais. Ils disent, que ces derniers, avant leur Chûte, avoient des Corps composez d'un Air simple & impassible, qui, depuis leur Péché, s'est epaissi & condensé par le Voisinage contagieux des Choses terrestres; ensorte qu'il s'est rendu grossier, épais, & capable d'être tourmenté par le Feu, qui aparavant n'auroit pû agir sur lui, à cause de sa Subtilité. Par le Moïen de ce Sistême, on explique facilement comment les Flammes d'un Feu matériel peuvent faire impression sur des Etres célestes, & qui avoient été créez impassibles. Mais, l'on tombe dans un autre Inconvénient insurmontable. Car, s'il a fallu, pour que le Feu agisse sur les mauvais Anges, que la Matier subtile, dont leur Corps étoient composez, vint à s'épaissir par les Vapeurs de la Terre, comment est-ce que l'Ame des Hommes, uniquement spirituelle, pourra souffrir les Peines de ce Feu matériel? Il faut pour cela, ou qu'elle soit faite, ainsi que le Corps des Anges, d'un Air léger, qui viendra à s'épaissir & à se grossir par les Vapeurs de la Terre, ou qu'elle soit d'une Matiere terrestre. Mais, dans ces deux Partis, l'Ame des Hommes se trouve nécessairement matérielle; & cette Opinion est généralement condamnée, non seulement par tous les Nazaréens, mais même par

un grand Nombre de Philosophes de différentes Religions.

LA plus grande Partie des Docteurs, qui ont soutenu la Materialité des Anges n'étoient guéres persuadez de la Spiritualité de l'Ame des Hommes. Car, si l'Ame peut subsister, peut gouter de la Joie, du Plaisir, de la Douleur, du Bien, du Mal, sans le Secours de la Matiere, quelle Nécessité y a-t-il de donner des Corps aux Anges? On répondra peut-être, que Dieu aïant donné un Corps à toutes les Créatures, il n'a pas voulu en priver les Anges. Mais, cette Raison est très foible. La Divinité a accordé un Corps matériel à toutes les Créatures, parce que, excepté les Anges, il n'en étoit aucune qui ne dût vivre & éxister dans la Matiere. Or, il falloit nécessairement, qu'elles fussent toutes revetues de cette même Matiere. Mais, les Anges n'ont d'autre Séjour que celui de la Divinité: ils entourent son Trône; ils sont les Témoins perpétuels de sa Gloire, de sa Grandeur, de son Pouvoir, & de son Immensité. Ils n'ont besoin d'aucune Nourriture; & ils ne goutent de Bonheur, que dans la Contemplation des Merveilles de leur Créateur. De quelle Utilité peut donc leur être un Corps matériel? D'aucune: & l'Ame seule fait toutes ses Fonctions. Dieu ne faisant jamais rien d'inutile, n'est-il pas visible, qu'il n'a point donné des Corps matériels à des Substances célestes, qui ne devoient en faire aucun Usage?

VOILA', mon cher Monceca, des Raisons bien fortes contre l'Opinion de ceux qui n'admet-

mettent pas la totale Spiritualité des Anges. Mais, ils se défendent par des Objections qui sont d'un très grand Poids. *Vous fondez*, disent-ils, *l'Immatérialite des Anges sur celle de l'Ame des Hommes. Nous vous nions qu'elle soit spirituelle, & nous croions, qu'il n'y a absolument que Dieu qui soit immatériel. Quelle Impossibilité trouvez-vous que Dieu accorde à un certain Nombre de Particules déliées & matérielles la Faculté de penser, & de penser pendant tous les Siécles à venir? Auparavant de nous prouver la Nécessité de la Spiritualité des Anges, prouvez-nous celle de l'Ame. Montrez-nous que Dieu n'a pû faire que la Matiere pût être investie de la Force motrice, & de la Connoissance. Jusques à ce que vous nous aiés prouvé cela, nous sommes en Droit de vous nier, s'il nous plait, non seulement que les Anges n'aient point de Corps, mais même que leur Ame ne soit pas materielle.*

Tu sçais, mon cher Monceca, combien la Question, si Dieu a pû accorder la Pensée à la Matiere, est épineuse. Les plus grands Philosophes ont été partagés sur ce Sentiment. Beaucoup des Rabbins croïent encore l'Ame immortelle, & cependant matérielle. Les Docteurs Nazaréens rejettent aujourd'hui unanimement cette Opinion; mais ils ont eu autrefois des Ecrivains & des Théologiens célébres, qui l'ont soutenue vivement *. Il n'est donc pas aussi aisé, qu'il le paroit d'abord,

 de

* *Animam nihil esse, si Corpus non sit.* Tertull. de Animâ, *Cap. VII.*

de prouver l'Inutilité du Corps matériel des Anges; puisqu'il faut démontrer auparavant, d'une maniere invincible, qu'il y a d'autres Êtres que Dieu, qui sont spirituels, & qui même ne sauroient être matériels, par le Pouvoir de la Divinité. Car, tous les Philosophes raisonnables conviennent, que l'Ame peut être immatérielle si Dieu l'a voulu; puisqu'il ne faut pas plus de Puissance à un Etre spirituel, pour en créer un autre spirituel, que pour en former un matériel de rien; &, après l'avoir formé, pour lui communiquer la Sensation & la Perception: mais, ils soutiennent, que Dieu peut investir la Matiere de l'Intelligence, s'il le juge à propos; & qu'il n'est pas besoin d'une plus grande Puissance pour accorder la Pensée à un Etre matériel, que pour faire agir une Substance spirituelle sur une matérielle. Avant donc de prouver, que les Anges ne pourroient absolument avoir des Corps, & même des Ames matérielles, si Dieu l'avoit voulu, il faut démontrer clairement quelles sont les Causes qui bornent son Pouvoir.

CE n'est pas dans les seuls Raisonnemens Philosophiques, que ceux qui soutiennent la Matérialité des Intelligences célestes trouvent un Appui. Les Docteurs Juifs & Nazaréens, qui suivent cette Opinion, ont dans leurs Livres sacrez de quoi l'autoriser. Les Rabbins apportent, pour favoriser leur Sentiment, plusieurs Apparitions corporelles des Anges, comme celles qu'eurent Abraham, Loth, & Tobie; & ils citent l'Exemple de Jacob, avec

lequel

lequel un Ange lutta toute une Nuit. Outre ces Autoritez communes aux Juifs & aux Nazaréens, ces derniers en ont plusieurs autres, qu'ils puisent dans les Livres qui leur sont particuliers. Je crois qu'elles sont moins convaincantes qu'ils ne pensent, parce que leurs Adversaires nient que les Corps, dont ces Anges étoient revêtus dans le tems de leur Apparition, fussent les véritables Corps des Intelligences Celestes. Ils disent, qu'elles les avoient empruntez, pour accomplir les Ordres de la Divinité. Une Raison très forte favorise ce Sentiment. Si les Anges avoient toujours un Corps également fort, épais, & aussi pesant que celui des Hommes, comment pouvoient-ils disparoitre dans un Instant? A mesure qu'ils s'élevoient dans la moienne Région de l'Air, ils devoient peu-à-peu se perdre aux Yeux de ceux qui les avoient vûs, à moins qu'ils ne s'envelopassent d'un Nuage, auquel Cas il reste encore bien des Difficultez. Mais, dès qu'on admet qu'ils n'avoient qu'un Corps d'Air ramassé, il leur étoit facile de dilater dans un Instant cette Matiere fluïde.

SI j'ôse, mon cher Monceca, dire mon Sentiment sur une Matiere aussi épineuse & aussi impénétrable, je t'avoûrai, que je crois que les Intelligences célestes uniquement spirituelles n'ont jamais pris un Corps réel. L'Exemple de Jacob ne détruit point mon Opinion. Car, de même que l'Ame, qui n'est qu'un pur Esprit, agit sur le Corps par la Puissance de Dieu, de même aussi un Ange spirituel peut avoir agi pendant toute une

Nuit ſur le Corps de Jacob. Quant à la Subſtance matérielle qui paroiſſoit aux Yeux de ce Patriarche, elle n'éxiſtoit que dans ſon Imagination, par le Pouvoir de la Divinité, qui, dans l'Ordre général qu'elle a établi, n'aïant pas jugé à propos que l'Ame pût avoir aucune Idée claire & préciſe d'un Eſprit, tant qu'elle eſt retenue dans les Liens du Corps, le lui préſente toujours ſous l'Image d'une Créature, dont elle a des Notions diſtinctes.

EN rejettant, mon cher Aaron, les Formes matérielles, dont on veut que les Anges ſe ſoient ſouvent revétus, on détruit de fond en comble un grand Nombre de Chimeres monſtrueuſes, qu'on a conſacrées ſous le Nom de *Religion*, non ſeulement chés les Juifs, mais mêmes chés les Nazaréens. On ruine entiérement le ridicule Siſtême des Incubes & des Succubes, ſoutenu par tant de différens Ecrivains. On prouve évidemment, que les Démons, étant des Eſprits purs & ſimples, il eſt impoſſible qu'ils puiſſent engendrer des Créatures matérielles, ou avoir aucun Commerce criminel avec les Hommes & les Femmes: & l'on fait voir la Fauſſeté de toutes les Fables qu'on a écrites ſur les Faunes, les Silvains, les Satires, les Nimphes, les Lamies, les Lémures, les Manes, les Larves, & les Penates, qu'on prétend avoir été des Démons qui prenoient les Corps différens de ces fauſſes Divinitez.

DÈS qu'on nie totalement la Poſſibilité de l'Union de la Matière avec l'Eſſence ſpirituelle des Anges, il ne reſte plus, pour excuſer

cuser les Contes honteux & chimériques des Hommes engendrez, par des Démons, qu'une seule Objection aussi fausse qu'impie : mais, elle est si ridicule & si absurde, que je ne daigne point m'y arrêter. Je me contenterai seulement d'observer, que Dieu, n'aïant point accordé au Démon le Pouvoir de renverser ainsi les Loix les plus constantes de la Nature, a, par cela même, empéché les Desordres affreux qui s'en seroient ensuivis. En effet, quelle Confusion n'y auroit-il pas dans l'Univers, si les Diables, pour se réjouïr, engrossoient tous les jours trois ou quatre mille Filles en Europe? Si la ridicule Opinion, qui leur accorde ce Pouvoir, venoit une fois à être reçue & approuvée par le plus grand Nombre des Savans, les Filles galantes seroient charmées d'avoir toujours une Excuse prête pour couvrir leur Libertinage: & tous les Fils de l'Amour passeroient ainsi pour les Enfans du Diable.

JE finirai ma Lettre, mon cher Aaron, par un Passage que me fournit l'Auteur du *Comte de Gabalis*, qui réfute d'une Maniere enjouée, mais néanmoins solide, ce ridicule Sentiment. *Nos Théologiens*, (lui dis-je *), *n'ont garde de dire, que le Diable soit Pere de tous ces Hommes qui naissent sans qu'on sâche qui les met au Monde. Ils reconnoissent, que le Diable est un Esprit, & qu'ainsi il ne peut engendrer. Grégoire de Nysse* (reprit le Comte) *ne dit pas cela; car, il tient que les Démons multiplient entre eux comme les Hommes. Nous ne*

* Le Comte de Gabalis, *IV Entretien, sur la Fin.*

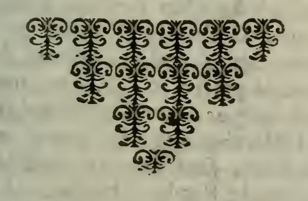
ne sommes pas de son Avis (repliquai-je ;) *mais, il arrive, disent nos Docteurs, que .... Ah! ne dites pas* (interrompit le Comte) *ne dites pas ce qu'ils disent, ou vous diriés comme eux une Sottise très sale, & très mal-honnête. Quelle abominable Défaite ont-ils trouvée-là ! Il est étonnant comme ils ont tous unanimement embrassé cette Ordure, & comme ils ont pris plaisir de poster des Farfadets aux Embuches, pour profiter de l'oisive Brutalité des Solitaires, & mettre promptement au Monde des Hommes miraculeux, dont ils noircissent l'illustre Mémoire par une si vilaine Origine. Appellent-ils cela philosopher? Est-il digne de Dieu de dire, qu'il ait cette Complaisance pour le Démon, de favoriser ces Abominations; de leur accorder la Grace de la Fecondité, qu'il a refusée à de grands Saints; & de récompenser ces Saletez, en créant, pour ces Embrions d'Iniquité, des Ames plus héroiques que pour ceux qui ont été formez dans la Chasteté d'un Mariage legitime? Est-il digne de la Religion de dire, comme font vos Docteurs, que le Démon peut, par ce détestable Artifice, rendre enceinte une Vierge pendant le Sommeil, sans préjudice de sa Virginité? Cela est aussi absurde, que l'Histoire que Thomas d'Aquin ... conte, dans son sixieme* Quodlibet, *d'une Fille couchée avec son Pere, à qui il fait arriver même Avanture que quelques Rabbins héretiques disent qu'il avint à la Fille de Jérémie, à laquelle ils font concevoir le grand Cabaliste ben Syrach, en entrant dans le Bain après le Prophete ..... Si j'osois, Monsieur, interrompre votre Déclamation* (lui dis-je,) *je vous avouerois, pour vous appai-*

appaiſer, qu'il ſeroit à ſouhaiter, que nos Docteurs euſſent imaginé quelque Solution dont les Oreilles pures s'offenſaſſent moins; ou bien, qu'ils devoient nier tout-à-fait les Faits ſurquoi la Queſtion eſt fondée.

JE n'ajouterai rien, mon cher Monceca, à ce Paſſage. Il fait ſentir parfaitement l'Abſurdité des prétendus Accouplemens des Incubes & des Succubes avec les Créatures Humaines, & montre évidemment combien il eſt utile à la Pudeur, & à toutes les Religions, d'en nier totalement la Poſſibilité.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & que le Dieu de nos Peres te comble de Proſpéritez.

Du Caire, ce .



LETTRE CENT QUATRE-VINT-SEPTIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

LES Anglois, mon cher Isaac, se récrient avec beaucoup de Raison contre une Foule de mauvais Auteurs Etrangers, qui se mêlent d'écrire l'Histoire d'Angleterre, & d'y décider impertinemment des Loix & des Coutumes de cet Etat. Un Whig de mes Amis me parloit l'autre jour avec beaucoup d'Indignation de ces misérables Compilateurs, qui ôsent se donner pour Historiens d'une Nation qui leur est entiérement inconnue, & qui ne travaillant que dans la Vûe d'un sordide Intérêt deshonorent tout-à-la fois la Majesté de l'Histoire & la Gloire des Grands-Hommes dont il entreprennent de parler. *Considérez*, me disoit-il, *la Maniere indigne, dont Guillaume III, George I, Milord Marlborough, & divers autres Personnes illustres, sont ravalez dans la misérable* Continuation de Rapin-Thoyras. *Est-il rien de si affreux, rien de plus propre à révolter les Honnetes-Gens, que de voir des Héros de la prémiere Classe en Proie à la Plume vénale d'un Avanturier affamé & grand Dissipateur, & de quelques Préstolets vagabonds & desordonnez,*

qui

qui feroient morts de Faim dans leur Patrie, & qui cherchent à vivre ailleurs des impertinentes Rhapsodies qu'ils y font imprimer? Si tous ceux, qui les lisent, avoient assez de Connoissance des Affaires de l'Europe, pour sentir le Ridicule & l'Absurdité de ces misérables Ouvrages, les Anglois feroient moins fachés contre de si méprisables Libelles, auquels on ôse prostituer le Nom d'Histoires. Mais, combien n'y a-t-il pas de Gens en France, en Allemagne, en Italie, & ailleurs, qui ne jugent du Mérite des Héros Anglois, que par les Ecrits imposteurs de ces Rhapsodistes insolens? Car, quelque méprisables qu'ils soient, ils ne laissent pas de trouver des Personnes assez prévenues, ou assez imbécilles, pour les adopter comme des Ecrits exacts & judicieux. Si l'on demande à un superstitieux Italien ce qu'il pense de Guillaume III, je suis assûré, qu'il aimera mieux s'en tenir aux différens Portraits qu'en ont fait les Continuateurs de Rapin, quelque odieux qu'ils soient, qu'à ce qu'ont dit de ce Prince Rapin lui-même, & plusieurs autres Historiens sages & désintéressés.

CE *qui nous irrite le plus contre ces odieux Libelles, c'est qu'ils sont non seulement imprimez chés nos meilleurs & nos plus fideles Alliés, mais même autorisés de* Privileges *de leur Part; & que cette Apparence d'Approbation leur donne beaucoup de Poids auprès des Etrangers, qui ne savent point que ces* Privileges *ne s'accordent uniquement que pour la Fabrique, & nullement pour le Sujet ou la Matiere, du Livre. Nous savons parfaitement bien, qu'il ne faut point opprimer la Liberté de de la Presse; & nous sommes les prémiers à la pro-*

protéger. Mais, nous ne croions pas, qu'on en doive ainsi tolérer les Excès; & il nous paroit, que c'est outrer la Douceur du Gouvernement. Aussi en abuse-t-on sans aucun Ménagement tous les jours: témoins les Piéces de l'Affaire du Comte de Bonneval avec le Marquis de Prié, si expressément deffendues autrefois par les Etats de Hollande, & rimprimées tout recemment à la Haie même, sous le Titre imposteur de Mémoires du Comte de Bonneval, *à la faveur d'une Tête & d'une Queue nouvellement ajoutées pour leur servir de Passeport; c'est ainsi, que les Ecrits les moins tolérables se répandent impunément de tous Côtez.*

LES *Gens de Lettres sensez critiquent d'ordinaire avec force & mépris les fades Suites du* Dom Quichotte, *du* Roman Comique, *&c. Ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, qu'ils montrassent le Mal que causent ces Histoires monstrueuses & satiriques, & qu'ils vengeasseut ainsi la Mémoire d'un Nombre de Héros infiniment plus dignes d'Apologistes, que Cervantes & que Scarron? Je suis outré de Dépit contre les Savans de France, lorsque je pense qu'ils font pour l'Auteur d'un Roman ce qu'ils refusent de faire pour un Général célébre, & pour un Monarque illustre. Si quelqu'un s'avisoit de faire imprimer à Paris un Ouvrage qui attaquât les Oeuvres de Virgile ou d'Homere, aussi-tôt trente Ecrivains zélez s'éleveroient contre lui, qui vengeroient la Réputation outragée de ces illustres Poëtes: mais, on y vend publiquement tous les jours cinquante impertinens Ouvrages, où tous les Grands-Hommes de ces derniers Tems sont insolemment trai-*

traités ; & personne ne s'en plaint, & ne dit un seul Mot. Bien loin de-là, beaucoup de Gens achetent & lisent ces Livres ; il s'en trouve même d'assez déraisonnables pour les approuver, fondant leur Opinion sur le Silence des bons Ecrivains. Si ces Ecrits, *disent-ils*, que vous condamnez si hautement étoient, aussi mauvais que vous le prétendez, quelqu'un en auroit fait une sanglante Critique : mais, puisqu'il ne paroit rien contre eux, les plus habiles Gens les approuvent sans doute, & nous n'avons aucune Raison pour les réjetter. *Tel est le Raisonnement ordinaire de ceux qui ne jugent des Choses que superficiellement, & selon les Idées des autres ; Raisonnement faux & mal-fondé, que les véritables Savans seroient obligés de vivement réfuter. Lorsqu'ils négligent de le faire, on ne sauroit trop blamer leur Conduite : car, souffrir que des Opinions fausses & dangereuses aient un grand Cours, & cela lorsqu'on peut les arréter, c'est négliger le Bien Public, c'est être mauvais Citoïen, c'est enfin oublier ce que l'on se doit à soi-même & à ses semblables.*

JE ne sçai, mon cher Isaac, ce que tu penseras des Plaintes de cet Anglois : mais, je n'ai pu refuser de me rendre à ses Raisons. L'Histoire étant le sacré Dépot des Actions des Hommes illustres, c'est un Crime impardonnable, que de violer ce Dépot, en y mélant le Mensonge avec la Vérité : & aucun Prétexte ne sauroit excuser une Action aussi coupable. Quoiqu'un Ecrivain soit d'une Nation ennemie de celle dont il écrit l'Histoire, il ne lui en est pas moins deffendu d'altérer les

les Faits qu'il raconte. Les Grands-Hommes appartiennent également à tous les Peuples : ils sont Citoïens de l'Univers entier, parce qu'ils font Honneur à l'Humanité. Un Allemand a Droit d'être indigné contre un François qui ravalle la Gloire de Marlborough ; & un Espagnol contre un Anglois qui refuse au Maréchal de Villars les Eloges qu'il mérite.

Il seroit à souhaiter, pour la Bonté de l'Histoire, & pour l'Utilité de ceux qui s'y appliquent, que les Ecrivains, qui s'y consacrent, se regardassent uniquement comme Membres de la République des Lettres ; qu'ils oubliassent, en cette Qualité, leur Patrie ; & qu'ils n'eussent d'autre Idée en travaillant, que celle d'instruire les Honnêtes-Gens, d'immortaliser les Actions louables, & de rendre le Crime odieux & détestable. Mais, il est bien peu d'Auteurs, qui se proposent un But si noble, & si digne de Louanges ; presque tous n'écrivant que par des Vûes d'Intérêt. L'un vend sa Plume à l'avide Avarice d'un Libraire, qui veut qu'on ne mette dans un Livre que ce qui peut plaire à une Nation chés laquelle il doit le débiter. L'autre adopte la Haine d'un Parti dont il attend quelque Récompense : & il n'écrit que des Déclamations remplies d'Invectives. Aussi voit-on qu'en general les Livres de Controverse sont des Factums trompeurs & illusoires, plûtôt que des Narrations pures & simples de certains Faits. Jamais aucun Historien Jésuite n'a pû rendre entiérement Justice au Mérite de

de plusieurs Héros Protestans : & ceux mêmes, qui se sont piqués de paroitre les plus desintéressés, n'ont pû s'empécher de glisser parmi leurs Louanges quelques Restrictions odieuses. Les Ecrivains Jansénistes, je parle même des plus célébres, n'ont pû se résoudre à louër certains Molinistes dignes de l'Estime de l'Univers entier. Les Réformez, enfin, n'ont parmi eux que trop d'Auteurs toûjours prêts à condamner sans éxamen la Conduite de tous les Partisans du Papisme.

Il semble que le Talent d'écrire l'Histoire soit une espece de Controverse, qu'on aprend dans l'Etude d'un Procureur hargneux & vieilli dans les Rubriques de la Chicane.

Quelques Ecrivains, vils Adulateurs d'un Prince dont ils sont nez les Sujets, composent des Romans qu'ils lui dédient comme le Recueil de ses Faits glorieux: & l'orgueilleux Souverain ne manque guére de donner dans le Piége qu'on lui tend. Sa Vanité lui persuade, qu'il a réellement les Vertus qu'on lui prodigue, & qu'il a éxécuté toutes les Entreprises qu'on lui attribue, quoiqu'il n'y ait pas eu la moindre Part. Il païe gaiment & libéralement ces fausses Louanges ; & cette extravagante Libéralité fait naitre vint Historiens, qui ne prennent la Plume, que pour profiter de la Vanité d'un Homme qui païe si chérement les Mensonges dont on le berce.

On ne doit point s'étonner, mon cher Isaac, si l'on trouve dans ces derniers Tems si peu de bons Historiens. Outre les rares Qualitez qu'il faut pour en former d'excellens, il est

presque impossible, que la Vérité puisse paroitre impunément. Cette pauvre Vérité, dont tout le Monde parle, & que chacun proteste de rechercher, est cruellement persécutée. Dès qu'un Ecrivain veut déveloper les Choses, & & les transmettre à la Postérité telles qu'elles sont, il est assûré de se faire un grand Nombre d'Ennemis redoutables. Il faut qu'il se resolve à déguiser certains Faits, s'il veut vivre tranquille: & encore a-t-il bien de la Peine à pouvoir ménager les differens Esprits; chaque Parti éxaminant avec des Yeux critiques, s'il panche du Côté de ses Adversaires. Il arrive quelquefois, que, pour avoir voulu flatter tout le Monde, il est généralement mesestimé & haï. Combien n'y a-t-il pas d'Auteurs dans ce Cas, & qui sont justement punis, non seulement de n'avoir ôsé dire ce qu'ils savoient, mais même d'avoir dit précisément tout le contraire?

LA Division des différentes Sectes, qui régnent en Europe, n'est pas le plus grand Obstacle que trouvent les Historiens qui veulent écrire sincérement. Les Princes, qui croïent devoir prendre la Deffense de leurs Ancêtres, & qui pensent qu'on les outrage eux-mêmes en attaquant la Mémoire de leurs Aïeux, sont les Fléaux les plus redoutables de l'Histoire. Un Ecrivain François n'ose parler qu'en tremblant de certaines Choses. Un Mot équivoque, une Expression trop forte, une Sillabe déplacée, le font mettre à la Bastille pour le reste de ses Jours. Au lieu qu'un Historien devroit avoir, dans le Cabinet

où

où il travaille, les Portraits de Tacite & de Suétone, pour l'éxciter à découvrir, ainsi qu'ont fait ces généreux Romains, les Ressorts les plus cachés de la Politique des Regnes dont il écrit l'Histoire, il y place les Plans des Chateaux destinez à servir de Demeure aux Prisonniers d'Etat, afin de rapeller sans cesse dans son Esprit la Nécessité de ménager ses Discours. Un Auteur Allemand est à cet Egard dans le même Cas qu'un François; les Princes d'au-de-là du Rhin n'étant pas moins jaloux de leur Autorité, que ceux d'en-deça. En Italie, en Portugal, en Espagne, outre les Souverains, on craint encor l'Inquisition. En Angleterre, où il semble qu'il est moins dangereux de dire ce qu'on pense, on risque cependant beaucoup; & rarement y offense-t-on impunément un des Partis. Si l'on n'y hasarde, ni la Liberté, ni la Vie, pour avoir écrit ce que l'on pense, on perd du moins sa Tranquilité, & l'on se fait un grand Nombre d'Ennemis, qui saisissent avidemment toutes les Occasions qu'ils trouvent de vous inquiéter, de vous diffamer, & de vous accabler enfin s'ils le peuvent. En Hollande, la Faim, la Soif, & la Misere, operent, sur les Etrangers qui y écrivent, ce que la Crainte fait sur les Auteurs des autres Pais. D'un côté, un Moine défroqué, qui se trouve à la Haye, ou à Amsterdam, pour exciter la Charité de ses nouveaux Freres, & pour avoir trente Sols de plus par Semaine de son Consistoire, écrit cent Faussetez contre les Papistes, & adopte aveuglément les Mensonges

 les

les plus grossiers qui se débitent contre eux. Tout est bon pour lui, pourvû que cela grossisse son Ouvrage, & puisse faire croire qu'il hait mortellement la Religion qu'il a abandonnée. D'autre part, quelque Jésuite, ou quelque Prêtre Moliniste, après s'être glissé dans ces Provinces sous un Habit de Cavalier, y sert d'Espion à ses Confreres, y publie leurs Ouvrages violens & calomnieux contre les Réformez, ou bien les déchire impitoïablement lui-même dans quelque Rhapsodie de pareille Espece. Il est païé pour cela, & il ne peut avoir de quoi vivre, qu'autant qu'il fait débiter ses Mensonges. Un misérable Laquais y publie impudemment les *Mémoires de la Régence sous la Minorité de Louis XV* §; & un Cancre de Médecin les reproduit sous le Titre de *Vie du Duc d'Orléans*, afin d'aider un Libraire avide à en faire acheter une seconde & troisieme fois les Figures au Public. Attendre donc, mon cher Isaac, qu'il se forme jamais parmi de pareils Auteurs quelque bon Historien, ce seroit espérer que le Messie naitra parmi les Japonois. L'un est tout aussi apparent que l'autre. Loin donc qu'on doive se flatter d'un pareil Miracle, on ne sauroit trop craindre que les Ouvrages pernicieux de ces Gens-là n'achevent de perdre & de deshonorer totalement la Majesté de l'Histoire.

CES mauvais Ecrivains semblent avoir perdu toute Honte. Comme ils n'écrivent uniquement que par Esprit d'Intérêt, il n'est rien

§ *Voïez le* Journal Littéraire, *Tom. XIII, pag* 451.

rien qu'ils n'aïent l'Effronterie d'avancer, dès qu'ils penſent qu'ils en retireront quelque Profit. S'ils ſe figurent, qu'ils puiſſent attraper quelque modique Penſion d'un Souverain, auſſi-tôt ils prennent la Plume, louent à tort & à travers les Choſes les plus ridicules, approuvent lâchement les plus folles & les plus abſurdes, & condamnent témérairement les plus louables. Si cela ne ſuffit point, après avoir vainement loué le Prince, ils flatteront baſſement ſes Officiers & ſes Miniſtres: & ſi, par malheur pour la Républiqne des Lettres, tant de Baſſeſſes ne les conduiſent point à leur But, ils n'auront point de Honte de dédier leurs Ouvrages à quelque Commis de Financier, ou à quelque Valet de Chambre. L'impudent Orgueil de quelques-uns des ces mauvais Ecrivains eſt encore plus révoltant que leur infame Avidité: car, il s'en trouve, qui, oubliant entiérement le Mépris dont le Public les accable, ôſent porter leur Hardieſſe juſqu'au Point de critiquer les Auteurs les plus illuſtres. Avec quelle Inſolence vint miſérables Barbouilleurs de Papier n'ont-ils pas parlé de Bayle, qu'à peine étoient-ils capables de comprendre?

A-PROPOS d'Ecrivains ſubalternes, qui ont ôſé s'attaquer aux Grands-Hommes, & qui ont voulu tenter de flétrir leur Mémoire, je te communiquerai une Impertinence que j'ai remarquée il y a quelques jours dans Moreri. Tu ſçais que ce Prêtre, pourvû de quelque légere Connoiſſance de l'Hiſtoire, en a fait une aſſez mauvaiſe Compilation Alphabétique,

que quelques habiles Gens ont vainement tenté de perfectionner après lui. Voici comment il parle de l'illustre Mr. de Thou, le Tite-Live le Tacite de ces derniers Siécles, & l'Historien le plus sage & le plus impartial que la France ait jamais eu. *De Thou*, dit-il *, *à qui ceux du Parti de Calvin ne déplaisoient point*, *&c.* Est-il rien de plus révoltant, que de voir un si grand Personnage si odieusement calomnié? Car, quoi qu'en insinue Moreri, personne n'ignore que de Thou vécut toujours & mourut Papiste Dans les Expressions de Moreri, on voit qu'il veut insinuer, qu'au fond du Cœur ce sage Historien étoit Protestant, & qu'il n'a écrit certaines Choses, que parce qu'il panchoit vers le Parti des Réformez. Que le Sort des Hommes illustres, & des Historiens celebres, est triste, mon cher Isaac! Ils ne sauroient dire la Vérité, qu'on n'invente des Impostures atroces, pour diminuer l'Autorité des Faits qu'ils rapportent. Des Gens, qui ne devroient parler d'eux qu'avec un Respect extrême, ôsent expliquer leurs Intentions, & deviner les Raisons qui les ont fait agir. Quelle Confusion n'y a-t-il point dans la République de Lettres? Moreri ôse critiquer & calomnier de Thou? O Tems! O Mœurs! Doit-on s'étonner après cela, que toute l'Ecôle Jésuitique se soit dechainée, & se déchaine tous les jours encore, contre ce Grand-Homme; que Jurieu ait publié un Livre odieux contre le celebre Arnauld; & que ce même Arnauld en ait écrit un plus criminel encore contre le Prince

* Dans l'Article de CALVIN.

Prince & la Princeſſe d'Orange devenus Rois d'Angleterre ? Le Deſtin des Grands Hommes eſt d'être attaqués par les mauvais Auteurs. Il ſemble même que ce ſoit une Choſe eſſentielle à leur Gloire ; & je ne penſe pas qu'aucun d'eux ait jamais été éxemt de païer ce Tribut à l'Envie & à la Méchanceté.

PORTE-TOI bien, mon cher Iſaac : vi content & heureux ; & ne te laiſſe jamais ſurprendre aux Impoſtures des Calomniateurs.

De Londres, ce . . .

LETTRE CENT QUATRE-VINT-HUITIEME.

Aaron Monceca, *à* Jacob Brito.

EDIMBOURG, mon cher Brito, où je ſuis arrivé depuis quelques jours, eſt une Ville ſpacieuſe, & aſſez bien bâtie. Elle a le Sort de toutes les Capitales où le Souverain n'habite point. Au lieu d'augmenter, elle a bien de la peine à ne pas décheoir de ſa prémiere Grandeur. L'Ecoſſe entiere ſe reſſent fort de ſon Union à l'Angleterre. Elle s'apperçoit très ſouvent combien il eſt différent pour un Etat, d'être gouverné par ſes propres Souverains, ou d'être réduit au Rang des Provinces. Ce n'eſt qu'après des Peines infinies, & des Tra-

vaux redoublez, que les Anglois ſont enfin venus à bout d'aſſujettir entiérement les Ecoſſois. Car, ce Peuple, fier, vaillant, belliqueux, & jaloux de ſes Droits, ne ſouffroit qu'à regret une Domination etrangere, & étoit toujours prêt à ſecouër le Joug ſous lequel il croïoit qu'on vouloit le ſoumettre.

IL eſt peu arrivé de Révolutions en Angleterre où l'Ecoſſe n'ait eu beaucoup de Part. Elle ſuivoit ordinairement le Parti contraire à celui qu'embraſſoient les Anglois, ou ſi elle le favoriſoit, ce n'étoit jamais du Conſentement de toute la Nation. Il reſtoit toujours un Nombre conſidérable de Mécontens prêts à tout entreprendre contre le Gouvernement Anglois; & on peut mettre dans ce Rang preſque tous ceux qu'on appelle *Montagnards*.

LES Ecoſſois ſont diviſés en deux Peuples différents, dont les Mœurs, les Coutumes, & même le Langage, n'ont que très peu de Reſſemblance. Les Gentilhommes, & les Habitans des Villes & des Provinces baſſes, parlent Anglois. Ils ſont honnêtes, mais fiers. Ils ont du Génie, cultivent les Sciences, & aiment les Arts. Ils ne poſſedent peut-être pas toutes les Vertus des Anglois; mais auſſi n'en ont-ils pas tous les Défauts. Les Ecoſſois, qui habitent dans les Montagnes, parlent une Langue appellée *Gachtlet*, qui leur eſt commune avec les Irlandois. Pluſieurs d'entre eux portent des Chemiſes teintes de jaune, & vivent d'une Maniere qui tient aſſez du Sauvage. Ils étoient autrefois extrémement ſéditieux. Sans doute qu'aujourd'hui leur Tempérem-

péremment n'eſt point changé; mais, il leur eſt beaucoup plus difficile de ſe révolter. Guillaume III trouva le Moïen de faire conſtruire pluſieurs Forts au millieu de leurs Montagnes. Il fut le prémier Souverain qui les mit ſous le Joug; & ce n'eſt pas une des plus faciles Entrepriſes dont ce Prince illuſtre ſoit venu à bout. Ces Citadelles, que les Anglois ont bâties dans les Montagnes, n'ont point tant affermi leur Pouvoir en Ecoſſe, que l'Union du Parlement de cette Nation à celui d'Angleterre. Tu ne ſeras peut-être pas fâché, mon cher Brito, que je te diſe quelques-unes de principales Circonſtances de cette Union.

IL y avoit autrefois dans ce Roïaume des Etats-Généraux ſemblables à ceux qui s'aſſemblent à Londres, & qui prennent le Titre de Parlement. Ces Etats décidoient des Affaires de l'Ecoſſe, & avoient pour ce qui concernoit leur Païs la même Autorité, que ceux d'Angleterre pour le leur. Sous le Regne de la Reine Anne, les Anglois formérent le Deſſein d'unir entiérement l'Ecoſſe à l'Angleterre, & de n'en faire ainſi qu'un Etat gouverné par un ſeul & même Parlement. Ce Projet étoit difficile à éxécuter. Cependant, ils en vinrent à bout. Ils repréſentérent aux Ecoſſois, que l'Union étoit avantageuſe aux deux Roïaumes; & qu'une Liaiſon arrétée & fixée entre eux par des Liens éternels, leur donneroit plus de Force pour réſiſter à leur Ennemis communs: &, en effet, il étoit aſſez vraiſemblable, que l'Intérêt commun de l'Angleterre & de l'Ecoſſe demandoit cette Union. Malgré les

fortes Oppositions de quantité d'habiles Ecossois qui n'en jugeoient point ainsi, & à l'Aide de beaucoup plus d'autres qui se laissérent gagner, soit par Persuasion, soit par Intérêt, les Anglois sûrent profiter du Tems & de l'Occasion, & unirent enfin solemnellement le Parlement d'Edimbourg à celui de Londres.

Par cette Union, ils n'admirent, dans le nouveau Parlement ainsi uni, qu'un Nombre assez médiocre des Députez d'Ecosse, y compris seize Pairs de la même Nation; tandis que tous ceux d'Angleterre y furent reçus & conservez. Cette Différence considérable dans la Quantité d'Ecossois & d'Anglois assure toujours à ces derniers une Pluralité de Suffrages, qui les rend les Maitres absolus de toutes les Déliberations. Aussi ne fut-ce qu'après bien des Difficultez, que cette Union fut entiérement conclue & terminée. Il se forma d'abord plusieurs Partis parmi les Ecossois. Les uns, sous le Prétexte d'un véritable Zêle pour leur Patrie, vouloient qu'on rejettât entiérement les Propositions des Anglois. Les autres consentoient bien à les recevoir, mais demandoient que le Nombre des Députez d'Ecosse ne fût point limité; & que tous ceux qui avoient Droit de Séance au Parlement d'Ecosse, eussent aussi Droit d'entrer dans le nouveau qu'on devoit établir en Angleterre. Mais, les Anglois sçurent habilement se servir de ces Divisions: ils en profiterent à propos pour parvenir à leur But; &, après plusieurs Disputes, & quelques légeres Emotions, l'Union des

des deux Roïaumes fut enfin résolue & cimentée pour toujours.

SI les Ecossois, mon cher Brito, ont souffert quelques légeres Incommoditez de la Perte de leurs Privileges, ils ont regagné d'autre côté bien des Choses dont ils n'auroient jamais eu l'Avantage de jouïr, s'ils eussent toujours formé une Nation séparée, & pour ainsi dire étrangere à l'Angleterre. Combien de fois n'auroient-ils pas été en proïe aux Fureurs de Guerres, soit étrangeres, soit intestines. Pour ne parler que de celles-ci, la Division entre deux Peuples, soumis au même Souverain, n'entraine-t-elle pas nécessairement après elle les plus funestes Suites?

LES Auteurs de la *Continuation de l'Histoire de Rapin-Thoyras* ont assez bien développé les différens Mouvemens dont l'Ecosse fut agitée au sujet de cette Union. Mais, à leur ordinaire, ils se livrent sans mesure à leur Enthousiasme de Controversistes; & il n'est rien de si séditieux, ni de si insultant, que leurs Réfléxions. *Pour procurer cette Paix & cette Augmentation de Puissance*, disent-ils *, *il n'étoit pas nécessaire que l'Ecosse devint de pire Condition que l'Irlande, qui a conservé son Parlement, quoiqu'elle ait été conquise. Il suffisoit que ce Roïaume s'engageât par un Acte autentique & irrévocable à ne jamais reconnoitre d'autre Roi que celui qui régneroit en Angleterre. Tout ce qu'on a ajouté à cette Clause essentielle étoit*

* Histoire d'Angleterre, par Mr. de Rapin-Thoyras, continuée jusqu'à l'Avenement de George I à la Couronne, *Tome XII*, *pag.* 106.

étoit au-delà de ce But, que les Ecossois devoient avoir uniquement en Vûe, & n'a servi qu'à dégrader l'Ecosse, & à la rendre, à proportion du Gouvernement, aussi dépendante de l'Angleterre, que la Bretagne l'est de la France. Ce petit Nombre des Députez d'Ecosse, qui, joint au grand Nombre des Députez d'Angleterre, devoient un jour former le Parlement de la Grande-Bretagne, où tout se décideroit à la Pluralité des Voix, n'assûroit-il pas aux Anglois le Succès de toutes leurs Entreprises? Cette Clause répétée presque à chaque Article, à moins que le Parlement de la Grande Bretagne ne trouve à propos d'y faire quelque Changement, *ne livroit-elle pas les Droits, les Coutumes, & les Privileges, des Ecossois à la Discrétion des Anglois? Cette Restriction odieuse à seize Pairs Ecossois qui entroient dans le Parlement de la Grande-Bretagne, tandis qu'aucun Pair d'Angleterre n'en étoit exclus; cet Assujettissement de l'Amirauté d'Ecosse au Grand-Amiral d'Angleterre; ce Changement de Poids & de Mesures; cet Assujettissement à la Maniere de lever les Impôts, & aux mêmes Especes d'Impôts; servoient-ils à assurer la Paix & l'Augmentation de Puissance, ou à marquer en Caracteres distincts la Supériorité & la Souveraineté de l'Angleterre? Après tout, il étoit juste, que ceux, qui avoient vendu leur Roi, se punissent un jour eux-mêmes, en vendant leur Souveraineté & leur Indépendance. On proteste, qu'on n'a aucune mauvaise Intention, en proposant ces Réflexions, qui sont du Ressort d'un Historien. On est même persuadé, & on souhaite sincérement*

ment

ment persuader à ceux qui peuvent se croire lézés, qu'il est plus avantageux pour eux, que ce qui est fait reste comme il est, que d'entreprendre de le changer, quand même ils seroient assurez du Succès.

EST-CE-LA', mon cher Brito, écrire avec la Dignité & l'Impartialité que demande l'Histoire ; & l'Auteur d'un Libelle diffamatoire s'expliqueroit-il dans d'autres Termes ? Peut-on rien dire d'aussi injurieux d'une Nation, que l'est ce Passage : *Après tout, il étoit juste, que ceux, qui avoient vendu leur Roi, se punissent un jour eux-mêmes, en vendant leur Souveraineté & leur Indépendance* ? Il faut avouër, que le Gouvernement Anglois est bien indulgent, ou, pour mieux dire, bien philosophe, pour souffrir impunément de pareilles Insolences ! A Paris, on condamne tous les jours au Feu des Livres qui ne contiennent que quelques Opinions un peu libres, ou qui peignent par des Traits un peu vifs les Suites & les Effets de la Superstition. A Londres, on dédaigne de faire Attention à des Libelles diffamatoires contre l'Etat ; & l'on n'en punit les Auteurs, que par le Mépris & l'Oubli. C'est peut-être pousser l'Indulgence à l'Excès, & encourager mal-à-propos des Calomniateurs.

IL n'est rien de si plaisant, & de si impertinent en même tems, que la Protestation, que font ceux-ci, *de n'avoir aucune mauvaise Intention. en proposant leurs Réfléxions, & de souhaiter sincérement, que ceux, qui se croient lézés, ne songent pas à recouvrer leurs Droits.*

En

En vérité, c'est une excellente Maxime, pour disposer & pour entretenir l'Esprit des Peuples dans l'Amour de la Paix & de la Tranquilité, que de leur reprocher d'une Maniere vive & injurieuse leur Soumission aux Loix! Et cette Exhortation séditieuse à l'Obéïssance n'est-elle pas bien capable de les y porter? Pour connoitre quel est le Desinteressement & l'Impartialité de ces prétendus Historiens, & pour voir toute la Sincérité de leurs Souhaits, il ne faut que lire cet autre Passage. *Si jamais un Peuple a Droit de prendre les Armes, les Ecossois l'avoient en cette Occasion, où il s'agissoit pour eux de continuer, ou de cesser, d'être un Peuple particulier; c'est-à-dire, où il s'agissoit de l'Abandon de leur Souveraineté, de leurs Loix, de leurs Droits, de leur Honneur, & de leur Religion: Abandon, à quoi ne pouvoit les obliger l'Obéïssance qu'ils devoient à leurs Souverains, bien moins encore celle qu'ils devoient à un Parlement visiblement & notoirement suspect de peu de Zéle pour sa Patrie, & d'Intelligence avec ceux qui vouloient s'illustrer en la dégradant, & en l'affoiblissant. On connoissoit son Droit, ses Forces, & les Circonstances qui les rendoient encore plus formidables qu'elles ne l'étoient en elles-mêmes. On se contenta de se plaindre, & de prouver en forme, qu'on se plaignoit avec raison. Ceux, qui sont accoutumez au Pouvoir arbitraire, diront peut-être, que les Anglois, qui se conduisent par d'autres Principes, ne peuvent, sans se condamner eux-mêmes, s'empécher d'avouër, que ce Peuple fit plus que son Devoir, & qu'en pa-*

reilles

reilles Circonſtances ils n'auroient pas été ſi dociles.

JE ne penſe pas, mon cher Brito, qu'on puiſſe dire en Termes plus clairs, que les Ecoſſois firent mal de ne ſe point révolter contre leur Souverain; &, qu'en ſuivant les Maximes des Anglois, ils devroient prendre encor aujourd'hui les Armes. Si quelque Jéſuite Italien, païé par le Prétendant, avoit écrit à Rome la *Continuation de l'Hiſtoire de Rapin-Thoyras*, eut-il pu tenir un autre Langage? Quel Malheur n'eſt-ce point, pour ceux qui n'ont pas aſſez de Connoiſſance par eux-mêmes, pour pouvoir diſtinguer un Libelle ſéditieux d'avec une Hiſtoire où la Vérité & la Candeur doivent régner, de s'occuper à lire des Ouvrages pareils à cette Continuation diffamatoire? Elle ne peut que remplir de fauſſes Idées l'Eſprit de beaucoup de Perſonnes, qui adopteront aveuglément tous les Menſonges qu'elle contient, & qui ſe laiſſeront ſéduire par les pitoïables Réfléxions de ces miſérables Déclamateurs.

JE t'ai ſouvent parlé, mon cher Brito, auſſi bien qu'à Iſaac Onis, de cette *Continuation de l'Hiſtoire d'Angleterre*; parce que, chaque fois que je l'ai conſultée, j'y ai découvert de nouvelles Erreurs. Il y en a d'une Ignorance ſi groſſiere & ſi étrange, qu'on a peine à ſe les perſuader, même après les avoir lûes: &, pour t'en donner une ſeule Preuve, je me contenterai de t'indiquer l'Endroit où ces excellens Géographes diſent qu'*un Vaiſſeau ne ſauroit paſſer le Détroit de Gibraltar*, *ſans être*

exposé au Canon de cette Place. Il faut être bien ignorant, pour ne savoir pas la Largeur de ce Détroit; & bien novice en fait d'Artillerie, pour s'imaginer que des Boulets en puissent traverser l'Etendue. Mais, le plus grand de ses Défauts, & celui qui la rend absolument méprisable, est son insigne Partialité: &, en y faisant la moindre Attention, on ne peut s'empêcher de considérer combien il est dangereux de confier le Soin d'écrire l'Histoire à toute sorte de Gens. Ce Livre ne fera pourtant que très peu de mal en Angleterre; parce que, outre que les Honnêtes-Gens connoissent la Vérité des Faits, & que peu de Gens parmi le Peuple entendent le François, Tindal, Traducteur Anglois de Rapin-Thoyras, s'est bien gardé de traduire d'aussi mauvais Ecrivains que ses Continuateurs.

Je reviens aux Ecossois, mon cher Brito. Le Presbitérianisme, c'est-à-dire le Nazaréïsme tel à peu près qu'il est exercé parmi les Genevois & les Hollandois, est la Religion dominante en Ecosse. L'Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande: ainsi, il n'y a point de Pontifes dans ce Païs. Les Eglises y sont simplement desservies par des Ministres. En l'Année 1604., Jaques I obligea les Ecossois à recevoir les Cérémonies Anglicanes. Il leur donna même des Evêques, malgré l'Opposition des Ministres Presbitériens, qui n'aiment guéres plus les Pontifes Anglicans, que les Jésuites les Pontifes Gallicans qui n'ont point accepté la Constitution. Cette Nouveauté causa dans la Suite plusieurs Malheurs,

heurs, qui accablérent consécutivement les Roïaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande. Pendant ces Troubles & ces Divisions, le Presbitérianisme reprit entiérement le dessus en Ecosse: les Pontifes y furent opprimez; & les Choses se remirent sur l'ancien Pied, où elles ont toujours subsisté depuis.

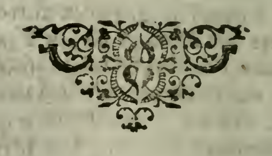
LES Savans Ecossois sont confondus dans la République des Lettres avec les Anglois. Comme ils n'écrivent que dans la même Langue, on ne fait aucune Différence entre un Auteur qui travaille à Edimbourg, & un qui écrit à Londres. Il en est de même que de deux François, dont l'un travaille à Paris, & l'autre à Lion. Depuis l'Union des deux Roïaumes, les Ecossois sont en Droit de participer à la Gloire de Newton, de Locke, & de Clarke; de même qu'un Languedocien prend part à la Réputation de Boileau, de Mallebranche, & de tous les autres Parisiens. Ils ont eu cependant plusieurs Grands-Hommes, qui leur apartiennent en propre: &, outre le célébre Gilbert Burnet, que son Mérite & ses Ouvrages, & entre autres sa belle *Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, élevérent sur le Siege Episcopal de Salisbury, & duquel je t'ai déja autrefois parlé à l'occasion de son *Histoire de son Tems* *, je me contenterai de t'indiquer ici le fameux George Buchanan, Précepteur de Jaques VI Roi d'Ecosse, fin & délié Politique, grand Historien, & excellent Poëte. En cette derniere Qualité, nous lui sommes redevables, aussi

* *Voiez ci dessus la* Lettre CLX.

bien que toutes les Sociétez Chrétiennes, d'avoir mis en beaux Vers Latins tous les *Pseaumes de David*; & cet Ouvrage rend sa Mémoire extrémement chere à tout le Monde: excepté aux Moines, qui se trouvent un peu trop naturellement dépeints dans ses autres Poësies Latines, mais qui lui en avoient fourni de très bonnes Raisons par leurs Persécutions violentes. Son *Histoire d'Ecosse*, écrite en très belle Prose Latine, est un très bon Ouvrage, n'en déplaise aux Jacobites, qui ne sauroient lui pardonner d'y avoir très naïvement décrit les Déportemens égrillards de leur Bienheureuse Marie Stuart. Et son *Dialogue touchant le Droit de Souveraineté en Ecosse* n'a déplu qu'aux Esclaves-nez du Pouvoir arbitraire, & qu'aux Defenseurs outrez de l'Obéissance passive.

PORTE-TOI bien, mon cher Brito: vi content & heureux; & donne-moi de tes Nouvelles. Je vais retourner au prémier jour à Paris; & je ne t'écrirai, que lorsque j'y serai arrivé.

D'Edimbourg, ce. . . .



LETTRE CENT QUATRE VINT-NEUVIEME.

Iſaac Onis, *Caraïte*, *autrefois Rabbin de Conſtantinople*, *à* Aaron Monceca.

L'EGIPTE, mon cher Monceca, a preſque été dans tous les Tems le Centre de la Superſtition: & les anciens Egiptiens ont été de tous les Païens ceux qui ont pouſſé le plus loin les Folies & les Extravagances de l'Idolatrie.

LORSQUE le Nazaréïſme eut détruit en ce Païs le Culte honteux des Idoles, il y reſta encore bien des Coutumes contraires à la Raiſon. Cette Religion ne put abolir l'Amour de l'Aſtrologie judiciaire, la Croïance aveugle aux Prédictions chimériques des Charlatans, & la Crainte de certains Effects de la Nature que le Peuple regarde comme des Prodiges. Bien loin de-là, elle adopta elle-même ces Superſtitions ridicules & criminelles; & elles n'y ſont encore aujourd'hui que trop en vogue.

LE Mahométiſme, qui a ſuccédé au Nazaréïſme, a donné de nouvelles Forces à ces Erreurs. Les Turcs, naturellement aſſez ſuperſtitieux, ſont ſur-tout fort entêtez de Devins & de Divinations: & il n'eſt point de Ville dans le Monde où il y ait autant de Gens

qui se mêlent de prédire l'Avenir, qu'il y en a au Caire. Les uns prétendent connoitre les Secrets les plus cachés, par le Moïen des Astres. Les autres, parmi lesquels il ne se trouve malheureusement que trop de nos Freres, s'imaginent avoir dans la Cabale des Moïens assûrez de pénétrer les Choses les plus obscures. Quantité d'autres se mêlent d'expliquer les Songes; prétendant être aussi intelligens dans cette vaine Science, que les anciens Caldéens. Et plusieurs autres, enfin, se vantent de posséder l'Art funeste de commander aux Diables, de savoir & prédire par leur Moïen tout ce que bon leur semble.

TOUS ces prétendus Prophetes, mon cher Monceca, sont autant de Fourbes, & d'Imposteurs, qui tâchent de dupper le Public, à la faveur de quelques Mots dont ils n'entendent point eux-mêmes la Signification, & de quelques Grimaces grotesques, capables de faire impression sur l'Esprit des Sots & des Imbécilles. Pour montrer évidemment la Fausseté de leurs Prédictions, un véritable Philosophe n'a besoin que de ce seul Argument. Dieu s'étant reservé à lui seul la Connoissance des Choses futures, & n'y aïant même que lui qui puisse les savoir, il est contre l'Essence de toutes les Créatures, de quelque Espece qu'elles soient, de pouvoir les connoitre, à moins d'une Révélation immédiate de la Divinité : & en voici la Preuve. Toutes les Choses, qui doivent arriver aux Hommes, dépendent de la Liberté que Dieu leur a accordée ; & il n'y a que lui seul, qui puisse pré-

voir

voir de quelle Maniere ils en uſeront. Si l'Uſage, qu'ils en doivent faire, étoit écrit dans les Aſtres, ou connu des Démons, un Homme ſeroit déterminé à ſuivre malgré lui le Cours des Choſes arrétées. Or, je demande, s'il eſt perſonne dans le Monde aſſez fou pour ſoutenir, que les Hommes, dès le Moment de leur Naiſſance, ſoient ſi étroitement liés & ſi néceſſairement déterminez à certaines Actions, qu'il leur ſoit abſolument impoſſible de pouvoir en faire d'autres? Je ne penſe pas qu'il ſe trouve, même chés les plus outrez Janſéniſtes, des Gens aſſez prévenus, pour vouloir annéantir juſqu'à ce Point le Libre-Arbitre. Pour peu de Liberté qu'on accorde à l'Homme, on détruit le prétendu Regître des Aſtres, & la Connoiſſance des Démons: car, il ſuffit, qu'il ait le Pouvoir de ſe déterminer, pour qu'on ſoit en Droit de conclure, qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe connoitre quel Parti il embraſſera.. Je réduis donc mon Argument, mon cher Monceca, & je dis: Si le Sort des Hommes eſt écrit dans les Planetes, ils n'ont plus aucune Liberté, ni phiſique, ni morale: il faut qu'ils agiſſent conſéquemment à ce qui eſt écrit dans ces Planetes. Si, au contraire, ils ont la Liberté de ſe déterminer au Bien, ou au Mal, la Science des Aſtres eſt incertaine, puiſqu'elle dépend de l'Uſage que les Hommes feront de cette Liberté. Il faut donc être bien aveuglé, pour ne pas voir l'Incertitude des Prédictions des Aſtrologues. Si les Raiſons évidentes, par leſquelles les Philoſophes en démontrent l'Abſurdité n'ont pu guérir

l'Eſprit du Peuple, du moins leur Fauſſeté, dont on découvre tous les jours de nouvelles Preuves, auroient-elles dû produire quelque Effet.

EN me déclarant ouvertement contre l'Aſtrologie judiciaire, & la Négromancie, je ne puis me réſoudre à mettre au même Rang l'Explication des Songes. Je conviens de bonne-foi, que la plûpart de ceux, qui ſe mêlent de les interpréter, ſont des Fourbes, qui s'attribuent une Connoiſſance qu'ils n'ont point. Mais, je crois qu'il y a ſouvent, dans les Reves que nous avons, quelque-choſe de ſurnaturel, & dont nous ne ſaurions comprendre la Cauſe. Tu ſeras peut-être étonné, mon cher Monceca, de m'entendre ſoutenir cette Opinion, qui paroit d'abord indigne d'un Philoſophe. Pardonne-moi ma Foibleſſe. J'ai fait, pour vaincre mes Préjuges, tout ce que j'ai pu: j'ai cherché dans les meilleurs Auteurs de quoi me démontrer mon Erreur; mais, mon Etude & mes Soins n'ont ſervi qu'à me fortifier d'avantage dans mes Sentimens. Je vais t'apprendre quelles ſont les Raiſons ſur leſquelles je les fonde. Tu m'écriras de ton côté ce que tu en penſes; & je te ſerai obligé de m'aider à connoitre ſi elles ſont trompeuſes, & n'ont que l'apparence de la Vérité.

LES Auteurs anciens & modernes ſe ſont accordez dans la Diſtinction qu'ils ont faite des Songes. Ils les ont rangés ſous deux Claſſes différentes, dont la prémiere contient les divins, & la ſeconde les naturels. Les Philoſophes Païens, & les Docteurs Juifs auſſi bien

bien que les Nazaréens, ont également ſuivi cette Diviſion. Il falloit donc qu'ils cruſſent, qu'il y avoit des Songes divins, qui nous étoient envoïés du Ciel, puiſqu'ils en ont fait une Claſſe particuliere. C'eſt-là le prémier Préjugé favorable aux Révélations nocturnes; Préjugé d'autant plus fort, qu'il a été adopté par de grands Hommes de différentes Nations, & dont la Religion des uns étoit entiérement oppoſée à la Religion des autres.

ON peut dire, que les Songes ont été regardez comme ſurnaturels chés tous les Hommes. Les Juifs ne ſauroient douter, qu'il n'y en ait eu pluſieurs de ce Genre. Nos Livres Sacrez nous apprennent, que Dieu révéla en Songe à Abimelech, Roi de Gerar, que Sara étoit Femme d'Abraham §; & qu'il annonça par la même Voie à Pharaon, Roi d'Egipte, les ſept Années fertiles qui devoient être ſuivies de ſept autres Années ſtériles *. Ce fut ainſi, qu'il fit connoitre à Nabucodonoſor, Roi de Babilone, l'Etat futur des Empires, par la Viſion d'une Statue dont la Tête étoit d'Or, les Bras & la Potrine d'Argent, le Ventre & les Cuiſſes d'Airain, les Jambes de Fer, & les Pieds partie de Fer & partie de Terre †. Dieu ſe ſervit encore d'un Songe, pour empécher qu'Aléxandre ne détruiſit un jour la Ville de Jéruſalem. Joſeph ‡, Hiſtorien de notre Na-

tion,

§ Geneſ. XX, 3-7.
* Geneſ. XLI, 1-7.
† Dan II, 1, & 31-33.
‡ Joſeph Antiq, Judaïc. *Libr. XI, Cap. VIII, pag.* 554.

tion, nous apprend, que l'Image de Jaddus apparut à ce Monarque, & lui promit la Conquête de l'Orient. Quelque tems après cette Vision, Aléxandre, mécontent des Juifs, marcha vers eux dans le Dessein de les punir sévérement. Mais Jaddus, revêtu de ses Habits Pontificaux, étant venu à sa Rencontre par le Commandement qu'il en avoit reçû de Dieu en Songe la Nuit précédente; & ce Monarque s'étant ressouvenu, que ce Pontife étoit le même Homme qui lui avoit apparu en Macédoine pendant son Sommeil; non seulement changea de Résolution, mais même sacrifia dans le Temple à la Maniere des Juifs, & leur accorda les Privileges qu'ils lui demandérent.

APRE'S des Témoignages aussi autentiques de la Vérité des Songes divins, comment est-il possible de soutenir, que le Ciel n'annonce jamais sa Volonté aux Hommes par des Révélations qu'il leur communique durant leur Sommeil? Je sçai, mon cher Monceca, que les Juifs, & les Nazaréens, qui rejettent les Songes célestes, disent, que ce que Dieu a fait quelquesfois, par des Moïens extraordinaires, ne doit point servir à fonder un Sisteme général: qu'il seroit absurde d'établir, qu'il y a souvent quelque-chose de surnaturel dans la Pluie, & dans le Son des Cornets-à-Bouquin, parce que Dieu a envoïé quelquefois des Inondations extraordinaires, & que le Son des Trompettes renversa les Murs de Jérico: que ce sont-là des Miracles particuliers, qui n'influent point sur le Cours ordinaire des

Cho-

Choses: que, lorsqu'ils arrivent, Dieu veut bien déranger, par une Voie surnatuerelle, l'Ordre qu'il a établi: & que cela arrive si rarement, qu'il est extraordinaire qu'on en veuille faire une Regle qui autorise une Distinction chimérique; n'y aïant aucune Preuve qui puisse montrer, que tous les Songes, que les Hommes ont fait depuis Adam, excepté trois ou quatre, viennent par une autre Voie que par celle qui produit les naturels.

QUELQUES Esprits-forts, & plusieurs Philosophes, qui ne sont, ni de la Croïance Juive, ni de la Nazaréene, tranchent encor plus court cette Difficulté. Il nient totalement la Vérité des Songes dont il est parlé dans nos Livres Divins. Selon eux, les Songes ne sont occasionnez que par les différentes Images, qui sont gravées dans l'Imagination, ou qui lui sont présentées pendant le Jour. Chacun a des Visions selon son Etat & sa Profession, & les Hommes en sont eux-mêmes les Ouvriers & les Fabricateurs *. Un Amoureux a des Songes qui ont rapport à ses Amours, un Avare à ses Trésors, un Ambitieux à ses vains Honneurs, un Guerrier aux Combats, un Avocat au Barreau, un Procureur à la Chicane, un Fermier-Général au Vol & à la Rapine, un Janséniste au Fanatisme & à l'Imposture, & un Jésuite à la Fraude & à la Tiranie.

* *Somnia, quæ Mentes ludunt volutantibus Umbris,*
Nec Delubra Deum, nec ab Æthere Numina mittunt:
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata Sopore
Urget Membra Quies, & Mens sine pondere ludit,
Quidquid Luce fecit, Tenebris agit. Petron. Satir. *pag.* 178.

nie. Il en eſt de même des Femmes. La Coquette croit tromper un Amant, la Volage former des nouveaux Nœuds, la Prude débiter ſes ennuieuſes Maximes, la Dévote careſſer ſon Directeur ou déchirer ſes Voiſines, & la Débauchée nager au milieu des Voluptez dont elle n'a pu ſe raſſaſier pendant le Jour. Ceux, qui ſoutiennent ce Sentiment, ſe prévalent de l'Autorité de l'Hiſtoire. Ils citent l'Exemple de Théſée, qui, voulant imiter Hercule, avoit toujours pendant la Nuit ce Héros préſent à l'Imagination. Ils font mention de Thémiſtocle, ſi jaloux des Trophées de Miltiade, qu'il en étoit même tourmenté pendant ſon Sommeil. Ils n'oublient point Marcellus, qui ſongeoit très ſouvent qu'il ſe battoit en Duel avec Annibal.

MAIS, les Rêves naturels de ces Grands-Hommes ne doivent point détruire la Croïance qu'on donne à ceux qui ont eu quelque-choſe de ſurnaturel. Parce qu'une Choſe arrive quelquefois d'une certaine Maniere, cela ne fait pas qu'elle ne puiſſe auſſi arriver quelquefois d'une autre. Ainſi, en accordant que les Songes de Théſée, de Miltiade, & de Marcellus, prouvent que les Grands-Hommes font des Rêves qui n'ont rien de ſurnaturel, on eſt toujours en Droit de ſoutenir, qu'ils en font auſſi qui leur annoncent, par le Pouvoir divin, des Evénemens futurs. L'Hiſtoire a conſervé un Nombre infini de Faits rapportez par les plus grands Ecrivains, & quelques-fois par les plus célébres Philoſophes, qui autoriſent la Realité des Songes céleſtes. Ce

ne

ne ſont point des Génies médiocres, des Moines ſuperſtitieux, ni des Auteurs de Romans, qui nous racontent ces admirables Rêves. Ce ſont des Gens, dont la Science & la Capacité eſt reconnue de tous les Savans.

JOSEPH nous apprend, qu'Archelaüs, Gouverneur de la Judée, crut voir en dormant des Beufs, qui mangeoient dix Epics de Bled: & qu'un Juif Eſſénien, qui expliqua ce Songe, prédit à ce Prince les Malheurs dont il fut accablé bientôt après *.

NOUS liſons dans Hérodote, que la Fille de Policrate, Tiran où Samos, aïant ſongé qu'elle voïoit ſon Pere élevé dans les Airs, où Jupiter l'arroſoit, & le Soleil l'oignoit, les Suites funeſtes ne juſtifiérent que trop la Vérité de ce Rêve; Oretes, Lieutenant de Cambiſe, aïant ordonné quelque tems après, qu'on pendît Policrate ſur le Haut d'une Montagne, où Jupiter arroſoit & lavoit de Pluie le Corps de ce Tiran, & de Soleil l'oignoit de ſa propre Graiſſe †.

PLUTARQUE, qui fait mention de pluſieurs Révélations nocturnes, rapporte, que les Amis de Ptolomée ſurnommé le Foudre ſongérent, que Seleucus l'appelloit en Juſtice devant des Loups & des Vautours, & qu'après la Sentence de ces Juges carnaciers, il avoit diſtribué une grande Quantité de Viande à ſes Ennemis. Ce Preſage fut bientôt ſuivi de

* Joſeph Antiquit. Judaïc. *Libr. XVII, Cap. XV.*
† Herodot. Hiſtor. *Libr. III, pag.* 180.

de sa Mort, & de l'entiere Défaite de son Armée *.

CICERON, ce Génie supérieur, dont les Ouvrages font depuis tant de Siécles l'Admiration des Savans, raconte une Histoire si surprenante, qu'il est impossible en la lisant de ne pas sentir qu'il y a souvent dans les Songes quelque-chose qui nous annonce la Volonté de la Divinité, & les Choses qui doivent nous arriver. *Deux Amis Arcadiens*, dit cet illustre Romain, *étant arrivez à Megare, furent obligés de se separer. L'un alla loger au Cabaret, & l'autre chés une Personne de sa Connoissance, son Hôte ordinaire. Celui, qui logeoit chés son Ami, vit pendant la Nuit en Songe son Compagnon, qui le pressoit de venir le secourir contre le Maître du Cabaret, qui vouloit lui donner la Mort. Cette Vision funeste l'aiant éveillé, il se leve tout effraié, sort de la Maison, & prend le Chemin du Logis où se trouvoit son Ami. Après avoir fait quelque Pas dans la Rue, il crut qu'il ne devoit faire aucune Attention à des Songes, & retourna se coucher. Peu de Tems après qu'il se fût rendormi, il revit son Ami couvert de Sang, & percé de plusieurs Coups, qui le prioit, puisqu'il n'avoit pas daigné le secourir pendant qu'il étoit en vie, d'aller à la Porte de la Ville, pour arrêter son Corps, que le Cabaretier son Assassin faisoit emporter sur un Chariot chargé de Fumier. L'Arcadien, frappé encore plus de cette seconde Vision*

* Plut. *in Op.* Quare Deus Malef. Pœnam diff. *pag.* 510.

ſion que de la premiere, courut à la Porte de la Ville, & vit venir peu de tems après y être arrivé ce Chariot, qu'il fit arrêter, & où l'on trouva le Cadavre. Alors, on ſaiſit le Meurtrier, qui fut puni de Mort †.

CETTE Hiſtoire eſt auſſi rapportée par Valere Maxime ‡: &, puiſque pluſieurs Auteurs illuſtres ont jugé à propos de la tranſmettre à la Poſtérité, je ne ſçai point par quelle Raiſon on croït être en Droit de la rejetter comme fauſſe. Si les Faits certifiés par les Ecrivains les plus renommez peuvent être régardez comme des Impoſtures & des Menſonges, dans quel Pirrhoniſme ne tombera-t-on point ? Il n'y aura plus rien, qu'on ne puiſſe révoquer en Doute. Je ne vois aucune bonne Raiſon, qui doive nous faire croire, que Cicéron ait voulu en impoſer à ſes Lecteurs, & leur perſuader une Hiſtoire à la quelle luimême n'ajoutoit aucune Foi. Qu'on traitte d'abſurdes les Contes miraculeux qu'on trouve dans les Ouvrages d'un Moine, quoiqu'on n'en puiſſe entiérement demontrer la Fauſſeté, on a des Excuſes très légitimes pour appuïer ſon Incrédulité. L'Intérêt, qu'ont les Moines à favoriſer la Superſtition, peut leur faire inventer des Fables auxquelles ils tâchent de donner un Air de Vérité. Mais, un Conſul Romain, un Philoſophe, un Homme tel enfin que Cicéron, eſt-il ſuſceptible de pareille Foibleſſe ? A-t-il quelque Raiſon pour vou-

† Cicero de Divinat. *Libr. I, pag.* 52.
‡ Val. Maxim. *Libr, I, Cap. VIII, pag.* 38.

vouloir tromper les Hommes? Espere-t-il quelque Fruit de leur Crédulité?

Au Songe, que rapporte ce Grand-Homme, je joindrai celui qu'eut Mahomet II la Veille de la Prise de Constantinople, & dont on trouve le Récit dans tous les Auteurs qui ont écrit la Vie de cet Empereur. Il crut voir un Vieillard d'une Taille gigantesque, descendu du Ciel, & qui lui mettoit sept fois un Anneau dans chaque Doit. S'étant réveillé, il se fit interpréter son Songe; & on l'assûra, qu'il auroit l'Empire de la Grece. Sur le champ, il fit donner l'Assaut à Constantinople, & se rendit Maitre de cette Ville Impériale, qui a depuis été celle où tous ses Successeurs ont établi leur Demeure.

Il y a encore un Nombre de Faits pareils à ceux que j'ai rapportez, qui montrent que les Songes sont souvent des Révélations divines. Un illustre Philosophe Napolitain en rapporte plusieurs, & assûre avoir été lui-même le Témoin d'une Chose fort extraordinaire. Il dit qu'un Berger, dormant dans une Terre assez éloignée de son Troupeau, songea qu'un Loup lui ravissoit une Brebis, qu'il désigna à son Fils qu'il fit lever. Celui-ci, aïant obéï aux Ordres de son Pere, trouva en effet que le Loup déchiroit la même Brebis qu'il lui avoit marquée §.

Il me paroit étonnant, mon cher Monceca, qu'on veuille rejetter la Réalité des Songes

§ Alexander ab Alexandro, Genial. Dierum *Libr. I, Cap. XVI.*

ges divins, après tant de Preuves manifestes de leur Vérité. Que peut-on demander de plus, pour constater une Chose, que des Faits assûrez par de Grands-Hommes, qui ont vécu dans tous les Tems? Les Anciens & les Modernes se réünissent à nous attester l'Autenticitié de plusieurs Révélations nocturnes. Il faut en convenir, ou n'avoir plus aucun Egard à l'Histoire. Il reste encor une foible Ressource à ceux qui veulent soutenir opiniatrement leur Opinion: c'est de dire, que les Songes, auxquels on a attribué une Cause divine, étoient produits par des Effets naturels, & que le Hasard les a rendus veritables. Cette Objection est très foible: car, que ne sera-t-on pas en Droit de nier, lorsqu'on voudra tout imputer au Hasard. Les Actions les plus visibles de la Providence passeront alors pour des Caprices de la Fortune. Verra-t-on le Vice puni, on dira c'est le Hasard. La Vertu sera-t-elle récompensée, c'est encor le Hasard. Dieu fera-t-il un Miracle pour montrer sa Puissance, on l'attribuera au Hasard. Rien n'est plus dangereux qu'un Sistême qui donne trop d'Etendue au Concours des Causes secondes; & les Libertins emploïent volontiers les Termes de Hasard & de Fortune.

PORTE-TOI bien, mon cher Monceca: vi content & heureux; & repon-moi incessamment sur ce Sujet.

Du Caire, ce. . . .

LET-

LETTRE CENT NONANTIEME.

Aaron Monceca, *à* Isaac Onis, *Caraïte, autrefois Rabbin de Constantinople.*

JE réponds, mon cher Isaac, à la Lettre que tu m'as écrite sur la Réalité des Songes divins. Je suis étonné, qu'un Philosophe tel que toi, qui connois si bien les Ressorts les plus cachés de la Superstition, puisse adopter une Croïance aussi mal fondée que l'est celle qui accorde aux Songes quelque-chose de surnaturel. Pour tâcher de te guérir de ton Erreur, je répondrai séparément à toutes tes Objections, & je suivrai le même Ordre que tu as observé.

TU fondes d'abord ton Sentiment sur nos Livres Saints. Il est vrai, qu'ils font mention de quelques Songes surnaturels. Mais, ils n'en parlent que comme d'une Chose miraculeuse, sur laquelle on ne doit point établir une Opinion générale. Ils nous conseillent même, en plusieurs Endroits, de n'ajouter aucune Foi aux Songes *. Ils nous avertissent, que les Illusions nocturnes ont fait errer beaucoup de Personnes. Ils vont encore plus loin: ils nous défendent d'y ajouter Foi. *Vous n'aurez point*

* Ecclesiast. *V*, 2; & *XXXXIV passim.*

point d'Augures, nous disent-ils, *ni aucun égard aux Songes*, & *n'userez point de l'Art de deviner à la Façon des Paiens.* Voilà un Commandement bien clair & bien précis, & qui, je pense, nous autorise à rejetter tout ce qu'on peut dire en faveur du Mistérieux qu'on assûre entrer dans certains Rêves.

CE que tu dis, mon cher Isaac, des Savans qui ont soutenu ton Opinion, est fort aisé à détruire. Loin que tous les Grands-Hommes se soient accordez, comme tu le prétens, à recevoir la Réalité des Songes divins, je trouve au contraire dans tous les Tems des Génies de la premiere Classe, qui l'ont vivement combattue. Aristote ne distingue point les Rêves, & il les attribue tous à des Causes naturelles. Il dit que les Gens-de-Bien font ordinairement des Songes plus agréables que les Méchans; parce qu'ils ont l'Esprit tranquille, & qu'ils ne sont déchirez d'aucun Remors *. Cicéron, dont tu m'as cité l'Autorité, est de tous les Philosophes le plus contraire aux Révélations nocturnes. Il est vrai, qu'il apporte plusieurs Raisons pour les autoriser. Mais, il les combat ensuite vivement, & les annéantit. Il ne se propose à lui-même des Objections, que pour mieux établir son Sistême, en montrant la Fausseté de celles qu'on pourroit lui faire. D'ailleurs, la Maniere de disputer des Académiciens étoit de pousser également les deux Opinions, & de ne se déterminer qu'après les avoir long-tems éxaminées. Il n'est donc

* Aristotel. Eth. ad Nicom. *Libr, I, Cap. XIII, pag.* 189.

pas surprenant que Cicéron, qui étoit du Nombre de ces Philosophes, ait raporté tout ce qui pouvoit servir à prouver la Réalité des Songes divins. Il savoit bien, qu'il en montreroit l'Impossibilité quand il voudroit. Pour être convaincu de cette Vérité, il n'est besoin que de faire quelque Attention à ses Argumens. *Rien n'est si aisé*, dit-il, *que de voir que les Dieux n'ont aucune Part aux Rêves des Mortels. S'ils en étoient les Dispensateurs, sans doute ils voudroient que nous pussions profiter de leurs Dons pour prévoir les Choses futures. Or, quel est celui, qui retire quelque Utilité de ses Songes? Qui en comprend le Sens mistérieux? Combien ne s'en trouve-t-il pas, qui les regardent comme des Illusions & des Chimeres, & qui méprisent, comme des Gens foibles & superstitieux, ceux qui cherchent à les expliquer? Il faut avouër, que le Soin des Dieux est bien inutile. Ils donnent des Avis aux Hommes pendant leur Sommeil, dont non seulement ils ne font aucun Cas, mais dont ils ne conservent pas même la moindre Idée. Puisque les Divinitez n'ignorent point les Pensées les plus secretes des Mortels, ni ce qui convient qu'ils fassent pour se rendre dignes d'elles, il ne se peut faire qu'elles emploient, pour leur annoncer leur Volonté, des Songes qu'elles savent bien qu'ils ne comprendront point, ou dont ils ne feront aucun Usage. Cette Conduite est entiérement contraire au Caractere & à la Sagesse des Dieux* *.

APRÈS

* *Atque illud quidem perspicuum est nulla Visa Somniorum proficisci à Numine Deorum. Nostra enim caussâ Dii*

APRÈS que ce ſage Philoſophe a montré, par pluſieurs autres Raiſons déciſives, l'Impoſſibilité des Songes divins, il prouve enfin par un ſeule la Folie de ceux qui y ajoutent Foi, & l'Ignorance de ceux qui ſe mêlent de les expliquer. *Quand même*, dit-il, *j'accorderois*, (*ce que je ne ferai jamais*,) *la Réalité des Inſpirations nocturnes, ces Inſpirations ſeroient toujours inutiles : car, il n'eſt perſonne aſſez ſavant, pour pouvoir les expliquer clairement. A quoi penſeroient donc les Dieux de nous communiquer des Avis que nous ne pouvons comprendre nous-même, & dont nous ne pouvons être éclaircis par les autres? Ils tiendroient une Conduite auſſi ridicule que le ſeroit celle d'Ambaſſadeurs Carthaginois ou Eſpagnols, qui harangueroient en leur Langue le Sénat de Rome, & qui n'auroient avec eux aucun Interprête* †. C'eſt ici, mon cher

 Iſaac,

Dii id facerent, ut providere futura poſſemus. Quotus igitur eſt quiſque, qui Somniis pareat, qui intelligat, qui meminerit? Quàm multi verò qui contemnant, eamque Superſtitionem imbecilli Animi atque anilis ſpectent? Quid eſt igitur, cur his Hominibus conſulens Deus, Somniis, moneat eos, qui illa, non modo Curâ, ſed ne Memoriâ quidem, digna ducant? Nec enim ignorare Deus poteſt, quâ Mente quiſque ſit : nec fruſtra ac ſine cauſſâ quid facere, dignum Deo eſt; quod abhorret etiam ab Hominis Conſtantiâ. Ita, ſi pleraque Somnia, aut ignorantur, aut negliguntur, aut neſcit hoc Deus, aut fruſtrà Somniorum Significatione utitur. Cicero de Divinat. *Libr. II, Cap XX, pag.* 405.

† *Vide igitur ne etiam ſi Divinationem tibi eſſe conceſſero, (quod nunquam faciam,) neminem tamen divinum*

Isaac, où il faut raporter les deux Axiomes certains de Mallebranche : *La Divinité ne fait jamais rien en vain. Elle agit toujours par les Voies les plus simples.* Qu'y-a-t'il de plus inutile, que des Avis donnez par des Songes ; & que peut-on trouver de moins simple, & de plus embrouillé ?

Je poursuis, mon cher Isaac, l'Examen de tes Objections, & je viens aux Historiens qui ont transmis à la Postérité un grand Nombre de Songes dont ón a attribué les Causes à la Divinité. L'Autorité de ces Ecrivains sur des Matieres de Philosophie n'est compté que pour fort peu de chose. Un Historien doit raporter les Prodigues qui ont un certain Cours : mais, c'est au Philicien à éxaminer s'ils procedent de l'Endroit d'où le Bruit commun les fait venir. Est-il quelque-un assez crédule, pour ajouter Foi à tous les Miracles qu'on voit dans Tite-Live ? On les regarde comme les Effets de la Superstition. On ne peut cependant blamer Tite-Live de les raporter. Il écrivoit l'Histoire d'un Païs où ces faux Miracles passoient pour des Véritez constantes. Il étoit obligé de se conformer au Génie de ses Concitoïens. Son Etat n'éxigeoit point qu'il entrât dans un Dé-

num reperire possimus. Qualis autem ista Mens est Deorum, si neque ea nobis significant in Somniis, quæ ipsi per nos intelligamus : neque ea quorum Interpres habere possumus ? Similes enim sunt Dii, si ea nobis objiciunt, quorum nec Scientiam nec Explanatorem habemus, tanquam si Pœni, aut Hispani, in Senatu nostro loquerentur sine Interprete. Cicero de Divinat. *Libr. II, Cap. LXIV*, *pag.* 420.

Détail Philoſophique. C'étoit aſſez qu'il racontât les Choſes de maniere à mettre ſes Lecteurs en état de juger de leur Vérité. Un Hiſtorien, qui raporte un Prodige dont il connoit la Fauſſeté, & qui l'autoriſe par des Raiſons recherchées, manque à ſon Devoir. Mais, s'il ſe contente de réciter ſimplement ce qu'en ont dit les Hommes en général, on ne peut le blamer. Il remplit ſon Emploi. C'eſt au Lecteur à juger ſi les Hommes ſe ſont trompez. On doit regarder l'Hiſtorien comme le Raporteur d'un Procès, & le Philoſophe comme le Juge.

QUANT aux Savans, mon cher Iſaac, que tu cites comme partiſans des Songes divins, & au Nombre deſquels tu mets *Alexander ab Alexandro*, je conviens qu'il s'en eſt trouvé quelques-uns, qui ſe ſont laiſſés préoccuper par les Préjuges de l'Enfance, & qui, loin de chercher à s'éclairer, n'ont travaillé pendant toute leur Vie qu'à découvrir des Raiſons pour s'affermir dans leurs Erreurs. Ton *Alexander* eſt dans ce Cas. Il fut Eleve de Junianus Majus, Napolitain. Il nous apprend, que, dès la tendre Enfance, il voïoit venir tous les Jours chés ſon Maitre, qui faiſoit Proffeſſion d'expliquer les Songes, une Foule de Gens de tous les différens Etats, à qui il interprétoit leurs Rêves, d'une Maniere ſi claire & ſi préciſe, que pluſieurs, par ſes Conſeils, avoient conſervé leurs Vies, & évité de grands Malheurs *. Je te demande à toi-même, mon

* *Ad eum memini, cum Puer adhuc eſſem, & ad cu-*

cher Isaac, si l'Autorité de cet *Alexander*, prévenu comme il l'étoit dès sa Jeunesse en faveur d'une Opinion qu'il n'éxamina jamais dans la suite, doit être d'un grand Poids? Pour être entiérement convaincu du peu de Crédit qu'elle doit trouver dans l'Esprit d'un Philosophe, tu n'as qu'à faire Attention, que ce Junianus Majus, dont son Eleve vante si fort les vastes Connoissances, a été traité de Fourbe & d'Imposteur, par d'autres Savans moins prévenus †.

SI tu réfléchis, mon cher Isaac, sur les Impertinences qu'ont écrites quelques Savans qui ont adopté le Sentiment des Songes divins, tu ne pourras t'empêcher de plaindre leur Aveuglement, ou de blâmer leur Impudence. Car, ils ont écrit de Choses si absurdes, qu'on croiroit volontiers, qu'ils ont plûtôt voulu abuser de la Foiblesse des Hommes, que leur apprendre ce qu'ils pensoient véritablement. Cælius Rhodiginus assûre fort gravement §, que

capiendum Ingenii Cultum frequens apud eum ventitarem, quotidie Somniantium Turbam, Hominesque celebri Famâ & multi Nominis, de Somniis consultum venisse. Déclarabat definiebatque, ille, non breviter aut subobscurè . . . . . Multi quoque, illius Monitu, Vitæ Interitum, nonnunquam Animi Ægritudines, vitarunt. Alexander ab Alexandro, Genial. Dierum, *Libr. I, Cap. XI, pag.* 82.

† *Avorum quoque Memoriâ, hanc in Italiâ vanissimè profitebatur Artem Junianus Majus.* Mart. del Rio Disquisit Magicar. *Libr. IV, Cap. III, Quæst. II, pag.* 218.

§ Cæl. Rhodig. Lect. Antiquar. *Lib. XXVII, Cap. XIV, pag.* 607.

que ceux, qui dorment dans des Peaux de Brebis ou de Moutons, voïent des Songes véritables. Il fait ſur ce Sujet une très longue Diſſertation, dans laquelle il explique la Croïance des Païens touchant les Peaux de certains Animaux. Ne voilà-t-il pas des Remarques bien dignes d'un Philoſophe! Il faut avouër, que, ſi elles ſont véritables, la Divinité aime à ſe communiquer particuliérement aux Bouchers & aux Bergers; & que les Princes, & tous les Gens d'un certain Rang, ſont privez de ſes Révélations. Il eſt vrai que Pline a pourvû à cet Inconvénient. Il nous aprend, que la Pierre apellée des Grecs *Eumeces*, qui reſſemble à un Caillou, miſe ſous la Tête pendant le Sommeil, engendre des Viſions véritables †. Cette Façon de ſe procurer des Inſpirations eſt beaucoup moins deſagréable & puante, que la prémiere; & les Perſonnes d'un Rang diſtingué peuvent s'en ſervir ſans Répugnance. Il reſte cependant encor quelque-choſe de diſgracieux; car, on riſque fort de ſe faire quelque Boſſe au Front, en ſe heurtant contre un Chevet auſſi dur que l'eſt la Pierre *Eumèces*. En effet, il y a grande apparence, qu'il n'eſt pas permis de la mettre au deſſous d'un Couſſin: les Parties de la Divinité, qui s'exhalent du Caillou, étant arrêtées par un Corps étranger, ne pourroient point pénétrer dans la Tête; & ce ſeroit tout au plus le Couſſin, qui recevroit les Avis céleſtes. Je ris de bon cœur, mon cher Iſaac, en conſidérant de pareilles Extravagances.

† Plin. Hiſt. Natur. *Libr. XXXVII, Cap. X.*

CARDAN a trouvé le moïen de ſupléer à la Pierre miraculeuſe. Il prétend, que les Livres Sacrez, mis ſous le Chevet, produiſent des Songes véritables. Lorſqu'on ne peut avoir les Ecritures, il dit qu'on peut ſe ſervir au beſoin des Livres de ces Docteurs que les Nazaréens apellent *Peres de l'Egliſe* §. Quant à la plûpart de ces derniers Ouvrages, je leur accorderois facilement une Vertu dormitive & ſoporifique : mais, pour que le Remede opérât bien, je crois qu'il faudroit que celui qui y auroit recours lût avant de ſe coucher une demi-page des Ecrits de Bernard, de Grégoire, d'Anſelme, du bon Idiota, ou de quelques autres de pareil Caractere. Je ne m'étonne pas, mon cher Iſaac, que Cardan ait pû accorder à quelques Livres le Droit de procurer des Songes. Il communiquoit ce Pouvoir à toute ſa Famille ; & même il ſuffiſoit d'être de ſa Parenté, pour avoir le Bonheur d'être inſpiré toutes les Nuits. Ne lui eut-on été allié que comme Dom Japhet d'Arménie l'étoit à Charles-Quint au deux-mille-huitantieme Dégré *, on étoit ſûr de réver divinement, & de réver tout ſon Soul. C'eſt lui qui nous aſſûre un fait ſi ſingulier †. Après cela, peut-on douter de ſon Autenticité ; & ne feroit-t-on pas bien incrédule de la rejetter comme une Impoſture fabriquée à plaiſir,

§ Cardan. de Rer. Variet. *Libr. VIII, Cap. III, pag.* 103.

* *Voïez* Dom Japhet d'Arménie, *Comedie de* Scaron.

† Cardan. de Rer. Variet. *Libr. VIII, Cap. III, pag* 107.

ſir, indigne du Caractere d'un Homme de Lettres, & capable de faire ſoupçoner de Mauvaiſe-Foi tous ceux qui ont écrit pour ſoutenir la Réalité des Songes divins?

JE crois qu'on peut fort bien ranger le Rêve qu'eut Mahomet II la Veille de la Priſe de Conſtantinople au même Rang que ceux des Alliés de Cardan, aïant tout l'Air de n'être guére mieux fondé. Cet Empereur étoit un Fourbe adroit, un Homme ſans Religion, & qui emploïoit ſans aucun Scrupule tout ce qu'il penſoit pouvoir ſervir à l'Exécution de ſes Projets. Il connoiſſoit ſans doute juſqu'où la Superſtition peut porter les Hommes: avant de faire donner un Aſſaut général à Conſtantinople, il fut bien aiſe de perſuader à ſes Soldats, que le Ciel lui promettoit l'Empire de la Grece. Le Caractere de ce Conquérant, à qui tous les Hiſtoriens ont reproché de nier l'Exiſtence de la Divinité, ne méritoit certainement pas qu'elle le favoriſât d'une Révélation. Si, par haſard, Mahomet ne ſe fût pas rendu Maitre de Conſtantinople, on n'auroit fait aucune Attention à ſon Songe. C'eſt la Fortune ſeule, qui l'a rendu divin; & c'eſt elle auſſi, qui a donné la Vogue à tous ceux qu'on ne ceſſe de débiter.

LES prétendues Explications, qu'on fait des Rêves, ſont ſi incertaines, que ceux, qui ſe mêlent de les donner, démentent mutuellement les Interprétations les uns des autres. Un Homme, aïant réſolu de courrir dans les Jeux Olimpiques, ſongea qu'il étoit légérement porté ſur un Chariot tiré par qua-

tre Chevaux. Il consulta un Devin, qui l'assûra, qu'il remporteroit le Prix de la Course, qui lui étoit promis par la Vitesse des Coursiers. Pour être plus assûré des Evénemens, ce même Homme consulta un autre Devin, qui lui donna une Réponse toute contraire à la prémiere Prédiction : *Ne voiez-vous pas*, lui dit-il, *que vous serez précédé par quatre Concurrens, puisque quatre Chevaux couroient devant vous?*

UN Fourbe, qui se méloit d'interpréter les Songes, & qui avoit choisi son Séjour à Paris dans le Faubourg St. Germain, prédit à un jeune Homme, qui le consultoit sur un Rêve dans lequel il avoit vû sa Maitresse lui mettant une Bague au Bout du Doit, qu'il l'épouseroit bien-tôt. Un autre Imposteur, qui demeuroit dans la Rue St. Honoré, l'assûra, que, puisqu'elle ne lui mettoit la Bague qu'au Bout du Doit, il seroit à la Veille de l'épouser, mais que son Mariage n'auroit jamais lieu. En traversant le Pont-neuf, les Révélations de la Divinité changeoient entiérement de Face. Ne voila-t'il pas un Homme bien éclairci!

IL seroit à souhaiter, mon cher Isaac, que, depuis long-tems, on eut sévérement puni tous les faux Prophetes, qui ne servent qu'à augmenter la Superstition, & à troubler les Esprits foibles. Je voudrois cependant, qu'on eût fait Grace à certain Curé de Village, qui se méloit de ce Métier; & cela, en faveur d'un Tour d'Adresse qui lui servit utilement. Il étoit amoureux d'une jeune Païsanne, & ne savoit

favoit comment la ranger au Nombre de fes Ouailles chéries. Margoton, c'étoit ainfi qu'on apelloit cette jeune Païfanne, étoit mariée depuis peu de jours à un certain Gillot, qui, pendant une Année entiere, lui avoit fait la Cour : & les Dégouts de l'Himen n'avoient point encor diminué les Empreffemens de l'Amour. Cela embaraffoit le Curé, qui ne voïoit aucun jour à pouvoir contenter fes Defirs. La Fortune travailla pour lui, lorfqu'il s'y attendoit le moins. Margoton aïant fait un Rêve, mais un Rêve des plus épouvantables, dans lequel il lui avoit femblé qu'elle voïoit un noir & hideux Fantôme, qui perçoit le Sein de fon cher Epoux, dès qu'elle fut éveillée elle courut fort allarmée chés le Curé. *Monfieur*, lui dit-elle, *j'ai recours à vous. Je vous prie de me dire ce que je dois apprehender pour mon Mari.* Le Curé, aïant gravement écouté fon Songe, & lui aïant pris la Main d'une Façon qui tenoit beaucoup moins du Magicien que du Paillard, *Je ne puis*, dit-il, *Margoton, vous diffimuler la Vérité. Un grand Péril menace Gillot. Je ne connois qu'un feul Secrèt pour garantir fes Jours. Hé quel eft-il, Monfieur le Curé?* répond la jeune Païfanne. *Apprenez-le-moi. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Je ne veux pour Salaire*, repliqua le Pafteur, *que votre Cœur, & votre Amitié.* S'expliquant enfuite plus clairement, Margoton réfifta d'abord à fes Demandes: mais, enfin, la Crainte des Dangers qui menaçoient Gillot la firent confentir à la Propofition du Pronoftiqueur, un peu plus agréable-

blement qu'Alceste à celle de la Résurrection d'Admete. *Présentement*, lui dit alors le Curé, *je vais vous expliquer votre Songe. Ce Fantome, que vous avez vû, c'est l'Esprit de Contrariété, si commun aux Femmes, & qui trouble ordinairement la Tranquilité des Maris. Pour empêcher que Gillot n'en soit tourmenté, soiez lui toujours soumise & fidelle. Alors, vous n'aurez rien à craindre pour sa Santé.* L'Exhortation, mon cher Isaac, étoit exemplaire & pastorale. Aussi produisit-elle un très bon Effet dans l'Ame de Margoton. *Grand Merci, Mr. le Curé de vos bons Avis*, lui dit-elle. *Dès que j'aurai de mauvais Songes, je ne manquerai point de venir vous revoir. Quitte à vous en paier l'Explication, en même Monnoie, & d'aussi bon Cœur.*

PORTE-TOI bien, mon cher Isaac: vi content & heureux; & guéri-toi de ton Opinion touchant les Songes. Je pars demain pour Paris, & je ne t'écrirai que de-là.

D'Edimbourg, ce . . .

FIN DU CINQUIEME TOME.

